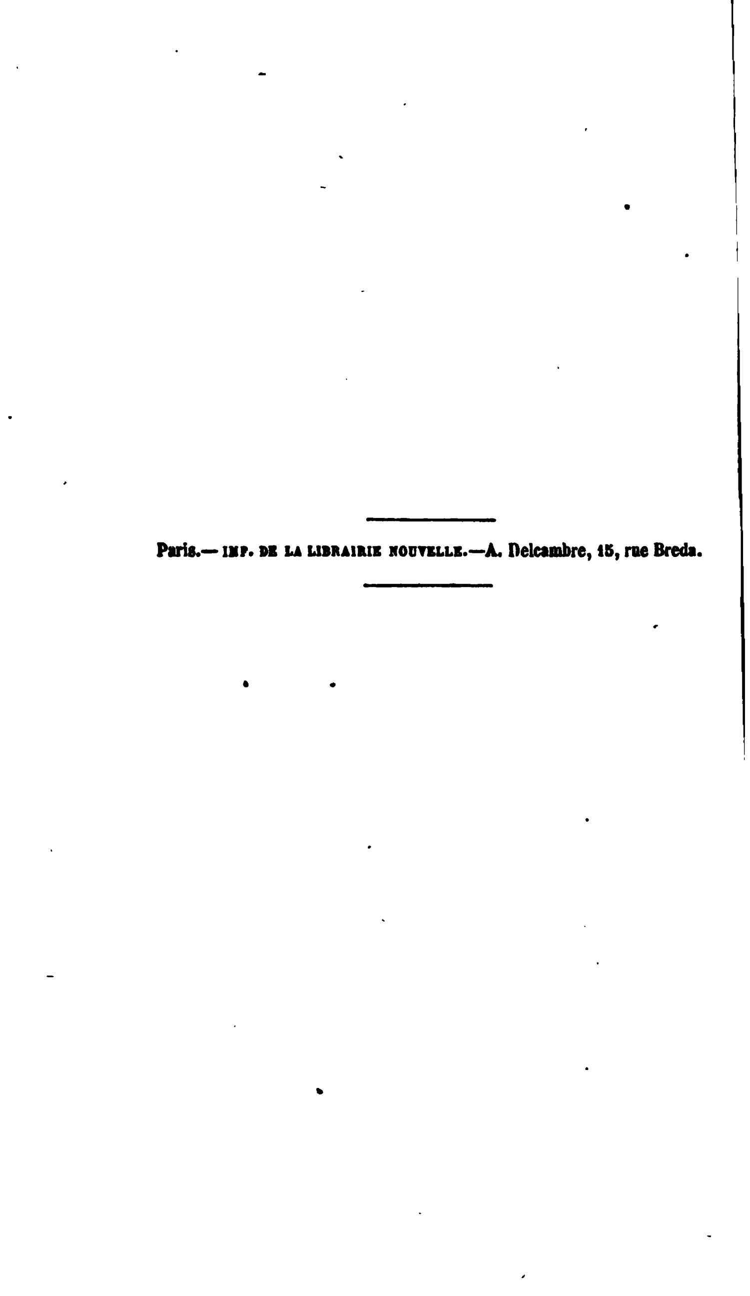
NKV

DuCamp

LES

SIX AVENTURES



Paris.— IMP. DE LA LIBRAIRIE NOUVELLE.—A. Delcambre, 15, rue Breda.

MAXIME DU CAMP

LES SIX AVENTURES

REIS-IBRAHIM — L'AME ERRANTE

TAGAHOR — L'EUNUQUE NOIR — LA DOUBLE AUMONE

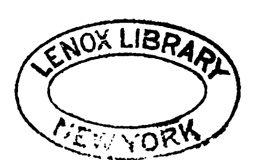
LES TROIS VIEILLARDS DE PIERRE.

PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, EN FACE DE LA MAISON DORÉE

1857


LENOX LIBRARY
NEW YORK

LES SIX AVENTURES

REIS-IBRAHIM

> **Mon fils, combien de cœurs malades sont morts pour des femmes ! combien de cœurs vierges sont tombés en langueur !**
>
> (*Lettre d'Abou-Beker à Mohammed-Ibn-Kacim.*)

I

Monsieur Godefroy de Pranat était un jeune homme *comme il faut* qui florissait sur le boulevard, au bois de Boulogne et à l'Opéra. Il appartenait à cette classe d'individus dont l'intelligence douteuse se satisfait de peu de chose; il marchait toujours en raison directe de l'idée reçue, et faisait ce qu'il faut faire; tout jugement consacré lui paraissait inattaquable; il proclamait hautement que Béranger était le plus grand poëte national, faisait souvent des parallèles entre Voltaire et Rousseau, dont il n'avait jamais lu les ouvrages, trouvait George Sand immoral, et appelait volontiers Louis XIV : le grand roi.

Il avait reçu d'instruction tout juste ce qu'on en donne dans les colléges; comme il avait de la fortune, il était propre à tout, et par conséquent il ne fit rien, ce qui désolait fort une vieille tante qui aurait voulu le voir

entrer dans la diplomatie, parce que, disait-elle, c'est une jolie carrière.

De l'éducation, il en avait peu; il était fort jeune encore lorsqu'il perdit sa mère; quant à son père, Jacques Pranat, qui avait fait une grosse fortune dans le commerce des cuirs, sous la raison sociale *Pranat*, *Viaulant et compagnie*, il n'était point de nature à donner de belles manières à ses enfants. Lorsqu'il mourut, Godefroy avait vingt-trois ans, et se trouva subitement maître d'une quarantaine de mille livres de rente ; il se jeta vite à travers les tristes élégances de nos jours; il laissa facilement ses fournisseurs et les amis qui lui empruntaient de l'argent ajouter une particule à son nom roturier ; il rompit en apparence avec les gens de Bourse que fréquentait son père; il eut des chevaux anglais, entretint des Cydalises, joua gros jeu et fit le grand seigneur, tout en surveillant très-attentivement lui-même ses placements, transferts, transports et mutations de rentes, ainsi que le lui avait appris monsieur son père.

Il avait une sœur qui était fort belle, madame la comtesse de Portaut, née Clotilde Pranat, veuve d'un gentillâtre ruiné, qui lui avait donné un titre en échange d'une dot, et, de plus, l'avait fort malmenée de son vivant, et même un peu battue, à ce que disaient les mauvaises langues. Maintenant, dans la splendeur de sa maturité et dans les douceurs du veuvage, elle se reposait de ses fatigues conjugales. Elle recevait un monde assez recherché, achetait des tableaux, sous prétexte de protéger les arts, se montrait souvent aux Italiens, donnait par an deux ou trois concerts, passait les étés à la campagne et ne reculait pas devant le luxe de quelques amants.

Au moment où commence cette véridique histoire, Clotilde avait trente-cinq ans et Godefroy vingt-huit. Ce dernier avait fait à la Bourse je ne sais quelle opération mal réussie ; il avait quitté une danseuse qu'il aimait assez et qui le trompait pour son coiffeur; son cheval favori était mort après lui avoir fait perdre un gros pari; tout semblait se rembrunir et tourner à mal pour ce pauvre Godefroy, qui s'ennuyait beaucoup. Il alla consulter sa sœur, qui lui donna charitablement le conseil de voyager, en vertu de cet axiome : On se distrait en changeant de pays.

Godefroy, qui était de ceux qui voyagent seulement pour avoir voyagé, qui était de ces cerveaux lymphatiques et mous sur lesquels toute impression glisse sans laisser de trace; Godefroy, qui eût volontiers regretté le café de Paris dans la pagode de Kédaram, et pensé au pont Neuf sur les bords de l'Eurotas, se demanda quel pays il allait visiter. Il connaissait l'Italie, car à Naples il s'était promené sous les chênes verts de la *Chiaja;* à Rome il avait vu la semaine sainte; à Florence il s'était montré en belle voiture aux *Caccine*, et à Venise il avait déjeuné au café Florian, sur la place Saint-Marc. L'Espagne changeait de gouvernement toutes les semaines, et laissait volontiers ses brigands rançonner les voyageurs; l'Angleterre, il n'y pouvait songer, car la saison des courses n'était pas encore venue; la Belgique était trop près; l'Allemagne, il n'y pensa même pas, car il n'aimait pas les vins du Rhin; et puis, il voulait faire un voyage sérieux, un voyage lointain, un vrai voyage, et après beaucoup d'hésitations, il se décida pour l'Égypte.

Quand ce projet fut suffisamment connu, il valut à

Godefroy les plus grands éloges. On admira ce jeune homme qui avait le courage de quitter les douceurs de de la vie civilisée pour aller chercher la fatigue du désert. Ce sera un homme sérieux, disait-on, et qui pourra par la suite prétendre aux plus hauts emplois; on disait encore : Les voyages forment la jeunesse. Et comme on parlait des dangers qui pouvaient embarrasser sa route, un monsieur très-instruit ajouta : « *Non semper viator a latrone, nonnunquam etiam latro a viatore occiditur;* » ce qui fut trouvé de très-bon goût et obtint l'approbation générale.

Tous ces lieux communs chatouillaient au plus vif l'amour-propre de Godefroy, qui préparait ardemment son départ; le jour vint enfin pour lui de marcher vers cette terre splendide et rayonnante que nul profane ne devrait jamais fouler, et il reçut les adieux de ses amis; chacun lui donna ses commissions : l'un lui demanda un cheval arabe, l'autre une esclave d'Abyssinie, un troisième une statue en granit rose pour mettre dans son jardin; les plus modestes réclamaient des robes de chambre turques, et tous voulaient du tabac de Latakyeh.

Il partit en chantant : « Quel plaisir de courir le monde ! » fit un bon dîner à Malte, où il relâcha pendant vingt-quatre heures, fut très-malade en mer, et s'amusa fort à Alexandrie, où le consul d'Angleterre l'invita à un bal qu'il donnait le lendemain de son arrivée. Il quitta Alexandrie et remonta le Nil jusqu'au Kaire. Lorsque, juché sur un âne et suivi d'un drogman, il eut suffisamment couru à travers l'encombrement des bazars; lorsqu'il eut fumé un narguileh sur la place de l'Ezbekyeh;

lorsqu'il eut trouvé les jardins de Rhôda mal entretenus et les fellahs mal habillés; lorsqu'il eut passé ses soirées chez les consuls, et lu les journaux français; lorsqu'il eut escaladé les Pyramides, et visité, sans les comprendre, les travaux du barrage, enfin lorsqu'il eut fait ce que font la plupart des touristes, il se prépara au voyage de la haute Égypte pour lequel il avait en vain cherché un compagnon; il acheta un drapeau tricolore, loua une cange, prit un ordre du vice-roi, afin de pouvoir faire bâtonner légalement ses matelots, et partit un beau matin au soleil levant.

Il fut ravi tout d'abord de cette façon de voyager; sa cange était grande, elle contenait chambres et salon. Tout le jour, couché sur son divan, il regardait les rives qui fuyaient avec leurs villages grisâtres, leurs ramiers voltigeant, leurs bouquets de palmiers et leurs plantations de doura. Sa barque, emménagée comme une maison, glissait sur les eaux du Nil qu'elle remontait sous l'impulsion de ses voiles aiguës semblables à des ailes de goëland. Lorsque le vent se taisait, lorsque les hautes tiges des arbres s'immobilisaient dans une atmosphère inaltérée, lorsque le fleuve poussait entre les rivages ses grandes ondes pacifiques, il descendait à terre, et, son fusil en main, chassait, suivi d'un de ses matelots. Il marchait à travers les champs de bamias, de cotonniers, de colocazias; se glissait sous les cassis épineux, cherchait à découvrir les tourterelles tapies sous les feuilles meurtrières des palmiers doums, tuait sans peine les pigeons qui venaient boire aux mares d'eau stagnante oubliées par l'inondation, et se laissait escorter par les paysans qui ramassaient son gibier abattu.

Cette vie sans fatigues le charma d'abord; ce voyage qui, pour les ignorants, a des apparences de dangers qui n'existent pas, lui donnait de lui-même une haute opinion; le respect dont l'entouraient les hommes de sa barque le grandissait dans sa propre estime; il s'admirait dans sa supériorité sur ces sauvages, ainsi qu'il les appelait, et aurait fort souhaité de les avoir à Paris afin de les éblouir par toutes les merveilles de la civilisation. Mais si l'on avait soulevé toutes ces mesquines satisfactions d'un amour-propre étroit, si l'on était arrivé jusqu'au fond de son cœur, on y eût trouvé le ver rongeur de l'ennui. Il admirait de confiance, parce que d'autres avaient admiré avant lui; il ne raisonnait pas ses impressions, et souvent pensait à tout autre chose qu'aux monuments devant lesquels il criait au prodige. Il ne comprit pas, ce pauvre homme du monde perdu seul et si loin du milieu de grasse médiocrité dans lequel il avait toujours vécu, il ne comprit pas les mélancolies fécondantes des ruines amoncelées; il ne s'attendrit pas à la vue du visage extatique et doux des pharaons séculaires, il n'aima pas les couchers de soleil derrière des montagnes plus blondes que le miel; il n'admira pas l'azur implacable de ce ciel tacheté par le vol des cigognes et des gypaëtes; la soif du passé ne le tourmenta pas, et la poésie débordante des grandes solitudes ne monta pas jusqu'à son cœur. Karnak l'étonna cependant par l'énormité de ses matériaux, et il pensa facétieusement qu'on ferait une belle salle à manger dans le grand spéos d'Ibsamboul.

Les temples lui paraissaient toujours semblables; c'étaient toujours des palmiers qui verdoyaient sur les

berges rongées du fleuve, c'étaient toujours les chaînes libyque et arabique qui découpaient leur silhouette immense sur l'horizon toujours bleu; c'était toujours le Nil, c'était toujours l'Égypte! Il se fatigua de cette monotonie apparente au fond de laquelle il ne savait pas voir les variations multiples d'une splendide nature, et il se prit à s'ennuyer sérieusement.

Ne sachant pas à quoi occuper les longues journées qui coulaient pour lui pleines de mollesse et de désœuvrement, il allait souvent s'asseoir à la proue, sur une natte du Kordôfal, et là, tout en fumant, il causait avec le *reïs* (patron), de sa barque.

Reïs-Ibrahim, c'est ainsi qu'il se nommait, était un jeune homme de vingt-cinq ans environ. Son visage, singulièrement beau et couvert de cette teinte uniformément bronzée particulière aux habitants de l'Égypte, s'animait de deux yeux noirs, mélancoliques et doux; sa barbe rare ombrageait son menton carré et ses lèvres épaisses derrière lesquelles brillaient des dents d'une éblouissante blancheur. Vêtu d'une longue robe en cotonnade bleue et coiffé d'un large turban blanc qui ceignait sa tête rasée, il passait des jours entiers accroupi à l'avant de sa barque, examinant le fleuve, cherchant à reconnaître les déplacements de sables, commandant la manœuvre d'une voix impérieuse et brève, faisant régulièrement les cinq prières ordonnées, parlant peu, ne chantant jamais, et traitant ses matelots avec une hauteur qui touchait de près au mépris.

Pour un Arabe, fils d'un fellah, né dans les masures en boue d'un des villages riverains du Nil, Reïs-Ibrahim n'était point un homme ordinaire. Il savait lire et écrire,

et, par cela seul, conquérait sur les autres patrons de barque une supériorité qu'on ne cherchait même pas à lui contester. Sa cange, appropriée à tous les besoins, était préférablement choisie par les étrangers. De nombreux rapports s'étaient donc établis entre lui et les voyageurs qu'il avait conduits si souvent aux temples ruinés de la vieille Égypte. De cette fréquentation, constamment renouvelée depuis six ans qu'il était reïs, il avait retiré un inappréciable avantage : il avait appris à parler français. Certes, son langage n'était point d'une pureté irréprochable, bien des fautes, bien des lacunes, bien des prononciations au moins étranges le rendaient difficile à comprendre au premier abord, mais enfin c'était une sorte de français qui permettait à Reïs-Ibrahim de s'entretenir directement, et sans le secours d'un interprète, avec la plupart des voyageurs.

Quoiqu'il fût dévot et invinciblement attaché aux coutumes de son pays, il n'avait point pour nos usages ce mépris insouciant qui enferme les Arabes dans le cercle étroit de la tradition. Il aimait à s'instruire et causait volontiers avec les Européens. Quelquefois même, il devenait esprit fort. Un jour qu'il s'était profondément déchiré le bras en sautant hors de sa barque, ses matelots voulaient aller chercher un cheikh célèbre pour qu'il écrivît un talisman destiné à cicatriser promptement la blessure.

— Donnez-moi de la charpie, du linge et de l'eau fraîche, dit Reïs-Ibrahim; cela vaut mieux que tous les talismans.

Un Arabe d'Égypte, capable d'exprimer hardiment une opinion semblable, est presque un homme hors

ligne dans ce pays où l'ignorance, la superstition, l'apathie et une préoccupation constante des puérilités les plus manifestes aveuglent encore les yeux les mieux ouverts. Réfléchi, observateur et concentré, Reïs-Ibrahim était relativement supérieur à Godefroy, et cependant ce dernier le dominait de toute la hauteur de ses qualités de Français, de maître, d'homme riche et civilisé.

Godefroy, qui regrettait la France, ne parlait jamais à Reïs-Ibrahim que de Paris. Il lui décrivait minutieusement les habitudes de nos existences embarrassées de besoins; il lui expliquait nos spectacles, lui peignait nos grandes armées, lui racontait la beauté des femmes, la science des hommes, et cherchait à l'éblouir par le récit de toutes nos splendeurs. Était-ce pour plaire au patron de sa barque que Godefroy l'entretenait sans cesse de ces lointaines merveilles? Je ne le crois pas; malgré lui, il obéissait au désir de parler de ce monde où il aurait voulu être de retour et qu'il se blâmait déjà d'avoir quitté.

Ces conversations, pendant lesquelles Reïs-Ibrahim ne faisait que questionner son très-complaisant interlocuteur, eurent un résultat que Godefroy n'avait pas prévu : elles allumèrent dans le cœur du pauvre Arabe une impérieuse envie d'aller voir cette France extraordinaire où on lui disait que des voitures marchaient sans chevaux, que des lampes brûlaient sans huile, et que des hommes au cœur d'airain s'enlevaient dans les airs avec un globe de taffetas.

— Ton pays est beau, et ceux qui l'habitent ont de grands secrets, disait-il à Godefroy; mais vous n'avez pas le Nil!

Godefroy se prit à rire de pitié en répondant :

— Nos fleuves sont plus larges que le Nil, et nos rivières si nombreuses que je ne saurais les compter.

— Hélas! reprit Ibrahim, tant de fleuves, tant de rivières pour ta seule patrie, tandis que les Bédouins du désert ont à peine quelques sources isolées parmi les sables, et que les pèlerins musulmans meurent de soif en traversant les solitudes!

A ces réflexions, Godefroy levait les épaules et semblait dire : Qu'est-ce que cela me fait?

— Par notre seigneur Mohammed (sur qui soient les saluts de Dieu)! dit un jour Ibrahim à Godefroy, si je n'étais un Arabe pauvre et condamné à nourrir mon ventre avec le travail de mes bras; si j'avais une maison, un champ, une barque ou des esclaves à vendre, ou si seulement les changeurs juifs voulaient me prêter de l'argent, je partirais avec toi; j'irais voir cette grande ville où tu es né, j'irais admirer ces choses étranges dont tes paroles ont versé le désir en moi. Mais, hélas! je ne suis qu'un malheureux reïs de barque; ma vie se passera sur le fleuve, et je ne pourrai jamais connaître par moi-même les singularités dont abonde le pays des Francs.

Le soir même, dans son lit étroit, Godefroy ne dormait pas; il avait beau éteindre et rallumer sa lampe, ouvrir et refermer un livre, bâiller, se retourner sur son matelas et geindre comme un malade, il ne pouvait forcer le sommeil à clore ses paupières; il songeait qu'à pareille heure il pourrait être à l'Opéra, ou à son club, ou à souper gaillardement avec quelque fille entretenue suffisamment débraillée, et il faisait entre Paris et

l'Égypte un nombre raisonnable de comparaisons qui n'étaient point à l'avantage de cette dernière. Sa pensée errante et tourmentée, à force de flotter à travers des regrets mesquins et de se porter tantôt sur les tristes joies parisiennes, et tantôt sur les prétendus désagréments du voyage, finit par s'arrêter sur Reïs-Ibrahim, et Godefroy se fit à lui-même le monologue suivant :

— Heureusement que cette insipide absence touche à son terme, et que bientôt j'aurai rejoint l'asphalte des boulevards, que j'espère bien ne plus quitter. Je suis parti avec trop d'enthousiasme, j'ai eu tort, car je ne pourrai, à mon retour, raconter tous les ennuis que j'ai subis ; on se moquerait de moi. Ces imbéciles qui n'ont jamais perdu de vu le coin de leur feu s'imaginent que tout est charmant en voyage ; je voudrais bien les y voir : manger des pigeons, regarder de vieilles colonnes, avoir les yeux brûlés par le soleil, vivre dans une barque comme un chien dans sa niche, n'avoir pour toute distraction que les conversations d'un Arabe qui parle un charabias inextricable, ne pas trouver seulement un journal français qui vous dise le cours de la Bourse et les discussions de la Chambre, cela n'est pas amusant et l'on s'ennuierait à moins. Il faut cependant que mon séjour en Égypte me serve à quelque chose lorsque enfin je serai de retour, et je ne veux pas revenir *Jean comme devant*. Que rapporter? Des animaux féroces pour les donner au jardin des Plantes? C'est bien usé ; et puis où en trouver ici ? A peine pourrai-je me procurer dans cet absurde pays quelque hyène puante qui sera très-difficile à ramener, très-coûteuse à entretenir, et qui peut-être tentera de se nourrir de moi-

même. Des statues qu'on mettrait au Louvre avec une inscription : ***Donnée par monsieur Godefroy de Pranat?*** Cela n'est pas mal, et les journaux pourraient en parler. Mais toutes les statues que j'ai vues ici ont le nez cassé; elles n'ont rien de beau et ne sont même pas en marbre; leur granit, dont ils font tant de bruit, n'est déjà pas si extraordinaire; et puis du granit, ça n'est pas rare, la Bretagne en est pleine; à Paris, on en fait des trottoirs. J'avais bien pensé à un cheval arabe, mais je crois que le cheval arabe n'existe plus; je n'ai rencontré que des rosses haletantes que battrait, n'importe où, le dernier poney d'Angleterre. Je ne puis cependant pas arriver les mains vides, et j'ai fort envie de ramener Reïs-Ibrahim avec moi. Je le conduirai à l'Opéra, aux courses, au bois de Boulogne, au club, dans deux ou trois maisons, et quand je l'aurai suffisamment *trimballé* pour le mettre à la mode, tout le monde saura que c'est moi qui l'ai fait venir, à mes frais, à Paris, afin de lui donner une notion des civilisations européennes. Son passage ne me coûtera pas grand'chose; je le logerai chez moi; ces brutes-là, ça n'est pas cher à nourrir. Il apprendra à mon valet de chambre à bien préparer un narguileh; mes amis lui serviront volontiers de cornac, et ma sœur sera enchantée d'avoir un pareil mamamouchi dans son salon.

L'esprit calmé sans doute par cette belle résolution, Godefroy s'endormit paisiblement, et le lendemain, au milieu d'un petit discours soufflé et boursouflé comme une profession de foi électorale, il fit part de son projet à Reïs-Ibrahim, qui répondit avec calme :

— S'il plaît à Dieu, j'irai avec toi dans ton pays;

Dieu est grand, car il réalise ainsi le plus violent de mes désirs.

Pendant les jours suivants il ne fut question que de ce futur voyage, et Godefroy, tout en détaillant à Reïs-Ibrahim les richesses qu'il lui ferait contempler, avait grand soin d'exalter sa propre générosité et de dire :

— Il n'y a pas beaucoup d'Européens qui en feraient autant.

Lorsque leur excursion d'Égypte fut terminée et qu'ils furent revenus au Kaire, Ibrahim alla trouver un vieux cheikh qu'il connaissait depuis longtemps et le pria de faire un *khatmé*[1] pour l'heureuse issue de son voyage. Le saint homme lui dit :

— Écoute, Reïs-Ibrahim, et avant de quitter le bon pays d'Égypte, pèse bien mes paroles. Tu as tort de partir pour la patrie des Francs; ils sont infidèles, incirconcis, et adorent des images qui sont en abomination aux yeux de Dieu l'unique. L'eau de leurs fleuves ne vaut pas l'eau du Nil; ils boivent du vin et mangent la chair immonde des pourceaux. Là, dans leurs villes où règne Chitân le Lapidé, tu oublieras de réciter chaque jour les cinq prières ordonnées par notre seigneur Mohammed; tu tomberas dans des fornications coupables avec des femmes impures qui montrent leur visage à tous les hommes; tu n'entendras plus la voix des muezzins résonner dans la galerie des minarets; ton costume, la couleur de ta peau, tes habitudes seront comme un objet de risée pour ce peuple pâle qui combat nos frères du Moghreb. Crois-moi, reste dans la ville sacrée où ont régné les khalifes descendants de Fatima; continue à

1 Récitation du *Koran* tout entier.

naviguer paisiblement sur notre fleuve, sous notre ciel toujours bleu, et ne va pas vers le nord que des nuages obscurcissent sans cesse. Tu sais ce qu'un de nos poëtes a dit :

Le cœur devient noir loin de la tente où l'on est né;
Ne quittez jamais la terre où le soleil a salué votre premier cri !

Si tu es tourmenté par le désir de voir des contrées étrangères, si tu veux monter sur le dromadaire des voyages, pense alors au saint pèlerinage que tu dois accomplir; traverse la mer où Dieu confondit les ennemis du prophète Mouça, va faire le tour de la Kaaba, va interroger les ulémas de la Mekke, mais oublie ton projet d'aller dormir sous le toit des infidèles qui vivent dans la nuit de l'ignorance et du paganisme.

Reïs-Ibrahim secoua la tête et répondit :

— O cheikh ! Dieu nous mène au but de notre vie par des chemins que nous ne connaissons pas; il a mis ce grand désir dans mon cœur, et j'y obéirai; j'irai dans le pays des Francs, je regarderai les choses extraordinaires qu'ils savent exécuter, et je reviendrai ensuite ici, sur les bords du Nil, avant de faire le pèlerinage de la Mekke !

— Dieu est le plus grand ! répliqua sentencieusement le cheikh, je vais faire le *khatmé* afin que, dans ce voyage, rien ne puisse ébranler ta foi, troubler ton cœur ou menacer ta vie.

Le même jour Godefroy terminait une longue lettre adressée à sa sœur et il y ajoutait en *post-scriptum :*

« Je ne te rapporte ni gazelle pour ton jardin, ni cheval arabe pour tes écuries, ma chère Clotilde; mais je

te ramène un animal plus curieux cent fois que les deux quadrupèdes susnommés : c'est le patron de la barque sur laquelle j'ai remonté et descendu le Nil. Les hommes légers riront peut-être en me voyant revenir flanqué d'un Arabe en longue robe et en turban, mais cela m'importe peu. J'ai cru obéir à un devoir en procurant à un pauvre habitant d'Égypte l'occasion de voir nos villes, d'étudier nos mœurs, de se mûrir à notre contact et d'admirer nos œuvres. Je ne suis plus un enfant; une vie sérieuse va s'ouvrir devant moi, je veux y marcher d'un pas ferme. Reïs-Ibrahim vivra près de moi; à mes côtés il s'initiera aux splendeurs de ma patrie, et lorsqu'il sera retourné au Kaire, il pourra raconter tous les spectacles dont il aura été témoin. Peut-être même rapportera-t-il quelque invention utile, et deviendra-t-il, par la suite, un agent de progrès dans son malheureux pays; mon nom restera béni dans sa mémoire, et je me sentirai heureux d'avoir ouvert à la lumière les yeux d'un de mes semblables. Mon voyage a singulièrement modifié mes idées sur bien des points : l'homme doit se rendre utile aux hommes; c'est pour cela que je conduis Ibrahim avec moi et que je te demande pour lui ton accueil le meilleur et tes sourires les plus doux. »

Clotilde se mit à rire en lisant cette lettre; elle connaissait trop bien son frère pour être la dupe de ses phrases humanitaires.

— Le sage comprend à demi-mot, se dit-elle; Godefroy m'écrit ces sornettes afin que je les communique à nos amis; je ferai comme il désire.

En effet, le soir même, Clotilde lut, à une dizaine de personnes, le *post-scriptum* de la lettre de Godefroy.

— Cela sent furieusement son saint Vincent de Paul, dit un jeune homme.

— Bonaparte avait aussi ramené quelques mameluks d'Égypte, ajouta un académicien.

— Ah! ma chère, s'écria une jeune femme blonde, j'en aurai peur : ces Turcs! on dit qu'ils fument du matin au soir, qu'ils mangent de l'opium et qu'ils ont au moins deux ou trois cents femmes!

Pendant toute la soirée on causa de Reïs-Ibrahim, de Turcs, d'Arabes et de la question d'Orient, ce qui fournit à l'académicien l'occasion de dire :

— Voltaire, dans sa tragédie de *Mahomet*, ce faux prophète que quelques historiens ont nommé Bafomet, a tracé d'un pinceau vigoureux les traits les plus saillants du fatalisme imposteur de ce législateur qui fut un guerrier. Je serai content de m'entretenir avec cet Arabe, afin de lui demander ce qu'il pense des sources du Nil sur lesquelles plane encore une obscurité fâcheuse pour la science.

L'académicien parla ainsi pendant une heure; puis on se sépara.

Au bout de huit jours *tout Paris*, c'est-à-dire le petit monde que Godefroy fréquentait d'habitude, sut qu'il revenait accompagné d'un Arabe; quelques personnes ajoutaient même que cet Arabe lui avait sauvé la vie, mais d'autres prétendaient que c'était lui qui avait sauvé la vie à l'Arabe.

Pendant que ces commérages s'épanouissaient et portaient leurs fruits, Godefroy débarquait à Marseille avec Reïs-Ibrahim.

A cette époque (c'était en 1842), les lignes de chemin

de fer, aujourd'hui partiellement organisées entre Marseille et Paris, n'existaient pas encore ; Godefroy prit la malle-poste. Reïs-Ibrahim s'émerveilla tout le long du voyage.

— Quel est donc le peuple qui habite ce pays ! disait-il : tous les champs sont cultivés ; des routes larges où roulent des voitures sont balayées et propres comme l'intérieur d'une mosquée ; les villages touchent aux villages ; les villes sont nombreuses ; tout le monde semble y travailler, et personne ne dort dans les rues ; les fleuves coulent parmi les prairies et reçoivent des rivières ; des ponts sautent d'une rive à l'autre, si hauts que les grands bateaux peuvent passer sous leurs arches ; la nuit, les rues des villes sont éclairées par de grosses lanternes qui remplacent le soleil ; il y a des horloges où l'heure sonne à chaque instant du jour, et l'on sait à l'avance le moment précis du passage des voitures, car il y a des chevaux qui attendent, attachés devant les portes, et tout prêts à remplacer ceux que leur course a fatigués.

A chaque ville où l'on s'arrêtait pour relayer ou manger, il demandait :

— Est-ce là Paris ?

Il arriva enfin un matin, vers cinq heures ; le jour était levé, mais la ville dormait encore. La voiture, entraînée au trot précipité de ses quatre chevaux, traversa les rues désertes, les quais et les ponts. Reïs-Ibrahim regardait par la portière.

— Hélas ! disait-il, c'est comme une ville bâtie par Djian-ben-Djian ; auprès d'elle le Kaire semblerait à peine un village.

Godefroy demeurait rue du Helder, il loua dans un hôtel voisin de sa maison un petit appartement où il installa Reïs-Ibrahim. Ce fut dans l'auberge une véritable révolution lorsqu'on y vit entrer cet Arabe vêtu d'une ample robe bleue et coiffé d'un turban blanc. Les domestiques l'entouraient de soins, prévenaient ses désirs, lui faisaient mille questions saugrenues et le choyaient à qui mieux mieux en vertu de ce vieil axiome, vrai surtout à Paris : Tout nouveau tout beau.

Reïs-Ibrahim, touché de tant d'attentions dont il ne saisissait pas le motif intéressé, se disait :

— Tous ces hommes sont bons ; on doit être heureux de vivre au milieu d'eux.

Quelques amis de Godefroy, prévenus de son retour et invités par lui à déjeuner, accablèrent Ibrahim de prévenances, tout en conservant envers lui une nuance de supériorité justifiée en apparence par leur qualité de civilisés. Le pauvre reïs se confondait en remercîments. Le soir, on le fit promener sur le boulevard ; il s'arrêtait devant chaque boutique de bijoutier et criait au prodige ; il suivait d'un long regard les femmes qui se retournaient en le considérant ; il vit un homme qui allumait un bec de gaz, et resta immobile à la même place, cherchant à s'expliquer cette flamme singulière qui brûlait au bout d'une tringle en fer. Il demanda à Godefroy, qui l'accompagnait, de lui faire comprendre cette sorcellerie. Godefroy parla longtemps et ne put rien expliquer. Lorsque Ibrahim se coucha, il était comme ivre de tout ce qu'il avait vu. Il ne s'endormit que fort tard, au jour levant.

Le lendemain on le mena chez Clotilde. Une vingtaine

de personnes étaient réunies dans un salon d'assez mauvais goût, plein de porcelaines de Sèvres et de dorures; des fleurs s'épanouissaient dans des jardinières en bois des Indes; plusieurs lampes et des candélabres projetaient une ébouissante clarté que reflétaient des glaces nombreuses; un chaud parfum composé de mille senteurs différentes planait autour des femmes dont les épaules et les bras nus blanchissaient sous la lumière. Reïs-Ibrahim entra et s'arrêta sur le seuil comme suffoqué. Puis, escorté de Godefroy, il marcha gravement vers Clotilde et la salua à la mode orientale. Elle lui serra la main et le fit asseoir auprès d'elle.

Chacun se taisait et examinait Ibrahim. Il était pâle et se remettait mal de l'émotion que lui avait causée son entrée dans ce salon plein de femmes et de lumières. Pour un Arabe des bords du Nil, c'était plus qu'il n'eût osé rêver dans le paradis de Mahomet. Godefroy se rengorgeait et se croyait obligé de répéter au reïs toutes les questions qu'on lui adressait. On le considérait comme un animal étrange, comme une chose curieuse, et avec cette sottise impertinente des gens du monde, on parlait tout haut de lui devant lui-même. Mais il n'y faisait pas attention, car il regardait Clotilde qui semblait prendre un certain plaisir à se laisser regarder.

L'académicien, qui ne manquait jamais une soirée de Clotilde, parce qu'il aimait fort les petits gâteaux, et aussi parce qu'il espérait obtenir par elle une croix napolitaine dont il avait envie et une place dont il n'avait pas besoin, l'académicien qui n'avait jamais reculé devant aucune platitude pour s'augmenter un peu; qui, *fils de Voltaire*, votait par intérêt pour *les fils des croi-*

sés; qui avait servi tous les gouvernements avec un égal dévouement toujours récompensé; l'académicien, qui n'eût été jadis qu'un cuistre de collége et qui, maintenant, à force de vilenies habilement dirigées, était arrivé à se faire une sorte de position, voulut ce soir-là donner de son savoir une opinion favorable. Il s'approcha de Reïs-Ibrahim, et, comme il avait la prétention d'avoir la science infuse, il lui parla en arabe, au grand ébahissement des naïfs assistants qui se disaient :

— C'est un homme universel!

Le reïs l'écouta avec une attention profondément soutenue, le regardant avec ses yeux intelligents et doux, comme s'il eût voulu deviner les paroles dont le sens lui échappait. Lorsque le savant eut fini, Ibrahim lui dit :

— Parle-moi en français, si tu veux que je te comprenne.

L'académicien, désappointé, se pencha vers Clotilde et lui expliqua, à très-haute voix, afin d'être entendu par tout le monde, que lui il ne savait que l'arabe littéraire tel qu'il est écrit dans le Koran, tandis que ce reïs ne connaissait sans doute que le dialecte parlé en Égypte. Comme dans le monde l'indifférence rend les gens très-polis, chacun fit semblant de le croire.

Il répéta sa question en français, fit en peu de mots l'historique des recherches accomplies déjà pour trouver les sources du Nil, se livra à une petite digression sur les crocodiles, ajouta quelques mots bien sentis sur Sésostris et demanda à Ibrahim ce qu'il pensait de l'origine du Nil.

— Je pense, répondit le reïs, que notre fleuve des-

cend du ciel où il a traversé le paradis, afin de désaltérer les anges qui servent Dieu, l'ami du Prophète.

L'académicien se tourna vers les femmes avec un geste d'épaule qui semblait dire : Vous voyez bien que j'ai raison, et que ce pauvre homme ne comprend pas plus l'arabe que le français.

L'académicien délivra Ibrahim de son prétentieux bavardage, et le reïs demeura immobile sous la lumière des lampes qui l'éclairaient en plein visage. Clotilde le regardait, et, malgré elle peut-être, le comparait aux jeunes gens qui remplissaient son salon. Portant alternativement ses yeux sur l'un et sur les autres, elle se disait mentalement :

— Voici une dizaine d'hommes qui passent pour élégants et agréables; ils ont des favoris frisés, des cheveux pommadés, des mains étroitement gantées; ils sentent toutes sortes d'odeurs achetées chez le perruquier du coin; ils ont un langage précieusement ridicule et des manières de filles entretenues. On les trouve beaux et spirituels; on les attire et parfois on les aime, et cependant comme ils sont pauvrement mesquins, étiolés, surfaits, minaudiers, bavards et vides, en présence de cet Arabe bronzé, simple, vigoureux, primitif et superbe dans son large costume !

Clotilde termina par un soupir de découragement ce petit monologue. Si elle avait été une femme intelligente elle eût pu ajouter :

— Ces poupées qui sont ce qu'on appelle des hommes à bonnes fortunes, n'ont rien en eux qui mérite les regards d'une femme. Enfermés dans le cercle toujours plus resserré d'un monde idiotement égoïste, pleins de

suffisances injustifiées, de morgue, de sottise, d'âpreté au gain, d'ignorances incompréhensibles, d'opinions toutes faites, de lâches complaisances, d'élégances frelatées, de petites jalousies, de fanfaronnades pitoyables, que valent-ils auprès de ce reïs demi-barbare, sous la naïveté duquel on trouverait peut-être plus de force, plus de dignité, plus de vertus de tout genre qu'il n'y en a dans la poitrine de tous ces pauvres gens du monde si fiers de leur nom, de leur argen et de leurs chevaux.

Mais Clotilde était une femme trop ordinaire pour pousser ses observations comparatives au delà de l'épiderme. Reïs-Ibrahim lui semblait plus beau que la plupart des petits messieurs qui grasseyaient dans son oreille des phrases amoureuses, et elle ne cherchait pas plus loin. Le côté moral des gens lui était indifférent ou lui échappait. Sous la Restauration elle eût aimé un garde du corps : une belle brute bien habillée. Reïs-Ibrahim représentait pour elle un type de beauté mâle et de force sauvage qui attirait au moins ses regards.

Dans un mouvement qu'il fit pour rassurer son turban, la large manche de sa robe se replia en arrière et découvrit son bras tatoué d'un verset du Koran, qui déroulait sur la peau brune ses lignes bleues et bizarres. Clotilde demanda vite l'explication de cette inscription; puis collant son bras nu contre celui du reïs, elle lui dit en souriant :

— Vois comme mon bras est bien plus blanc que le tien.

En sentant cette chair tiède, douce et charmante s'appuyer contre la sienne, Ibrahim éprouva comme une

vague défaillance. Il pâlit et arrêta sur Clotilde des yeux si noirs, si profonds, si humides, si intimement émus, qu'elle retira son bras et baissa les paupières en rougissant.

Cette nuit-là non plus, Reïs-Ibrahim ne dormit pas bien.

Chaque soir il allait chez Clotilde, et chaque soir il la trouvait plus belle.

Quelquefois il s'asseyait dans un coin du salon, et pendant qu'elle allait, offrant une tasse de thé à l'un, disant quelques mots à un autre, échangeant un sourire avec un jeune homme, ou s'extasiant sur la toilette d'une femme, il la contemplait attentivement.

Il s'enivrait en voyant ses épaules puissantes, sa nuque charnue qu'entourait une épaisse torsade de cheveux bruns; il aimait le sourire de ses lèvres rouges et le regard hardiment voilé de ses yeux d'un bleu si foncé qu'ils paraissaient noirs; lorsqu'elle passait près de lui avec ses bras nus, sa taille ronde et ses mouvements de chatte amoureuse qui faisaient craquer sa robe de satin, il se sentait pris de désirs infinis et se prenait à la convoiter avec désespoir.

Clotilde avait une loge deux fois par semaine à l'Opéra; elle emmenait toujours Reïs-Ibrahim avec elle; alors toutes les lorgnettes se dirigeaient vers elle, et chacun demandait à son voisin :

— Quelle est donc cette jolie femme qui est accompagnée d'un Turc?

Clotilde s'apercevait de ce manége, elle y gagnait beaucoup d'admirateurs et s'en réjouissait.

L'Opéra avait fait sur Ibrahim une impression pro-

fonde; les flots de lumière, les danseuses, la musique, les femmes, tout ce spectacle et tout ce bruit avaient ébranlé sa raison. Il ouvrait de grands yeux et répétait:

— C'est ici le temple des péris!

Clotilde s'amusait de son étonnement et le traitait avec une familiarité presque provocante, que le pauvre reïs n'osait pas interpréter. Assis derrière elle, respirant ce parfum chaud et pénétrant qui émane des jeunes femmes, bercé par les chants de l'orchestre, ébloui par les clartés du lustre, ahuri par cette foule silencieuse et parée, il fermait à demi les yeux et se croyait emporté vers les sphères merveilleuses habitées par les génies. Quelquefois, à travers tous ces prodiges qui remuaient, confondaient et écrasaient son âme, il lui revenait une vague ressouvenance du Nil, de son village, de son bateau, de ses nuits passées à dormir sur les berges du fleuve, des paroles que le cheikh lui avait dites avant son départ du Kaire, et il s'étonnait d'être ce même homme qui, autrefois, avait mangé le pain noir des fellahs et manié les lourds avirons de sa barque. Il se sentait allangui, énervé, fatigué sans motif; il restait parfois de longues heures muet et comme emprisonné dans une rêverie dont rien ne pouvait l'arracher; des oppressions inconnues étouffaient sa poitrine; il eût voulu pouvoir appuyer sa tête sur les épaules de Clotilde et y pleurer à son aise.

Perdu au milieu de cette civilisation nouvelle qui l'effrayait par son luxe et ses raffinements, hésitant à chaque pas parmi ce monde qu'il ne connaissait pas, sentant instinctivement qu'il était comme exploité par une curiosité dont le bénéfice ne devait pas lui revenir, Ibrahim

avait peur et n'osait parler de son amour. Clotilde lui apparaissait pareille à une déesse; il lui semblait qu'une trop grande distance le séparait d'elle pour qu'elle ne fût pas à jamais perdue pour lui; il l'eût crue volontiers d'une race supérieure à la sienne.

— C'est une *khanoun* (grande dame), se disait-il quelquefois, et moi je ne suis qu'un malheureux fellah d'Égypte.

Il ne luttait pas contre son amour; il s'y abandonnait au contraire avec une sorte de joie douloureuse; il jouissait de son propre désespoir; il ne savait rien des usages de cette société où il comprenait que le premier imbécile venu saurait mieux se diriger que lui; son ignorance le faisait plus timide qu'un enfant, et il souffrait sans se plaindre comme un collégien qui aime, pleure et se tait.

Cependant Godefroy et ses amis lui laissaient peu de repos le jour. On le conduisait en chemin de fer, dans les musées, sur les promenades, chez des filles de théâtre curieuses de le connaître, dans les églises, dans les palais, dans les usines, aux Invalides, dont on lui faisait admirer la grande marmite; dans les Panoramas qui représentent des batailles. Reïs-Ibrahim regardait tout cela d'un air distrait, disait avec douceur :

— Les Français sont un grand peuple !

Et pensait à Clotilde, qui peut-être bien pensait à lui.

En effet elle avait vite remarqué la passion que sa beauté mûre et solide avait allumée dans le cœur d'Ibrahim, et avec cette implacable cruauté de la coquetterie de certaines femmes, elle avait mis tout en œuvre pour l'augmenter. Elle n'aimait pas le reïs, mais il lui plaisait et elle se sentait attirée vers lui. Profondément

dépravée par l'éducation que le monde donne aux femmes, corrompue par un mariage sans amour, accoutumée à des liaisons pleines de complaisances, sachant que la société accepte, par un accord tacite, tout ce qui ne heurte pas trop violemment la mesquinerie de ses habitudes, Clotilde n'hésita pas au dedans d'elle-même à se promettre d'approfondir cette passion qu'elle voyait grandir à toute heure. Elle s'étonnait de la réserve d'Ibrahim et se disait cyniquement :

— Si tous les Turcs sont comme celui-là, il faut avouer qu'ils ont un peu bien volé leur réputation.

Quant à Godefroy, il ne se doutait et ne s'occupait de rien. Il savait que de tous côtés on disait en parlant d'Ibrahim :

— Vous savez, c'est cet original que monsieur de Pranat a ramené d'Orient, cet Arabe qui va à l'Opéra...

Ses amis appelaient en riant le reïs : « le mameluk de Godefroy, » et cela suffisait à ce pauvre cerveau qu'un grain de vanité satisfaite grisait vite jusqu'au délire. Aussi, il était très-fier de son Arabe ; il le *trimballait* partout, pour me servir de ses expressions, et quoiqu'il fût souvent fort empêché de répondre à ses naïves questions, il avait la prétention de l'initier *aux idées modernes* ; il ne le quittait pas, et prenait son rôle assez au sérieux pour s'en amuser encore.

Un soir cependant qu'il avait été invité à une petite débauche à huis clos, il ne put accompagner Ibrahim chez Clotilde. Le reïs sortit seul ; il marcha lentement le long des trottoirs en se rendant rue de la Pépinière, où la comtesse de Portaut habitait un petit hôtel entre cour et jardin. C'était pendant le mois de mars ; une vapeur

énervante et chaude remplissait l'atmosphère ; l'air était tiède comme celui d'une étuve ; l'humidité perlait aux murs des maisons, qui semblaient en sueur. C'était un de ces jours où chacun ressent les premiers allanguissements du printemps prochain, un de ces jours où tout fatigue, le travail comme le repos ; jours pleins d'assoupissants effluves et de vagues désirs qu'il serait souvent impossible de formuler ; jours de tristesse pour les uns, de rêverie pour les autres, de lassitude pour tous.

Reïs-Ibrahim subissait cette amollissante influence ; il allait, le front baissé, pensant toujours à Clotilde qui remplissait son cœur, ralentissant involontairement le pas à mesure qu'il approchait du terme de sa course, et sentant circuler dans ses veines une faiblesse pesante et profonde. Il leva la tête, huma de ses larges narines une bouffée d'air comme s'il eût aspiré quelque senteur lointaine :

— Ah ! dit-il, il y a du khamsin[1] du côté de Karnac !

Il n'était pas seul ce soir-là à supporter de telles langueurs ; Clotilde, dans son salon, les éprouvait comme lui. Elle répondait à peine aux quelques intimes qui s'empressaient autour d'elle. A demi couchée sur un canapé, ayant rejeté le châle de dentelle qui couvrait ses épaules et ses bras, alourdie par l'atmosphère chargée du parfum des fleurs nouvelles qui l'environnait, voilant ses grands yeux de ses paupières presque fermées, laissant tomber çà et là un mot d'une voix lente et comme affaiblie, elle se sentait dévorée par une insurmontable

[1] *Khamsin* (cinquante) est le nom que les Arabes d'Égypte donnent au vent du sud-ouest (*semoun*).

inquiétude et regardait involontairement du côté de la porte.

Lorsqu'elle s'ouvrit pour donner passage à Reïs-Ibrahim, Clotilde fit un imperceptible mouvement en arrière, comme si une rapide défaillance se fût emparée d'elle. L'Arabe était pâle de cette pâleur verdâtre et mate qui est particulière aux peaux brunes ; ses yeux, agrandis par la fatigue, brillaient d'une singulière lueur ; ses lèvres, sèches et entr'ouvertes, laissaient voir ses dents éclatantes. Il s'avançait gravement dans ses larges vêtements et semblait porter en lui une émotion puissante qui remua Clotilde tout entière. Elle fit asseoir le reïs auprès d'elle, pendant qu'il tirait un chapelet de sa ceinture et le roulait machinalement entre ses doigts.

— Qu'as-tu? lui dit-elle en se penchant vers lui jusqu'à lui faire sentir la tiédeur de son haleine, tu parais triste et souffrant?

— Mon cœur est malade, répondit Ibrahim d'une voix profonde.

— Est-ce que tu regrettes déjà ton pays? lui demanda-t-elle vivement.

— Non! non! répliqua le reïs en fixant sur elle son regard doux comme un baiser; non, je ne regrette pas l'Égypte; je regrette de ne pas être un de ces jeunes hommes au visage blanc qui savent te dire des paroles qui te plaisent; car alors tu aurais peut-être pitié de ton esclave.

Clotilde serra la main du reïs, détourna les yeux avec effort et se tut en poussant un soupir.

La conversation se généralisa, et chacun y prit une part plus ou moins active, à l'exception d'Ibrahim, qui

restait muet et comme consterné. L'académicien fit merveilles; il parla de tout et sur tout, développa des idées saugrenues à l'aide de ce langage conventionnel et de ces phrases toutes faites que le monde semble avoir réservés pour son usage.

Je ne sais comment, sautant de sujet en sujet, la causerie en arriva sur la politique à l'ordre du jour : on s'occupa de ce fameux *droit de visite*, aujourd'hui oublié, et qui alors excitait fort l'intelligence des hommes d'État. L'académicien profita de la circonstance pour donner un aperçu du sort des esclaves dans l'antiquité, cita quelques textes latins et fit bâiller d'ennui tous ceux qui l'entendirent.

— Dans ton pays, combien coûte une esclave? demanda Clotilde à Ibrahim.

— Cela dépend de sa couleur, de sa jeunesse et de sa force, répondit le reïs; une négresse du Darfour coûte cinq cents francs; une Abyssinienne, mille francs.

— Et une Circassienne?

— Oh! très-cher! très-cher! il y en a qui se sont vendues jusqu'à vingt mille francs. Il n'y a que les sultans et les pachas qui peuvent acheter des femmes si belles et si blanches.

— Mais enfin, répliqua Clotilde, dans ton pays on doit savoir juger, à première vue, le prix d'une femme, comme ici on apprécie la valeur d'un cheval. Eh bien, moi! par exemple, ajouta-t-elle en souriant, si j'étais une esclave à vendre, combien me payerait-on au bazar?

Reïs-Ibrahim baissa les yeux, puis les relevant pleins d'ardeur vers Clotilde, il lui répondit en adoucissant toutes les cordes de sa voix :

— Lorsque Zolaykha, femme de Foutfyr, acheta Joseph, fils de Jacob, on mit le jeune prophète dans un des plateaux d'une balance, et dans l'autre on mit cinq fois son poids en or et cinq fois son poids en argent, et encore on ajouta dix mille dinars. Si tu étais à vendre, nul ne pourrait te payer à ta simple valeur, car il faudrait donner dix fois ton poids en or, dix fois ton poids en argent, et vingt mille dinars encore.

— Eh bien! messieurs, cria Clotilde en riant, quel est celui de vous qui saurait faire un compliment si richement oriental.

Nul ne répondit; Clotilde reprit au bout de quelques secondes de silence et comme se parlant tout bas :

— Il faut que j'apprenne l'arabe!

— La langue arabe, se dépêcha de dire l'académicien, comme toutes les langues d'origine sémitique, offre dans sa construction...

Clotilde ne l'écouta pas et elle reprit :

— Ibrahim, l'arabe est-il bien difficile à apprendre?

— Notre langage est doux et sonore, répondit le reïs; mais il doit se graver avec peine dans la mémoire des Francs, car je n'ai jamais entendu aucun de tes compatriotes le parler purement.

Clotilde commença alors à interroger Ibrahim :

— Comment dis-tu en arabe : Une table, un bateau, une femme, une rose, un cheval? — Comment dis-tu : J'ai soif! je souffre! j'aime?

Ibrahim répondait, et Clotilde répétait chaque mot après lui.

— Comment dis-tu : Tais-toi? lui demanda-t-elle avec un regard étrange.

— *Oskoutt!* répondit le reïs.

Dix heures venaient de sonner; les domestiques avaient apporté le thé; Ibrahim était toujours assis près de Clotilde, qui ne parlait plus et semblait en proie à une indéfinissable émotion. Parfois elle regardait le reïs, et aussitôt elle détournait les yeux comme si elle eût craint d'y laisser lire une impression qu'elle cherchait à cacher.

Ibrahim se leva, dit adieu à Clotilde et sortit.

A peine avait-il disparu, que Clotilde fit un bond en jetant un petit cri, comme si, tout à coup, le souvenir d'une chose oubliée eût passé dans sa mémoire. Elle courut rapidement à la porte, l'ouvrit et la referma sur elle.

Elle se trouva dans une sorte de grand boudoir qui précédait son salon et qu'on ouvrait seulement les jours où les visiteurs étaient plus nombreux. Reïs-Ibrahim y était encore. Clotilde marcha résolûment vers lui, le saisit par le bras sans mot dire, ouvrit une porte qui donnait dans une sorte de cabinet noir et y poussa le reïs stupéfait. Clotilde mit un doigt sur ses lèvres, et parlant à voix très-basse, elle dit :

— *Oskoutt!* (tais-toi!)

Puis elle ferma la porte avec précaution et s'éloigna.

Ibrahim chercha des mains une muraille contre laquelle il pût s'appuyer; et, comprenant vaguement qu'il allait enfin toucher à la réalité de son rêve, il resta immobile, écoutant les battements de son cœur, et voyant dans l'obscurité de grands cercles d'or qui couraient devant ses yeux.

Lorsque Clotilde rentra dans le salon, elle alla vers la table et but rapidement une tasse de thé.

— Je ne sais ce que j'ai, dit-elle d'une voix légèrement voilée, je suis toute souffrante ce soir.

Elle ouvrit la fenêtre, s'accouda au balcon, et respira largement à plusieurs reprises. Ses mains étaient moites; la chaleur de ses yeux brûlait ses paupières; ses lèvres desséchées tremblaient malgré elle.

— J'étouffe, dit-elle, en venant se recoucher sur son canapé.

— Le temps est orageux, dit quelqu'un.

— Vous êtes si nerveuse! ajouta l'académicien, qui savait qu'une femme est toujours flattée lorsqu'on lui parle de ses nerfs.

Clotilde ne répondit pas et ferma les yeux comme si elle eût voulu dormir. Chacun se retira peu à peu, et bientôt un jeune homme resta seul auprès de Clotilde.

— Je vous en prie, mon cher Anatole, lui dit-elle, faites comme tout le monde et allez-vous-en; je suis à bout de forces; cette chaleur humide m'a fait réellement mal.

Monsieur Anatole se pencha vers Clotilde et déposa un long baiser sur son bras nu.

— En effet, lui dit-il, vous paraissez fort agitée; couchez-vous vite, et surtout soignez-vous bien; soigne-toi bien, ajouta-t-il avec insistance.

Au moment où il saisissait le bouton de la porte, il se retourna et dit:

— A propos, sortez-vous demain?

— Je ne sais pas trop; je n'ai aucun projet, répondit Clotilde.

— Eh bien, je tâcherai de venir vous voir vers les trois heures. Bonne nuit.

Et il sortit en chanteronnant.

Clotilde écouta le bruit des pas qui s'éloignaient; lorsqu'elle fut bien certaine que nul que celui qu'elle voulait n'était demeuré dans sa maison, elle se leva, se promena pendant quelques instants dans l'appartement et alla s'appuyer contre un des battants de la fenêtre ouverte. Elle regarda vers le ciel : de larges nuages, emportés par de tièdes rafales, passaient devant la lune ; tout était très-calme ; on entendait au loin le murmure confus de Paris. Un frisson rapide agita les épaules de Clotilde ; elle mit ses deux mains sur sa poitrine.

— Le cœur me manque. Suis-je assez enfant! dit-elle en souriant, est-ce que je vais avoir peur ?

II

Vers quatre heures du matin, un peu avant le lever du jour, une petite porte du jardin de Clotilde, qui donnait sur la rue de Courcelles, s'ouvrit discrètement pour laisser sortir Reïs-Ibrahim.

Il traversa les rues désertes qu'ébranlaient parfois les lourdes voitures des maraîchers ; il allait d'un pas alerte, murmurant une chanson que les bateliers chantent en ramant sur le Nil. Il atteignit son auberge, se jeta tout vêtu sur son lit et s'endormit d'un sommeil pesant et profond. Lorsqu'il se réveilla, et que le souvenir de son aventure nocturne lui revint à la mémoire, il crut presque à un songe. En effet, comment lui, ce pauvre reïs, respectueux jusqu'à la timidité, pouvait-il comprendre

l'acte hardi de Clotilde? C'était plus qu'il n'en fallait pour confondre toutes ses idées.

— Elle a eu pitié de mes souffrances, se disait-il, et elle est généreusement venue vers moi.

Alors il bénissait en son cœur cette femme héroïque qui n'avait reculé devant aucun obstacle pour pouvoir calmer des douleurs qu'elle avait inspirées.

— Non! non! se disait-il encore, ce n'est pas par générosité, c'est par amour. Elle m'aime! Si elle ne m'aimait pas, eût-elle osé tout risquer, tout braver pour me faire arriver jusqu'à elle?

— Elle m'aime! elle m'aime! se répétait-il en marchant à grands pas dans sa chambre. A cette pensée un orgueil immense remplissait son cœur près d'éclater. Il prenait en pitié tous ces jeunes hommes que Clotilde supportait autour d'elle; il s'exaltait en songeant que c'était pour lui, misérable fellah d'Égypte, qu'avait mûri cette beauté robuste, et il poussa un rire éclatant en s'écriant:

— Et le cheikh qui ne m'avait promis que des tristesses pendant mon voyage!

Il se sentait heureux jusque dans les dernières fibres de son être; il faisait des rêves comme en font tous les amoureux.

— Qu'importent l'Égypte, et le Nil, et le soleil? se disait-il; ma vraie patrie, c'est là où habite Clotilde; ma seule religion, c'est sa tendresse. Je resterai en France, à Paris, près d'elle. Que pourrais-je faire maintenant loin de ses yeux? Ma vie est dans son cœur, mon bonheur est sur ses lèvres, je ne veux plus quitter celle qui a tant fait pour moi.

Jamais dans ses jours de plus fiévreuse espérance il n'eût osé croire à la possibilité d'une félicité pareille. Maintenant il pouvait se dire comme Ruy-Blas :

Donc, je marche vivant dans mon rêve étoilé.

Hélas! ces spasmes d'ivresse, il était seul à les ressentir. Clotilde, pendant que son amant improvisé s'en allait au delà des nuages, était durement retombée à terre du haut d'un désir satisfait.

Elle s'était levée tard. Sa toilette fut longue et minutieuse. Elle grondait sa femme de chambre, la trouvait maladroite, lente et distraite.

— Mais vous me tirez les cheveux! lui disait-elle. — Vous me faites mal en agrafant ma robe. — Qu'est-ce que vous faites donc? vous ne savez même plus mettre une épingle? — Dieu, qu'on est malheureux d'être si mal servi!

En sortant, après avoir reçu tous ces reproches avec l'insouciance d'une domestique de bonne maison, mademoiselle Virginie rencontra le cocher dans l'antichambre.

— Si madame sort aujourd'hui, lui dit-elle, vous ferez bien de ne pas broncher, elle est d'une humeur massacrante.

— Tiens! qu'est-ce qu'elle a? demanda le cocher.

— Ah! je n'en sais rien, répondit la femme de chambre; elle aura peut-être eu des mots avec son monsieur Anatole.

Clotilde était *d'une humeur massacrante*, cela est vrai, mais monsieur Anatole n'y était pour rien.

Semblable à un homme qui se réveille le lendemain

d'une débauche inaccoutumée avec la tête lourde et le cœur troublé, et qui rougit de s'être laissé surprendre par une ivresse honteuse, Clotilde se sentait humiliée et comme diminuée vis-à-vis d'elle-même.

L'amour, qui peut tout excuser, n'avait eu en effet aucune part dans l'acte violent et extraordinaire par lequel Clotilde avait attiré Ibrahim à elle. Un désir ardent, ou, pour être vrai, je ne sais quelle curiosité dépravée avait seule poussé Clotilde vers cette action étrange qui ne devait laisser après elle qu'un souvenir presque semblable à un remords. Non pas, grand Dieu! que Clotilde se reprochât sa conduite au point de vue de la morale absolue; non pas qu'elle s'indignât d'avoir trompé monsieur Anatole; non, l'éducation que le monde lui avait faite ne lui permettait pas d'avoir ces idées étroites et *bourgeoises*. A l'endroit de l'amour, Clotilde était un esprit fort et une femme pratique; elle l'avait assez souvent ressenti pour ne pas le nier, mais elle avait su l'approprier aux besoins de la vie, aux exigences de la société et à la convenance de ses relations. Ce n'étaient donc pas les récriminations d'une vertu repentante qui rendaient Clotilde triste et maussade; ce n'était pas non plus le chagrin d'avoir, dans un instant de délire, trompé la confiance d'une agréable affection; non, c'était un sentiment très-égoïstement personnel. Elle ne s'en voulait pas d'avoir fait une folie, elle s'en voulait d'avoir fait une sottise dont les conséquences l'effrayaient.

Elle ressemblait à ces voleurs qui dérobent l'objet qui les tente depuis longtemps et qui, lorsqu'ils le tiennent enfin en leur possession, n'osent pas s'en servir, et le

cachent à tous les yeux dans la crainte de voir leur crime découvert.

Clotilde était fort embarrassée de sa conquête, et c'est là ce qui la troublait si fort.

— Hélas! se disait-elle en levant les épaules avec colère, qu'est-ce que je vais faire de ce moricaud?

Et elle se repentait d'avoir sottement cédé à ce qu'elle appelait avec naïveté son premier mouvement.

Elle mit tout en œuvre pour se distraire; mais rien ne put y réussir.

Le feuilleton de son journal l'ennuya; une promenade dans son jardin la fatigua; tous ses chiffons lui parurent fanés, et elle trouva son déjeuner mauvais.

Elle fut assez aimable cependant avec monsieur Anatole, qui vint la voir vers le milieu du jour, et qui lui expliqua en grands détails une opération de bourse qu'il avait faite le matin à la coulisse.

Lorsqu'il fut parti, un sentiment de commisération quelque peu ironique sembla passer dans l'esprit de Clotilde, car elle dit avec un sourire assez difficile à décrire :

— Ce pauvre Anatole!

Était-ce donc son amant qu'elle plaignait? Je n'en crois rien. C'était elle-même qu'elle plaignait en lui.

— Mais que faire? se répétait-elle à chaque minute en secouant la tête et en faisant claquer ses lèvres avec ce mouvement involontaire que l'on a lorsqu'on cherche à chasser un souvenir importun.

Mais elle avait beau faire, le souvenir tenait bon. Il était bavard en outre comme un parvenu, et lui racontait avec une implacable lucidité tous les incidents de

cette nuit étrange. Il lui montrait Ibrahim tremblant comme un écolier et défaillant d'espérance dans ce cabinet où elle l'avait enfermé; il lui répétait des cris de bonheur étouffés par la prudence; il lui représentait le reïs faisant ses pas légers pour marcher au point du jour le long des allées du jardin et se retournant vers elle avec des regards de reconnaissance et d'amour, et il lui rappelait le soupir de délivrance qu'elle avait poussé en fermant la porte sur celui qui partait plein d'un espoir ineffable.

Harcelée sans relâche par ses souvenirs, Clotilde, haletante et inquiète, se sentait prise de rage contre Ibrahim et contre elle-même. A sa folie, à son délire de la veille avait succédé une horreur mêlée de dégoût.

— Moi! moi! se disait-elle en tremblant de colère, et cet Arabe qu'on montrerait à la foire!

Elle était femme de résolution, elle l'a déjà prouvé, et ne reculait pas devant un parti extrême. Sa décision fut immédiatement prise d'éloigner le reïs d'elle à jamais, mais avec prudence cependant, avec toutes sortes de précautions, afin de ne donner aucun éveil aux familiers de ses soirées.

Ainsi que cela arrive presque toujours en pareil cas, elle vit un ennemi dans cet homme aux bras duquel elle s'était si brusquement jetée. Elle prévit rapidement ses plaintes, ses récriminations, ses désespoirs, ses emportements, et comme répondant par avance à des objections qu'elle pressentait:

— Et après tout, s'écria-t-elle, de quoi donc se plaint-il? N'est-ce pas moi plutôt qui serais en droit de lui adresser des reproches?

Puis entrant de plus en plus dans cette idée qu'Ibrahim serait injuste de se lamenter, et coupable envers elle de rechercher encore ce qu'on lui avait offert de si grand cœur, elle ajoutait, avec une expression de tristesse qui touchait de près au grotesque :

— On est toujours puni de sa bonté!

Le soir, Clotilde paraissait pleine de mélancolie ; elle dissimulait son irritation intérieure sous les apparences d'une lassitude vague de l'existence; elle laissait échapper, en levant les yeux au ciel, des phrases philosophiques dans le goût de celle-ci :

— Ah ! la vie n'est pas toujours couleur de rose !

Pendant ce temps, et après une journée de joie infinie, Ibrahim arrivait chez Clotilde, le cœur battant et l'âme pleine de lumière. Elle le reçut bien, comme elle faisait d'habitude, mais aussi comme si jamais rien ne s'était passé entre eux. Elle trouva facilement moyen d'être toujours environnée de quelques amis et de prendre un si grand intérêt aux conversations qu'on tenait avec elle, qu'elle n'eut même pas le temps d'adresser une seule fois la parole à Ibrahim.

L'académicien avait accaparé ce dernier, et lui disait avec ce gros sourire satisfait des médiocrités parvenues :

— Tu n'as certainement lu ni Hérodote, le père de l'histoire, ni Pline le Naturaliste, ce martyr de la science, et tu ne sais pas sans doute ce que c'est que le *trochilus*, que les classificateurs modernes ont rangé dans la famille des percheurs ténuirostres ; mais, en voyageant sur les ondes inconstantes du Nil, tu as pu remarquer que souvent un petit oiseau entrait dans la gueule béante des crocodiles afin d'enlever les mouches qui...

Reïs-Ibrahim le laissa continuer sans l'interrompre, car il ne l'écoutait pas. Quand le bruit emphatique des paroles de l'académicien eut cessé de bourdonner à ses oreilles, il répondit simplement :

— Je ne sais pas !

Le savant ne se tint pas pour battu, et encouragé par Clotilde qui venait de lui crier :

— C'est fort intéressant, votre petite histoire !

Il reprit :

— Les anciens semblent avoir attribué par excellence aux crocodiles, que Joinville nomme *coquatrix*, le nombre soixante. D'après eux, ces sauriens ; — les sauriens, ajoutait-il en façon de parenthèse, comprennent le second ordre de reptiles, qui a pour type le genre lézard ; — d'après eux, ces sauriens auraient soixante vertèbres, vivraient soixante années, auraient la mâchoire armée de soixante dents ; la femelle pondrait soixante œufs, et dans la saison des amours, le mâle...

— Eh ! je ne sais pas ! interrompit Ibrahim avec impatience.

— Godefroy, dit Clotilde à son frère, de façon à être entendue par tout le monde, recommande donc à ton reïs d'être plus poli ; il n'est pas ici avec ses matelots !

Ibrahim comprit toute la dureté de cette observation brutale et sentit son brun visage qui s'empourprait de honte.

Il fit quelques efforts pour se rapprocher de Clotilde, mais en vain ; elle était toujours entourée et comme défendue par quatre ou cinq jeunes gens avec lesquels elle se montrait fort en coquetterie. Ibrahim chercha à rester après les autres visiteurs, afin de pouvoir au

moins échanger un mot avec elle ; mais elle ne fut pas dupe de ce petit stratagème, et elle lui dit, avec un air très-naturellement étonné :

— Eh bien ! tu ne t'en vas pas avec Godefroy ?

Ibrahim partit et fut triste jusqu'à la mort.

Il savait bien, en venant chez elle, qu'il la trouverait, comme toujours, au milieu d'un groupe d'amis intimes ; il savait bien qu'il lui serait impossible sans doute de s'isoler quelques instants avec elle, mais il espérait qu'un mot, un coup d'œil, un pressement de main viendrait lui rappeler son bonheur de la veille et confirmer les espérances qui chantaient dans son cœur ; mais il n'avait rien pu surprendre sur le visage composé de Clotilde ; les seules paroles qu'elle lui avait indirectement adressées avaient été injustement dures, et ses regards avaient été sans souvenirs et sans promesses.

— Que lui ai-je donc fait ? se disait-il en suivant Godefroy qui marchait devant lui.

Il eut beau examiner sa conscience, il la trouva nette de tout reproche à l'endroit de Clotilde, et comme les hommes en général, et les amoureux en particulier, ne vivent que d'illusions, il en arriva, de raisonnement en raisonnement, à se persuader qu'elle n'avait agi ainsi avec lui que pour dérober à son frère et à ses familiers la connaissance de son nouvel amour.

Rassuré par cette belle découverte, Reïs-Ibrahim fut plus calme et se dit :

— Demain elle me parlera !

Si Ibrahim eût été clairvoyant, s'il eût pu descendre dans les derniers replis du cœur de Clotilde, il se serait dit avec vérité :

— Tout est perdu, car jamais elle ne me pardonnera l'action qu'elle a commise, action dont je n'ai été que le prétexte, et dont le mobile était en elle. Attirée vers moi par cet attrait de l'inconnu si puissant chez les natures sensuelles et secondaires, elle a goûté de cette tendresse torride qui semble emprunter quelque chose de son ardeur au soleil de mon pays; mais un amour si violent l'effraye et lui semble dangereux. Pour elle je ne peux être qu'un accident; elle doit à ses amis, à ses relations, de ne point s'isoler dans une passion extravagante. Que dirait le monde, s'il apprenait cette escapade! Avec son indifférente indulgence il excuserait peut-être ce coup de tête en en riant sous cape; mais une liaison suivie choquerait ses plats instincts, exciterait ses colères factices et soulèverait un ouragan d'hypocrites tempêtes. Cette femme, qui rougit déjà de cette hardiesse que j'ai trouvée si grandement généreuse, va s'éloigner de moi à jamais; ce que j'ai de mieux à faire, c'est de repartir pour l'Égypte et d'aller reprendre les avirons de mon bateau.

Mais ces sages pensées étaient loin d'Ibrahim, qui, en tant que musulman, connaissait peu les femmes et ignorait absolument la Parisienne, qui est la plus insaisissable, la plus multiple, la plus complète de toutes. Aussi, cherchait-il en lui les motifs les plus futiles, les raisons les plus spécieuses pour étayer son espoir.

Le lendemain, dans la journée, il alla chez Clotilde; les domestiques lui dirent qu'elle était sortie. Il y retourna le soir; elle le traita avec cette froideur et cette indifférence qui l'avaient déjà si fort affligé.

Il en fut ainsi pendant plusieurs jours.

Ibrahim se désolait. Son amour, agrandi par la possession, augmenté par les obstacles, l'accablait et l'étouffait. Il tournait dans sa peine comme un loup dans sa cage, sans pouvoir en sortir.

Un soir il réussit à s'approcher de Clotilde ; il s'assit auprès d'elle comme autrefois et se crut revenu à ce bon temps où tout semblait encourager sa tendresse.

— Que t'ai-je fait, lui dit-il, et en quoi ai-je pu te déplaire ?

— Tu ne m'as rien fait et tu ne m'as déplu en rien, lui répondit-elle avec un froid sourire ; et, sans lui donner le temps de répliquer, elle se mit à lui parler de l'Égypte, et lui dit en terminant :

— Tu ferais bien d'y retourner ; il n'est pas bon de rester trop longtemps loin de son pays !

Puis elle se leva et alla se placer près de quelques femmes assises autour de la table. Ce soir-là Godefroy lui dit :

— Pourquoi donc n'emmènes-tu plus Ibrahim à l'Opéra ?

— Je crois que cela l'ennuie, répondit-elle.

Le reïs passa la nuit à faire des projets, à penser à ce ce qu'il dirait à Clotilde lorsque enfin il pourrait la voir seule. Il ne comprenait rien, sinon qu'elle semblait ne plus se souvenir.

— Je veux savoir à quoi m'en tenir, se dit-il, j'irai lui parler aujourd'hui.

Dans la matinée, vers onze heures, il se rendit chez elle. Le valet de chambre lui expliqua que « Madame » ne pouvait le recevoir. Il insista, pria, menaça même, mais en vain. La valetaille, qui voyait les maîtres traiter

Ibrahim avec un certain dédain familier, n'hésita pas à le traiter avec une grande impertinence, et on lui ferma rudement la porte au nez.

Le soir même, — c'était un jour d'Opéra, Clotilde n'était point chez elle, — Godefroy se promenait avec Ibrahim sur le boulevard, et tout en fumant, il lui dit en manière de discours les paroles suivantes, que le pauvre reïs écouta avec stupeur :

— Mon cher Ibrahim, depuis plus de deux mois que tu es à Paris, guidé par moi, éclairé par mes explications, entouré de soins semblables à ceux que j'aurais pu avoir pour mon ami le plus intime, traité par toutes mes connaissances avec une bonté qui m'a touché sans m'étonner, car elle n'était qu'une nouvelle preuve de la considération que l'on a pour moi, admis dans l'intimité des hommes distingués que je fréquente, tu as pu te baigner largement dans notre civilisation. Tout ce qui pouvait t'intéresser, t'instruire, te plaire même, je te l'ai montré, expliqué, commenté, de façon à ce que tu pusses rapporter en Égypte des notions de bien-être que tu ignorais jusqu'à ce jour. Tu n'as plus rien à faire ici ; tu as vu tout ce que tu devais voir, tu as appris tout ce que tu devais apprendre. Il est temps que tu partes. Voici le mois de mai qui approche, c'est l'époque où chaque année je m'éloigne de Paris ; je ne puis te laisser seul ici, tu le comprendras facilement ; et puis je tiens essentiellement à veiller moi-même sur toi, afin que rien de désagréable ne puisse t'arriver pendant ton séjour ici ; je veux que tu emportes un bon et durable souvenir de ton passage parmi nous. Nous avons encore quelques courses à faire aux environs de Paris, à Saint-Cloud, à Versailles,

à Fontainebleau, qu'il faut que tu connaisses, afin d'avoir une idée complète de nos richesses artistiques, et puis nous nous séparerons. Je pourvoirai aux besoins de ton voyage. Dans une huitaine de jours environ nous nous dirons adieu, et j'espère que lorsque tu seras revenu dans ton pays, tu n'oublieras pas notre belle France et celui qui t'a facilité les moyens de la parcourir et de l'admirer.

Godefroy avait prononcé lentement son petit *speech*, dans lequel il avait cherché à mêler à doses convenables la dignité et la bienveillance. Quand il eut fini, il regarda vers le reïs. Celui-ci baissait les yeux et comprimait de toutes ses forces l'émotion qui l'étouffait.

— Eh bien? demanda Godefroy, étonné du silence que gardait Ibrahim.

— Je ferai comme il te plaira, répondit le malheureux d'une voix très-altérée.

En historien véridique, nous devons avouer que cette idée de renvoyer Ibrahim en Égypte avait été suggérée à Godefroy par Clotilde, qui avait dit à son frère : — Voilà bien assez longtemps que tu traînes ton Arabe à la remorque. A quoi te sert-il ici? A rien. Il te coûte de l'argent, et voilà tout. Sa présence a pu étonner pendant les premiers jours, mais maintenant qu'on y est fort habitué, on commence à rire de toi et à trouver que tu fais un métier de dupe. Tes amis en font des gorges chaudes quand ils parlent de toi. Je t'engage donc à te débarrasser de cet iroquois; paye-lui son voyage jusqu'à Marseille, son passage jusqu'à Alexandrie; tu feras même bien de lui donner en outre quelque argent, afin que jamais il n'ait le droit de se plaindre de nous; mais,

crois-moi, dans ton intérêt, il est temps de le renvoyer en Égypte.

Dans cette observation, Godefroy n'avait compris qu'une chose, c'est que ses amis se moquaient de lui. Sa vanité, habilement mise en jeu par Clotilde, se dressa tout entière, et il prit vite la résolution qu'il communiqua à Ibrahim.

— Clotilde ne me laissera pas partir, se disait le reïs, qui ne pouvait arracher de son cœur l'espoir d'être encore heureux. Si elle ne m'aimait pas, se répétait-il sans cesse, elle ne serait point venue à moi !

Le lendemain, Ibrahim rôda pendant une partie de la journée autour de la maison de Clotilde. Vers trois heures, un jardinier sortit par cette petite porte que le reïs avait franchie un matin, exalté jusqu'au délire. Le jardinier, qui s'en allait paisiblement chez un marchand de vin voisin, laissa la porte entre-bâillée. Ibrahim entra. Il parcourut les allées de ce jardin où il avait marché pieds nus. Auprès d'un quinconce il aperçut Clotilde assise. Elle était seule et lisait. Il alla résolûment vers elle. En entendant un bruit de pas rapides, Clotilde tourna la tête et reconnut Ibrahim ; elle fit un mouvement comme pour se lever et s'enfuir, mais elle fut retenue en se disant :

— Ah bah ! aussi bien, il faut en finir une fois pour toutes !

— Que veux-tu? dit-elle à Ibrahim en le regardant fixement. Tu sais que je ne veux point te voir dans la journée. Je chasserai le domestique qui t'a laissé entrer malgré mes ordres. Va-t'en !

Le reïs s'appuya contre un arbre et resta quelques

instants silencieux, contemplant, avec une expression pleine d'amertume désolée, cette femme adorée qui lui parlait si durement.

— Que t'ai-je donc fait pour que tu me haïsses et que tu me chasses? dit-il enfin. Pourquoi as-tu donc allumé en moi un si grand amour, si tu ne veux plus le partager ?

— Eh! tu m'ennuies, répondit Clotilde avec impatience, tu me persécutes avec tes doléances, et je n'ai aucun compte à te rendre de ma conduite.

Ibrahim s'approcha d'elle, soumis comme un enfant; il essaya de lui prendre la main, il lui parla longuement et longtemps; il la pria, il la supplia avec une voix attendrie jusqu'aux larmes; ce fut en vain, Clotilde fut inflexible.

— Voilà, s'écria-t-elle avec une colère très-réelle, comment on est toujours récompensé du bien que l'on fait.

Elle se leva et se dirigea vers la maison. Ibrahim marchait derrière elle; tout à coup il la prit dans ses bras et l'étreignant avec rage, il abaissa vers elle son visage brun où brillaient deux yeux étincelants.

Clotilde poussa un cri perçant; un domestique accourut.

— Chassez ce misérable, dit Clotilde, qui s'éloigna en laissant Ibrahim comme pétrifié. Il ne fit aucune résistance; il marcha devant le domestique qui le suivait en souriant à demi, et sortit sans prononcer un mot.

— Je jure que je ne partirai pas, se dit-il lorsqu'il fut dans la rue.

Il se rendit chez Godefroy. Ce dernier, qui devait dîner en ville, était occupé à faire sa barbe.

— Tiens, te voilà, dit-il à Ibrahim en continuant à se barbouiller le visage de savon ; qu'est-ce que tu veux ?

— Je veux te dire, répondit Ibrahim, que je ne partirai pas, parce que j'aime ta sœur.

— Ah çà ! drôle, s'écria Godefroy, qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ?

— Écoute-moi sans colère, reprit le reïs, et tu verras que je ne puis pas partir.

Et il raconta, dans les moindres détails, tout ce qui s'était passé entre Clotilde et lui.

Godefroy, qui, au fond peut-être, avait plus envie de rire que de se fâcher, leva imperceptiblement les épaules avec un mouvement qui signifiait :

— Cette folle-là est capable de tout. Et il ajouta mentalement, en égalisant avec un soin minutieux la coupe de sa moustache : — C'est ce pauvre Anatole qui pousserait de beaux cris s'il savait cela !

— Tu vois maintenant, dit Ibrahim en terminant, que je ne puis pas partir. On a jeté un sort à ta sœur, cela est certain, mais elle reviendra vers moi, comme une fois déjà elle y est venue. Tout mon cœur est avec elle, et je veux pour toujours vivre à ses côtés.

Pour répondre au reïs, Godefroy prit ce qu'on appelle vulgairement une mine de circonstance.

— Je ne sais ce que c'est que tous les fagots que tu viens me raconter, lui dit-il ; en tout cas, je te trouve bien hardi de me parler ainsi de ma sœur, de laquelle tu as reçu un accueil que tu ne devrais pas oublier. C'est

témoigner une singulière reconnaissance pour mes bontés que de venir m'ennuyer de toutes tes billevesées. Je verrai Clotilde, et prends garde à toi si tu as menti. Demain, je te donnerai une réponse définitive; et quelle que soit la résolution que je croirai devoir prendre, prépare-toi à t'y soumettre.

— Que la volonté de Dieu l'unique soit faite! dit Ibrahîm en se retirant.

Il passa le reste de la journée à errer dans les Champs-Élysées et dans les promenades qui avoisinent Paris, plus triste, plus inquiet, plus troublé qu'un mourant.

Le lendemain, au moment où il allait se rendre chez Godefroy pour apprendre son sort, il entendit qu'on montait rapidement l'escalier; sa porte s'ouvrit brusquement et Godefroy parut.

Ibrahim leva vers le frère de Clotilde un regard plein de questions curieuses, et vit un visage sévère et des yeux froidement durs.

— Tu ne partiras pas dans huit jours, dit Godefroy d'un ton impératif; tu partiras demain! Je reste avec le regret d'avoir eu affaire à un ingrat et de t'avoir mené dans une maison que tu as cherché à troubler par tes méchantes passions! Ne m'interromps pas, je sais ce que je dis; tu as manqué de respect à ma sœur, tu as été fort indiscret avec elle, et si tu étais autre chose qu'un patron de barque égyptienne, une sorte de domestique dont j'ai sottement consenti à me faire le camarade, je t'apprendrais à vivre en te donnant une leçon dont tu te souviendrais longtemps; tu mériterais que je t'abandonnasse dès aujourd'hui, tout de suite, et que je te laissasse te tirer d'affaire tout seul. Mais je suis bon, et

meilleur que tu n'en es digne. Je payerai ta dépense à l'auberge, et, de plus, je vais te remettre cinq cents francs, qui te sont plus que suffisants pour gagner l'Égypte, d'où je n'aurais jamais dû te faire sortir.

— Mais qu'a dit Clotilde? demanda en balbutiant Ibrahim abasourdi.

— Ce que ma sœur a dit ne te regarde pas, répliqua lestement Godefroy; je suis seulement chargé de te dire de sa part qu'elle te défend de jamais reparaître devant elle. J'expliquerai ton départ à nos amis, et grâce à Dieu, demain nous serons débarrassés de toi.

— C'est toi qui forces ta sœur à me chasser, dit Ibrahim, c'est toi qui es un méchant. Ta sœur reviendra vers moi, je sens quelque chose qui me le promet dans mon cœur. Je ne partirai pas.

— Tu ne partiras pas?

— Non, par Mohammed, l'ami de Dieu!

— Ah! tu ne partiras pas! s'écria Godefroy en serrant les poings, c'est ce que nous verrons. Puis, comprenant sans doute les impossibilités qui allaient assaillir le reïs de toutes parts, s'il restait seul à Paris, il ajouta avec un rire forcé: — Au reste, cela te regarde, fais comme tu voudras; voilà tes cinq cents francs, tu en feras ce que bon te semblera; j'ai agi selon ma conscience, et j'aurai fait mon devoir jusqu'au bout; s'il t'arrive malheur, tant pis pour toi. Je vais donner ordre à un garçon d'auberge de te conduire aux diligences, afin que tu puisses retenir ta place jusqu'à Marseille; pars si tu veux; reste si cela te convient; je ne me mêlerai plus de toi. Seulement, je te préviens charitablement d'avance que si tu essayes de

revoir ma sœur, je te couperai les oreilles à coups de cravache.

Après ce mémorable discours, monsieur Godefroy, très-satisfait de son énergie, sortit de chez Ibrahim et s'arrêta au bureau de l'hôtel; il solda le compte du reïs, donna un pourboire suffisant aux domestiques, et déclara qu'à partir de ce jour les dépenses d'Ibrahim resteraient à la charge de ce dernier.

— J'espère que Clotilde sera contente, se dit-il quand il fut dans la rue.

En effet, la dernière recommandation de Clotilde à son frère, dans l'explication fort amicale qu'ils avaient eue ensemble au sujet de Reïs-Ibrahim, avait été celle-ci : « Au nom du ciel, délivre-moi de ce malheureux ! »

— Ah ! c'est égal ! ajouta Godefroy en souriant, j'aurais bien donné dix louis pour voir Ibrahim faire le Tircis auprès de cette sotte-là.

Ibrahim, resté seul, mit sa tête dans ses mains et pleura longtemps.

— Non, se dit-il, je ne partirai pas. Surveillée par son frère, soupçonnée peut-être par ses amis, elle a dû agir ainsi avec moi et me traiter avec dureté pour faire croire qu'elle ne m'aimait pas; mais, j'en suis certain, elle n'attend qu'une occasion pour me rappeler près d'elle. Je resterai à Paris; j'ai de l'argent, cinq cents francs font au moins deux mille piastres turques, avec cela on peut vivre longtemps. Le soir j'irai à l'Opéra, afin de voir Clotilde et de bien lui prouver que je n'ai pas voulu m'éloigner d'elle. C'est là, dans sa loge, que pour la première fois elle a tourné vers moi des yeux pleins de tendresse,

elle s'en souviendra, s'il plaît à Dieu, et elle arrachera de moi toutes les douleurs qui me déchirent.

Ce pauvre reïs était comme les amoureux, il se rassasiait de chimères et prenait ingénument ses désirs pour des espérances.

Pendant qu'il était seul, perdu dans sa tristesse, et raccrochant son rêve à des espoirs insensés, une réalité très-sérieuse entra chez lui sous forme d'un garçon d'hôtel, nommé Antoine.

— Eh bien! Ibrahim, lui dit le domestique, es-tu prêt à sortir? nous allons aller aux messageries pour retenir ta place.

— C'est inutile, répondit Ibrahim, je ne partirai pas.

— Ah! mais tu sais que monsieur de Pranat ne veut plus rien payer ici pour toi.

— Je le sais; cela m'est égal, j'ai de l'argent; j'ai cinq cents francs.

— Ce n'est pas lourd; et que veux-tu faire avec cela?

— Je veux rester ici, et aller tous les soirs à l'Opéra.

— Ah! alors ça ne durera pas longtemps; écoute, mon vieux, ajouta Antoine qui était accoutumé à traiter Ibrahim avec une familiarité qu'il croyait pleine de politesse pour un Arabe, je vais te faire ton compte.

Après un calcul rapide, il prouva au reïs que la vie à Paris, dans l'hôtel qu'il habitait, lui coûterait, avec l'Opéra, au moins vingt francs par jour.

— Hélas! que faire? s'écria Ibrahim, qui n'ayant jamais rien payé de ses dépenses personnelles, ignorait combien l'existence parisienne vide promptement les coffres-forts les mieux remplis. En Égypte, il eût vécu près d'une année avec ses cinq cents francs.

— Écoute, reprit le domestique, je suis un bon garçon, et je veux te donner un conseil que tu feras bien de suivre. Au lieu de rester ici, dans l'hôtel, où tu payeras fort cher tes repas et ta chambre, va-t'en vers les faubourgs et loue un cabinet meublé; tu trouveras facilement un cabaret borgne où tu iras manger, car tu ne dois pas être délicat sur la nourriture, et tu pourras faire des économies qui te permettront de séjourner deux ou trois mois à Paris. Puisque tu aimes la musique, tu seras quitte pour faire une longue course afin d'arriver à l'Opéra.

— Tu as raison, répondit Ibrahim; il m'importe peu d'être bien ou mal logé, bien ou mal nourri; ce qui m'importe, c'est de rester à Paris, et j'y resterai.

— Eh bien, répliqua le domestique, attends jusqu'à demain, c'est mon jour de sortie; je te conduirai à une maison que je connais, et où tu seras comme un coq en pâte.

Ibrahim ne comprit peut-être pas très-clairement la valeur de cette dernière expression, mais il se sentit plus fort en pensant qu'il ne serait pas obligé de quitter Paris.

Le soir même, il alla à l'Opéra dans l'espérance d'y apercevoir Clotilde, mais elle n'y était pas; des inconnus occupaient sa loge.

Dans la matinée du lendemain, le garçon de l'hôtel vint chercher Ibrahim. Les paquets furent bientôt prêts; quelque peu de linge, un turban et deux robes en cotonnade bleue composaient tout le bagage du reïs; il le mit sous son bras, et suivit son complaisant conducteur.

Ils marchèrent ensemble, traversant les boulevards,

suivant les quais, passant devant le jardin des Plantes, longeant les murailles lépreuses de Notre-Dame de la Pitié, et arrivèrent enfin dans une petite rue assez ignorée qu'on appelle *la rue du Fer à moulin*.

Antoine s'arrêta en face d'une haute maison de pauvre apparence. De longues perches chargées de linge s'élançaient des croisées sur le rebord desquelles végétaient dans des pots quelques touffes de basilic. Un merle sifflait dans une cage d'osier accrochée à la muraille. Au-dessus de la porte, sur un écriteau grisâtre et vermoulu, on lisait ces mots à demi effacés : *Maison meublée; cabinets garnis. On loge à la nuit.* Antoine entra, suivi de Reïs-Ibrahim. Il ouvrit la porte vitrée d'une loge de portier, d'où s'échappa une épaisse odeur de cuir mouillé et de friture à la graisse.

—Hé! père Legeindre, s'écria Antoine, voilà un locataire que je vous amène, et un fameux encore, qui vient d'un pays où le soleil fait durcir les œufs rien qu'en les regardant.

— Tiens! c'est monsieur Antoine! toujours de bonne humeur, dit le père Legeindre en se levant et en secouant sa serpillière pleine de rognures de vieux souliers.

Le portier tira du milieu de ses chaussures *en train* deux tabourets crasseux qu'il offrit à Antoine et à Ibrahim. Ce dernier promenait sur les murailles sordides ses regards étonnés, et il pensait, malgré lui, à ce salon de Clotilde où il n'y avait que des lumières et des parfums.

Après les premières politesses échangées, Antoine expliqua au père Legeindre le motif de sa visite. Il lui recommanda très-chaudement Ibrahim, que la curiosité du portier dévisageait des pieds à la tête.

— J'ai votre affaire, dit-il enfin; une petite chambre qui donne sur la rue; ça est propre et ça a de l'air. Dame! monsieur l'Arabe, vous n'y serez pas comme un sultan, ajouta-t-il en riant beaucoup de cette plaisanterie orientale, mais vous serez toujours mieux que moi. Voyez ma soupente, si on ne dirait pas une niche à chien; pour un homme de mon âge, c'est dur, allez, de coucher là dedans; mais j'ai beau me plaindre, c'est comme si je chantais; les propriétaires, c'est si cancre!

Puis, après avoir poussé un gros soupir, il prit un trousseau de clefs et monta l'escalier, dont les marches sales et disjointes semblaient trembler sous les pieds. Il parvint ainsi au cinquième étage, ouvrit une porte et entra en disant à Ibrahim :

— Voici votre palais!

C'était une petite chambre carrelée et mansardée ; le jour y pénétrait par une fenêtre étroite; un lit de sangle garni d'un matelas, une chaise en paille, une table en bois blanc, une terrine, une cruche pleine d'eau et quelques clous plantés dans le mur, en guise de patères, formaient tout l'ameublement. Au loin, on apercevait les arbres du jardin des Plantes que dominait le cèdre du labyrinthe.

Ibrahim ne fit aucune objection; il accepta, sans les débattre, les conditions posées par le père Legeindre et ratifiées par Antoine; il jeta son petit paquet sur le lit, remercia Antoine de sa complaisance et lui dit adieu.

— Ah! ce n'est pas tout, dit Antoine, il faut que tu payes ta bienvenue au père Legeindre; tu vas nous offrir à déjeuner.

Ibrahim ne refusa pas. Le portier quitta son tablier

de cuir, laissa la loge à la garde de sa femme et conduisit son nouveau locataire et Antoine dans un cabaret voisin, où, disait-il, on était servi *aux oiseaux!*

Pendant le déjeuner Ibrahim mangea peu et entendit, sans trop l'écouter, la conversation du père Legeindre et de son ami Antoine. Il avait un vague sentiment de honte et comme la perception indéfinie d'une certaine dégradation morale. Il s'était vite accoutumé aux façons aimables qu'il avait rencontrées chez les amis de Godefroy, et malgré son ignorance de nos usages, il avait assez d'intelligence pour comprendre qu'il se trouvait maintenant en présence d'êtres inférieurs et de mœurs peu élevées.

Quand la nuit fut venue, Ibrahim, qui était enfermé chez lui depuis longtemps, ouvrit la fenêtre de sa mansarde. Un murmure confus s'élevait à peine dans cette partie presque déserte de la ville; la lune brillait sur les arbres du jardin des Plantes. Il restait immobile, aspirant les senteurs balsamiques que le vent avait enlevées aux fleurs des serres entr'ouvertes; il regardait les étoiles qui scintillaient dans le ciel sombre, et pensait à l'amour de son cœur. Il fut tiré de sa rêverie par une sorte de mugissement plaintif et déchirant qui vint jusqu'à lui. Il reconnut le cri d'un lion qui pleurait derrière les barreaux de sa cage.

— Hélas! tu souffres aussi, s'écria-t-il, ô mon frère du désert!

III

Quelques jours après que le triste Ibrahim eut quitté la rue du Helder pour aller habiter un quartier plus économique, un matin, Godefroy était chez lui en compagnie de deux de ses amis : monsieur Anatole, que nous connaissons déjà, et le vicomte Gontrand de Caprignole.

Godefroy, vêtu d'une robe de chambre, était accroupi sur un canapé près duquel il avait orientalement laissé ses pantoufles. Il fumait un tchibouk dont il semblait savourer la fumée avec un soin minutieux, semblable à un gourmet qui déguste avec une savante préméditation un verre de vin rare. Il est juste de dire que Godefroy souffrait de rester ainsi les jambes croisées et qu'il se donnait beaucoup de mal pour manœuvrer adroitement le long tuyau de sa pipe ; mais lorsqu'on lui demandait la raison de ses postures singulières, il aimait à pouvoir répondre avec toute l'apparence de naïveté dont il était capable :

— C'est une habitude que j'ai prise en voyage !

Quand il était seul, il s'asseyait confortablement dans un bon fauteuil et fumait des cigares de la Havane. Cette innocente petite comédie n'avait lieu qu'en public : aussi les domestiques, qui ont un flair exquis pour découvrir les ridicules de leurs maîtres, disaient-ils dès qu'ils voyaient entrer un des amis de Godefroy :

— Vite ! il faut préparer la grande pipe, voilà du monde ! Monsieur va faire le Turc !

Donc, ce matin-là, Godefroy *faisait le Turc* et disait au vicomte de Caprignole :

— Eh bien, cher, où en êtes-vous avec la Rosalinde?

— J'en suis aux coups de cravache; la drôlesse me coûte un argent d'enfer, répondit monsieur Gontrand de Caprignole; je suis monté à cheval hier avec elle; elle a tellement éreinté ma petite jument que la pauvre bête aura besoin de quinze jours de litière avant de se remettre; quand j'ai vu cela, la mauvaise humeur m'a pris, et j'ai corrigé ma Dulcinée.

— Et vous avez bien fait, cher; ça lui apprendra à l'avenir à ménager vos chevaux.

— Ce qui *m'embête*, reprit Gontrand, c'est que je serai forcé de la quitter; elle me coûte vraiment trop cher, et depuis quelque temps j'ai une veine désastreuse au baccara. Ça me vexera de la congédier, car jamais je ne trouverai, parmi ces espèces-là, une fille qui ait plus de fumet, plus de ragoût, plus d'allures que cette chère Rosalinde...

— Née Joséphine Pluchard, ajouta Anatole.

— Vous auriez tort, cher vicomte, dit Godefroy, de quitter une femme qui vous plaît et qui vous fait le plus grand honneur. Nous ne sommes malheureusement plus à l'époque où nos fortunes étaient assez considérables pour que nous pussions nous charger seuls de l'entretien d'une femme qui, par cela même qu'elle est notre maîtresse, doit faire dans le monde une certaine figure. Il faut être philosophe et marcher avec son époque. Que diable, nous ne sommes plus des enfants et nous ne sommes pas de ces petits grimauds jaloux d'une œillade et troublés d'un soupir.

— Ah! quant à cela, non! interrompit monsieur de Caprignole!

— Eh bien! reprit Godefroy, pourquoi ne pas faire avec nos maîtresses ce que les agents de change font pour leur charge? Ils se mettent deux, trois et plus pour l'acheter; pourquoi ne pas se mettre deux, trois ou plus pour solder les besoins et les fantaisies d'une fille à la mode?

— D'autant plus, objecta monsieur Anatole, que si vous ne le faites pas vous-même, elles le font pour vous.

— J'y avais bien pensé, répliqua le vicomte; mais vous comprenez, mon cher Godefroy, que je dois avoir au moins le droit de choisir mon associé; il me faut un garçon qui m'offre des garanties sérieuses; ceci n'est point une mince affaire, et je ne veux pas m'aventurer légèrement; il y aurait des engagements à tenir, des promesses à respecter, une confiance absolue à mériter; en un mot il me faut un honnête et galant homme, et ça ne se trouve pas facilement.

— Eh bien! prenez Anatole, dit Godefroy.

Anatole leva vers son ami un regard embarrassé et qui semblait lui reprocher de lui tendre un piége.

— Es-tu bête? s'écria Godefroy en comprenant l'expression des yeux d'Anatole; me crois-tu capable d'une mauvaise plaisanterie? Les hommes doivent se soutenir entre eux, et j'estime que tu feras bien, malgré ce que nous pouvons savoir, de t'entendre avec le vicomte à l'endroit de la Rosalinde.

— Il est de fait, repartit monsieur de Caprignole, qu'il me serait impossible de faire un choix meilleur;

si vous êtes mon homme, mon cher Anatole, je suis le vôtre.

— Ma foi, je n'y ai pas d'objection, répondit Anatole en souriant ; je vous prierai seulement d'être discret. J'ai entamé hier une opération à la Bourse ; si elle réussit, comme j'ai lieu de l'espérer, je fais cette affaire-là avec vous...

— Et nous prendrons pour raison sociale : Anatole et Gontrand de Caprignole...

— Et compagnie ! ajouta Godefroy.

— Il y a gros à gagner maintenant avec les actions du chemin de fer de Sourville, reprit Anatole : j'étais hier matin chez Nucingen, et j'y ai appris par hasard que les trois compagnies ont fusionné.

— Diable ! mais cela m'intéresse, s'écria le vicomte ; j'ai de la compagnie des maîtres de poste ; êtes-vous certain de ce que vous dites, mon cher Anatole ?

— Très-certain ; j'étais dans le cabinet de Nucingen. On est venu appeler le gros banquier pour je ne sais quel motif. Je suis resté seul une minute ; mais comme je sais que chez ces gens-là il y a toujours quelque chose de bon à apprendre, j'ai eu le temps de jeter les yeux sur une lettre ouverte ; elle contenait l'avis de la fusion définitive des trois compagnies rivales. Vous voyez que je suis bien renseigné. J'ai fait acheter hier tout ce que j'ai pu trouver à la coulisse et à la Bourse ; c'est une affaire qui ne me paraît pas douteuse, et je compte bien empocher deux ou trois cent mille francs. Ta sœur a aussi du Sourville, ajouta Anatole en se tournant vers Godefroy, je l'ai prévenue.

— A propos, dit Godefroy, on prétend que le comte

de Siablan vient d'obtenir la concession de la ligne de Terrier à Saint-Pleu.

— C'est vrai, dit Caprignole, hier on l'a annoncé au club.

— Bon! reprit Godefroy, j'irai le voir aujourd'hui pour lui *carotter* quelques actions.

Puis les trois amis continuèrent à causer sur ce ton pendant quelques instants. Au moment où Anatole et le vicomte prenaient leurs chapeaux afin d'aller déjeuner ensemble en causant de la Rosalinde, la porte s'ouvrit, la portière se souleva, et Reïs-Ibrahim parut.

Son visage pâli, ses yeux agrandis par la maigreur, tous ses traits qui semblaient modelés par la souffrance et la passion, lui donnaient un aspect désolé qui augmentait encore sa beauté naturelle. Il avait l'air de venir comme une protestation vivante de probité et d'amour au milieu de ces trois imbéciles qui se vantaient, dans leur coquinerie, de battre les femmes, de lire les lettres oubliées près d'eux, de *carotter* des actions de chemin de fer, qui sous-louaient leurs maîtresses, et dont le seul but dans l'existence était d'atteindre au résultat le plus immoral de notre société vermoulue : le gain sans travail!

— Tiens! tu n'es pas parti! s'écrièrent à la fois les trois jeunes gens.

Ibrahim alla s'asseoir sur le canapé, et regardant Godefroy étonné :

— J'ai à te parler, lui dit-il.

Le vicomte et Anatole sortirent et laissèrent Godefroy en présence d'Ibrahim.

— Que veux-tu encore? Pourquoi n'es-tu pas parti

comme je te l'avais ordonné? Viens-tu ici pour me couvrir de ridicule avec tes escapades ? Parle vite, dépêche-toi, je n'ai pas de temps à perdre, s'écria Godefroy.

— Je ne suis plus ton hôte; tu m'as retiré le pain de l'hospitalité, répondit Ibrahim, parle-moi donc avec douceur; j'ai droit à ce que tu m'écoutes, car c'est par toi que sont venues toutes mes souffrances.

— Faites donc du bien à ces gens-là, dit Godefroy avec impatience, voilà la gratitude dont ils payent vos sacrifices.

— Écoute-moi, reprit doucement Ibrahim : je ne puis plus vivre avec les douleurs qui me dévorent, et tu ne veux pas que celui que tu as amené d'Égypte reste malheureux à toujours. Ce matin encore j'ai été chez ta sœur, car je veux la voir ; ses domestiques m'ont ri au nez et m'ont poussé par les épaules. Cela ne peut pas durer, j'aime mieux mourir. Je ne veux pas retourner au Kaire, je veux rester ici. Ta sœur m'a aimé; si je puis seulement lui parler, elle m'aimera encore. Tu as été bon pour moi, car c'est pour me plaire que tu m'as conduit dans ton pays, tu ne pouvais savoir tous les chagrins qui m'y attendaient. Eh bien ! je t'en conjure, par ce Dieu auquel vous avez élevé des églises plus grandes que nos mosquées, allons ensemble chez Clotilde, dis-lui de ne pas me tenir ainsi loin de sa présence; mes yeux sont altérés de son visage, mes lèvres ne savent dire que son nom, et mon cœur est devenu faible à force de battre pour elle. Qu'est-ce que je demande ? une pauvre petite place dans sa vie ; je resterai humblement derrière ceux qui l'entourent, je ne la gênerai point, je veux seulement qu'elle sente auprès d'elle cet amour sans

pareil qui sort de moi comme la clarté sort d'une lampe allumée. Quel mal ai-je fait? aucun. Ai-je été méchant? ai-je voulu contraindre sa tendresse? Non! tu le sais, c'est elle qui est venue vers moi et qui m'a dit : Je t'aime! elle sur qui je n'aurais jamais osé lever mes regards. Pourquoi tout cela est-il changé? Pourquoi m'a-t-elle ôté mon soleil et m'a-t-elle plongé dans les ténèbres? je l'ignore. On lui a jeté le mauvais œil, et je souffre comme un petit enfant abandonné par sa mère. Ah! ton pays est plein de soldats et il est trop loin de l'Égypte; sans cela, il y a longtemps que j'aurais pris ta sœur et que je l'aurais emportée là-bas, sur la limite du désert, dans quelque maison bâtie au bord du Nil. Mais que veux-tu que je fasse dans cette France où je suis environné d'indifférents, où je me sens plus perdu qu'un pèlerin égaré dans les sables, loin de sa caravane? C'est à toi, pour qui j'ai laissé mes matelots et ma cange, qu'il appartient de me secourir. On m'a dit qu'ici, dans ta patrie, tous les hommes étaient égaux, et qu'il n'y avait plus de castes irrémissiblement séparées les unes des autres. Eh bien, Godefroy, va chez ta sœur, dis-lui que je meurs d'amour pour elle; dis-lui que ma vie s'use dans les angoisses; dis-lui que je mérite sa tendresse par la grandeur de ma passion; dis-lui enfin, ajouta Reïs-Ibrahim en baissant la voix, que je renierai ma croyance, et que, si elle le veut, je me ferai chrétien pour arriver jusqu'à elle.

Godefroy, qui s'était armé de patience, avait écouté avec assez de calme les paroles d'Ibrahim; mais lorsqu'il entendit ces derniers mots, il se renversa sur son fauteuil, en proie à un rire inextinguible.

Le reïs le regardait et ne comprenait rien à son hilarité.

— Ah! tu veux e faire chrétien, criait Godefroy en riant toujours; fais-toi Chinois, si tu veux; ah! tu veux te faire chrétien, sans doute pour épouser ma sœur! Ah! cette idée vaut son pesant d'or; moi, le beau-frère de monsieur Ibrahim!

— Veux-tu me conduire chez ta sœur? demanda Ibrahim en se levant.

—Eh! va te promener, toi, ton amour, ta religion, tes souffrances et ta bêtise, répondit vivement Godefroy en tirant le cordon d'une sonnette.

Un valet de chambre parut.

— Reconduisez Ibrahim jusqu'à la porte, dit Godefroy, et dorénavant ne le laissez plus entrer.

— Dieu jugera entre nous! dit Ibrahim en s'éloignant.

Il traversa l'antichambre; un domestique de Clotilde était assis sur une banquette; en voyant passer Ibrahim, il lui cria :

— Ah! te voilà, moricaud; madame a dit que si tu l'embêtais encore, elle te ferait empoigner par le commissaire de police.

Toute la valetaille assemblée se mit à rire.

Ibrahim regagna lentement son logis lointain; comme il passait devant la loge du portier, le père Legeindre ouvrit son vasis as et dit :

— Eh bien?

— Rien! répondit Ibrahim en montant l'escalier sans s'arrêter.

Comme on peut le voir par ces deux simples mono-

syllabes, Reïs-Ibrahim avait confié ses douleurs au père Legeindre. Souffrant d'autant plus qu'il était plus isolé, trop naïf et trop ignorant pour savoir cacher au fond de lui-même les angoisses qui l'oppressaient, sans cesse questionné par ce portier curieux et bavard, il lui avait raconté ses peines et lui avait demandé des avis. Le père Legeindre avait accepté son double rôle de confident et de conseiller avec importance. C'était au demeurant un assez brave homme; il n'avait que le ridicule de se fâcher lorsqu'on l'appelait portier, il voulait absolument être traité de concierge; ambition très-pardonnable à notre époque d'égalité forcenée où les apothicaires sont devenus des pharmaciens, les perruquiers des coiffeurs, et les marchands de bric-à-brac des marchands de curiosités.

Il avait pris en amitié Reïs-Ibrahim, qu'il nommait familièrement Abd-el-Kader. Sous prétexte que la nourriture des cabarets était mauvaise, il l'avait pris *en pension* chez lui et poussait quelquefois l'innocence de ses plaisanteries jusqu'à lui faire manger de la soupe au lard. C'était moins par charité chrétienne peut-être que par intérêt, je dois le dire, que le père Legeindre avait recueilli Ibrahim; ce dernier avait quelque argent, et le portier avait fait cette judicieuse réflexion :

— Puisqu'il loge chez nous, et que je peux le nourrir, son argent sera mieux dans ma poche que dans celle des marchands de vin, qui sont tous des richards.

Hélas! cet argent s'épuisait vite, et Reïs-Ibrahim voyait venir avec épouvante le jour où il allait se trouver sans un sou dans cette grande ville inhospitalière qu'il avait prise en horreur. En dehors des dépenses que le

père Legeindre avait trouvé moyen d'augmenter sans cesse, il avait été à l'Opéra régulièrement tous les deux jours, cherchant Clotilde du regard et ne l'apercevant jamais.

— Elle y venait bien souvent autrefois, pourquoi maintenant n'y vient-elle plus? Est-ce donc pour me fuir davantage? se disait Ibrahim, qui ne pouvait s'expliquer cette absence.

Le motif en était très-simple cependant, mais Ibrahim, qui ne savait que peu de chose des habitudes d'un certain monde, ne pouvait le comprendre.

Clotilde avait à l'Opéra une loge à l'année, mais au mois de mai, à l'époque où elle partait pour la campagne, elle sous-louait sa loge à un marchand de contremarques qui en tirait le parti qu'il pouvait.

Tourmenté par l'avenir d'une misère prochaine, dévoré par cette passion qui grandissait dans les larmes et le désespoir, ne pouvant croire encore à l'abandon de cette femme qu'il idolâtrait, Ibrahim se sentait devenir chaque jour plus faible, plus consterné, plus débile.

— Vois-tu, Abd-el-Kader, lui dit un matin le père Legeindre, moi, je connais les femmes. Ta belle dame ne veut pas te voir parce qu'elle en est empêchée par son frère qui me fait l'effet d'un fiérot, et qui se trouve humilié par rapport à toi, comme qui dirait d'une mésalliance. Les femmes, quand ça aime, ça n'y regarde pas de si près, sans compter qu'elles ont joliment raison, parce qu'on aura beau faire, vois-tu, tous les hommes sont égaux, ça, c'est connu. J'ai une idée; faut lui écrire, à cette dame. Je porterai la lettre moi-même, adroitement, une supposition, comme si c'était de la part d'un

banquier ou d'un ministre; quand elle verra que tu l'aimes toujours, elle t'écrira et tu recommenceras à rigoler une fameuse existence.

Le père Legeindre emmena Ibrahim sur la place Maubert et s'arrêta devant une échoppe sur laquelle on lisait en lettres moulées : AU TOMBEAU DES SECRETS. *Monsieur Champie, dit la Plume d'or, écrivain public.* Un vieux bonhomme, assez crasseux, qui avait des lunettes d'argent sur le nez et des bouts de manche de serge aux avant-bras, les reçut, écouta attentivement les explications du père Legeindre et répondit :

— J'ai votre affaire.

Il prit sur un casier un livre jaune et jauni, graisseux à toutes les pages et taché d'encre. C'était le *Nouveau petit Secrétaire général et universel, contenant des modèles de lettres pour les diverses circonstances de la vie,* etc. Il le feuilleta, en appelant à demi-voix les différents titres qu'il rencontrait, l'ouvrit enfin à la page 152 et copia textuellement ce qui suit :

« Madame,

» Ayez pitié, je vous en supplie, des maux que j'endure, et ne me refusez pas de me donner les preuves d'un tendre retour! Sans cesse vous vous dérobez à mes empressements; vainement je sollicite près de vous la permission d'aller vous rendre un moment mes hommages, et je n'ai pu obtenir encore ce moment désiré! Hélas! je ne vois que trop mon malheur; ingrate, cruelle que vous êtes, si vous partagiez mon amour, vous cesseriez toute réserve envers moi, vous m'accorderiez ces preuves touchantes après lesquelles mon cœur soupire

si ardemment. Ah! madame, je vous en conjure, montrez-vous sensible à mes tourments; ne craignez pas de rendre heureux celui qui ne vit que pour vous aimer et vous réitérer les sentiments sincères d'amour et d'amitié avec lesquels je ne cesserai d'être...

— Comment vous nommez-vous? demanda l'écrivain public.

— Ibrahim.

L'écrivain signa :

» Votre très-obéissant serviteur,

» IBRAHIM, pour la vie. »

Quand il entendit la lecture de cette sotte épître, le père Legeindre déclara qu'il la trouvait bien rédigée, et Ibrahim se contenta de dire :

— Ajoutez qu'un poëte a dit : « S'il n'y a pas de pitié dans ton cœur, Dieu ne te laissera pas sentir l'odeur du paradis. »

Lorsque la lettre fut cachetée et pliée, le portier la prit et s'éloigna pour aller la remettre à Clotilde.

Ibrahim, plein d'anxiété, attendait son retour. Dès qu'il le vit paraître au bout de la rue, il courut vers lui,

— Elle est à la campagne depuis une semaine, dit le père Legeindre; j'ai expliqué que c'était une lettre très-importante; le concierge, qui a une fameuse loge, m'a promis de l'envoyer par la poste; il faut attendre, car, certainement, elle te répondra.

— Plaise à Dieu! s'écria Ibrahim.

Mais les jours se passèrent, et la réponse ne vint pas. Si Clotilde reçut la lettre, ce que j'ignore, elle a dû en rire et la jeter au feu.

Cependant Ibrahim sombrait chaque jour davantage dans un abîme de désolation; tout croissait en douleurs autour de lui. Aux peines morales qui torturaient son âme se joignaient mille tracasseries journalières qui venaient le piquer comme des taons qui se ruent sur un cheval tombé sous le fouet. Les gens de son populeux quartier, race travailleuse et robuste, fatigués sans doute de le voir traîner ses tristes nonchalances à travers les rues, l'insultaient lorsqu'il passait; les polissons le poursuivaient de huées à cause de son costume étranger et le traitaient de *grand faignant!* A la curiosité assez naturelle qu'il avait excitée pendant les premiers jours avait succédé une sorte d'animation hostile; on le trouvait fier parce qu'il ne parlait à personne, et on lui en voulait de sa réserve, car chacun eût été bien aise de percer le mystère dont il était enveloppé. Le père Legeindre, lui-même, avait senti se ralentir sa bienveillance à mesure que l'argent de *son pensionnaire* avait diminué.

Souvent Ibrahim passait des journées entières dans le jardin des Plantes à regarder les dromadaires, les buffles, les cigognes et les autres animaux qui lui rappelaient son pays.

Un soir, que l'atmosphère était chargée d'orage et qu'il était las de tourner dans sa mansarde où il ne pouvait trouver ni repos ni sommeil, il sortit. Il suivit les boulevards extérieurs. Un grand silence l'entourait; des rafales de vent faisaient osciller la lumière du gaz; des éclairs ouvraient le ciel où couraient des nuages désordonnés.

Lorsqu'il eut marché longtemps et qu'il fut arrivé

aux environs de Grenelle, il s'assit dans un fossé et laissa tomber son front sur ses bras. Une horloge sonna lentement minuit au milieu de l'obscurité; un nuage plein de grosse pluie creva au-dessus de sa tête; il ne s'aperçut de rien, il pensait à Clotilde.

Il se rappelait un à un tous les instants qu'il avait passés près de cette femme qu'il ne se lassait pas de regretter; il revoyait, avec une étrange lucidité, cette chambre chaude, éclairée d'une vacillante veilleuse, pénétrée de parfums enivrants, où il n'était entré qu'une fois pour ne jamais y revenir; et alors il sentait descendre en lui les tourments des organisations les plus nerveusement civilisées; des jalousies atroces déchiraient son cœur; des images, vivantes comme la réalité, passaient devant ses yeux, et il s'écriait :

— Oh! cette chambre où je voudrais me traîner à genoux, d'autres y ont été, d'autres y seront, d'autres y sont peut-être. Oh! est-il donc vrai qu'elle ne m'ait jamais aimé, qu'elle a joué avec moi comme un tigre avec un chevreau; est-il donc vrai qu'elle a voulu briser le vase après y avoir bu une gorgée?

Il éclata en larmes avec des cris de rage; ses sanglots semblaient le soulever de terre.

Autour de son cou et de ses bras, selon la mode arabe, il portait des talismans enfermés dans des sachets de cuir; il les arracha, les déchira et dispersa leurs débris au vent qui les emporta.

— Maudits soient Dieu et le Prophète! criait-il en frappant son front. Son turban déroulé était tombé près de lui.

Après cet accès de folle rage, il fut abattu par une

sorte de torpeur engourdissante qui ne lui laissait que deux sensations distinctes : celle d'un grand froid et celle d'une insupportable douleur dans la tête.

Tout à coup il se sentit durement secoué par le bras et il entendit une voix rude qui lui disait :

— Hé! l'homme, qu'est-ce que vous faites là ?

Il leva les yeux et vit des soldats. C'était une patrouille ; le caporal ne fut pas satisfait, sans doute, des réponses d'Ibrahim, car il le conduisit au poste ; on l'enferma au *violon*, où il passa le reste de la nuit, ne comprenant rien à ce qui lui arrivait et croyant parfois que c'était Clotilde qui l'avait fait arrêter.

Au matin, le chef du poste le relâcha, en l'engageant à ne plus faire le vagabond ; quand il se vit en liberté il crut qu'il venait d'échapper à un grand péril. Il rentra chez lui, le père Legeindre l'y suivit presque immédiatement.

— Tu as passé la nuit dehors, dit le portier en prenant un visage sévère, tu compromets ma maison, tu es revenu fait comme un voleur ; vois-tu, Abd-el-Kader, si tu ne changes pas de conduite je te flanquerai à la porte. C'est demain le premier, si tu ne payes pas ton mois d'avance, je te préviens que je ne te garderai pas ici ; je n'ai pas envie d'être obligé de rembourser ton loyer au propriétaire.

— Je n'ai plus d'argent, dit Ibrahim.

— Trouves-en, répondit le père Legeindre, si tu n'en as pas demain matin, bonsoir!

Lorsque Ibrahim fut seul, il céda involontairement à un invincible sommeil ; quand il se réveilla et qu'il voulut se lever, il ne le put pas ; une soif ardente dévorait

son être; une insupportable pesanteur alourdissait son front; ses tempes battaient avec force; des bourdonnements murmuraient dans ses oreilles; ses veines semblaient gonflées; une fièvre violente l'agitait.

—Oh! je ne veux pas mourir dans ce pays d'infidèles, se dit-il avec terreur. Il se leva, il se traîna jusqu'à une cruche placée dans un coin de sa chambre; mais, quand il voulut regagner son lit, ses forces l'abandonnèrent et il tomba évanoui sur le carreau.

Quand il revint à lui, la nuit commençait à descendre; il ne put se soulever; des idées sans suite traversaient son cerveau endolori; il entendit les cris qu'il poussait sans pouvoir s'empêcher de crier; il vit confusément le père Legeindre et d'autres personnes qui entraient dans sa chambre; il éprouva une horrible sensation qui le fit éclater de rire en recevant de l'eau sur son visage; puis il comprit que des mains robustes le prenaient, qu'on le posait sur un brancard; il se sentit rafraîchi par un air frais qui circulait autour de lui. Il aperçut, à travers le voile de sang qui aveuglait ses yeux, des hommes qui l'examinaient: à leurs questions il ne répondait que par des cris de douleur; puis il vit encore une grande salle où on le coucha sur un lit, pendant qu'une femme vêtue de blanc s'empressait autour de lui, et il perdit absolument connaissance en croyant qu'il allait mourir.

Reïs-Ibrahim, cependant, ne devait pas mourir en France.

Un matin, il lui sembla qu'il sortait d'épaisses ténèbres; nul souvenir ne flottait dans sa tête affaiblie; une sorte de lassitude insurmontable l'accablait; il se trouvait comme diminué dans toutes ses facultés. Il

parla tout haut pour s'assurer qu'il vivait encore. Il entendit près de lui une voix qui disait :

— Ma sœur, voilà le numéro dix-sept qui demande quelque chose.

Une femme vint vers lui, portant une tasse d'étain à la main, et l'approcha de ses lèvres en lui disant avec douceur :

— Buvez.

A ce moment des hommes entraient : c'étaient des jeunes gens dont les vêtements étaient protégés par une serpillière blanche ; ils suivaient un homme âgé, décoré, qui allait à chacun des lits rangés autour de la salle, disait quelques mots et s'éloignait.

Ibrahim faisait de grands efforts pour se remémorer. En voyant le groupe de visiteurs se diriger vers lui, il se dit :

— Je vais écouter leurs paroles, afin de savoir où je suis.

L'homme décoré s'arrêta près de lui, lui tâta le pouls, lui parla, et parut étonné de la lucidité de ses réponses.

Un des jeunes gens dit :

— En voilà un qui a de la chance de se tirer d'une méningite aiguë !

— Ceci est un cas curieux, messieurs, dit l'homme décoré, qui n'était autre que le célèbre docteur Lanère. Il faut que cet homme-là ait un tempérament de taureau pour avoir vaincu sa maladie. De quel pays es-tu ? ajouta-t-il en s'adressant à Ibrahim.

— De Beni-Souef.

— Qu'est-ce que c'est que ça, Beni-Souef ?

— C'est à vingt lieues du grand Kaire, répondit le reïs.

— De Beni-Souef ou de Pékin, c'est égal, reprit le docteur, tu dois une belle chandelle au bon Dieu pour t'avoir sorti de là. Puis, se tournant vers ses élèves, il leur dit : — Ce cas-ci offre plusieurs analogies avec celui que nous avons eu dans la salle Sainte-Adélaïde, il y a cinq ou six mois ; vous vous rappelez, sans doute, dans quel état nous avons trouvé le cerveau en faisant l'autopsie quarante heures environ après la mort. Les méninges étaient assez vivement injectées sur toute la convexité des hémisphères cérébraux. Vers l'extrémité antérieure de la face interne de ces hémisphères, l'arachnoïde était soulevée des deux côtés par une couche purulente qu'on déplaçait, mais qu'on n'enlevait pas, en passant le dos d'un scalpel sur cette membrane. Du pus infiltrait encore la pie-mère dans toute l'étendue de la scissure de Sylvius du côté droit ; on retrouvait une couche de ce même liquide à la face supérieure des deux lobes du cervelet. La paroi supérieure de chacun des ventricules latéraux était fortement soulevée et présentait sous le doigt une fluctuation évidente. Chaque ventricule latéral contenait, en effet, un liquide grisâtre, au milieu duquel nageaient de nombreux flocons. Ces flocons, accumulés dans la partie inférieure des ventricules, formaient une couche épaisse qui recouvrait la corne d'Ammon de chaque côté. Ces mêmes flocons remplissaient, sans mélange de sérosité, le troisième et le quatrième ventricule. Enfin, quelques plaques blanchâtres existaient au-dessous de l'arachnoïde, à la face inférieure des hémisphères cérébraux. Eh bien ! les

symptômes ont été les mêmes à peu près chez les deux malades. L'un comme l'autre avait le regard fixe, les pupilles contractées, la tête rejetée en arrière et opposant une invincible résistance lorsqu'on voulait l'incliner sur la poitrine ; ils n'ont fait ni l'un ni l'autre de réponse à mes questions ; tous deux ont nécessité l'emploi de la camisole de force, parce qu'ils voulaient s'échapper, et, chez les deux sujets, au délire le plus violent nous avons vu succéder un coma profond. L'un est mort, l'autre sera sauvé ; — un malade ne doit jamais être considéré comme perdu, ajouta philosophiquement le docteur Lanère.

Reïs-Ibrahim écouta fort attentivement ces paroles, sur lesquelles il avait compté pour savoir où il était, et je dois déclarer qu'il ne comprit rien à ce qu'il avait entendu.

— Où suis-je donc ? demanda-t-il à haute voix.

— A l'hôpital, lui répondit son voisin.

Les nuages qui obscurcissaient son souvenir se dégagèrent peu à peu. Il se rappela son départ d'Égypte, son arrivée à Paris, sa première entrevue avec Clotilde, son amour, ses peines, ses désespoirs ; il se rappela tout.

— Oh ! dit-il, comme j'ai souffert !

Sa convalescence, entourée de soins intelligents et aidée par un désir immodéré de quitter la France pour retourner en Égypte, marcha rapidement. Bientôt il fut en état de se lever et put descendre dans la cour. Mais lorsque, au lieu de ses amples vêtements et de son turban de mousseline blanche, il fut obligé d'endosser la triste casaque des hôpitaux et de se coiffer du bonnet numé-

roté, il fut saisi d'une humiliation pleine d'amertume et se sentit défaillir jusqu'au fond de son cœur.

Un jour qu'il errait dans les cours à la recherche d'un rayon de soleil et qu'il passait le long d'un mur, il entendit des rires et de joyeux éclats de voix. Une porte entre-bâillée s'ouvrait près de lui, il regarda curieusement et recula épouvanté. Il venait de voir des jeunes gens qui découpaient un cadavre en riant et en chantant.

— Quel pays que celui-ci ! s'écria-t-il.

Une nuit qu'il ne dormait pas et qu'il pensait tristement à l'Égypte, et aussi peut-être à Clotilde, il vit trois ou quatre sœurs qui causaient non loin de son lit. Au milieu du silence, leurs voix arrivaient distinctement jusqu'à lui.

— Ce serait une belle cérémonie, disait l'une.

— Oh oui, ma chère sœur, ajoutait l'autre, l'archevêque viendrait; on tendrait la chapelle; nous mettrions des fleurs partout. Il y aurait beaucoup de monde; ce serait superbe. Vous pensez bien que ce ne serait pas comme un baptême ordinaire. On ferait un sermon auquel toute la communauté assisterait; et puis alors on amènerait le... Quel mot a donc dit l'aumônier?

— Le jeune catéchumène, souffla une des sœurs.

— Oui, c'est cela, le jeune catéchumène, et quand on verserait sur lui l'eau sainte du baptême, toutes les cloches sonneraient. Ah ! ce serait magnifique !

— Quelle est sa religion? est-ce qu'il est protestant?

— Non, ma sœur. Un protestant, ça n'est pas rare; mais c'est un Arabe! un vrai musulman! Jugez de notre

joie, si nous pouvions en faire un chrétien et arracher cette âme à l'enfer.

Ibrahim comprit qu'il s'agissait de lui et qu'on méditait sa conversion pour le plus grand honneur d'une demi-douzaine de curés. Cela lui fit peur, et il se promit de partir le plus tôt qu'il pourrait.

Le lendemain, il parla longtemps au docteur Lanère de son désir de retourner dans son pays. Le docteur, le trouvant suffisamment rétabli, signa son billet de sortie.

Quelques internes, qui avaient pris Ibrahim en amitié et qui connaissaient sa misère, se cotisèrent entre eux et lui remirent cinquante francs pour ses frais de route.

C'est avec cette petite somme qu'il quitta Paris, après avoir été encore une fois à l'Opéra dans l'espoir d'apercevoir celle pour qui il avait tant souffert. Elle n'y était pas.

Il gagna Lyon en diligence; puis il marcha à pied le long du Rhône et sur les grands chemins. Des rouliers lui permirent de monter sur leurs voitures. Entre Avignon et Arles, il mendia aux portes, épuisé, encore faible de sa longue maladie et presque affamé.

A Marseille, où il arriva brisé de fatigue, il alla trouver le consul ottoman, qui le prit en pitié, le recueillit, et obtint son passage à bord d'un bateau à vapeur que la maison Pastré frères expédiait au vice-roi d'Égypte, à la condition qu'il ferait le service de matelot jusqu'à Alexandrie.

Ce fut avec une joie mêlée d'amertume et de colère qu'il monta sur le navire. Il regarda la côte de la Provence qui se perdait dans l'éloignement, et levant la

main contre cette France qu'il ne devait plus revoir, il s'écria :

— Sois maudite, terre de mécréants, d'infidèles et d'incirconcis! Tes chemins de fer, tes machines à vapeur peuvent te faire forte et puissante; mais le cœur de tes enfants est pourri à jamais. J'ai vu ce que tu appelles ta société : que la malédiction de Dieu soit sur elle! Je retourne avec mes frères, les fellahs d'Égypte, que jamais je n'aurais dû quitter!

IV

Les personnages qui ont joué un rôle dans cette très-véritable histoire vivent encore, et je puis en parler avant de clore mon récit.

Godefroy, nommé député en 1847, se rangea immédiatement dans la majorité. Plusieurs fois il monta à la tribune pour soutenir des lois d'intérêt local, et toujours il eut soin de dire :

« J'ai pu dans mes longs voyages comparer entre elles les différentes civilisations des peuples; j'ai étudié la riche Angleterre, j'ai dormi sous la hutte des laboureurs d'Égypte, etc., etc. »

Ces beaux discours finissaient par une demande d'allocation de quelques mille francs pour une route de petite vicinalité ou pour la restauration d'un clocher de paroisse.

Le 22 février 1848, il éclata de rire en entendant les bourgeois crier : Vive la réforme! et pensa que monsieur Guizot était plus inébranlable que l'Hymalaya.

Le 23, il crut que le roi ferait bien de changer son

ministère *pour donner satisfaction à l'opinion publique.*

Le 24, il coupa ses moustaches, mit des lunettes bleues et se cacha. Quand il se fut aperçu qu'on ne tuait, qu'on n'exilait, qu'on n'emprisonnait, qu'on ne dépouillait, qu'on ne molestait personne, il reparut.

Il fut nommé de la Constituante comme *républicain du lendemain;* il fut élu à la Législative comme *réactionnaire.* Depuis ce temps il a continué sa carrière politique, qui est plus brillante que jamais.

Clotilde engraisse; elle est dame de charité et quête pendant le carême; elle a marié monsieur Anatole à la fille d'une de ses amies, et s'occupe fort de pousser dans le monde un jeune homme qui a les deux grandes qualités nécessaires pour faire son chemin : la platitude et la bêtise.

L'académicien met la dernière main à l'œuvre importante qui doit faire parvenir son nom à la postérité la plus reculée; il termine son grand ouvrage : *De l'influence des queues de poissons sur les mouvements de la mer.*

Reïs-Ibrahim est en Égypte; il est redevenu patron de barque; c'est lui qui commandait la cange sur laquelle j'ai remonté le Nil jusqu'à la seconde cataracte. C'est un homme triste et doux.

Un jour, près de Korosko, pendant qu'un vent de khamsin empêchait notre barque d'avancer, il s'assit à mes côtés sur le sable, en compagnie d'un vieux cheikh du pays, et c'est là qu'il me raconta son histoire.

Quand il eut terminé, je me retournai vers lui et lui demandai avec cette curiosité souvent cruelle des voyageurs :

— Eh bien! reïs, quelles sont les femmes que tu préfères, celles de France ou celles d'Égypte?

— Celles d'Égypte! celles d'Égypte! s'écria Ibrahim. Au moins elles ont des voiles sur le visage, et, si belles qu'elles soient, on n'en devient pas amoureux, car on ne peut jamais les voir.

Puis s'adressant au vieillard, il lui dit :

— O cheikh! que penses-tu de mon histoire?

— O mon fils! répondit le cheikh, écoute un apologue. Un jour le pigeon ramier voulut voyager. Il partit. Il but dans les fleuves et mangea dans les rizières. Le soir, après avoir vu bien des choses inconnues, il arriva au pays des vautours et demanda l'hospitalité. Les vautours, qui étaient repus de charogne, le reçurent de bon cœur, le questionnèrent sur les mœurs de sa patrie, et s'endormirent en le laissant très-content de la façon dont ils l'avaient traité. Le lendemain, les vautours s'éveillèrent avec l'estomac creux, car Dieu leur a donné une insatiable voracité; le pigeon ramier dormait encore, sur la foi de l'hospitalité; mais les vautours, qui sont des mécréants, se jetèrent sur lui et voulurent le dévorer. Il n'eut que le temps d'ouvrir ses ailes et de voler en toute hâte vers son pays, où il revint blessé, presque déplumé, sanglant et meurtri. Mon fils, il ne faut jamais aller dans le pays des méchants!

1854.

FIN DE REIS-IBRAHIM.

L'AME ERRANTE

Je suis toujours avec vous.
S. MATTHIEU, C. XXVIII, V. 20.

J'ai connu autrefois un littérateur qui s'appelait Jean-Marc; c'était un rêveur qui chérissait les longues chevelures, les parfums et le soleil. Ainsi que Figaro, il était paresseux avec délices et restait volontiers plusieurs semaines sans toucher une plume, causant tout seul avec ses idées en regardant sauter les étincelles de son feu. Parfois aussi il se mettait au travail, et alors, comme disent les bonnes gens, il abattait beaucoup de besogne.

Un soir, un beau soir de printemps tout chargé d'étoiles, il était couché sur son divan, jambe de ci, jambe de là, perdu dans quelque bon souvenir d'amour, fumant un narguileh et vêtu d'une robe de chambre turque, comme il convient à un homme qui a voyagé en Orient. Les fenêtres ouvertes laissaient entrer les molles tiédeurs de la nuit, la flamme vacillante des bougies se reflétait dans leurs collerettes de cristal, des fleurs s'épanouissaient dans de grands vases, et, sur une table, des plumes fraîchement taillées s'entassaient entre un encrier plein et des feuilles de papier blanc. Ce soir-là, Jean-Marc devait commencer un roman nouveau.

Il en était arrivé à ce moment terrible où il faut por-

ter une main hardie sur la virginité du papier; il fallait commencer, il fallait écrire ce premier mot, si difficile qu'il fait souvent reculer les plus braves. La raison lui criait : A l'œuvre! et la rêverie — cette bonne sœur des mauvais jours — murmurait à son oreille : Reste encore, ne me quitte pas; viens avec moi; nous irons tous les deux sous les orangers de Scio, vers cette petite maison de marbre blanc où tu voudrais cacher tes amours et ta vie; viens, je t'emmènerai dans les étoiles, et tu verras de longs regards bleus qui se fixeront sur toi.

Jean-Marc hésitait, il était tout prêt à composer encore avec sa conscience; sans doute il allait remettre son œuvre à des temps moins songeurs, lorsqu'un bruit singulier lui fit tourner la tête. Sur sa table, ses plumes se remuaient. Il crut qu'un gros scarabée, détourné de sa route par l'éclat des lumières, était venu étourdiment tomber chez lui. Comme il avait bon cœur, il se levait déjà pour lui rendre la liberté; mais il resta immobile et pâle devant le mouvement étrange qui s'agitait sur sa table. Voici ce qu'il vit :

Une plume se dressa toute seule, se regarda à la bougie, se trempa dans l'encre et se mit à écrire; elle fit un pâté et se jeta au loin avec colère. Jean-Marc, épouvanté, retomba sur son siége. Une autre plume alla s'abreuver à l'encrier et bientôt se prit à courir sur le papier; parfois elle s'arrêtait avec hésitation sur un mot, faisait une rature et continuait. Lorsqu'un feuillet était écrit, il se mettait lui-même de côté, et un autre se présentait comme soulevé par un souffle invisible. Quand une plume était fatiguée, elle se laissait tomber sur le tapis et une autre la remplaçait. Cela dura longtemps; Jean-

Marc regardait toujours et ne comprenait pas. Enfin une plume, la dernière, écrivit en majuscules le mot FIN et l'accompagna d'un grand parafe; puis tout resta paisible.

Jean-Marc se rassura; il quitta la pipe éteinte qu'il fumait machinalement depuis deux heures, il s'approcha de la table, y rassembla toutes les feuilles écrites, les mit en ordre, et ce fut avec des yeux agrandis par l'étonnement qu'il lut ce qui suit :

Je suis une âme errante, une âme en peine; je vague à travers les espaces en attendant un corps, je vais sur les ailes du vent, dans l'azur du ciel, dans le chant des oiseaux, dans les pâles clartés de la lune : je suis une âme errante.

Je suis une âme éternelle, comme le sont toutes mes sœurs. Pendant mes existences différentes, bien souvent j'ai entendu discuter sur nous. Les uns disaient : L'âme n'existe pas! les autres disaient : L'âme est immortelle! Ils se trompaient tous, nous sommes éternelles. Nous coexistons avec Dieu, dont nous sommes une émanation essentielle, nous sommes une parcelle de son immensité, et plus tard nous remonterons vers lui pour nous y absorber à jamais. Seuls ils ont entendu la voix du Seigneur, seuls ils ont été élus par lui, ceux qui ont confessé notre éternité.

Depuis l'instant où Dieu nous a séparées de lui, nous avons vécu sur terre bien des fois, montant de génération en génération, abandonnant sans regret les corps qui nous sont confiés, et continuant l'œuvre de notre propre perfectionnement à travers les existences que nous subissons.

Lorsque nous quittons cet hôte incommode qui nous

sert si mal, lorsqu'il est allé féconder et renouveler la terre dont il est sorti, lorsque, en liberté, nous ouvrons enfin nos ailes, Dieu nous donne alors de connaître notre but. Nous revoyons nos existences précédentes, nous jugeons des progrès que nous avons faits depuis les siècles, nous comprenons les punitions et les récompenses qui nous ont atteintes par les joies et les douleurs de notre vie, nous voyons notre intelligence croître de naissance en naissance, et nous aspirons vers l'état suprême par lequel nous quitterons cette patrie inférieure pour gagner les planètes rayonnantes où les passions sont plus élevées, l'amour moins oublieux, le bonheur plus tenace, les organes plus développés, les sens plus nombreux, et dont le séjour est réservé aux monades qui, par leurs vertus, ont approché plus que nous de la béatitude.

Lorsque Dieu nous renvoie dans des corps qui doivent vivre par nous leur misérable vie, nous perdons toute conscience de ce qui a précédé ces naissances nouvelles; le *moi*, qui s'était réveillé, s'est rendormi, il ne persiste plus, et de nos existences passées il ne reste que de vagues réminiscences qui causent en nous les sympathies, les antipathies, et aussi parfois les idées innées.

Je ne parlerai point de toutes les créatures qui ont vécu de mon souffle, mais ma vie dernière a subi un malheur si grand, que de celle-là seule je dirai l'histoire.

Avant que mon imprudence m'eût fait perdre ma forme humaine, je vivais parmi les hommes, et beaucoup eussent envié ma fortune, mon bonheur et ma jeunesse.

Une amie de ma mère avait une fille qui était plus

jeune que moi de cinq ans et qui se nommait Marguerite; avec elle j'avais partagé tous les jeux de mon enfance; je l'aimais d'une de ces tendresses vives et prévoyantes qui empruntent à la paternité sa faiblesse attendrie et ses douces sévérités; je la traitais en enfant gâtée; parfois elle me tyrannisait bien un peu, mais dès qu'une circonstance grave se présentait, je devenais sérieux, et, par les raisonnements de mon amitié, j'obtenais tous les sacrifices qu'on lui demandait. Marguerite était plus qu'une affection pour moi, c'était une habitude; nous avions ensemble d'interminables causeries, nous faisions tous les deux mille projets d'avenir; nous avions grandi côte à côte et il me semblait que nous devions traverser la vie en nous tenant par la main.

Cependant j'arrivais à la jeunesse; j'avais vingt ans et Marguerite en avait quinze. A cette époque je fis un voyage de cinq mois, et lorsque je revins, tout heureux de la revoir, j'eus peine à la reconnaître. Ce n'était plus cette enfant joyeuse et babillarde qui sautait sur mes genoux et jouait avec moi comme avec un frère aîné; c'était une jeune fille sérieuse et pâle, dont les yeux avaient d'ineffables langueurs et devant laquelle je me sentis troublé. Je m'étonnai de ce changement profond, car j'ignorais que les femmes atteignent la gravité de leur sexe tout à coup et presque sans transition.

Maintenant les rôles n'étaient plus les mêmes, c'était elle qui me grondait, et chaque jour elle prenait plus d'ascendant sur moi. A ses côtés ma gaieté s'évanouissait, j'étais triste, embarrassé, et je ne comprenais rien au trouble qui remuait mon cœur. J'en parlai à ma mère.

— O ma mère! lui dis-je, il me semble que je n'aime

plus Marguerite, et cependant plus qu'autrefois j'ai besoin de la voir; j'ai de singuliers affadissements, je sens des émotions que j'ignorais et que je ne puis exprimer; lorsqu'elle est là, je voudrais lui parler et je ne trouve rien à lui dire.

Ma mère ne me répondit pas et passa en souriant sa main dans mes cheveux.

Un jour d'hiver qu'il avait beaucoup neigé, j'étais assis au coin de mon feu, l'œil immobile, la tête abaissée, et je pensais à Marguerite. J'étais la proie d'une mélancolie douloureuse et j'avais je ne sais quel vague désir de mourir. Une angoisse violente me monta au cœur et je me pris à pleurer. Ce malaise nerveux, que j'éprouvais pour la première fois, fut comme un rayonnement subit, il m'illumina tout entier; je compris alors que j'aimais, et je criai le nom de Marguerite. Je courus vers ma mère et me jetai dans ses bras; elle sourit encore et me répondit : « Vous êtes bien jeunes, mes enfants; dans quelques années nous verrons! »

Lorsque je vis Marguerite, je me mis à genoux devant elle, je pressai ses mains sur mes lèvres et lui racontai cette révélation d'amour qui s'était faite en moi; elle renversa la tête en fermant les yeux; puis ramenant vers mon visage son regard humide : « Oh! dit-elle, ce n'est pas d'aujourd'hui que je t'aime! »

De ce moment, ses manières changèrent; elle me traitait avec une réserve pleine de tendresse et de pudeur; elle perdit ce qu'elle avait encore d'enfantin; chaque jour la femme se dessinait en elle : c'était une toute petite grande dame de quinze ans!

Oh! comme nous eussions été heureux! comme la

joie eût toujours habité notre vie, si mes imprudentes curiosités n'avaient attiré sur moi les punitions de Dieu!

J'étais fier d'être amoureux; j'avais concentré toutes les forces de mon être dans cette passion que j'exagérais à plaisir; ce jeune amour remplissait ma vie. Je voyais souvent Marguerite, quelquefois tous les jours, et il me semblait que ce n'était jamais assez. J'aurais voulu la suivre, la voir, l'écouter sans cesse. Le soir, surtout, lorsque j'étais seul, je me racontais la journée dans tous ses détails; je me répétais, en cherchant à imiter sa voix, les mots qu'elle avait prononcés; je me rappelais mille choses que j'avais oublié de lui dire, et je m'abandonnais avec délices à ces souvenirs charmants qui baisent le cœur comme des lèvres tièdes; j'invoquais un miracle qui pût me transporter à ses côtés; je comptais les années, les mois, les jours, les heures qui nous séparaient encore, et j'aspirais vers elle avec toute la fiévreuse intensité d'un cœur de vingt ans!

Un soir qu'elle avait longtemps fait de la musique, je la quittai tout tremblant d'émotion, serrant sur ma poitrine un bouquet de roses jaunes qu'elle m'avait donné, et je me couchai, après avoir mis mes fleurs sous l'oreiller, afin d'avoir de jolis songes. Une indicible inquiétude me tourmentait, je ne pouvais dormir; des étincelles d'or couraient devant mes yeux, une insupportable chaleur me brûlait, des formes vagues de Marguerite m'apparaissaient, et mon esprit chantait des mélodies étranges que jamais je n'avais entendues. Je faisais des rêves insensés; je regrettais ces temps heureux où les fées mignonnes vous douaient à votre naissance de toutes les vertus et de toutes les beautés; j'aurais voulu être

un de ces enchanteurs des contes orientaux, qui ont des anneaux qui rendent invisibles, des filtres qui font aimer et des paroles mystérieuses qui vous emportent à travers les airs.

A force de désirer, il me sembla qu'une puissance inconnue descendait en moi ; il me sembla que, si je le voulais avec violence, mon âme pourrait se séparer de mon corps et courir vers celle qu'elle aimait. Cette idée s'empara de moi jusqu'à me faire douter de ma raison; je ne pensais plus au sommeil qui me fuyait sans relâche. Une sorte de terreur inexpliquée m'avait envahi; je n'avais plus qu'un besoin : sortir de moi-même pour aller voir Marguerite. Aux premières lueurs du jour, je ne dormais pas encore; alors, poussé peut-être par un pressentiment fatal, je ne combattis plus mes désirs, je m'y abandonnai, et j'ordonnai à ma volonté d'être assez forte pour obtenir le miracle. Hélas! elle m'obéit, et de là sont venues toutes mes infortunes!

Je me sentis tout à coup allégé d'un grand poids, mon corps perdit la faculté de se mouvoir, et mon âme, effrayée de sa liberté, voltigeait dans la chambre au-dessus de celui qu'elle animait tout à l'heure et qui, maintenant, semblait profondément endormi. Sans tarder, je voulus éprouver ce pouvoir surnaturel qui venait de se révéler en moi, et auquel je ne comprenais rien, sinon que j'en avais peur. Je traversai les appartements, passant dans les fissures des portes, me glissant sous les draperies, trouvant ma route par les ouvertures les plus étroites. J'arrivai ainsi chez ma mère; elle était éveillée et lisait dans son lit. Je fus surpris qu'elle ne s'étonnât pas de me voir entrer chez elle à pareille

heure. Je m'approchai d'une glace, je regardai et ne vis rien; je n'avais plus de reflet; j'allai voltiger autour de ma mère, elle ne fit aucun mouvement; je me plaçai entre son livre et ses yeux, elle continua à lire. J'étais diaphane, invisible, impalpable; je voyais, j'entendais, je jouissais de la partie immatérielle de mes sens, mais je ne pouvais les manifester. J'étais un souffle, une essence, une monade; enfin, j'étais mon âme. Je retournai dans ma chambre, mon corps dormait toujours; je me posai sur ses lèvres, je rentrai en lui, et mon être complet se réveilla.

Le soleil rayonnait; le jour, à pleins effluves, pénétrait à travers mes croisées; il était trop tard pour aller chez Marguerite; j'attendis la nuit avec anxiété.

Le soir vint enfin et avec lui une appréhension douloureuse. Je prétextai, pour me retirer, un malaise que justifiait ma pâleur. Ma mère m'accompagna, en me donnant le baiser d'habitude, et je restai seul! J'hésitai longtemps, j'étais effrayé de moi-même; je n'osais tenter une seconde expérience de mon pouvoir, mais une curiosité ardente et immodérée me sollicitait; comme la veille, je sortis de mon corps, je le laissai immobile sur mon lit, et, me précipitant en liberté, je pris mon chemin dans les airs, vers la demeure de Marguerite.

A peine étais-je entré dans sa petite chambre qu'elle arriva. Je me blottis dans un coin afin de ne pas attirer ses regards, oubliant déjà que je me perdais dans la transparence de l'air. Elle s'approcha de la glace en fredonnant une ariette italienne, déroula ses cheveux, et, tout en se souriant à elle-même, elle les tressa autour

de son front. Elle se considéra ainsi quelques secondes, fit une petite moue et murmura à demi-voix :

— Les tresses ne me vont pas bien ; et puis, ajouta-t-elle, il me préfère en bandeaux !

O mon âme, mon âme ! pensais-je, que je vous remercie !

Je la vis dépouiller ses vêtements épingle à épingle, je vis apparaître ses bras charmants et ses frêles épaules ; je la contemplai tout entière à la clarté du pâle flambeau qui brûlait près d'elle. Lorsqu'elle eut longtemps sautillé et gazouillé comme une fauvette, qu'elle eut revêtu son costume blanc, lorsque, ainsi que Gretchen, elle eut lentement récité les litanies de la Vierge et que sa tête reposa sur l'oreiller, je m'approchai d'elle, caressant son visage et passant comme un souffle dans les nappes de ses cheveux.

— Mes pauvres fleurs sont toutes fanées ! dit-elle en effeuillant quelques roses du Bengale placées auprès d'elle ; demain je ferai prendre des violettes de Parme.

Peu à peu ses yeux se fermèrent ; le sommeil s'étendit sur elle ; et pendant toute la nuit, je voltigeai sur ses lèvres, au souffle tiède et régulier de son haleine. Au point du jour, j'avais rejoint mon corps endormi, et mon premier soin fut d'envoyer à Marguerite les fleurs qu'elle avait désirées.

Lorsque au matin je vis ma mère, elle s'informa avec sollicitude de ma santé :

— Cette nuit, me dit-elle, je ne pouvais dormir ; j'étais inquiète de ta souffrance ; je me suis levée et j'ai été dans ta chambre ; tu ne t'es pas réveillé au bruit ; tu étais couché sur le dos, pâle et sans mouvement ; je

n'entendais pas ta respiration, tu dormais si profondément que tu m'as fait peur; tu avais l'air d'un mort; je t'ai embrassé sur le front et tu ne t'en es pas aperçu.

Chaque soir il en fut ainsi; en partant, je fermais avec soin les yeux de mon corps afin de faire croire à son sommeil; chaque soir, invisible pour Marguerite, j'assistais avec amour aux pensées de sa solitude, au charme de son repos, aux songes de ses nuits, au moindre de ses désirs qu'à tout prix je parvenais à réaliser. J'étais certain de sa tendresse, l'espérance chantait ses hosannah dans mon cœur, et cependant une mordante inquiétude me dévorait, une invincible crainte empoisonnait ma vie, me dérobait l'avenir, et malgré tout mon bonheur, je ne me sentais pas heureux. Mais lorsque j'étais auprès d'elle, lorsque je passais sur ses lèvres en m'enivrant de sa présence, j'oubliais mes pressentiments, je reniais mon effroi et je ne pensais plus qu'à ma félicité.

Mon temps se passait ainsi, entre mes angoisses et les charmantes niaiseries de ma tendresse. Depuis plus d'une année déjà que j'usais de cette faculté surhumaine, j'avais bien gardé mon secret et nul ne le soupçonnait. Qui donc eût donné croyance à cette merveilleuse histoire? Une fois, j'avais osé dire que je croyais à la possibilité d'une séparation momentanée de l'âme et du corps, et on avait déclaré en riant que j'avais des idées exagérées qui se modifieraient avec l'âge. A cela je n'avais rien à répondre et mes raisonnements ne pouvaient convaincre que moi.

Jamais de frivoles curiosités ne me détournèrent de ma route; en partant, je n'avais qu'unè idée, qu'un

désir, qu'un rêve, qu'un amour : Marguerite ! Il y avait en elle une grâce qui agitait mon corps lorsque mon âme lui en apportait le souvenir; ses traits étaient d'une exquise finesse, et sous la maigreur de la jeune fille on prévoyait l'avenir d'une incomparable beauté. Bien souvent, lorsqu'elle dépouillait ses vêtements et déroulait sa chevelure, j'ai pensé à ces naïades blondes qui riaient au soleil, sur le bord des grands fleuves, en secouant leurs couronnes de roseaux verts. En la voyant, je savourais le bonheur qui m'était promis, je me façonnais une vie remplie de paisibles amours, mes espoirs touchaient à la réalité, je me croyais arrivé à ce terme qui se rapprochait chaque jour davantage, et dans l'ombre, à mes côtés, le malheur m'attendait pour m'emporter dans son tourbillon.

Un soir, que je revenais d'un court voyage pendant lequel je n'avais point entendu parler de Maguerite, je me jetai promptement au lit, et, tout ardent d'impatience, je laissai là mon corps et je partis. Lorsque j'arrivai chez elle, je fus étonné de l'ordre symétrique qui régnait partout. Les meubles étaient enveloppés de housses, les rideaux enlevés, et je ne rencontrai personne dans les appartements déserts. J'attendis. La nuit avançait ; je voulus regarder l'heure aux pendules, elles étaient toutes arrêtées. Je cherchai à oublier pour forcer le temps à passer plus vite ; je courais dans les chambres, je furetais, j'appelais à moi des idées étrangères, mais en vain ! je retombais toujours sur cette pensée : Pourquoi n'est-elle pas ici ? J'avais besoin de la voir, depuis deux longues semaines que je ne l'avais pas contemplée. Une horloge voisine sonna et je comptai quatre heures.

Une âpre inquiétude me saisit, je redoutais vaguement un malheur que je ne connaissais pas, mais dont la prévision m'épouvantait. Ma pauvre âme ne savait que répondre aux mille questions qu'elle s'adressait. Dans l'espoir de découvrir enfin la cause de cette absence navrante, je parcourus la maison ; je la fouillai, et ne découvris rien. Je revins chez Marguerite, espérant que peut-être elle serait rentrée; non! Le même silence morne dormait autour de moi; alors je crus mourir et je me perdis dans les rideaux de ce lit dont l'immobile régularité me désespérait. Où est-elle? où est-elle? me disais-je avec angoisse. J'étais brisé par un insurmontable effroi. Je peuplais de fantômes le calme qui m'environnait, et, comme ces oiseaux de nuit surpris par une clarté soudaine, je fuyais, je voletais tout effrayé de ma solitude. J'avais tout oublié : mon âme, mon corps, ma mère; je ne pensais qu'à Marguerite; je voulais la revoir, à tout prix, à l'instant, et je ne savais où elle était.

Mon anxiété dura jusqu'au matin; le jour était déjà venu lorsqu'une circonstance imprévue vint m'apprendre que Marguerite, avec sa mère, était à la campagne. Je n'hésitai point; mes terreurs de la nuit ne me laissaient point réfléchir; une aspiration désordonnée me poussait vers elle; j'oubliai l'heure, la distance, le danger, et je partis à tire-d'aile.

Ce soir je serai revenu, me disais-je en volant plus vite; on croira à un sommeil prolongé que j'expliquerai par la fatigue du voyage. Je traversais les prairies, les champs, les bois, les villes et les rivières; j'allais, sous le ciel, en compagnie des oiseaux, et je les devançais dans l'ardeur de mon désir et la rapidité de ma course.

Enfin, j'arrivai! je trouvai Marguerite agenouillée dans le jardin, devant une plate-bande, et remuant la terre autour d'une fleur. Je me posai sur une touffe d'héliotrope et restai absorbé dans sa contemplation.

Elle se leva, je la suivis; après avoir marché le long des parterres en murmurant tout bas une romance syracusaine que je lui avais apprise, elle s'assit à l'ombre d'un platane et réunit en faisceau les fleurs qui remplissaient son tablier. Parfois elle s'arrêtait et inclinait imperceptiblement la tête sur son épaule pour considérer son bouquet. Tout à coup elle y prit une large marguerite et arracha un à un ses petits pétales lancéolés en disant :

— Il m'aime! un peu... beaucoup... passionnément!

Elle battit des mains et s'écria avec une joie d'enfant:

— Il m'aime! il m'aime!

Son visage tout rose de chaleur semblait rayonner; ses yeux, levés et brillants, souriaient en même temps que ses lèvres; sa main, pendante sur son genou, tenait encore la fleur découronnée dont l'oracle avait dit si vrai. J'étais plongé dans une extase ineffable; je regrettais mon corps, j'aurais voulu reprendre une forme et tomber à ses pieds pour y mourir de bonheur.

Je m'arrête avec complaisance sur ces détails frivoles; j'aime à me les raconter; eux seuls, dans mes longues souffrances, ont soutenu mon courage; ils sont maintenant mes dernières jouissances, car demain je ne me souviendrai plus.

Cette journée s'écoula comme un songe heureux, et la nuit vint que j'étais encore perdu dans le crépuscule,

contemplant Marguerite qui écoutait les oiseaux chanter et regardait le soleil couchant.

La raison m'ordonnait de fuir et sa voix me criait : Il est temps! mais une invincible attraction me retenait; dégagée de tous ses liens terrestres, mon âme s'était comme infusée en elle. Je ne veux, je ne peux la quitter, me disais-je; demain, demain il sera bien temps de partir.

Et le lendemain je ne partis pas!

Je restai à ses côtés; il s'élevait en moi un frémissement de tendresse et d'enivrement, lorsque j'allais sur ses pas, oubliant le monde entier pour ne plus voir que ma blanche chérie. Quand mon âme seule était auprès d'elle, il y avait dans mes sentiments et dans mes pensées une angélique pureté que je ne retrouvais plus lorsque j'étais redevenu mon être complet.

Le soir de ce second jour, elle chanta, et je me blottis sur son sein pour écouter sa voix. Je l'ai dit, j'avais tout oublié, je ne prévoyais, je ne redoutais rien. Lorsqu'elle fut retirée chez elle, elle se tressa, avec un enfantillage enchanteur, des couronnes de chèvrefeuille qu'elle posa sur sa tête, et se fit, ainsi parée, de grandes révérences devant sa glace. C'était un spectacle digne d'envie que de la voir, demi-vêtue, le front chargé de fleurs, rire en dansant sur ses petits pieds roses.

Elle s'endormit; son sommeil fut inquiet; une sueur glacée mouillait ses tempes, ses mains s'agitaient convulsivement, pendant qu'elle semblait se débattre contre l'oppression d'un cauchemar; une expression d'épouvante décomposait son visage, et plusieurs fois elle cria mon nom.

Il était déjà tard lorsque sa mère entra chez elle.

— Es-tu souffrante, lui dit-elle en l'embrassant, tu parais fatiguée?

— Non, ma mère, répliqua Marguerite; mais cette nuit j'ai fait un songe affreux : j'ai rêvé que j'entendais une voix bien connue qui pleurait sous terre et qu'une autre voix répondait : Il est trop tard, tu ne reviendras plus!

A ces mots, le souvenir revint à ma mémoire. Il y avait bientôt soixante heures que j'avais abandonné mon corps; une vague terreur passa en moi et je pris mon vol. Le ciel était chargé d'orage; un vent lourd et chaud m'enveloppait comme l'haleine d'une forge; les oiseaux se réfugiaient dans les arbres; des corbeaux sinistres croassaient autour de moi; je me hâtais, je courais, je dévorais l'espace.

J'atteignis enfin le but de ma course, et bientôt j'allais pouvoir rassurer ma mère. Lorsque j'arrivai devant ma maison, deux spectacles inaccoutumés me frappèrent. Des hommes détachaient une tenture noire suspendue au-dessus de la porte et enlevaient de grands flambeaux de cuivre; à mes fenêtres ouvertes je distinguai des draps étendus. Que se passe-t-il donc?

Je me précipitai dans ma chambre; elle était en désordre et mon corps n'était plus sur mon lit bouleversé. Sur les tapis, j'aperçus un marteau, quelques clous, des linges ensanglantés, et un vase d'argent où trempait une branche de buis. Dans mon effroi je ne compris rien : à travers les appartements déserts je courus et j'entrai chez ma mère.

Oh! je n'oublierai jamais ce que je vis alors. Elle était

assise, affaissée sur elle-même, les yeux fermés, le visage pâle et les mains jointes; ses amis étaient à ses côtés; tout le monde pleurait.

Quelqu'un se pencha à son oreille et lui murmura des paroles que je ne pus entendre. Alors elle renversa sa tête en arrière, et s'écria avec des sanglots :

— Mon enfant! mon enfant! qui m'eût dit que tu devais mourir ainsi, si jeune et si cruellement!

Je compris alors; et l'horrible vérité se dévoila tout entière! Pendant l'absence de mon âme, on m'avait cru mort; on avait appelé les médecins; ils avaient longuement discuté, et s'étaient résumés en déclarant que j'avais succombé à une apoplexie foudroyante. Pour s'en assurer, ils firent l'autopsie et pratiquèrent à mon pauvre corps une grande ouverture par laquelle mon âme eût été forcée de s'échapper.

Un dernier espoir me restait; je volai, j'allai à l'église, au cimetière. Hélas! il était trop tard! Les dernières pelletées de terre venaient de résonner sur mon cercueil, et la foule s'écoulait tristement.

Je rentrai chez ma mère éperdu, accablé par un regret immense. Je pleurai mon imprudence et cette faculté maudite qui l'avait causée. Pendant plusieurs jours, absorbé par mon malheur, je restai immobile, contemplant avec désespoir cette douleur que j'avais fait naître.

Depuis quelques jours déjà j'étais mort pour tous, lorsqu'un matin la porte s'ouvrit et Marguerite se jeta dans les bras de ma mère. Je vis alors à quel point j'étais aimé, et quel trésor d'amour j'avais bénévolement perdu. Mon bonheur, mon beau bonheur était maintenant évanoui pour toujours!

Je fis un effort surhumain pour parler et faire comprendre mon invisible présence. Je voulais leur crier : — Ne pleurez plus, femmes chéries, ne pleurez plus. Je suis à vos côtés, invisible, mais toujours aimant; mon corps est parti, mais mon âme vous resté, jamais elle ne vous quittera. Je me partagerai entre vous deux, j'écouterai vos paroles sans pouvoir y répondre, mais vous me devinerez à l'atmosphère de tendresse que je répandrai autour de vous.

Mes efforts furent impuissants et je restai muet, invisible, impalpable; j'enviais le sort de mon corps qui dormait pour toujours et n'avait plus à souffrir. Je me sentais si malheureux que j'eusse voulu mourir, et je ne le pouvais pas, car j'étais en possession de mon éternité!

Voilà deux ans de cela, et depuis ce temps je fais partie de ces légions d'âmes voyageuses qui errent dans les espaces, sans forme et sans bruit, et qui demeurent inconnues dans les airs jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de les renfermer dans de nouveaux corps.

Pendant de longs jours, je fus sans courage, mon malheur m'avait brisé; à ma propre infortune, au regret déchirant d'avoir perdu celle pour qui j'étais mort et pour qui j'aurais dû vivre, au remords des souffrances que j'avais répandues sur tous mes amours, se joignait l'épouvante de l'avenir. Au milieu de ces douleurs, je pensais à Marguerite : — Eh bien, me disais-je, puisqu'il en est ainsi, puisqu'il m'est défendu de reparaître à ses yeux sous la forme qu'elle a aimée, je ne la quitterai plus, je marcherai dans son ombre et je dormirai sur ses paupières.

De ce moment, je donnai toute mon existence à ma

mère et à Marguerite. Je la voyais chaque jour croître en beauté, et je me désespérais.

A sa gracieuse pétulance avait succédé une mélancolie paisible ; bien souvent je l'entendis m'appeler en pleurant, et elle ne se doutait guère que c'était mon âme qui gémissait en elle. En effet, c'est en vertu du don d'ubiquité que nous avons, peut-être à notre insu, pendant notre vie, que nous sommes malheureux en amour et que nous regrettons les morts.

Lorsqu'on aime et qu'on est aimé, l'âme s'échange ; on donne à la créature chérie et on reçoit d'elle une portion égale du souffle divin qui nous anime ; nous sommes à la fois en nous et en elle, nous vivons dans son cœur comme elle vit dans le nôtre ; de cette sorte, la monade ravivée par ces éléments étrangers, fécondée par cette communion nouvelle, sent ses forces se développer, sa joie grandir, ses facultés s'élever, et alors l'être est heureux.

Mais lorsqu'un des amants, fatigué de tendresse, poussé vers d'autres jouissances par son inconstance naturelle, rappelle à lui la part de son âme qu'il a donnée, l'équilibre se trouve brisé chez celui qui aime encore ; un grand vide se fait en lui, il se sent dépossédé d'une partie de lui-même ; il est plein d'hésitations, de contractions, de troubles, de douleurs ; il souffre et connaît alors toutes les douleurs de l'amour malheureux, jusqu'à ce qu'il rentre en possession d'une portion d'âme qui remplace celle qui lui a été ravie.

Lorsque la mort a fait élection du corps que nous habitons, lorsque nous le rejetons pour ne jamais le retrouver, nous partons, laissant à ceux que nous avons

aimés sur terre la part de nous-mêmes que nous leur avions donnée pendant que nous vivions auprès d'eux, et c'est ainsi qu'ils gardent notre mémoire. Lorsqu'ils se souviennent de nous, c'est notre voix qui parle en eux, c'est l'écho du baiser que leur âme reçoit de la nôtre qui leur rappelle l'être qu'ils ont pleuré. Lorsque l'homme a des tristesses vagues et des aspirations profondes vers les choses inconnues, c'est son âme qui obéit instinctivement à l'appel d'une de ses parties emportées par la mort.

Nous-mêmes, nous emportons aussi les portions d'âme que nos amis nous ont données, et c'est cette agrégation de monades diverses qui servira d'éléments aux instincts nouveaux ou modifiés qui doivent agir en nous dans les créations futures. Donc, l'âme va toujours ainsi, à travers les existences qu'elle parcourt, s'échangeant, se complétant, s'irradiant, grandissant, et devient digne enfin de ces mondes rayonnants où nous devons nous absorber un jour.

Marguerite ne savait pas cela; elle ignorait qu'elle me portait en elle, et sa douleur accroissait la mienne.

Partout je la suivais; dans les bals où la conduisait sa mère; je me glissais sur ses pas, je voltigeais autour d'elle et je rafraîchissais de mon souffle ses épaules brûlantes. Ah! si elle avait pu savoir que souvent, sur les guirlandes de son jeune front, reposait l'âme de celui qu'elle regrettait! Parfois, j'allais me coucher au soleil dans le calice des fleurs, et je revenais vers elle tout chargé des parfums qu'elle aimait.

En hiver, je suis bien malheureux. Les arbres n'ont plus de feuilles et les fleurs sont mortes! Je ne sais où m'abriter. C'est à peine si quelque hâtif perce-neige

peut me donner asile; alors j'erre, je cours effrayé, cherchant un refuge contre les frimas, et je finis toujours par voler vers Marguerite. Souvent, lorsque je touche à sa demeure, lorsque je vais pouvoir me réchauffer à son haleine, un tourbillon de vent passe et m'emporte. Je ne peux lutter, sa force m'entraîne ; je me trouve en compagnie de mes sœurs les âmes en peine, et sur les ailes des ouragans je traverse des pays désolés, sous un ciel âpre et dur, parmi les pâles bruyères et les ronces déchirantes, dans les forêts mugissantes et sur les flots, où le matelot tremble et invoque Notre-Dame de Bon-Secours en entendant passer la rafale toute chargée de nos gémissements. Quelquefois je parviens à m'échapper; tout meurtri de la fureur du vent, bien loin de celle vers laquelle je tends toujours, je vais dans les campagnes, j'entre dans les fermes isolées, et je cours me cacher auprès de l'âtre, dans l'étroite retraite où le grillon chante en s'accompagnant des petillements du feu.

Ces supplices eussent peut-être duré pendant l'éternité entière si Dieu, dans sa pitié infinie, ne m'avait permis de vivre de nouveau parmi l'humanité. Cette nuit peut-être va s'opérer mon incarnation, et je profite d'une dernière grâce que Dieu a concédée à mes prières : je me hâte et j'écris mes mémoires, afin qu'ils servent de leçon aux imprudents de l'avenir.

Un soir, j'étais chez Marguerite lorsque sa mère entra. Elle lui prit la main, la baisa au front et lui dit qu'elle avait vingt ans, que le moment était venu de songer au mariage. A ces mots, la pauvre enfant baissa la tête et sanglota en prononçant mon nom.

Sa mère lui parla longtemps avec de douces remontrances : une douleur exagérée, un regret inutile ne devaient pas l'empêcher de prévoir l'avenir, et le souvenir de celui qui n'était plus ne pouvait porter obstacle à une union qui s'offrait avec toutes les conditions que recherchent les jeunes filles.

Marguerite hésitait; un combat se livrait dans son cœur que j'occupais encore; elle regardait sa mère sans parler; puis, enfin, se jetant dans ses bras :

— O ma mère, dit-elle, je vous obéirai !

Que dirai-je? tout fut conclu, et ce mariage fut décidé.

Elle fut froide d'abord et réservée avec son fiancé; quelque chose lui disait sans cesse : Souviens-toi! souviens-toi! Mais cet écho de ma pensée s'affaiblit peu à peu et finit par s'éteindre. Marguerite s'adoucit et se charma de cette nouvelle tendresse. Mon amour avait quitté son cœur, il n'y restait plus que comme un sentiment à demi effacé, ainsi que la chaleur qui persiste encore dans le nid lorsque déjà les oiseaux sont envolés.

Cet oubli me désespéra. Je n'avais pas réfléchi que toutes les blessures se cicatrisent, et que l'amour est comme le phénix qui meurt souvent et renaît toujours.

Au milieu des tourments de ma jalousie, une idée soudaine m'illumina. Ils allaient se marier, et peut-être obtiendrais-je de Dieu la permission de rentrer sur terre sous une forme adorée de Marguerite. Je montai moi-même porter ma prière au Seigneur, il avait été touché du long martyre qui avait si cruellement puni

mon imprudence, et il m'accorda la grâce que je demandais. Maintenant tout est prêt de finir, et demain il y aura dans les désespoirs secrets de l'espace une âme en peine de moins.

Je reviendrai aux yeux de Marguerite sous une apparence qui lui sera plus chère encore que je ne l'ai jamais été. Ce matin le prêtre a béni leur union ; et cette nuit, bientôt, dans quelques minutes, la porte de la chambre nuptiale retombera sur les deux époux. Alors commenceront ces doux mystères de l'alcôve que j'ai tant rêvés, que j'ai tant pleurés ; alors je serai là ; alors, Dieu me l'a promis, ils prendront mon âme entre deux baisers, et moi, qui ai tant aimé Marguerite, bientôt je serai son enfant !

Le manuscrit s'arrêtait là. Lorsque Jean-Marc eut terminé cette lecture, il reconnut qu'il était trop tard pour commencer son roman. Il ralluma son narguileh, et maintenant il croit avec ferveur à la transmigration des âmes.

1847.

FIN DE L'AME ERRANTE.

TAGAHOR

> E. . . . .
> Come l'araba Fenice :
> Che vi sia, ciascun lo dicè ;
> Dove sia, nessun lo sa.
>
> METASTASIO.

Autrefois, il y a bien longtemps, bien longtemps, un batelier vivait sur les bords du Gange; il s'appelait Tagahor et n'avait d'autre métier que de conduire les voyageurs d'une rive à l'autre du fleuve. Tout le jour il était accroupi dans une hutte d'herbes sèches qu'il s'était bâtie contre le tronc d'un figuier, et là il attendait que quelqu'un vînt à passer. Souvent il ne venait personne, et alors Tagahor demeurait immobile, regardant l'eau couler et se plaignant de sa destinée. Lorsque la nuit arrivait, il se levait, rangeait ses avirons recourbés, abattait le petit mât de bambous, roulait la voile de roseaux tressés, et s'en allait triste jusqu'à sa chaumière où nul ne guettait son retour.

Il était beau, il avait vingt ans et se sentait rongé par de singuliers ennuis. Un soir que le soleil se couchait, il tenait sa tête appuyée dans ses mains et laissait ses yeux errer autour de lui; les feuilles aiguës des cocotiers semblaient des dards de pourpre; un aigle du Malabar volait en poussant des cris; le Gange coulait avec fracas

et se ridait autour de quelques points noirs qui étaient des têtes d'alligators humant la fraîcheur des brises. En voyant tout cela, il éprouva une grande tristesse et il s'écria :

— Oh ! comme ils sont heureux ceux qui ne sont pas bateliers, comme moi, sur le bord des rivières ! Comme ils sont heureux ceux qui ont des éléphants pour aller à la guerre, et des palanquins où ils dorment en marchant ! Il y en a qui passent leur vie à chasser dans les forêts et qui trouvent en revenant des femmes très-belles qui les reçoivent sur des nattes de toutes couleurs ! Ils habitent dans des palais gardés comme des forteresses ; lorsqu'ils sortent, ils sont montés sur des chevaux superbes ; on les évente avec des plumes et on va devant eux en heurtant des cymbales et en chantant leur gloire. Moi, je n'ai rien, et mes bras sont insuffisants à ma vie ! O Brahma, quels crimes ai-je donc commis dans mes créations antérieures pour avoir mérité l'existence que tu m'as infligée ? Que ne m'as-tu fait riche ! que ne m'as-tu donné au moins de quoi repaître les désirs que tu as mis en moi ! O Brahma, pourquoi m'as-tu créé si malheureux !

Il resta quelque temps silencieux, engourdi dans son chagrin ; puis, se levant et descendant vers le fleuve, il fit ses ablutions, purifia ses vêtements en les trempant dans l'eau, et se prosternant, il invoqua le soleil :

— O soleil ! dit-il, tu es Brahma lorsque tu te lèves, Siva au milieu de la journée et Wichnou à ton coucher ! Tu es la pierre précieuse de l'air, le roi de la lumière, le témoin de toutes les actions des hommes ; tu es l'œil du monde et la mesure du temps. C'est toi qui règles

les jours, les nuits, les semaines, les mois, les saisons, les cycles et les éternités. Tu es le seigneur des neuf planètes; tu effaces les péchés de ceux qui t'invoquent; tu parcours sur ton char la grande montagne du nord qui a quatre-vingt-dix millions cinq cent dix mille yodjanas d'étendue. O soleil! exauce mes vœux et détruis mes péchés!

La nuit venait; quelques phalènes lumineux commençaient à voltiger; les iguanes rampaient sur les racines des arbres. Tagahor s'éloigna. Il marchait le long du Gange, répétant ses plaintes à demi-voix et foulant les longues herbes que le vent du soir courbait devant ses pas; tout à coup, dans le jour verdâtre du crépuscule, s'éleva une étrange apparition.

Du milieu des eaux sortait une forme lumineuse; c'était une femme; ses pieds reposaient sur un poisson reluisant et moiré qui poussait de l'écume par ses narines; une étoffe blanche ceignait ses reins, et, retombant par derrière jusque sur ses talons, laissait à découvert ses genoux arrondis et ses jambes entourées de cercles d'or. Sur sa poitrine nue se balançait un long collier de lotus rouges; à ses bras se tordaient des bracelets de coquillages. Ses yeux, qui regardaient fixement, étaient violet-foncé, et leurs teintes se dégradaient par d'imperceptibles transitions jusqu'au blanc le plus pur. Sa chevelure noire, tirée sur les tempes, s'épanouissait au sommet de la tête sous une couronne de joncs. Deux petits poissons d'or lui servaient de pendants d'oreilles; dans sa main gauche tremblait une étoile de feu.

Tagahor était tombé la face contre terre, et il entendit une voix qui disait :

« Tes lamentations ont monté jusqu'à moi; j'ai quitté le Veikonta, séjour bienheureux, où je dormais couchée aux pieds de mon père Wichnou, et je suis venue. Au ciel, on me nomme Mandakini ; aux enfers, Bhâgavati, et sur terre, Gangâ. Je suis la déesse du Gange. Tu m'as adorée avec ferveur ; jamais ta barque n'a glissé sur mon dos humide sans que tu n'invoquasses mon nom, et toujours tu m'as jeté l'offrande de tes plus beaux fruits. Maintenant que tu gémis et que tu maudis ton sort, je t'apporte la récompense de ta dévotion assidue et l'accomplissement de tes désirs. Tu veux être riche, tu le seras ; et ta fortune sera si haute que tu regarderas en pitié ceux dont tu enviais la puissance. Voici un talisman à l'aide duquel tu découvriras les trésors enfouis dans le sein de la terre ; c'est à toi que je le donne et non à d'autres, car il ne peut avoir de vertu qu'entre tes mains. Va donc maintenant, et n'accuse plus les dieux. Demain, tu trouveras d'incalculables richesses ; lorsqu'elles seront épuisées, ton talisman t'en montrera d'autres, et il en sera ainsi jusqu'à ce que ton âme abandonne ton corps. Adieu ; sache être heureux, car je ne reviendrai plus. »

Lorsque Tagahor se redressa, tout mouillé encore par les sueurs de l'épouvante, il aspira les senteurs pénétrantes d'un parfum qu'il ne connaissait pas. Il entendit les lentes cadences d'un chœur lointain, mais la vision avait disparu, et il ne vit plus que la nuit. Sa main, fermée avec force, tenait une sorte de médaillon en bois de çantal chargé d'ornements bizarres. Qui le lui avait donné? où l'avait-il pris? Il ne le sut jamais.

Il courut d'une haleine jusqu'à sa chaumière, poussa

violemment la porte, et, se laissant tomber sur sa natte de paille, il la baisa avec transport. Il avait le délire, il était fou. Il tournait et retournait son amulette, il la faisait danser entre ses doigts et jetait des cris en l'appuyant sur son cœur. Il s'agitait à grands pas dans sa pauvre cabane; il brisait en riant ses meubles de bois à peine dégrossi ; il parlait à voix haute et se sentait nager dans des espoirs sans bornes. Enfin, il allait donc pouvoir marcher dans la réalité de ses rêves. Lui aussi, il allait mener l'existence de ces radjas que souvent il avait vus passer au milieu de leurs esclaves. Pour lui, des bayadères danseraient pendant qu'il les regarderait en mâchant du bétel, et chaque jour, des brahmanes payés par lui offriraient de longs sacrifices, en priant les dieux de conserver son bonheur. Son bonheur! à quoi bon? En est-il d'autre que la richesse? et ses trésors devaient être inépuisables.

Il pensait aux femmes nombreuses qui charmeraient sa vie, aux repas remplis de musiciens, aux chasses retentissantes d'aboiements sonores, aux extases de ses longs plaisirs, et il cherchait les noms dont il appellerait ses éléphants. Tout à coup, en voyant un aviron qui soutenait le toit de branchages qui abritait sa tête, il se souvint qu'il était batelier, et il lui sembla qu'il y avait déjà bien longtemps qu'il ne l'était plus.

Il ne dormit pas ; mais il avait été secoué par ces si rudes émotions, qu'il se sentit épuisé ; il s'assit, et, tenant son genou entre ses mains, il s'engourdit peu à peu dans une somnolence pleine d'images. Il lui semblait qu'il était à la fois rameur dans sa pirogue et dominateur d'une partie de la terre. Alors il se réveillait en sursaut,

touchait son talisman suspendu à son cou, et riait en pensant qu'il avait pu un instant se croire encore misérable. Vingt fois il se leva pour voir si le jour venait, et jamais nuit ne lui parut plus longue. Le soleil surgit enfin et Tagahor sortit.

A peine eut-il marché pendant une heure qu'il s'arrêta ; un trésor reluisait à ses pieds, il se baissa pour le saisir, mais ses mains ne rencontrèrent que le sol, et il comprit alors qu'il avait la merveilleuse faculté de voir sous terre. Vite il se mit à l'œuvre, il creusa, et bientôt un monceau d'or et d'argent ruissela devant lui. Il s'y plongea les bras jusqu'aux épaules; il s'y baigna le visage ; il en fit des cascades qui sonnaient avec un bruit métallique charmant à ses oreilles. Il regarda et vit des lingots symétriquement rangés qui soutenaient une pyramide de perles et de pierres précieuses, de diamants et de monnaies de toutes sortes. Il voulut compter ses richesses, mais il ne le put pas, elles étaient trop nombreuses.

— O Ganga ! s'écria-t-il, merci, merci, je suis le plus heureux des hommes!

PREMIER ÉPISODE

Auprès de la ville de Cassy, que les infidèles nomment Bénarès, Tagahor fit bâtir ses demeures, et il donna à sa vie des magnificences que jamais il n'avait osé rêver. Ce n'était pas un palais, c'était presque une ville où s'agitait une population de serviteurs et d'esclaves.

Les pavillons qu'il habitait s'élevaient dans des jar-

dins; des portes d'ivoire, incrustées d'améthystes, roulaient sur des gonds d'or; des tapis en plumes de cygne couvraient des planchers en bois de cèdre; du haut des poutres de çantal se balançaient des lampes de saphir, et des rinceaux de pierreries noués et dénoués au plafond scintillaient sous les lumières comme un ciel étoilé. Des tissus de cachemire, lourdement drapés devant les fenêtres, se rattachaient à des cordelières de perles fines; auprès des coussins amoncelés s'étalaient des peaux de lion dont les yeux étaient des topazes, les dents des diamants, et les griffes du corail. Dans des cassolettes de vermeil, qui flambaient sans cesse, grésillaient l'aloès, les gommes de Sardja, les résines du bdellium et des parfums apportés de si loin qu'on ignorait le nom de leurs pays. Dans de grands vases de bronze se fondait lentement une neige odorante dont les émanations embaumaient et rafraîchissaient l'air; les murailles étaient vernies d'une laque particulière qu'avaient appliquée eux-mêmes des ouvriers venus des rives du fleuve Jaune.

Une porte en bois de fer, close par un secret que seul connaissait Tagahor, conduisait à une salle tout en lapis-lazuli. Il n'y avait d'autres meubles que sept réchauds, toujours allumés, et une énorme carapace de tortue polie dans laquelle reposaient une bêche, une pelle et une pioche d'argent à manche d'ébène parsemé d'opales: c'étaient là les instruments qu'il emportait lorsqu'il allait à la découverte d'un nouveau trésor; il ne pouvait faire moins pour cette bonne terre qui lui ouvrait des entrailles si généreuses.

A la façade de ce palais s'accrochait un balcon surmonté d'un toit recourbé et tout vêtu d'un pipos, sorte

de lierre gigantesque, qui l'avait embrassé et enveloppé de ses rameaux tortueux sous lesquels chantaient les bengalis. Un ouistiti, barbouillé de vermillon, gambadait, en secouant sa chaîne, auprès de quelques oiseaux de paradis apprivoisés qui picoraient des grains de riz assaisonnés de noix muscade.

Les jardins étaient si grands qu'il fallait trois journées pour en faire le tour; ils descendaient jusqu'au Gange par des degrés en marbre blanc sur lesquels des crocodiles familiers faisaient craquer leurs écailles en se chauffant au soleil. Il y avait des lacs énormes où nageaient des dorades et que battaient sans relâche les ailes des pélicans. Il y avait des forêts de tulipiers enlacés dans des lianes que le soleil ne pénétrait jamais, et des bois de tali-pat, arbre immense qui s'épanouit tous les cent ans avec un bruit terrible, en laissant éclore une fleur de trente pieds de long. Dans des bassins de porphyre croissaient des lotus de toutes couleurs, et sous des açokas et des magnoliers coulaient des sources où les gazelles venaient boire.

Dans un coin, derrière des rideaux de palmiers et de mimosas, s'élevait le palais des femmes; il était en carreaux de faïence et bâti à la mode persane: c'est là que vivaient les esclaves de Tagahor. Il n'en avait pas autant que Chrishna, qui en eut dix-sept mille, qui toutes se brûlèrent sur son bûcher, mais il en avait beaucoup et de tous les pays: des Javanaises, teintes de safran, ardentes et sentant bon, charmeresses de serpents et ne riant jamais; des Chinoises, aux pieds difformes, aux yeux retroussés, aux ongles démesurés couverts d'un étui de maroquin; des Arabes, dont les bras sont tatoués

de signes mystérieux et dont les seins pointus déchirent la tunique de laine; des négresses qui ont des colliers de coquillages, des pièces d'or dans leurs cheveux crêpus et des vêtements de soie jaune; des Indiennes: leur tête est parsemée de fleurs; trois perles noires scintillent à leurs narines; leurs pendants d'oreilles se balancent sur leurs joues; elles vont la gorge nue, toute chargée de chapelets précieux; elles ont de larges pantalons de mousseline; leurs pieds sont rougis de carmin; leur front est frotté de çantal, et lorsqu'elles marchent, on entend sonner les grelots de leur ceinture; des Persanes, dont les yeux sont si doux qu'on ne peut les voir sans pâlir; des femmes barbares, blondes comme les blés, brunes comme la nuit, rouges comme le cinabre, venues on ne sait d'où, amenées par des vaisseaux de forme étrange que conduisaient des hommes parlant un langage inconnu.

Plus loin, c'était la ménagerie; les lions, les jaguars, les ours hurlaient derrière leurs grilles en flairant les axis mouchetés qui paissaient l'herbe des prairies. Au milieu de mares immenses, des hippopotames nageaient en soufflant leur haleine retentissante. Des rhinocéros frottaient leur corne contre le tronc des palmiers, et des buffles, couchés dans la vase, ruminaient en regardant autour d'eux. Les grues, les hérons, les flamants, les cigognes, les cygnes, épluchaient leurs plumes, se baignaient dans les étangs ou chassaient les lézards qui gîtent le long des murs. Des fourmiliers allongeaient leur langue visqueuse; les tatous, caparaçonnés d'écailles, dormaient dans leur tanière; des babiroussas se battaient contre des sangliers qu'on nourrissait de fraises

musquées pour rendre leur chair délicate, et sur les arbres, les singes dansaient en poursuivant les toucans qui s'envolaient à tire-d'aile.

Dans les écuries hennissaient des chevaux si rapides qu'on ne les voit pas quand ils galopent; des onagres demi-sauvages et des zèbres à la crinière droite, au sabot étroit, qui traînent en se cabrant des chars chargés de panaches. Des éléphants, balançant leur trompe, agitaient en marchant les houppes de soie suspendues à leur poitrail. Des dromadaires dormaient sous les caroubiers; des mules, blanches comme le lait, arrachaient le foin des râteliers d'ébène, et les autruches, dont le pied lance des pierres en courant, fouillaient le sable de leur bec aplati.

Puis, c'étaient encore d'autres palais immenses et resplendissants. Il y avait loin de toutes ces magnificences aux misères de la hutte de roseaux, et Tagahor devait être heureux.

Trois cents poëtes célébraient ses louanges et le comparaient aux dieux. Une bande d'astrologues veillait chaque nuit et regardait le ciel pour y déchiffrer l'avenir des destinées qui devaient encore embellir son bonheur. Des relais d'esclaves, les plus agiles que jamais on ait vus, allaient, le pied toujours levé, chercher sur les cimes de l'Hymalaya la neige qui glaçait ses boissons exquises. Comme Vatsa-Oudâyana, empereur de Cosambi, il avait une garde de femmes tatares qui tiraient l'arc et lançaient le javelot. Quand il passait, on se prosternait dans la poussière, et on ne l'appelait plus que Maharadja : le grand roi.

Dans ses bains, des femmes de Bornéo, brunes comme

le café brûlé, odorantes comme les épices d'Éthiopie, frottaient son corps et pétrissaient sa chair de leurs mains molles et habiles. A ses repas, pendant que des venaisons farcies de grenades, de jujubes et de spondias; que des langues de faisans saupoudrées d'assa fœtida et piquées d'andropogon fumaient sur des plats d'or; pendant que le jus de l'asclepias, l'infusion des lillipés et la séve des palmiers se cristallisaient dans des coupes d'émeraude, on amenait des brindjaries et ils dansaient. Leurs troupes bariolées, jongleurs et musiciens, bondissaient à travers les salles, luttaient, se heurtaient en recevant des poignards aigus, rampaient, se disloquaient de cent façons, s'amoncelaient en pyramides, et disparaissaient au premier geste du maître.

Depuis plusieurs années, Tagahor vivait ainsi.

Un jour qu'enveloppé d'une longue robe d'étoffe d'argent parsemée d'abeilles en rubis, il était couché sur un amas de coussins, il frappa dans ses mains; une esclave parut.

— Coumbakarna, dit-il.

L'esclave sortit en courant et revint accompagné d'un homme vêtu d'une pièce de toile qui tombait de ses hanches jusqu'à terre. De sa chevelure rasée il n'avait gardé qu'une longue mèche nouée sur le sommet de la tête; un cordon, composé de trois fils de coton, passait de son épaule gauche à sa hanche droite; entre ses yeux se dessinaient deux lignes blanches et un trait rouge, ce qui est le nahman, signe distinctif des adorateurs de Wichnou. Ses coudes et ses genoux étaient enduits de bouse de vache desséchée. C'était le brahmane Coumbakarna.

Lorsqu'il entra, il se précipita vers Tagahor, inclina

le front jusque sur ses pieds, croisa les bras et attendit.

— Quelle heure est-il? demanda Tagahor.

— O Maharadja, les tambours viennent de battre quatre heures.

Tagahor se retourna sur ses coussins, étira ses membres en bâillant, se souleva à moitié et dit :

— Jouons.

On apporta un échiquier dont les pièces étaient d'aigues-marines et de turquoises.

Au bout de quelques minutes, il renversa pêle-mêle les éléphants, les chars, les rois, et regarda en riant la figure ébahie de Coumbakarna. Il enfonça sa tête dans un oreiller et sembla oublier que le brahmane était près de lui. Ses yeux erraient vaguement sans rien voir; une de ses mains pendait inerte et molle sur les tapis; l'autre, par un mouvement machinal, tortillait le cordon de diamants qui retenait sa chevelure.

— Oh! Coumbakarna, dit-il avec un grand soupir, je m'ennuie!

Le brahmane fit un bond.

— Toi, maître! toi, qui as tant de richesses que les sept îles qui composent l'univers peuvent à peine les contenir; toi, qui fais pâlir de jalousie Indra assis au milieu des étoiles; toi, dont les rois ne sont pas dignes d'être les serviteurs! toi, qui as tant de femmes et de si longs repas! que te manque-t-il donc et pourquoi t'ennuies-tu?

Tagahor, qui ne l'écoutait pas, reprit avec violence :

— Allons, cherche, invente quelque chose qui puisse me distraire.

— Veux-tu que je fasse apporter tes cailles de com-

bat? Ce matin encore, elles ont mangé les yeux de faisans qui doivent les rendre courageuses et cruelles; un éperon d'or est attaché à leurs pattes, et, si tu le désires, elles vont se déchirer devant toi.

— Non, dit Tagahor.

— Tes poëtes sont prêts à chanter ta gloire, ô Maharadja! au premier appel ils vont accourir, et pendant que tes bayadères les accompagneront sur le luth à sept cordes, ils diront des vers plus doux que la rosée et plus sonores que les trompettes d'airain.

— Tes poëtes sont plus insupportables que le cri des corbeaux, répondit Tagahor. Quand ils m'auront répété que je suis beau comme Chrishna et fort comme Rama, ils s'en iront satisfaits et me laisseront bâillant de leur musique et de leurs paroles.

— Alors, en chasse! en chasse! prends ton arc et tes flèches; monte sur Couroubournou, ton éléphant blanc favori; que tes esclaves t'accompagnent, que tes femmes te précèdent en dansant; que l'on jette des fleurs sous tes pas; que l'on fasse éclater des tintamarres autour de toi; que ton cortége se déroule aussi long que les replis du serpent Ananta qui porte le monde; va dans les forêts chercher les tigres qui errent parmi les bambous; sur tes chevaux rapides, poursuis les antilopes, ou sur tes chars, entourés d'étendards, attaque les ours effrayés de ton courage.

— Ah! répliqua Tagahor, cela me dérangerait et me fatiguerait.

— Eh bien! reprit le brahmane, puisque tu ne veux pas aller les trouver si loin, prends-les auprès de toi: donne tes ordres, et autour d'un jeune buffle on va lâ-

cher des lions, des tigres et des jaguars; ils combattront les uns contre les autres avec des hurlements plus profonds que le bruit de la mer, avec des dents plus sanglantes que celles d'Ouma-Cali lorsqu'elle vient de dévorer le géant Dourga. De son mufle fumant, le vainqueur fouillera les entrailles de sa proie et traînera avec ses griffes ses longs intestins dans la poussière; et toi, en haut de tes palais, sur tes terrasses ombragées de plantes inconnues, couché sur des oreillers de duvet, buvant des sorbets au jus de tamarin, les pieds appuyés sur quelque belle créature, tu les regarderas.

—Tu es fou, Coumbakarna; leurs mugissements m'assourdiraient les oreilles.

— Qu'on t'amène tes nains et qu'ils dansent avec tes esclaves les plus belles; tes yeux se réjouiront du charme des jeunes filles, et ta bouche rira de la laideur de tes bouffons.

— Crois-tu, dit Tagahor, que ce soit un spectacle bien curieux que de voir, pour la millième fois peut-être, sauter grotesquement des bosses et des membres contrefaits à côté de tièdes épaules et de beaux visages?

— Tes astrologues ont lu dans les astres; ils sont prêts à te raconter les merveilles que Brahma réserve à ta vie.

Tagahor leva les épaules et fronça le sourcil.

—Parmi tes brindjaries, se hâta de continuer Coumbakarna, il en est une qui sait parfois arracher un sourire à tes lèvres; elle va venir, si tu veux : tu la verras, vive et flexible comme les joncs inclinés sur tes lacs, se tordre aux sons d'un chant plus léger qu'un oiseau; tu la verras, debout, les bras levés, la tête renversée et le cou tendu, plier sous le poids des serpents qui l'enla-

cent et qui baisent ses lèvres humides; elle joutera avec des lynx moins souples qu'elle, de ses doigts elle ouvrira la mâchoire des léopards et enfoncera son front dans leur gueule béante, et ils se rouleront à ses pieds en frottant leur dos contre ses jambes avec un miaulement d'amour.

— Hélas! je l'ai déjà vue si souvent! répondit Tagahor.

— Viens alors, sors de ton palais, ô Maharadja; viens parcourir les bois ondoyants; viens respirer la senteur des feuilles; viens marcher dans l'herbe des prairies. Viens, on portera près de toi les insignes royaux : l'étendard, l'éventail, le parasol et le chowri, ce saint émouchoir qui est la queue d'une vache de Tartarie.

— A quoi bon aller voir des troncs d'arbres et ensanglanter mes pieds aux ronces des pâturages?

— Permets-moi d'appeler tes esclaves; ils te porteront à ton théâtre; tes comédiens s'empresseront et te réciteront les stances mélodieuses qui racontent les exploits de Hanuman ou l'enlèvement de la jeune Bhanoumati.

— Mes comédiens jouent mal, leurs vers sont mauvais et les musiciens ne soufflent pas en mesure; un de ces soirs je ferai jeter tout cela dans le Gange.

— Je vais faire frapper les tam-tams pour réunir toutes tes femmes; elles vont se hâter, et tu choisiras la plus belle parmi celles que tu ne connais pas encore; car, ainsi que ces dragons aveugles qui gardent des trésors, tu ne sais pas toutes tes richesses; ses deux bras entoureront ton cou, tu enfonceras ton visage dans sa longue chevelure, tu verras ses yeux s'éteindre et mourir sous

tes baisers. O Tagahor, crois-moi, c'est là qu'est le bonheur; tu dormiras, la tête doucement remuée par les mouvements de sa poitrine, pendant qu'elle veillera pour conjurer les songes d'égayer ton sommeil.

— O mon pauvre Coumbakarna, elles sont toutes les mêmes; leur tendresse n'est qu'obéissance, et je suis bien las de leurs extases amoureuses.

— Que faire donc? Veux-tu qu'on lâche un ours contre un de tes géants? ils lutteront tous deux, et peut-être daigneras-tu sourire si l'homme est étouffé!

— Pourrais-tu me dire, demanda Tagahor, lequel est le plus bête, d'un géant, d'un ours ou d'un brahmane qui ne peut même donner un bon conseil?

— Eh bien, maître, répliqua Coumbakarna, il faut reprendre la partie d'échecs que tu as interrompue tout à l'heure.

— Va-t'en, va-t'en! s'écria Tagahor; hors d'ici, toi qui ne peux rien pour moi; toi qui ne sais pas trouver un remède au mal qui me dévore. A quoi te sert ta science, ô brahmane, si elle te fait défaut du jour où je l'interroge? Laisse-moi, et je vais me livrer au seul plaisir que je connaisse maintenant.

— Et lequel, ô Maharadja?

— Je vais dormir!

Coumbakarna sortit. On avait remarqué son long séjour auprès du maître; aussi chacun l'attendait avec impatience. Lorsqu'il passa sous les galeries qui ceignaient la cour du palais, il fut entouré par une foule d'esclaves et de femmes; les questions s'entre-croisaient; tout le monde parlait à la fois.

— Allons nous prosterner et faire des sacrifices

pour apaiser les dieux, dit-il; on a jeté un sort au Maharadja.

Lorsque le brahmane se fut éloigné, Tagahor, resté seul, se souleva péniblement sur le coude et cria :

— Thorr!

Une sorte de rugissement adouci se fit entendre et une panthère noire parut. Elle marchait lentement, battant les tapis de son énorme queue, léchant ses babines et remuant ses deux yeux jaunes qui lançaient des étincelles de feu. Elle approcha de Tagahor, faisant le gros dos comme une chatte, couchant les oreilles et fermant à demi les paupières. Il lui passa la main sur la tête.

— Viens, ma belle, dit-il, viens près de moi; tu es toujours bonne et caressante, et je ne sais à quoi tient que je ne te donne en pâture les imbéciles qui m'entourent, à commencer par le brahmane Coumbakarna. Va, je te choisirai quelque beau tigre bariolé, quand viendra la saison de tes amours, et demain tu auras de gras antilopes dont tu boiras le sang tout chaud.

Il demeura quelques instants silencieux, enfonçant ses doigts sous les poils noirs de la panthère, et comme perdu dans ses rêveries.

— Thorr, ajouta-t-il bientôt, je voudrais dormir!

La gracieuse bête sauta derrière lui et se coucha sur le flanc; il étendit sa tête sur elle, poussa deux ou trois soupirs qui ressemblaient à des gémissements, et s'endormit.

Le lendemain de cette journée, Tagahor marchait seul dans une allée qui longeait le cours du Gange; un sable

fin criait sous ses pieds; on entendait au loin les kokilas qui chantaient sous les feuilles, le vent remuait la tige des palmiers. Il allait, poussant ses pieds l'un devant l'autre, les yeux immobiles et les lèvres crispées par un triste sourire; il prononçait parfois quelques mots à voix basse; enfin il s'écria :

— O Ganga! pourquoi ne dois-tu plus revenir? pourquoi me laisses-tu lutter contre des chagrins que je ne puis comprendre? Ne t'ai-je donc pas fait élever de riches pagodes où mes brahmanes prient jour et nuit devant tes statues d'or? J'ai fait mettre des yeux de saphir aux images de Siva qu'on adore à Cassy; j'ai offert à Wichnou le grand sacrifice de l'Ekyam; j'ai construit des temples à Brahma, et pourtant les dieux m'ont quitté! Que ne m'as-tu donné la pierre Tchintâmani qui exauce les vœux de celui qui la possède! C'est en vain que j'épuise les plaisirs; je retombe toujours au milieu de lassitudes énervantes et d'insurmontables affadissements! En vain j'élargis ma poitrine pour respirer à l'aise, l'air n'y pénètre plus. Je sens au dedans de moi d'âpres désirs pour des choses que j'ignore. Oh! qui me dira où il faut aller pour trouver ce qui me manque? qui apaisera tout ce qui pleure en moi?...

Sur le Gange, un batelier passait; sa pirogue d'écorces devançait le courant; assis, et maniant ses rames, il chantait. Tagahor le suivit longtemps des yeux, en se penchant pour écouter les derniers échos de sa chanson.

— Oh! dit-il, comme voilà un misérable qui est heureux!

Puis, le souvenir lui revint de ce qu'il avait été jadis;

ses yeux se gonflèrent de larmes et il poussa un rire éclatant.

Tout était beau autour de lui : le soleil faisait reluire l'émail des scarabées ; les lotus du fleuve s'inclinaient et se relevaient à chaque vague; des bruissements bourdonnaient sous les herbes ; la nature n'était que lumière et parfum ; mais il ne voyait rien. Il tressaillit à une pensée subite, se retourna vivement et avança à grands pas. Il franchit les degrés qui montaient à son palais et entra. Il appela ; on accourut. Tout ce qu'il avait refusé la veille aux conseils de Coumbakarna, il le voulait et on s'empressa.

Les bayadères dansèrent les danses qu'il aimait le mieux, il les renvoya ; ses nains, il les battit ; à coups de flèches il tua un lion qui, dans le combat, ne rugissait pas assez haut ; il étouffa ses cailles dans ses mains. Accroupi sur de larges carreaux, tenant par la peau du cou sa panthère, comme s'il eût voulu la lancer contre quelqu'un, il regardait avec des yeux fixes et pleins de colère ; tout le monde tremblait. Elle vint la brindjarie qui jouait avec des serpents et charmait des tigres, il la fit chasser. Longtemps il resta seul avec la plus belle de ses femmes ; mais lorsqu'elle sortit, elle pleurait, et les yeux du Maharadja ne s'étaient point adoucis.

Ses poëtes lui chantèrent un hymne qui le comparait au soleil ; par ses ordres, on en jeta une douzaine par la fenêtre, et le reste se sauva à grand'peine. Son géant fut fouetté de verges comme un enfant, et l'échiquier fut brisé sur la tête du brahmane Coumbakarna.

Lassé, irrité, vaincu, Tagahor s'élança dehors ; chacun le suivit en silence. Il parcourut les jardins, les

pâturages, les écuries, tous ses palais l'un après l'autre; arrivé dans la ménagerie, il s'arrêta.

Un esclave regardait en riant un chimpanzé qui grimaçait et se contorsionnait en grignotant des noix d'areck.

Dès que Tagahor l'aperçut, il se précipita sur lui :

— Tu ris, tu ris, misérable! tu oses rire! s'écria-t-il, tu t'amuses donc, toi?

Et le saisissant de ses deux mains, il le jeta dans une auge de porphyre où nageait un alligator. Le malheureux fit un effort pour en sortir; un coup de pied l'y repoussa. D'un bond, l'alligator fut sur lui; il le remua à grands coups de son long museau, et, ouvrant sa formidable gueule, il le prit par le milieu des reins; l'esclave se cambra, à demi ployé en arrière, l'œil blanc, la bouche baveuse, les muscles raidis, les cheveux droits et les dents serrées; on entendit un craquement sourd en même temps qu'un grand cri. Les femmes pleuraient, les hommes détournaient la tête; Tagahor regarda jusqu'à ce que tout fût fini, et puis il s'éloigna.

Chacun était consterné; on avait peur, et on se demandait à voix basse : Qu'a donc le Maharadja?

Ce qu'il a, le Maharadja? hélas! il l'a dit lui-même: il s'ennuie!

Bien vite il s'était jeté à travers les plaisirs, et quand il les eut tous usés, il sentit la vie se refermer sur lui.

Dans les temps qui suivirent son étrange fortune, ce furent des joies infinies et de continuels enivrements. Il ne se fatiguait de rien; tout était charme et nouveauté pour lui. Il s'émerveillait de son sort, et lorsqu'il se voyait entouré de ses magnificences, il se disait :

— Comment se peut-il qu'un batelier comme moi soit devenu un Maharadja?

Puis, peu à peu, insensiblement, il prit habitude de ces honneurs qu'on lui rendait. Il lui sembla, au milieu des splendeurs qui surchargeaient sa vie, que c'était chose naturelle; il avait perdu la mémoire de son existence d'autrefois. Lorsque, par hasard, son passé lui apparaissait, lorsqu'il se souvenait des pleurs dont il avait mouillé sa natte de paille, il se disait :

— Comment se peut-il qu'un Maharadja comme moi ait été batelier?

L'obéissance empressée de ses esclaves, la facilité de ses plaisirs, l'exécution immédiate de ses ordres, qui le ravissaient d'abord, devinrent une cause de langueur et d'ennui; sachant qu'il n'avait qu'à vouloir, il ne se donnait même plus la peine de désirer. A son insu, l'homme aime l'obstacle, et ses pieds ont moins de courage sur une grande route que dans le lit rocailleux des ravins desséchés.

Un pèlerin, qui depuis longtemps marchait par des chemins arides, traversa un jour un pays fort beau : il y avait des plaines, des rivières et de larges horizons. Il s'arrêta longtemps à regarder autour de lui; puis il s'agenouilla, adora les dieux et les pria de lui accorder la grâce de voir sans cesse et partout le même paysage; il fut exaucé et partit le cœur content. Il examinait chaque arbre dans ses moindres feuilles, chaque prairie dans ses plus petits brins d'herbe, chaque ruisseau dans son gravier le plus fin; mais bientôt il s'y accoutuma; toujours les plaines, toujours les bois, toujours les rivières, toujours les larges horizons reluisant tou-

jours sous le même soleil; il s'en lassa et finit par aller les yeux fermés, afin de ne plus voir cet insupportable spectacle qui précédait tous ses pas. Tagahor ressemblait à cet homme : les plaisirs qu'il préférait lui devinrent fastidieux; il s'ingénia pour en trouver d'autres, en trouva et s'en dégoûta.

Il ne s'expliqua pas ce qui se passait en lui, mais il comprit la monotonie de la vie et se désespéra.

SECOND ÉPISODE

Un soir que le soleil se couchait, Tagahor sortit seul dans la campagne; il avait encore ressenti une de ces ardentes colères qui étaient comme la résultante de ses lassitudes, et il s'en allait pour se fuir lui-même. Il marcha au hasard, laissant ses pieds le conduire, et murmurant tout bas une chanson qu'il disait jadis, lorsque ses avirons vigoureux fendaient les eaux du Gange. En était-il donc arrivé au regret de cette vie qu'il avait tant déplorée? Je l'ignore, mais je sais que ce soir-là il lui venait de vagues ressouvenances de murmures de flots gazouillant contre les flancs d'une barque, de bruit de vent dans une voile, et de bonnes heures passées au soleil en regardant voler les cigognes.

Il erra longtemps, jusqu'à une grande chaumière qu'il aperçut au coin d'un bois. Son toit de feuillage s'appuyait sur des murailles de bambous; le seuil de la porte était enduit de chaux et de bouse de vache. Une calebasse pleine d'eau attendait, auprès d'un banc de pierre, que les oiseaux vinssent y boire, et des corbeaux

mangeaient le riz et le lait caillé qu'on avait jetés en offrande aux dieux domestiques.

Tagahor reconnut la maison d'un brahmane. Il regarda, et dans l'intérieur il vit un homme accroupi sur une peau de gazelle, la seule, avec celle du tigre, qui ne communique point de souillure. Il lisait et désenfilait avec rapidité les planchettes de son livre; parfois aussi il prenait une feuille de palmier de Ceylan et écrivait dessus avec un poinçon. Il soufflait en mesure comme les gens profondément absorbés; il ne tournait pas la tête et poussait par moments un petit cri de contentement.

Tout à coup, il leva les yeux au ciel en mordant doucement son doigt, et comme cherchant à ressaisir une pensée qui lui échappait. Son regard brillait; sa bouche était souriante. Tagahor entra et lui frappa sur l'épaule.

— Oh! s'écria le brahmane en se retournant brusquement; que me veux-tu donc pour me déranger ainsi?

— Je voulais te demander, dit Tagahor, pourquoi tu parais si heureux?

— J'allais peut-être découvrir, répondit le brahmane en passant le doigt sous le lacet qui tombait de son épaule à sa hanche, pour quel motif notre cordon brahmanique s'appelle *yegnopavita* en sanscrit, *dhandhiam* en tilinga, *punoul* en tamoul, et *djenivara* en kanéda.

— Et que t'importe? dit Tagahor.

— Il m'importe de le savoir.

— Et pourquoi?

— Pour ressentir le plaisir de l'avoir appris!

Tagahor se mit à rire.

— Oh! ne ris pas, reprit le brahmane, voilà déjà long-

temps que je cherche; j'ai passé bien des nuits à réfléchir, le front appuyé sur mon genou, et ce sera le plus beau jour de ma vie celui où je pourrai dire enfin : Je l'ai trouvé! Jamais, depuis vingt ans au moins, je ne me suis heurté contre de si grandes difficultés.

— Depuis vingt ans! dit Tagahor surpris; ne te lasses-tu donc pas de travailler toujours?

— Me lasser, par Ganésa! me lasser! Mais tu ne connais donc pas les joies immenses qui s'épanouissent au dedans de celui qui prépare son œuvre, la poursuit lentement, la dirige ferme et droite à travers les obstacles, et finit par la conduire au but?

— Mais enfin, demanda Tagahor, où t'a mené cette persévérance?

— A faire de merveilleuses découvertes, s'écria le brahmane rayonnant d'enthousiasme. C'est par moi qu'on a su le nom, si longtemps incertain, du dernier des sept éléphants qui portent l'eau dans leurs trompes aux quatre nuages chargés d'arroser la terre; à force de soins, j'ai pu savoir que le bois des cinq flèches que Roukmi lança contre Chrishna avait été cueilli parmi les roseaux qui croissent sur les bords du Saraswati ; et c'est moi, le premier, qui ai trouvé l'origine de la rivière Aswasakri : dans l'armée de Cala-yavana, que consumèrent les yeux de Moutchoukounda, si imprudemment réveillé, il y avait tant d'animaux, dromadaires, éléphants, chevaux, onagres, ânes et mulets, et leur sueur, sous le soleil, fut si abondante qu'elle changea en lac une plaine où ils avaient séjourné; le lac s'écoula à travers les montagnes et devint l'Aswasakri.

Tagahor était silencieux; il enviait, sans trop la com-

prendre, la vie de ce pauvre savant qu'il voyait si heureux.

— Mais, demanda-t-il au bout de quelques instants, quand tu auras épuisé la science, que te restera-t-il?

— La science, répondit le brahmane, est inépuisable comme la source sacrée du Gange qui jaillit des pieds de Wichnou pour aller tomber sur la tête de Siva. On userait, à étudier, trois éternités de Brahma, qu'il resterait toujours quelque chose à savoir.

— Tu es satisfait de ton sort?

— Je ne le changerais contre celui de personne, répliqua le brahmane; ma vie est la plus douce qu'il soit au monde. A quelque distance d'ici vit un homme à qui les dieux ont tout donné; il n'a pas un désir qu'il ne puisse réaliser, pas un vœu qui ne soit accompli; sa parole fait trembler les cœurs les plus hauts; eh bien! malgré ses richesses, malgré ma pauvreté, je me crois plus heureux que lui.

— Je suis cet homme, dit Tagahor.

— Ah! reprit le brahmane; le bruit de tes fêtes m'a troublé bien souvent.

— Pardonne-moi, répondit tristement le Maharadja; moi aussi je cherche, mais je cherche en vain. Quel bonheur, ajouta-t-il, trouves-tu donc à apprendre?

— Je te l'ai déjà dit; le bonheur d'apprendre, c'est le plus grand qu'on puisse éprouver sur terre.

Tagahor s'éloigna, plein de trouble et d'irrésolution. Le lendemain il était plus calme et il se disait :

— Peut-être le brahmane a-t-il raison; peut-être la science comblera-t-elle le vide qui se creuse chaque jour dans ma vie; peut-être est-ce cela qui doit me

rendre heureux? O fille et femme de Brahma, ô Saraswati, déesse de l'instruction, s'écria-t-il, je te bâtirai un temple de porphyre, si tu veux endormir les chagrins qui me rongent.

De ce moment, sa vie changea. Il s'entoura de tout ce qu'il put rencontrer de savants et il se mit à apprendre. Ses palais devinrent silencieux; les musiques se turent, les danses cessèrent et on ne marchait plus que sur le bout du pied.

Il prit un grand charme à cette existence nouvelle qui tout d'abord l'avait fatigué. Il triompha vite de ses premières lassitudes et il entra dans la science. Tout le jour, il appuyait dans ses mains sa tête penchée sur des livres, et le soir il montait au sommet des tours afin de suivre le cours des astres. Il se plongeait avec ardeur dans d'âpres études et il voyait s'étendre devant lui des perspectives merveilleuses qu'il ne soupçonnait pas.

Il remarqua promptement l'ignorance de son favori Coumbakarna, qui n'était bon qu'à jouer aux échecs ou à manger les restes des sacrifices; il le laissa retomber dans la foule de ceux qu'il ne connaissait pas, et il appela près de lui Bacoulavali, le brahmane qu'un soir il avait interrogé. Des esclaves, choisis parmi les plus habiles, parcouraient la terre, chargés d'or, et sur des chevaux rapides; ils achetaient les manuscrits précieux, découvraient des savants, inaccessibles jusqu'à ce jour, et les envoyaient à Tagahor. Il lui en venait de chaque coin du monde : philosophes du grand empire de Tchoug-Koué, mages de l'Aderbaïdjan, rabbins de Palestine, devins de la Chaldée, docteurs sabéens, hiéro-

laotômes des sanctuaires d'Égypte, hiérogrammates de Memphis, qui portent le dieu Thôt tatoué sur la poitrine; généalogistes arabes, incantateurs de l'Hymalaya, magiciens d'Abyssinie, brahmanes du Sind et du Gange accouraient en foule auprès du Maharadja.

Souvent il les faisait disputer devant lui; c'étaient alors des cascades de paroles, des citations retentissantes du Talmud, des Vedas, du Zenda-Vesta, du Chou-King; des colères d'enthousiasme et des ironies de pitié. Parfois on s'arrachait bien un peu quelques poils de la barbe; un jour même on abandonna l'argumentation, on se prit corps à corps, on se heurta longtemps, et Tagahor fut forcé de se jeter au travers de la bataille pour séparer les deux partis; mais quelle que fût l'issue de la discussion ou du combat, chacun s'en allait en se glorifiant toujours de la victoire.

Quant à lui, il travaillait, et Bacoulavali ne se tenait pas de joie en voyant la ferveur de celui qu'il avait converti. Il allait en avant avec une avidité singulière; on s'épuisait à le satisfaire et jamais il ne se sentait rassasié. Quelque chose criait toujours en lui et il croyait le contraindre à se taire en le gorgeant d'érudition. Lorsque, la nuit, les esclaves qui veillaient voyaient une lampe de saphir brûler en se balançant à son triple chaînon d'or, ils disaient entre eux :

— Parlons bas, voilà encore le Maharadja qui travaille! Ses joues pâlissent, ses yeux se cavent, son front se ride à toujours vivre ainsi, lisant à demi-voix dans des livres que nul ne comprend. Qu'a-t-il donc? Ses éléphants déjà ne savent plus chasser le tigre; ses femmes s'allanguissent d'amour et ses bayadères ont oublié

leurs chansons! Ah! si j'étais comme lui, je serais plus heureux qu'un dieu et je me divertirais sans relâche jusqu'au jour de la mort.

Parfois, il partait suivi de ses docteurs, et tout en devisant avec eux des choses sublimes de la nature, il voyageait jusqu'à ces montagnes de granit contre lesquelles des générations entières se sont usées pour y creuser des temples souterrains. Là, il écoutait les récits merveilleux que lui faisaient les brahmanes, et sur des bas-reliefs de cent pieds de haut il déchiffrait la transformation des êtres et l'histoire des dieux; puis il revenait en ses demeures, où l'attendaient de nouveaux savants, arrivés pendant son voyage, et il reprenait ses études et ses méditations.

Cela dura trois ans.

Alors, et sans qu'aucune cause manifeste fût venue changer sa vie, il sentit graduellement s'affaiblir en lui cette soif de savoir qui l'avait tenu haletant. En apparence, il était toujours le même; accroupi sur ses coussins du Thibet, tout le jour il épelait les livres des langues oubliées; mais ses yeux lisaient machinalement, ses lèvres prononçaient des mots dont il n'avait pas conscience, et son esprit s'envolait bien loin sur les ailes de la rêverie. Où allait-il? Eh! que sais-je! vers les étoiles, vers les mondes ignorés, vers le gouffre sans fond des réalisations impossibles.

Il voulut lutter, mais ce n'était pas un découragement passager comme il l'avait cru, et cette fois encore il devait succomber. En vain il variait ses travaux, en vain il appelait à ses côtés ses familiers les plus instruits, ceux dont les paroles auraient soulevé les lourdes pau-

pières du dieu du sommeil; de jour en jour il se retrouvait plus énervé, plus éteint.

Lorsque, au temps de ses premières lassitudes, il causa avec Bacoulavali, il ne comprit qu'imparfaitement les motifs de son bonheur; mais il le voyait satisfait de vivre, et il pensa naïvement que lui-même il deviendrait heureux en faisant comme lui. Alors il se mit à l'œuvre et il prit pour une *vocation* les ardeurs d'une curiosité nouvelle. Dans le plaisir qu'il ressentait à chaque pas qu'il faisait dans cette voie où jamais il n'avait marché, il crut voir le bonheur et il se trouva content; mais lorsque, à force de la satisfaire, cette curiosité se fut émoussée; lorsque ce plaisir, qui était toujours le même, quoique sa cause fût rarement semblable, se fut souvent renouvelé, il retomba malgré lui, fatalement, dans ce vague malaise qui déjà une fois l'avait tant fait souffrir.

Maintenant, il avait beau s'irriter de sa faiblesse, se raidir contre lui-même et rappeler sans cesse ses idées errantes, il était forcé de s'abandonner aux molles langueurs qui l'envahissaient. Ses mains sèches et gonflées ne tenaient plus qu'avec peine son poinçon à écrire, ses membres avaient perdu leur vigueur, ses yeux se fermaient et sa tête appesantie tombait sur sa poitrine. Ainsi que ces baigneurs qui voient venir autour d'eux le flux de l'Océan, et qui sont sans force devant l'accroissement insensible de chaque vague dont la nappe immense finit par les couvrir, il sentait au dedans de lui-même monter lentement, mais sans pitié, le flot toujours croissant d'un insurmontable ennui.

Un matin que Bacoulavali commentait un passage

obscur de l'*Adarvena-Védam*, touchant les sortiléges et les sacrifices humains, Tagahor bâilla en étendant les bras, et dit :

— Assez, Bacoulavali, je me soucie fort peu de tes explications, qui, pour être fort savantes, n'en sont pas moins fastidieuses; jouons plutôt une partie d'échecs.

Le brahmane terrifié s'éloigna sans parler.

Tagahor resta longtemps immobile, cassant machinalement entre ses doigts les planchettes d'un manuscrit unique. Enfin, il inclina son front chargé de peines et se prit à pleurer en disant :

— Hélas! hélas! je ne serai donc jamais heureux!

Il se leva, descendit lentement les escaliers de marbre, regarda pendant quelques minutes deux perruches blanches qui glapissaient en hérissant leurs plumes, et pénétra dans les jardins.

Un homme vint au-devant de lui; sa barbe brune, luisante et parfumée, était frisée en anneaux étroits et allongés; une tiare ornée de pierreries brillait sur sa tête; les amples draperies d'une robe blanche traînaient jusque sur ses pieds enfermés dans des brodequins de pourpre semés de paillettes d'or. C'était le mage Nizraïm Zeratochtès.

— Salut, dit-il en portant les mains à son front; tu es triste, Maharadja, et tes yeux rougis semblent avoir pleuré.

— Oui, répondit Tagahor, je suis triste et mes yeux ont pleuré; je souffre et j'ignore la cause de mon mal.

— As-tu donc rencontré quelque difficulté si grande que tu n'aies pu la surmonter? reprit le mage. Alors,

réunis les savants, et peut-être pourrons-nous t'apporter la lumière que tu cherches.

— Non; nul obstacle ne m'arrête, et depuis longtemps je sais vaincre le doute des interprétations difficiles.

— Qu'as-tu donc alors? demanda Zeratochtès.

— Je ne sais pas, répondit Tagahor.

Ils marchèrent quelque temps côte à côte, silencieux et broyant sous leurs pieds les coquillages qui parsemaient l'allée. Tout à coup, Tagahor se retourna vers le mage et lui dit :

— O Nizraïm, pourquoi ne suis-je pas heureux? mes richesses sont incalculables!

— Les richesses, ô Maharadja, répondit le mage, ne savent procurer que des joies insuffisantes; mais elles servent à convaincre celui qui les possède qu'elles ne peuvent réaliser que des désirs incomplets.

— Comment cela? dit Tagahor.

— Tes trésors sont immenses, il est vrai, reprit Zeratochtès, mais si prodigieux qu'ils soient, te donneront-ils les ailes de l'oiseau ou la souplesse des léopards? Pourras-tu aller voir les mondes merveilleux qui s'agitent dans les étoiles? Pourras-tu te rendre invisible et traverser l'espace sur un rayon de soleil? Pourras-tu descendre jusqu'au fond des mers et errer dans ces forêts d'herbes salées où rampent des monstres ventrus?

— C'est vrai, dit Tagahor; mais la science ne peut-elle donc pas donner le bonheur?

— La science, répondit le mage en souriant, n'est bonne qu'à prouver aux hommes leur inépuisable ignorance.

— Mais que faut-il donc faire pour être heureux? demanda Tagahor.

— Mourir, répondit Zeratochtès.

— Mourir! s'écria le Maharadja.

— Oui, reprit Nizraïm en passant les doigts dans sa barbe; vivre sage et mourir jeune pour aller vite dans les paradis, goûter des félicités suprêmes et s'absorber dans les splendeurs d'un dieu!

Tagahor baissa la tête et ne répondit pas.

Au coin d'une futaie de lataniers, un magicien d'Abyssinie traçait sur le sable des figures cabalistiques. Il était serré dans un étroit caleçon blanc; deux plumes rouges de perroquet sortaient droites de ses cheveux crépus; à son cou pendaient de gros chapelets de verroterie bleue qui s'entre-choquaient sur sa peau noire; auprès de lui se tenait Bacoulavali, qui le contemplait attentivement.

Dès que Tagahor eut aperçu le brahmane, il marcha vers lui avec colère et s'écria :

— Toi aussi, tu m'as trompé; ta science est plus creuse qu'un bambou desséché! ta science est un mensonge inutile qui n'a fait qu'aigrir mes douleurs au lieu de les calmer; va-t'en donc, je n'avais pas besoin que tu vinsses jeter de nouvelles tristesses dans ma vie.

Bacoulavali le regarda avec stupeur; deux larmes tombèrent de ses yeux. A cette vue, la fureur de Tagahor s'apaisa.

— Va, mon pauvre brahmane, reprit-il avec douceur, retourne dans ta chaumière et quitte un misérable qui ne sera jamais heureux. Tu as fait ce que tu as pu pour me guérir; mais il y a des volontés supérieures sous lesquelles nous devons fléchir. Va, emporte avec toi tous

ces livres que tu admires tant et qui n'ont rien pu pour moi.

— O Maharadja, dit Bacoulavali en sanglotant, tu es plus grand que le mont Mérou; tu es plus généreux que les pluies du printemps!

TROISIÈME ÉPISODE

C'était pendant le mois brûlant de Sravana; une chaleur éclatante allanguissait les arbres et buvait les rivières. Dès le matin, Tagahor se faisait porter dans une sorte de rotonde souterraine, construite en marbre blanc, qu'éclairait une demi-obscurité. L'air n'y arrivait qu'à travers des faisceaux de joncs mouillés; sur le pavé s'élevait une couche de poudre de çantal, haute d'un demi-pied et bonne à prévenir les fièvres. Mâchant du bétel, trempant ses lèvres à des neiges savoureuses, il restait là de longues heures, couché sur un lit de maroquin, et ne regardant même pas les dix femmes qui, montées sur des escabeaux en bois de rose, l'éventaient avec des plumes de paon.

Un jour qu'il était là, triste comme toujours, une jeune fille entra; elle marcha vers lui, et fit le salut sachtanga qui ne se fait que devant les rois ou les brahmanes solitaires. Elle s'étendit de toute sa longueur, les genoux, la poitrine, le front dans la poussière et tendant ses bras au-dessus de sa tête.

— Relève-toi, dit Tagahor.

Elle se dressa debout par un mouvement rapide et se tint droite, les bras pendants et la tête haute.

— Es-tu le Maharadja ? demanda-t-elle.

— Oui, répondit Tagahor.

— Eh bien ! je viens me plaindre à toi. Hier, je retournais à ma cabane en rapportant l'eau que j'avais été puiser au Gange; un de tes esclaves passa, brisa mon vase et m'appela fille de chienne. Je le menaçai de venir te prier de le punir, et il me répondit : « Si tu oses mettre les pieds dans les palais du maître, je te fouetterai de verges et te couperai les cheveux. »

— Ah bath ! dit Tagahor, quelque querelle d'amour?

— Maharadja, s'écria la jeune fille en reculant, prends garde ! La vierge Annoussoya était moins pure que moi, et nul homme n'a encore touché mes lèvres.

Tagahor se prit à rire.

— Bien, ajouta-t-elle en baissant la voix avec des notes profondes ; bien, Maharadja ; insulte-moi aussi, tu es digne de ton esclave et ton esclave est digne de toi !

Et elle sortit en laissant tomber sur lui un regard si hautain qu'il en fut troublé ; mais cela ne dura pas, et bientôt il repartit pour les régions étranges que depuis longtemps habitait son esprit.

Déjà il avait fait bien des voyages imaginaires, lorsque ses yeux s'arrêtèrent devant lui. Sur le lit de poussière odorante qui couvrait les dalles, il distingua deux empreintes creuses, légèrement arrondies et semblables à l'intérieur d'une coupe : c'étaient les seins de la jeune fille qui, en s'appuyant sur la poudre de çantal, y avait dessiné leur forme. Il regarda cette trace que la jeunesse et la beauté avaient laissée là, nonchalamment d'abord, puis avec une sorte d'instinct irréfléchi, et, sa curiosité

s'éveillant peu à peu, il se pencha pour la voir de plus près. Il l'examina longtemps sans pouvoir en détacher ses yeux et comme fasciné par elle ; il fouilla sa mémoire et y retrouva les gestes, les paroles, l'accent, la senteur de la jeune fille, et il regretta de ne l'avoir pas attentivement considérée. Il se souvint que lorsqu'elle se releva, les muscles de ses reins saillirent puissamment, que son dos se rida de plis longs et doux, et qu'elle avait deux petites fossettes auprès des épaules. Il se rappela aussi qu'un de ses bracelets glissa en bruissant et sonna sur son poignet.

Il roulait entre ses doigts les grains du chapelet en lapis qui pendait à son cou, et il demeurait absorbé dans une contemplation avide à laquelle son souvenir donnait une ardente intensité. Il sentit, pour la première fois peut-être, une poignante émotion remuer ses entrailles; il voulut s'en distraire, et il ordonna à une de ses femmes de chanter pendant qu'une autre l'accompagnerait sur la flûte à dix trous.

Ce fut en vain ; une invincible attraction enchaînait ses regards et les poussait toujours vers cette empreinte qui lui paraissait encore tiède. Ce murmure de voix que soutenaient des modulations sonores, et qu'il entendait sans l'écouter, berçait sa pensée et lui ramenait plus distincte l'image de la jeune fille. Il la revit debout, penchée sur la hanche et tournant la tête pour lui jeter toute la colère de ses yeux ; une fleur rouge d'açoka tremblait parmi ses cheveux noirs. A force de se la représenter, elle qui la première avait osé lui parler avec hauteur, à lui, le Maharadja, il fut pris d'un impérieux besoin de la revoir à l'instant, tout de suite.

Il frappa dans ses mains :

— Vite, qu'on parte! cria-t-il aux esclaves qui accoururent ; cette jeune fille qui est venue tout à l'heure, qu'on la retrouve, qu'on la conduise ici, et malheur à vous si elle ne vient pas!

Tagahor attendit jusqu'au soir, et ses esclaves rentrèrent seuls. Il fit rechercher, trouver et dévorer par des chiens celui qui avait insulté celle qu'il ne se consolait pas d'avoir laissée partir. Le jour suivant, on se remit en quête; à chaque bruit qu'on entendait, Tagahor croyait qu'elle allait paraître; il envoyait d'autres esclaves regarder si on ne la verrait pas venir; mais elle ne vint pas et il fut désespéré.

C'était, depuis qu'il était riche, le premier obstacle contre lequel sa volonté se brisait, et sa colère en montait si haut que chacun tremblait autour de lui. Maintenant il n'avait plus qu'une pensée : la voir à tout prix et le plus tôt possible. La nuit même, lorsqu'il se réveillait, il éprouvait au cœur des contractions violentes; ses tempes battaient avec force; ses paupières brûlaient ses yeux, et il espérait qu'il la verrait le lendemain; mais le lendemain se passait sans elle.

Enfin, un soir qu'on dansait devant lui, elle parut; elle s'arrêta sur le seuil de la porte.

— Maharadja, s'écria-t-elle, tes esclaves viennent de me saisir et de me traîner jusqu'à toi!

— Oh! ne parle pas, ne parle pas, dit Tagahor avec angoisse; laisse-moi te regarder.

Elle était debout ; les lignes onduleuses de son corps s'arrondissaient sur ses épaules, se creusaient à ses reins, rebondissaient sur ses hanches et disparaissaient dans

de larges pantalons de mousseline qui sortaient d'une ceinture d'argent et se nouaient au-dessus de ses chevilles. Autour de ses pieds, roses de carmin, sonnait un collier de grelots. Elle allait la poitrine nue; entre ses deux seins, dont la forme avait ravi Tagahor, se dessinait un lotus bleu. Ses cheveux, noués avec des fleurs sur le sommet de sa tête, retombaient en grappes sur sa nuque charnue. Sa peau était de couleur café au lait; ses sourcils, nettement tracés, ombrageaient ses yeux allongés, bruns et bordés d'antimoine; son oreille était si petite qu'on la voyait à peine; le bourrelet rouge de ses lèvres épaisses, lorsqu'il s'entr'ouvrait, faisait briller des dents fines, blanches et serrées. Sa taille ployait; et lorsqu'on voyait la souplesse de ses bras on frissonnait en pensant à la douceur de ses embrassements.

— O jeune fille, dit Tagahor en lui prenant la main, sais-tu ce que j'ai souffert depuis que tu m'es apparue? ton image n'a pas cessé d'habiter mon cœur, et j'ai pleuré en songeant que peut-être je ne te reverrais plus. Mes esclaves ont passé les jours et les nuits à te chercher; je les faisais battre de verges, parce qu'ils ne t'avaient pas trouvée. Celui dont tu es venue te plaindre a été mis à mort, et tous, si tu veux, vont périr sur un signe de tes yeux. Écoute-moi : tu m'as révélé des émotions que j'ignorais; j'éprouve des fatigues qui me brisent, et parfois aussi des ardeurs extraordinaires; tout m'ennuie, tout me lasse; seule, ta pensée remue mon âme; j'ai besoin de toi, je t'aime! et, si tu me repousses, je serai tout à fait malheureux.

Elle ne répondait pas; son visage était pâle; sa main tremblait dans celle de Tagahor.

— Comment te nommes-tu? demanda-t-il.

— On m'appelle Mammoëly.

— Eh bien, Mammoëly, reprit-il à voix basse, veux-tu rester avec moi?

— Je le veux bien, fils d'Indra, répondit-elle en levant les yeux vers lui.

— Sortez tous, cria Tagahor à ses danseurs qui s'enfuirent; et, s'élançant vers elle, il la saisit et l'emporta dans ses bras en poussant un cri de joie.

Le lendemain, au soleil levant, il était debout sous le grand lierre de la véranda; il regarda les écharpes d'or qui se déployaient à l'horizon; il aspira une large bouffée d'air.

— Enfin, enfin, s'écria-t-il, je suis heureux!

Il s'abandonna en aveugle au torrent d'amour qui l'entraînait et ne quitta plus Mammoëly. Ses joailliers travaillaient sans cesse à façonner quelques ornements pour la nouvelle venue, dont les poëtes chantaient les grâces; lui-même il lui attacha aux bras des bandelettes sur lesquelles des brahmanes fameux avaient écrit des prières afin d'éloigner d'elle les maléfices, les maladies et la morsure des serpents.

Il avait enfin ressaisi l'espérance, et il trouvait maintenant qu'il faisait bon de vivre; plus de soucis, plus de tristesse. A cette heure, il était tout entier aux joies d'être aimé par celle qu'il aimait, et les richesses, qu'il avait tant appelées, ne lui paraissaient bonnes qu'à prévoir et à réaliser les désirs de Mammoëly. Il souriait à tous les étonnements qui la surprenaient dans ce monde nouveau dans lequel elle vivait; en effet, elle avait un peu peur lorsque, parmi les jardins, elle se promenait

sur un chariot d'or traîné par six grandes lionnes plus douces que des gazelles.

Ils étaient toujours ensemble, retirés, seuls; nul ne les voyait plus; ils semblaient avoir oublié que d'autres êtres existassent au monde. Souvent on apercevait des formes enlacées qui passaient lentement et se perdaient sous les platanes: c'étaient eux. D'autres fois on entendait le son d'un luth et une voix vibrante qui disait des mots d'amour. c'était Mammoëly qui chantait, couchée aux pieds de son seigneur, pendant qu'il lui passait la main dans les cheveux. Ils s'absorbaient en eux-mêmes et se suffisaient si bien que la vue de quelqu'un leur était insupportable. La nuit, lorsque tout dormait, lorsque les brises muettes passent dans les airs, ils montaient sur les terrasses, et là, appuyés l'un sur l'autre, perdus dans d'ineffables ravissements et ne parlant pas, ils regardaient les clairs de lune.

Un soir, comme ils sortaient ainsi, ils heurtèrent au seuil de la porte le cadavre d'une panthère noire: c'était la pauvre Thorr, qui se sentait si délaissée qu'elle était venue là mourir de jalousie.

Parfois, dans le même palanquin, ils se faisaient porter à travers les campagnes, s'arrêtaient, ordonnaient aux esclaves de les attendre, et s'en allaient, marchant au bord des ruisseaux, mouillant leurs pieds dans les eaux transparentes, se couchant sur l'herbe des prairies, cueillant des bouquets de fleurs sauvages, admirant tout, se réjouissant de la voix des oiseaux, du bruit des arbres, de la couleur du ciel, des profondeurs de l'horizon et puisant dans leur joie de nouvelles ardeurs pour s'aimer.

Il ne se lassait pas de causer avec elle; à ses côtés, il eût épuisé l'infini; presque toujours il lui racontait ses temps écoulés.

— O ma chère Mammoëly, lui disait-il alors, lorsque je t'ai revue après ma longue attente, il m'a semblé qu'une existence nouvelle descendait en moi, et je suis étonné d'avoir su vivre avant de te connaître. Lorsque je souffrais, lorsque j'avais dans le cœur de vagues désirs que je ne pouvais formuler, je comprenais bien qu'il me manquait quelque chose, et je m'ingéniais à trouver ce que je ne savais pas; ce qui me manquait, c'était toi qui n'étais pas venue. J'ai été bien fou de croire que la richesse et la science pourraient me rendre heureux! Insensé que j'étais! je n'avais pas prévu l'amour. Mais maintenant tu es à moi, fille charmante; ma vie est une extase, et je défie le malheur de m'atteindre dans tes bras.

Alors Mammoëly attirait vers la sienne la tête de son amant, et l'on n'entendait plus que le murmure de leurs baisers.

Il disait vrai en parlant ainsi, car il avait découvert dans cette passion des joies puissantes qu'il n'avait jamais ressenties.

Autour de lui s'évertuaient jadis des troupeaux de femmes, esclaves de ses fantaisies, et il avait pensé que son âme, saturée par la satisfaction incessante de ses désirs, était lasse de l'amour, alors qu'elle ne le connaissait pas; aussi, quand vint en lui sa tendresse pour Mammoëly, ce fut comme une révélation rayonnante qui l'illumina tout à coup; il se sentit saisi au profond du cœur; et, dominé par ces sentiments nouveaux qui

l'enivraient, il attribua ses tristesses passées à ce qu'il n'avait encore jamais aimé. Illusion radicale dont il ne devait pas tarder à revenir! Il employait sa vie à la glorification de son amour et prenait les autres hommes en pitié, parce qu'ils n'avaient point une Mammoëly.

Cependant il était parfois troublé par cette pensée que peut-être elle ne le chérissait pas d'une tendresse égale à la sienne, et afin qu'elle l'aimât outre mesure, il lui faisait boire des philtres terribles que des sorcières et des magiciens avaient composés, par une nuit sans lune, au bord des cimetières, dans le crâne d'un pestiféré. Mais il n'en était pas besoin, car elle lui avait donné tout ce qui était en elle.

Un jour, que tous deux s'accoudaient à la balustrade d'un balcon, ils virent Nizraïm Zeratochtès qui passait dans les jardins.

— Hé! Zeratochtès, lui cria Tagahor, je n'ai pas eu besoin de mourir pour rencontrer le bonheur; je l'ai trouvé dans l'amour.

— L'amour, ô Maharadja, répondit le mage en s'arrêtant, est comme le Gange qui coule devant toi: d'abord, ce n'est qu'un petit ruisseau qui murmure sur de blancs graviers; peu à peu il augmente, il s'élargit, il devient immense, il est fleuve; il déracine les forêts, submerge les îles, renverse les rochers et emporte ses rivages; mais bientôt il se sépare, il se divise en cent branches qui toutes s'appellent d'un nom différent, et l'on sait à peine laquelle est ce Gange superbe qui tout à l'heure était si grand qu'on croyait qu'il coulerait toujours; puis il arrive à la mer, qui le prend et l'engloutit si bien que jamais tu ne pourras y retrouver sa trace.

— C'est-à-dire, pauvre Nizraïm, répliqua Tagahor, que l'amour finit par s'user et disparaître?

Zératochtès s'inclina en signe d'assentiment.

— Que penses-tu de cela, chères délices de mon cœur? demanda Tagahor à Mammoëly.

— Je pense, répondit-elle, que ton mage est un fou et que je t'aimerai pendant toute ma vie.

A ces mots ils rentrèrent, et Zératochtès continua sa promenade.

Tagahor remerciait la déesse Ganga de l'avoir fait si heureux; il se plongeait plus ardemment chaque jour dans l'adoration de sa maîtresse, et riait lorsqu'il se rappelait ce que le mage lui avait dit.

Cela dura deux ans.

Bientôt il ressentit quelques atteintes de tristesse; souvent ses yeux demeuraient fixes et ses traits semblaient immobilisés par une idée poignante et tenace; Mammoëly jetait alors les bras autour de son cou et lui disait:

— Qu'as-tu, mon cher seigneur? pourquoi ta bouche n'est-elle pas souriante?

— Je ne sais, répondait-il; c'est sans doute l'amour qui me donne cette mélancolie; mon bonheur est si grand que j'en suis accablé.

Alors il la priait de chanter, non pas tant pour l'entendre qu'afin de pouvoir suivre, sans être interrompu, le vol toujours errant de ses pensées.

Un jour, il lui prit la fantaisie de faire danser ses bouffons. Mammoëly en fut surprise, car souvent elle lui avait demandé de faire jongler devant eux quelques brindjaries, et sans cesse il lui avait refusé en disant:

— Ma tendresse ne te suffit donc plus, que tu veux troubler nos bonnes solitudes?

Les bouffons sortirent de leur longue paresse, vinrent et sautèrent au bruit des tambours. Tagahor s'amusa beaucoup.

Le lendemain il voulut voir combattre ses béliers, on les amena; ils avaient les cornes dorées et la laine peinte en jaune; ils se heurtèrent; l'un d'eux fut tué au premier choc, et Tagahor regretta la mort de sa panthère favorite qui eût eu tant de plaisir à broyer sous ses dents les os du vaincu.

Puis ce furent les bayadères, les comédiens, les poëtes, et insensiblement il reprit ses parties d'échecs et sa vie d'autrefois. Le palais se ranima; les torches flambèrent; les danses s'agitèrent au son des fanfares; de grands festins fumèrent dans les cuisines. Il se faisait encore illusion sur lui-même; il croyait avec bonne foi qu'il ne renouvelait tous ces plaisirs, dont jadis il avait été las, que pour plaire à Mammoëly, et il ne comprenait pas qu'à son insu quelque chose le poussait à s'entourer de foule et de fracas, afin de fuir des tête-à-tête qu'il ne supportait plus qu'avec peine. En effet, lorsque maintenant il demeurait longtemps seul avec Mammoëly, il restait des heures entières sans parler; il ne répondait à ses questions que par des monosyllabes, il ne trouvait plus rien à lui dire; tout se taisait, tout se mourait en lui. Si par hasard il parvenait à secouer sa torpeur et à ne pas laisser éteindre ses paroles, il en sortait d'âpres querelles; un levain d'aigreur semblait monter à chaque mot, et alors le Maharadja s'en allait, comprimant sa colère, et Mammoëly pleurait.

Un matin, qu'elle avait épuisé ses chants et ses caresses sans pouvoir ranimer les langueurs de son amant, il se leva tout à coup, et appelant ses esclaves, il ordonna de préparer une chasse. Mammoëly avait bien remarqué le changement que chaque jour amenait dans Tagahor, mais jamais encore il ne l'avait quittée, et elle entendait au dedans d'elle une voix qui lui disait qu'il ne partait ainsi que pour la fuir. Son sang reflua vers son cœur, elle devint très-pâle, et s'inclinant devant lui :

— Ne t'en va pas, dit-elle, je t'en conjure ; reste auprès de moi. Comment ai-je pu te déplaire, et pourquoi veux-tu me quitter?

— Mon absence ne sera pas longue, répondit Tagahor, et il me semble que je peux bien aller chasser pendant quelques jours sans que pour cela tu te plaignes de mon abandon.

— Eh bien! reprit-elle, puisque tu veux partir, laisse-moi t'accompagner ; je me ferai petite pour ne pas te gêner sous la tente de ton éléphant, et si les tigres bondissent jusqu'à toi, au moins je serai là pour partager ton péril.

— Tes forces sont trop faibles pour supporter nos fatigues, répliqua Tagahor ; reste, je reviendrai bientôt et te rapporterai de belles peaux pour te faire des tapis.

— Attends au moins que tes astrologues aient vu si les temps sont propices, et si quelque danger ne menace point ta route.

— Je n'ai que faire des prévisions de mes astrologues, et je ne veux pas attendre.

— Oh ! ne me sois pas cruel ; ne suis-je donc plus celle que tu aimes? Par nos nuits d'amour, ô Maharadja, dit-

elle en tombant à ses genoux, permets-moi de te suivre!

— Non, dit Tagahor avec violence, j'irai seul ; et sans te plaindre, tu attendras mon retour.

Il sortit. Mammoëly marcha derrière lui, retenant ses larmes et baissant les yeux. Lorsqu'ils arrivèrent à la cour du palais, les femmes tatares étaient déjà sous les armes ; les étendards claquaient au vent ; les porteurs de palanquin étaient à leur poste ; les chevaux piaffaient en agitant leurs crinières ; les traqueurs faisaient tourner autour de leur tête le tchakra, disque tranchant que lance et ramène une longue tresse de cuir. Des carquois retentissaient sur le dos des cavaliers ; les timbales grondaient, les cymbales éclataient, les trompettes sonnaient, les tambours battaient. Auprès des escaliers, un grand éléphant blanc se tenait immobile : c'était Couroubournou. A son poitrail s'entre-choquaient deux rangs de clochettes d'or ; sur son large crâne brillait un diadème de pierreries ; sa trompe était peinte en rouge ; des girandoles d'améthystes pendaient de ses oreilles, ses défenses étaient cerclées d'anneaux d'argent. Des housses de pourpre retombaient de ses vastes épaules ; sur son dos s'élevait un tendelet de soie blanche qui abritait des piles de coussins contenus dans un grand cadre d'ivoire. Le mahaout, chamarré d'étoffes de toutes couleurs, était à cheval sur son cou, tenant à la main l'aiguillon d'acier et la hache pesante.

L'éléphant s'agenouilla, et Tagahor s'élança sur lui.

— Reviendras-tu bientôt, Maharadja ? demanda Mammoëly.

— Je ne sais pas, répondit-il.

Le mahaout poussa le cri du départ ; l'éléphant leva

sa trompe en reniflant avec joie, se mit en marche, et le cortége s'écoula lentement.

Mammoëly resta sur le péristyle jusqu'à ce que le dernier des serviteurs fût parti ; elle suivit du regard, aussi longtemps qu'elle le put, son amant qui s'éloignait, et, remontant vers ses appartements, elle se jeta dans les bras d'une vieille esclave qu'elle avait amenée autrefois avec elle et qu'elle affectionnait beaucoup.

— Ah ! s'écria-t-elle en laissant éclater ses sanglots il ne m'aime plus ! il ne m'aime plus !

— Mon enfant, lui répondit la vieille esclave, le cœur des hommes est comme ces poissons rouges qui nagent dans des bassins de cristal, et qui meurent si chaque jour on ne leur donne de l'eau nouvelle.

Lentement balancé par les pas réguliers de son éléphant, ranimé par l'aspect des paysages, rafraîchi par le vent qui passait dans sa chevelure, Tagahor se sentit heureux d'être seul.

Il s'interrogea, et il comprit que son amour était mort et que rien ne pourrait le faire revivre. Sa douleur fut grande de voir ses espérances de bonheur se détourner de lui encore une fois, et, comme toujours, il s'en prit à la destinée. Emporté par le tourbillon de ses joies premières, il avait cru, comme tant d'autres, à l'éternité de l'amour, et il s'apercevait que c'est le moins immortel de tous les dieux.

Cependant leur tendresse aurait pu durer plus longtemps ; mais ils l'avaient rendue trop exclusive, elle s'était éteinte à force d'être gorgée, et, comme ces avares qui meurent de faim sur les monceaux d'or qui les auraient fait vivre longtemps, elle s'était tuée en s'absor-

bant dans le cercle étroit de sa propre satisfaction. En ne s'occupant plus que de Mammoély, Tagahor avait oublié les autres jouissances dont il était déjà fort ennuyé quand il s'en sépara : aussi fut-il étonné et presque charmé lorsque, en retournant vers elles dans sa lassitude d'amour, il y prit un goût ravivé par sa longue abstinence ; sa passion s'en ressentit ; en reconnaissant d'autres plaisirs que ceux qu'il trouvait avec sa maîtresse, il perdit cette croyance qu'elle seule pouvait le rendre heureux. De ce moment il ne chercha plus qu'à sortir d'un état qui lui était devenu insupportable.

De son côté, Mammoëly s'était abandonnée, sans réfléchir, à toutes sortes de joies d'orgueil, de bonheur et d'amour. Elle avait adoré son seigneur avec abnégation ; elle n'avait jamais eu qu'une pensée : lui plaire ; elle avait naïvement cru que toujours elle serait aimée, parce qu'elle aimait toujours, et, comme elle avait tout donné, il ne lui restait plus rien pour retenir son amant saturé d'elle et de lui-même. Elle ressemblait à ces généraux qui perdent la bataille faute d'une réserve prudemment disposée à l'avance.

A son retour de la chasse, il revint près d'elle, cherchant ce qu'il n'y pouvait plus rencontrer. Il s'indigna contre elle de sa propre froideur et il la battit ; non-seulement il s'en lassa, mais aussi s'en dégoûta ; à ses côtés, il était plus mort qu'un cadavre.

QUATRIÈME ÉPISODE.

Tagahor tomba dans un abattement profond; mais espérant trouver encore un remède à ses langueurs, il appela autour de lui les brahmanes les plus célèbres; ils l'interrogèrent et ne comprirent rien à son mal. Un d'entre eux lui dit :

— Par delà les monts Hymalaya, dans des forêts où vivent beaucoup de bêtes féroces, existe un dévot ascétique, saint et illuminé parmi tous les autres; on le nomme le Hyati Tchandragoupta. Il était chef de famille; il a vu se rider son visage et tomber ses cheveux; sous ses yeux grandissait le fils de son fils, et il est parti pour les solitudes, en emportant avec lui le feu consacré. Il se soumet à des austérités qui le délivreront des créations futures et lui donneront place au séjour d'Indra; va vers lui, dis-lui que tu souffres, il t'accueillera avec bonté et t'apprendra d'où vient ton mal et comment tu sauras le guérir.

Tagahor partit; son cortége était si nombreux qu'on le prenait pour une armée; des populations entières venaient pour voir passer le Maharadja, et s'étonnaient que ce fût cet homme pâle et triste, qui allait la tête basse et les épaules courbées.

Un matin que ses esclaves pliaient les tentes et chargeaient les éléphants, il se promenait seul dans une lande inculte. Il s'arrêta tout à coup, voyant briller un trésor devant lui; il se baissa, et à travers l'épaisseur de la terre, il vit un incommensurable amas de richesses. Sur ce monceau, qui eût fait la fortune de vingt rois,

reposait une coupe taillée dans un seul rubis; autour de ses lèvres on avait gravé ces mots :

« Celui qui, par cupidité, dérobe des pierres précieuses, des perles, du corail ou d'autres bijoux, renaîtra dans le ventre de l'oiseau Hémakara. »

La première pensée de Tagahor fut de faire enlever cette nouvelle fortune; mais il se souvint que les souterrains de ses palais regorgeaient de tous les trésors qu'il avait déjà découverts.

— Baste! dit-il après quelques instants de réflexion, je les prendrai en revenant, lorsque j'aurai vu le Hyati; et puis, ajouta-t-il, j'en ai déjà tant, que je ne sais qu'en faire.

Il remarqua la place afin de la reconnaître, et il s'éloigna.

Quand il eut traversé bien des fleuves, franchi bien des montagnes, soulevé la poussière de bien des routes, il arriva auprès des forêts où le Hyati avait choisi sa demeure. Il fit poser son camp et envoya vers le solitaire de nombreux serviteurs que précédaient deux brahmanes chargés de lui offrir des présents et de le prier d'interrompre quelques instants le cours de ses prières et de ses méditations pour écouter les plaintes d'un homme qui venait de pays lointains afin de l'interroger.

Quelques heures après, les brahmanes revinrent avec leur suite et dirent à Tagahor :

— Demain, le Hyati t'attendra, ô Maharadja; mais il a refusé tes présents, et, comme nous insistions, il a répondu : — Celui qui, dans l'été, supporte l'ardeur des cinq feux, qui, pendant la pluie, expose aux nuages son corps sans vêtement, qui n'a d'autre lit que la terre et

d'autre abri que la racine des arbres; celui qui a dompté les onze organes des sens, et qui bientôt marchera d'un pas ferme vers les régions du Nord-Est qu'habite le dieu Isannia vêtu de gris et assis sur un taureau, celui-là n'a pas besoin de fourrures, de tapis, de colliers, de plats d'or ni d'étoffes semées de perles fines.

Lorsque, le lendemain, Tagahor parvint seul à la retraite du Hyati, il s'arrêta pour contempler celui qui était si sage qu'il passait pour un dieu.

Devant un énorme baobab dont les branches retombées à terre avaient pris racine, sur une peau de gazelle, au milieu de quatre brasiers ardents tout pleins d'étincelles, un vieillard était accroupi ; par terre reposaient un bâton de bambou à sept nœuds, et le kamandalou, vase de terre qui a la forme d'une tête d'oiseau. Une pièce d'étoffe jaune ceignait ses reins; son cordon brahmanique était une peau hideuse de serpent capel; de hauts patins de bois s'attachaient à ses pieds; son corps, frotté de cendres et de bouse de vache, était immobile comme celui d'une idole. Il paraissait insensible à tous les bruits qui s'agitaient à ses côtés; son visage extatique, à demi rejeté en arrière, regardait fixement le soleil; ses cheveux, liés avec des joncs sur le sommet de sa tête, se divisaient derrière les oreilles en trois grosses nattes qui se nouaient sur ses épaules; sa barbe, flottante et dure, balayait sa poitrine; ses bras s'élançaient vers le ciel, raides, décharnés, semblables à des branches mortes, et les ongles qui armaient ses doigts étaient plus longs, plus recourbés, plus formidables que ceux des animaux sauvages.

Tagahor se prosterna devant lui, et, se relevant, il dit :

— C'est moi le Maharadja Tagahor, qui viens pour te parler.

L'anachorète répondit :

— C'est moi le Hyati Tchandragoupta qui suis prêt à t'entendre.

— O sage, dit Tagahor, je suis un malheureux qui cherche le bonheur sans pouvoir le trouver.

— Où donc l'as-tu cherché? demanda le Hyati.

— Partout, répondit Tagabor.

— Tu es bien jeune, reprit Tchandragoupta, pour avoir déjà fait de si longs voyages.

— J'ai marché à grands pas, répliqua Tagahor ; mais j'avais beau avancer, le but s'éloignait toujours ; souvent j'ai cru l'atteindre, mais je me trompais et j'étais forcé de reprendre mes poursuites.

Et il raconta son histoire au solitaire.

Celui-ci l'écouta sans l'interrompre, et lorsqu'il eut terminé, il dit :

— Brahma a écrit sur le crâne de chaque homme l'histoire de ses destinées futures ; la tienne était de te plaindre injustement de ton sort et d'en être puni. Cette vie que tu as enviée et qui ne t'a pas empêché de souffrir, est l'expiation des vœux impies que tu as formés jadis ; et maintenant, si tu ne veux périr misérable, il te faut recommencer ta première existence. Tu étais jeune, tu étais fort, tu étais libre ; tu remuais joyeusement tes rames, tu vivais sur les bords du fleuve sacré, et, au lieu de remercier les dieux, tu les fatiguais de tes doléances et de tes rêves ; ils t'ont exaucé, et maintenant tu viens en pleurant me demander comment tu pourras être heureux ! Les hommes naissent avec trois penchants qui

sont : la terre, l'or et les femmes, c'est-à-dire l'ambition, la richesse et la luxure. Tu as eu plus d'honneurs que les empereurs sur leurs trônes. Tu as eu des trésors si grands que tu aurais pu en combler les océans. Tu as eu des esclaves nombreuses et une femme que tu as beaucoup aimée, et tu t'es dégoûté de tout. Tu as essayé de descendre dans la science humaine, et tu as si vite touché le fond, que tu es promptement remonté à la surface, en cherchant quelque autre chose qui pût te satisfaire. Malgré tes insatiables désirs, les dieux t'aimaient, ô mon fils, car ils ont voulu que tu épuisasses en quelques années ce qui aurait suffi à des générations entières, afin de te convaincre que la vie n'est qu'une longue impossibilité, et lorsqu'ils t'ont vu malheureux, ils ont eu pitié de ta faiblesse, et ils t'ont envoyé vers moi qui, seul peut-être, pourrai t'apprendre ce qu'il faut faire pour découvrir le bonheur.

— Oh ! s'écria Tagahor, fais-le-moi rencontrer enfin ce fuyard éternel que je ne puis saisir ; dis-moi, dis-moi où il est?

— Dans le renoncement volontaire de tous les plaisirs, reprit Tchandragoupta ; brûle ce talisman qui t'a été fatal...

— Que je brûle mon talisman ! interrompit Tagahor; mais que deviendrais-je, lorsque mes richesses seront épuisées?

— D'autres les épuiseront, si tu veux m'écouter, continua le Hyati, car tu ne retourneras plus vers elles. Tu aspires au repos et à la félicité : imite-moi, tu les trouveras; enferme-toi avec la misère; ne songe qu'à ta délivrance finale; absorbe-toi dans les

méditations, et sois pauvre, si tu veux être heureux.

— Mais, dit Tagahor, l'homme pauvre n'est-il pas comme l'étang desséché qui ne peut rien offrir aux lèvres arides du voyageur ?

— Que t'importe, continua le sage, puisque maintenant c'est toi qui seras le voyageur.

Il y eut un moment de silence. Tagahor regardait flamber les réchauds ; le Hyati murmurait tout bas quelques prières ; il reprit :

— Crois-moi, mon fils, ne garde plus, de ta vie passée, que le souvenir qu'on a pour les rêves ; habite une chaumière et cultive ton champ ; on ne t'appellera plus Maharadja, tu n'auras plus des chansons de bayadères ni des danses de jongleurs, mais tu auras, ce qui vaut mieux, le repos, la fin de tes misères et la solitude, si douce, qu'on ne peut la quitter lorsqu'une fois on l'a connue.

Tagahor avait détaché l'amulette qui pendait à son cou ; il était plein d'angoisses, et disait :

— Serai-je heureux?

— Oui, répondit l'anachorète ; tu vas recommencer l'existence ; tu oublieras tes chagrins d'autrefois pour ne plus voir que tes jouissances nouvelles, et tu diras : Oh! que j'ai été fou de n'avoir pas été plus tôt consulter le Hyati Tchandragoupta.

— Serai-je heureux ? serai-je heureux ? répétait Tagahor ; me le promets-tu?

Et le talisman était suspendu au-dessus d'un des brasiers.

— Je te le jure, répliqua le Hyati ; tu sentiras des

allégements profonds et des joies si grandes, que tu ne pourras plus rien désirer.

— Et jamais, reprit Tagahor, je n'éprouverai ces tristesses qui pâlissaient mes joues et me navraient tout entier.

— Jamais, dit le sage ; chaque jour tu feras un pas vers la Divinité ; et ces voies-là sont les seules où l'on ne se lasse pas de marcher.

Tagahor ouvrit la main, le talisman tomba dans le réchaud ; le fil d'or qui l'attachait se tordit en sifflant, le médaillon se fendit avec un bruit qui ressemblait à un soupir, et une petite spirale de fumée blanche plana pendant quelques secondes au-dessus des charbons ardents.

— O Agni, gardien du Sud-Ouest et dieu du feu, dit Tagahor, reçois-le en sacrifice !

Le lendemain, il prit une feuille de palmier et écrivit :

« Le Maharadja Tagahor à Mammoëly, qui est belle
» comme la fleur des lotus :

» Le Maharadja défend que jamais on le recherche. Il
» donne à Mammoëly ses palais, ses pâturages, ses élé-
» phants, ses trésors et ses esclaves.

» Que la déesse Lakémy veille toujours sur celle qu'a
» aimée le Maharadja! »

Il roula sa lettre, en brûla les deux bouts en signe de deuil, la remit à un de ses brahmanes avec ordre de la donner à Mammoëly ; puis il congédia son cortége qu'il regarda partir, conserva un esclave auprès de lui, acheta un jardin, une grande chaumière, et commença sa vie nouvelle.

Quelque rude que la route lui parût d'abord, il y chemina avec courage, car elle devait le conduire au but qu'il poursuivait depuis si longtemps; et il fut surpris de sentir bientôt descendre en lui un contentement qu'il ne connaissait plus.

Il se réjouissait de cette détermination suprême qui l'avait arraché à ses ennuis. Il travaillait ardemment; il se délectait de ne plus entendre bruire autour de lui ce monde d'esclaves qui l'entourait jadis. Sa solitude lui paraissait charmante, et il bénissait dans son cœur le Hyati qui lui avait ouvert ces horizons nouveaux. Parfois, lorsque la sueur mouillait ses tempes et ruisselait de son front à ses bras, il s'asseyait à l'ombre d'un manguier, et se disait :

— Oh! que maintenant mon existence est douce et mon bonheur facile! Je ne me plains plus de mes chagrins d'autrefois, puisqu'ils m'ont amené insensiblement et par des sentiers que j'ignorais à ces joies persistantes que je cherchais en vain. Au lieu de tourmenter ma vie par toutes ces tentatives insensées, j'aurais pu, sans effort, être ainsi paisible et content; mais il faut de longues années pour faire l'apprentissage d'être heureux, et j'ignorais où les dieux avaient caché le mot de l'énigme qu'ils ont mise en chacun de nous.

Il se levait et se couchait avec le soleil. Tout le jour il labourait son jardin et tâchait, en méditant les choses divines, à éloigner son esprit de la terre.

Son esclave l'aidait dans ses travaux et disait souvent:

— Pourquoi donc le Maharadja a-t-il abandonné ses palais? Quel crime a-t-il donc commis pour accomplir la rude pénitence de remuer la terre et de coucher dans

une hutte de paille? Ah! si j'étais comme lui, je me soucierais peu des remontrances des brahmanes, et je vivrais grassement sans rien faire, à toujours dormir.

Tagahor n'imitait point son esclave; il ne regrettait pas son palais. Trois fois déjà il avait cru être heureux, et trois fois il avait vu s'évanouir son espoir; mais, à cette heure, il pensait bien être arrivé enfin au terme de sa course. En effet, rien de ce qu'il éprouvait ne ressemblait à ce qu'il avait ressenti jadis; ce n'était pas l'enivrement d'orgueil qui l'avait envahi lorsqu'il s'était vu incalculablement riche; ce n'était pas la satisfaction intime qui l'illuminait lorsqu'il venait de vaincre quelque difficulté de la science; ce n'étaient pas les fièvres d'amour, ni les chaudes langueurs qui l'agitaient et l'endormaient dans les bras de Mammoëly: c'était un calme si plat, un repos si persévérant, une absence si parfaite d'émotions, qu'il pensait être parvenu aux limites possibles de la félicité humaine; et lui, qui avait lassé tous les plaisirs, il avait maintenant des joies véritables en voyant mûrir ses citrons et fleurir ses curcumas.

Il est dans la nature de l'homme de ne pas redouter les ennuis futurs; il croit que jamais ils ne le feront souffrir comme ceux qu'il a déjà éprouvés, et il avance sans cesse, en riant, vers de poignantes désillusions, semblable à ces aveugles qui, charmés de marcher sur une molle prairie, vont en avant sans tâter la terre avec leur bâton et tombent dans des fossés pleins de ronces et d'épines. Tagahor aussi continuait sa route en fermant les yeux; il jouissait de son présent, ne doutait pas de l'avenir et se trouvait heureux.

Cela dura dix ans.

Depuis quelque temps déjà il ne travaillait plus qu'avec mollesse et comme à contre-cœur, lorsque, un jour de grande chaleur, il suspendit sa besogne, et s'appuyant sur le manche de son louchet :

— Eh quoi ! dit-il, est-ce vivre que vivre ainsi ? Le Hyati m'a-t-il donc trompé comme les autres, et vais-je encore redevenir malheureux ? Au moins autrefois j'avais quelques éclairs de joie ; mais maintenant, toujours le front penché et la sueur au visage, il me faut durement éventrer la terre, la retourner, l'arroser et lui arracher graine à graine de quoi ne pas mourir de faim. O misère de moi ! que vais-je devenir ? Brahma ! Brahma ! de quelle étrange destinée m'as-tu donc accablé ?

Une intolérable amertume lui monta jusqu'au cœur, et il demeura longtemps immobile, pâle et regardant devant lui. De ce moment il fut plus à plaindre que jamais, car son infortune était sans ressource.

Son esclave mourut, il en fut affligé. Lui-même, il lava le cadavre et il déposa entre ses lèvres violettes le riz arrosé de beurre liquide ; il fit les purifications, alluma le bûcher et jeta des grains de sésame aux génies malfaisants qui, sous forme de corneilles, viennent tourmenter les morts.

Il resta donc entièrement seul, et sa solitude lui devint insupportable. Son existence s'était lentement usée sur ses rêves et sur leur réalisation, comme le fer sur la meule. L'homme est né pour souffrir et travailler de ses deux mains ; la pensée l'épuise, et le plaisir le tue plus vite que la douleur. Tagahor avait tant joui de la vie, qu'il n'y découvrait plus rien. C'est en vain qu'il

avait varié les aspects du tableau, le cadre était resté le même, et sans cesse il était retombé au milieu de l'insuffisance humaine.

Il était abattu par une atonie extrême; lès herbes envahissaient son jardin, il n'avait plus la force de le cultiver. Tout le jour il errait dans la campagne, s'asseyant, se relevant, s'arrêtant, détestant tout ce qui l'environnait, et dévoré par une douleur tenace et violente.

Lorsque, dans ces courses amères, il pensait à l'air favori que chantait Mammoëly, il pâlissait et sentait des larmes qui étouffaient son cœur et trempaient ses yeux; parfois il lui revenait tout à coup au souvenir des visages de femmes qu'il croyait oubliées; elles lui apparaissaient, rapides comme une vision, avec un geste, un regard, un air de tête particulier qui évoquait pour lui une des circonstances de sa vie passée. Alors, pendant quelques instants, il se prenait à les aimer, à les regretter, à les désirer de toute l'ardeur de son désespoir.

Souvent il rêvait à ses studieuses sollicitudes, à ces bons travaux nocturnes qui faisaient que le matin il se couchait le cœur content, comme un homme qui a bien rempli sa tâche; ou bien, en songeant aux essences qui parfumaient son corps, aux mets merveilleux qui s'amoncelaient sur ses tables, aux têtes qui se courbaient devant lui, il jetait des cris de rage, se meurtrissait la poitrine et s'écriait :

— Oh! pourquoi, pourquoi tout cela n'est-il plus?

Enfin, à force de se désespérer et de ne plus vivre que parmi les images de son existence perdue, il se rappela qu'un jour, en voyageant vers le Hyati, il avait reconnu

un immense trésor ; il bondit de joie et se crut sauvé. Mais, lorsqu'il fouilla son esprit pour rechercher vers quels lieux il devait se diriger, il hésita et fut épouvanté en reconnaissant l'ignorance de ses souvenirs ; en effet, en brûlant son talisman, il avait perdu cette mémoire précise et locale qui le guidait avec certitude vers les richesses qu'il avait aperçues. Il était certain d'avoir vu un grand amas d'or, surmonté d'une coupe en rubis ; mais il ne savait que cela, et le reste lui échappait.

Deux jours et deux nuits il fut assis sans bouger, tenant sa tête dans les mains et faisant pour se remémorer des efforts si puissants, qu'il s'étonnait que son front n'éclatât pas. Il finit par se persuader qu'en revoyant l'endroit où le trésor s'était manifesté à lui, il serait illuminé par une réminiscence subite, et il reprit courage.

— Oh ! dit-il, je le retrouverai, je l'emporterai sur mes épaules ; je recommencerai ma belle vie d'autrefois ; je serai heureux, et jamais plus je ne me plaindrai de mon sort.

Aussitôt sa résolution fut arrêtée ; et, prenant avec lui une pioche de fer, il partit pour aller découvrir de nouvelles prospérités.

Il se mit donc en marche, emporté par le regret de ses ressouvenances et soutenu par un espoir fiévreux. Les soleils dévorants, l'eau des pluies, les ouragans, les fleuves, les montagnes, la fatigue, la faim, rien ne faisait osciller son courage ; il allait.

Il fuyait le malheur, l'ennui, la misère, et avançait vers des fortunes que, comme toujours, il croyait certaines. Sa gaieté était revenue, sa face rayonnait, et, ainsi qu'autrefois dans sa cabane, il recommençait en-

core à faire de beaux projets. Chaque jour, lorsque les premières clartés l'éveillaient au pied des arbres, il disait :

— Encore un jour, et tout sera fini, et je redeviendrai le Maharadja !

Mais la nuit arrivait et il n'avait rien trouvé.

Il marchait les yeux fichés en terre, murmurant des invocations étranges, espérant à chaque instant que le trésor allait se révéler à lui, et tressaillant d'une émotion puissante à tous les cailloux brillants qu'il apercevait.

Partout il creusait : dans les champs, dans les forêts, dans le lit des ruisseaux, sous les rochers, au bord des fleuves et parmi les ruines ; mais, cette fois, la terre était fidèle et gardait bien son secret.

Souvent Tagahor, anéanti, désespéré, vaincu, se laissait tomber sur l'herbe et pleurait ; puis il reprenait sa course, fouillait encore et se désespérait toujours.

Les semaines, les mois, les années passèrent ; son visage se rida, ses membres s'affaiblirent et ses cheveux devinrent tout blancs.

Il mendiait aux portes en récitant des prières ; il buvait aux rivières qui passaient. En plein air et demi-nu, il dormait des nuits plus fatigantes que ses jours, et, le matin, il se relevait trempé par la rosée.

Quand sa pioche fut usée et brisée, il arracha des branches aux arbres ; quand il n'en avait pas, il déchirait le sol avec ses mains. Parfois on voyait un homme s'élancer, courir, se précipiter à genoux, ouvrir la terre à coups de couteau et ensanglanter sur elle ses doigts impuissants ; il jetait des cris inarticulés, son visage

était contracté par un effort surhumain, on entendait le râle de sa poitrine ; puis l'homme se redressait et partait en secouant la tête : c'était Tagahor.

Souvent il s'arrêtait, levait les yeux vers le ciel et disait à haute voix des vers dont il se souvenait; une fois il s'écria :

« Solitaire est la maison de celui qui n'a pas d'enfants, solitaire est la maison de celui qui n'a pas d'amis. L'univers est vide pour le fou et tout est désert pour celui qui est pauvre. »

C'était un fragment de Vasantaséna, une pièce qu'il aimait beaucoup, et que souvent il avait fait jouer par ses comédiens, pendant qu'il buvait des sorbets au girofle.

Un jour qu'il longeait une forêt de tamariniers, il entendit le bruit des grelots, le son des tambourins et des chants de femmes doux comme le roucoulement des tourterelles; il se détourna de sa route et entra dans une prairie.

Des jeunes filles dansaient; des fumées de parfums se tordaient au vent; des esclaves étaient assis auprès de riches palanquins ; des taureaux blancs s'émouchaient devant des chars miroitants d'acier, et des éléphants caparaçonnés attiraient les feuilles des arbres avec leur trompe allongée; une femme, jeune encore, et ruisselante de pierreries, était accroupie sur des tapis de cachemire et regardait les rondes qui s'agitaient sous ses yeux : c'était Mammoëly.

Tagahor la reconnut, il courut vers elle :

— C'est moi, c'est moi, cria-t-il, le Maharadja ; celui que tu aimais, celui qui t'aime encore!

Il se fit un grand tumulte. Mammoëly contempla son ancien seigneur, et en pâlissant baissa la tête sans répondre.

— O Mammoëly, reprit le misérable, ne te souvient-il plus de nos nuits étoilées sous les palmistes du Gange, quand je dormais, la tête entourée de tes deux bras ?

— Va-t'en ! Est-ce que je te connais, mendiant infect? s'écria Mammoëly ; va-t'en, ou je vais te chasser à coups de fouet.

Tagahor s'enfuit en agitant les bras au-dessus de sa tête.

— Oh ! dit Mammoëly, comme il est changé !

Dès que Tagahor fut hors de vue, il s'assit sur un tronc d'arbre renversé, et, pendant que les pleurs coulaient sur son visage, il se dit :

— Oh ! si Brahma m'accordait de recommencer ma vie, comme je serais heureux ! Je resterais simple batelier, tressant mes voiles de roseaux, taillant mes avirons, et passant les voyageurs ; j'aurais ma chaumière appuyée contre un acacia ; j'acquitterais la dette des aïeux en voyant mes fils s'élever près de moi, et je n'importunerais pas le ciel de mes vœux.

Il resta longtemps à pleurer, puis il reprit son chemin. Parvenu auprès d'une cabane qui s'élevait à l'entrée d'un petit bois, il s'arrêta pour demander l'aumône.

— J'ai faim, dit-il ; mes pieds sont déchirés ; donnez-moi un peu de riz, et laissez-moi m'asseoir sur le seuil de la porte.

Bientôt un homme parut portant une jatte de terre cuite entre ses mains ; c'était Bacoulavali.

— O brahmane, ne me reconnais-tu pas? demanda Tagahor.

— O Maharadja, répondit le vieux savant, couche-toi sur mes nattes, repose-toi et mange à ton aise.

Après son repas, Tagahor raconta son histoire au brahmane.

— Vois, dit-il, en finissant, mes bras sont maigris, ma poitrine se soulève avec peine, mes genoux sont las de me porter, et si mes doigts n'ont plus d'ongles, c'est que je les ai usés à gratter la terre.

Lorsqu'il cessa de parler, il s'aperçut que Bacoulavali ne l'écoutait pas; il tenait son menton appuyé dans sa main, et ses yeux semblaient perdus sur la trace d'une idée fixe.

— A quoi penses-tu? demanda Tagahor.

— Je cherche à découvrir, répondit le brahmane, s'il est vrai qu'il y ait des lièvres dans la lune, comme le prétendent les astronomes.

Tagahor se leva sans dire un mot et sortit. Bacoulavali était absorbé dans ses réflexions et ne remarqua pas son départ.

Tagahor ne cessa pas de remuer la terre. Longtemps, longtemps, il erra par les villes et les solitudes, vêtu du manteau jaune des mendiants, et portant en lui le suprême espoir de trouver son trésor.

Enfin, un soir, brisé de fatigue et plus courbé qu'un centenaire, il arriva près d'une lande inculte, sur laquelle une caravane plantait ses tentes pour passer la nuit. Les feux flambaient, les dromadaires se couchaient les uns près des autres; les marchands s'enveloppaient

de lourdes pelisses, et parfois on jetait des clameurs aiguës pour éloigner les bêtes féroces. On laissa Tagahor s'approcher ; il s'assit près d'un brasier, il réchauffa ses membres engourdis par le froid, puis il s'allongea sur la terre et s'endormit.

Le lendemain, au premier soleil, le chef de la troupe poussa le cri du réveil ; chacun se leva ; seul, Tagahor resta couché.

Quelqu'un remarqua qu'il avait les yeux ouverts et fixes, qu'une écume sanglante se figeait aux coins de sa bouche et que ses bras s'étendaient en croix. On l'appela, on le remua, il ne fit aucun mouvement ; on le toucha, il était froid, il était mort.

Comme les gens de la caravane étaient de la secte de Siva, qui enterre les cadavres au lieu de les brûler, ils résolurent d'ensevelir le pauvre Tagahor là même où il avait trouvé la fin de ses misères ; on recula le corps et on se mit à creuser.

A peine était-on parvenu à deux pieds de profondeur, qu'un coup de pioche éparpilla un amas énorme de pièces d'or et de pierreries.

Un conducteur de dromadaires ramassa une coupe qui avait jailli tout d'abord.

— Elle est taillée dans un seul rubis, dit-il ; il y a même deux lignes d'écriture déroulées sur son bord.

Et il la remit à un brahmane pour qu'il pût les déchiffrer.

Voici ce qu'il lut :

« Celui qui, par cupidité, dérobe des pierres pré-

cieuses, des perles, du corail ou d'autres bijoux, renaîtra dans le ventre de l'oiseau Hémakara. »

— Ah! dit-il, c'est le soixante et unième verset du douzième livre des **Lois de Manou**!

1848.

FIN DE TAGAHOR.

L'EUNUQUE NOIR

Le fait isolé qui frappe un particulier dénonce souvent les mauvaises institutions d'un peuple.

JOHN SMALLERBOROUG.

A l'extrémité du Sennâar, près des frontières du Fâzoglou, par le 12e degré de latitude, sur les rives du Nil bleu, s'élève un gros village appelé Farkana. Quelques huttes en limon, fermées par des nattes du Kordofal, sont disséminées çà et là sous les palmiers et parmi les mimosas à fleurs jaunes près desquels marchent les gypaètes dégoûtants qui disputent aux vautours les charognes oubliées; des tourterelles roucoulent sous le feuillage et s'envolent effrayées par les gambades des singes qui sautent de branche en branche; des bandes de buffles noirs vont boire au Nil, que tachette le museau des crocodiles et que soulève le vaste dos des hippopotames. Là tout est calme et silencieux, une implacable chaleur fait miroiter la terre; une clarté aiguë noie tout ce qu'elle atteint dans des nuances uniformément blanches. Le ciel est toujours bleu, le soleil toujours ardent, la brise toujours brûlante. Pendant la nuit, les astres agrandis brillent d'un éclat extraordinaire et montrent au milieu d'eux la constellation de la Croix du Sud, dont Dante a parlé. C'est l'ancienne Éthiopie, la

région des noirs, sinon des nègres; c'est le pays où l'on fait le commerce de la poudre d'or, des plumes d'autruche, des dents d'éléphant et des cornes de rhinocéros.

Dans ce village de Farkana existait, il y a quelques années, un Nubien noir nommé Arbagi. Au moment où commence cette histoire, c'était un jeune homme de vingt ans, hardi, robuste, fort en train de plaisirs et qui vivait heureux. Il soignait ses dattiers, cultivait un champ de doura, jouait du darabouk à faire damner les meilleures danseuses, et s'en allait une fois par année au delà du fleuve Blanc faire la chasse aux autruches dans le désert qu'avoisine Djebel-Déier. Il était renommé pour son adresse à jeter la lance et à manier ces lourds sabres que l'Allemagne envoie jusque dans le centre de l'Afrique; nul n'était plus habile que lui à conduire un dromadaire, à suivre la piste des autruches et à les tuer sans gâter leur plumage; il excellait à tous les exercices du corps, ne reculait devant aucune fatigue et ne redoutait rien, si ce n'est le diable, les sorciers, les maléfices et les incantations; en un mot et pour dire une phrase toute faite, c'était un jeune homme accompli.

Pendant le jour il travaillait dans les champs, dirigeant à travers de petits canaux l'eau puisée dans le Nil à l'aide des chadoufs, fécondant les palmiers à l'époque de leur floraison, ou lançant avec sa fronde des pierres rapides contre les troupes d'oiseaux qui s'abattaient au milieu des plantations. Quand la nuit venait, il rentrait à la hutte paternelle, puisait avec ses mains dans un plat de lentilles, jusqu'à ce que sa faim fût rassasiée, mâchait quelques feuilles de tabac roulées avec du sel

gemme, s'étendait sur sa natte et s'endormait. Souvent cependant, presque tous les soirs, on aurait pu le voir sortir avec précaution de sa cabane, se glisser dans l'ombre, le long des maisons, en évitant les clartés de la lune, marcher en faisant ses pas légers et arriver ainsi à une habitation isolée, placée un peu en dehors des limites du village, sur la berge du fleuve. Là, il s'arrêtait quelques secondes, regardait avec soin s'il n'était ni suivi ni remarqué, imitait le plaintif aboiement d'un chien et se jetait lestement sous un bouquet d'arbres. A ce signal, la natte de la cabane se soulevait et laissait passer une jeune fille qui allait rejoindre Arbagi. Ils s'éloignaient alors ensemble sous les grands palmiers sombres que remuait le vent du Nil, sans se soucier des singes qui grimaçaient en s'éveillant, ni des chacals qui rôdaient en miaulant comme des chats à demi étranglés.

Cette Nubienne, qui ne redoutait point le danger des nocturnes tête-à-tête, avait environ seize ans; elle aimait Arbagi et en était aimée. Comme elle était aussi mince et aussi flexible que la tige des palmiers de son pays, on l'appelait Thaouileh (la svelte); c'est par ce seul surnom qu'elle était connue, et c'est de cette façon que je la désignerai toujours. Son costume, d'une simplicité toute primitive, se composait d'un pagne formé de petites lanières de cuir entremêlées de coquillages qui serrait son corps vers les hanches et retombait au-dessus des genoux. Ses jambes grêles et ses pieds nus à talon étroit marchaient allégrement parmi le sable et les roseaux; à son cou résonnait un lourd collier en verroteries blanches et bleues, où pendait une amulette; un

bracelet de filigranes d'or tressés, que son amant lui avait donné, s'enroulait à son bras. Elle allait ainsi, laissant indolemment le soleil briller sur sa peau presque noire, montrant, selon l'usage de la Nubie, tout ce qu'il est convenu de cacher ailleurs, et n'imaginant pas qu'il y eût sous le ciel des villes plus grandes que le hameau de Farkana. Son front bombé, son nez arrondi, ses lèvres épaisses, son œil grand et profondément doux, donnaient à sa physionomie un aspect tranquille et un peu triste qu'égayait seulement l'éclat de ses dents splendidement blanches. Ses cheveux, d'un noir roux, plutôt crespelés qûe crépus, semblaient entourer sa tête comme un gros bonnet de laine; ils se divisaient en mille petites nattes relevées par des nattes plus fortes cordées entre elles, dont chacune se terminait par un bouquet de tresses assez semblables au gland d'un cordon de sonnettes. Cette mode est invariable depuis des siècles dans ces régions encore inconnues au progrès, car la plupart des statues pharaoniques de la vieille Égypte portent des coiffures semblables à celle que nous venons de décrire. Deux fois par semaine, Thaouileh, qui avait de la coquetterie ainsi qu'il sied à une fille préoccupée de sa personne, allait dans un champ voisin de sa maison, arrachait à un ricin quelques larges feuilles pourprées et les battait entre deux pierres, afin d'en extraire l'huile dont elle imbibait largement sa chevelure; si, par bonheur, on tuait un mouton dans quelque hutte peu éloignée de la sienne, elle priait et suppliait si gentiment qu'on ne pouvait se refuser à lui donner quelques morceaux de graisse encore tiède qu'elle étalait sur les nattes de sa jeune tête. De cette

façon ses cheveux étaient toujours convenablement soignés et elle évitait les coups de soleil.

Beaucoup de gens délicats trouveront Thaouileh assez peu ragoûtante avec sa peau noire, ses pieds nus, son huile de ricin et sa graisse de mouton, mais je suis innocent de toutes ces déplaisances et je ne puis dire que ce que j'ai vu. Du reste, Arbagi estimait que sa maîtresse était charmante; il ne voyait rien de plus agréable qu'elle sur la terre, il l'adorait très-sérieusement et il lui disait quelquefois, après l'avoir longtemps et attentivement contemplée : « Tu es belle comme la pleine lune! » Singulier compliment qui fait plaisir sur les rives du Nil bleu!

La mère de Thaouileh, déjà ridée et fanée par l'âge, n'avait guère que trente-trois ans; c'était une femme de mœurs douteuses, elle fumait beaucoup, laissait souvent ses fuseaux immobiles, s'enivrait volontiers en buvant de l'eau-de-vie de dattes, se consolait parfois avec les bateliers en passage des ennuis de son veuvage, et laissait à sa fille une liberté dont celle-ci usait très-libéralement au profit de son ami Arbagi.

Les rêves du Nubien étaient bien simples, et il se croyait certain de les voir promptement réalisés. Il voulait, faisant encore une chasse fructueuse aux autruches, rapporter assez de plumes pour amasser un petit pécule, se bâtir une hutte nouvelle, y conduire Thaouileh, qu'il aurait épousée, et vivre heureux en attendant les événements, la vieillesse et la mort.

C'est sans doute de ces projets qu'il s'entretenait la nuit sous les palmiers, à la lueur des étoiles, car le jour fixé pour son départ était prochain. Les hommes étaient

réunis, le chef était désigné, les dromadaires étaient arrivés. Des sorciers consultés avaient affirmé que la conjonction des astres se présentait favorablement; un imam avait récité un *khathme* pour assurer un voyage heureux aux chasseurs; on avait cuit les grains de doura et réparé les outres en peau de chèvre; l'expédition était prête. On devait partir un lundi de mars, trois heures avant le lever du soleil.

La veille du jour où l'expédition allait prendre la route du désert, on avait fait de grandes réjouissances, c'est-à-dire qu'on avait joué du darabouk, dansé, lancé le djerid, et qu'on avait immolé trois ou quatre moutons, à la grande joie des femmes coquettes. Le soir, Arbagi se rencontra comme d'habitude avec Thaouileh. Il était triste, une vague inquiétude appesantissait son cœur; il se sentait allangui et troublé; de sombres pressentiments l'agitaient et il se disait : Pourquoi partir ? Puis il raffermissait son courage en pensant que les cheikhs et les sorciers avaient déclaré que nul accident ne troublerait la chasse. Thaouileh elle-même, malgré son insouciance un peu obtuse, ne laissait pas d'être impressionnée par les inquiétudes de son amant.

— Emporte tes lances et ton bouclier en peau de crocodile, lui dit-elle; là-bas, dans le pays où tu vas, il y a des hyènes et des lions.

— Je ne crains rien, répondit Arbagi; le cheikh m'a donné un talisman qui doit éloigner toutes les bêtes féroces et attirer les autruches et les gazelles. Mais j'ai peur pour toi; ta mère est une mauvaise femme qui peut-être voudra te marier à un autre lorsque je serai parti.

— Je t'attendrai, je le jure, répliqua Thaouileh; mais tâche de revenir promptement. Quand tu ne seras plus là, mon cœur deviendra pâle à force de souffrir.

— Avant trois mois je serai de retour, et je te rapporterai un autre bracelet d'or et du koheul pour mettre autour de tes yeux.

Puis il resta silencieux, rêvant à quelque pensée pénible et marchant lentement auprès de la Nubienne qui le suivait sans parler. Tout à coup il s'arrêta, et lui saisissant le bras :

— Prends bien garde aux marchands d'esclaves surtout, s'écria-t-il ; ces djellabs sont des gens cruels ; ils n'ont point notre couleur et mangent les hommes noirs pour devenir aussi forts que nous; quand ils reviendront du Fâzoglou, cache-toi, car s'ils te rencontraient seule ils te prendraient, t'attacheraient sur leurs bateaux et t'emmèneraient jusqu'au Kaire, qui est une ville qu'on ne peut en faire le tour. Reste dans ta hutte. S'ils paraissent, car comme je ne serai pas ici, personne ne pourrait te défendre ; tu serais achetée, vendue, revendue ainsi qu'une brebis ; tes maîtres te couperaient les cheveux, te battraient, et comme tu es belle, ils te prendraient pour eux.

Il la reconduisit jusqu'à sa hutte, la serra contre son cœur pendant qu'elle pleurait, et lui promit de revenir promptement.

— Prends bien garde aux djellabs, lui dit-il encore en la quittant pour la dernière fois.

Thaouileh se glissa à pas de loup dans sa cabane pour regagner sa natte ; mais sa mère ne dormait pas : tenue en éveil par les copieuses libations qu'elle avait faites

dans la journée à l'occasion de la fête du départ pour la chasse, elle entendit sa fille rentrer.

— Ah ! te voilà, cria-t-elle ; d'où viens-tu ? Tu pleures, je t'entends ! parce que ton Arbagi va partir ! Qu'est-ce que ça fait ? Si le grand diable d'enfer l'emporte pendant son voyage, tu en prendras un autre, voilà tout !

Et comme sa fille, peu calmée par ce raisonnement, sanglotait plus fort, elle lui donna une paire de soufflets qu'elle accompagna d'épithètes si grosses que nous n'osons les répéter. Après cette judicieuse correction, elle s'endormit, et Thaouileh finit par en faire autant.

A l'heure fixée, la caravane partit. En haut de son dromadaire, Arbagi baissait la tête et écoutait une voix persistante qui lui disait : « Ne pars pas ! »

Quelques hommes accompagnèrent les chasseurs jusqu'au moment où le soleil se leva ; on s'arrêta, on se serra les mains encore une fois, on échangea les vœux du voyage.

— Que Dieu soit avec vous au milieu de vos dangers, là-bas, dans le désert !

— Que Dieu soit avec vous dans vos maisons, là-bas, au bord du fleuve Bleu !

Puis on se sépara ; les uns revinrent au village, les autres continuèrent leur route à travers les sables.

Ainsi que l'avait dit Arbagi, la chasse dura trois mois.

Un jour, au moment où le soleil couchant allait disparaître derrière les montagnes de l'horizon, des Nubiens revenant des champs annoncèrent qu'ils avaient aperçu une longue caravane qui se dirigeait du côté de Farkanâ, et que c'était sans doute celle des chasseurs d'autruches. A cette nouvelle, tout fut en rumeur dans

le village; les femmes poussèrent des cris aigus en signe de joie, les hommes saisirent des darabouks, des flûtes à deux branches, et battant les uns, soufflant dans les autres, ils allèrent au-devant de leurs compatriotes. On ne tarda pas à distinguer au loin, parmi un nuage de poussière, les hardis chasseurs montés sur leurs dromadaires qui marchaient suivis par des chameaux chargés du bagage. Bientôt on vit un homme se détacher du groupe principal et venir de toute la vitesse de sa monture jusqu'auprès des habitants de Farkana; c'était Arbagi.

— Sois le bien arrivé, lui cria-t-on.

— Soyez les bien retrouvés, répondit-il. Puis il ajouta: Tout est-il bien dans le village?

— Non, lui répliqua-t-on; il y a des larmes pour toi; le malheur a passé dans la cabane de Thaouileh.

— Est-elle donc morte? demanda Arbagi d'une voix étranglée.

— Sa hutte est vide, lui répondit-on.

— Que Dieu maudisse la langue qui donne de si mauvaises nouvelles! cria-t-il en excitant son dromadaire qui reprit sa course. Arbagi se dirigea droit sur la maison de sa maîtresse; il sauta à terre en y arrivant: la mère de Thaouileh était sur le seuil.

— Où est ta fille? lui cria le Nubien.

A cette question, la femme prit ses cheveux à deux mains comme pour les arracher, et d'une voix larmoyante qu'elle coupait par des cris semblables à des sanglots, elle répondit:

—Est-ce ma faute, à moi? Je dormais dans ma hutte, pendant le grand soleil; Thaouileh est sortie, des djel-

labs maudits qui revenaient du fleuve d'en haut ont passé, ils ont vu la fille qui était seule sous les arbres, ils l'ont saisie, ils l'ont emmenée sur leurs bateaux pour la vendre dans les villes. Si tu n'étais pas parti, cela ne serait pas arrivé ; tu aurais couru après les marchands d'esclaves et tu aurais repris ma fille. Je suis malheureuse, ma cabane est trop grande maintenant, et je pleure sans fin ni cesse. Voilà plus de deux mois qu'elle est partie ; les djellabs sont bien loin à l'heure qu'il est.

Arbagi restait atterré ; peu à peu les larmes baignèrent ses yeux fixes, il pleura abondamment. Sa douleur, une vraie douleur de nègre, eut une explosion terrible. Il se roula à terre, mordit ses bras, poussa des rugissements, prononça des malédictions sur la mère de Thaouileh et sur les habitants du village ; il était comme fou. Quand le paroxysme de sa fureur désolée fut passé, il resta étendu sur la poussière, plus semblable à un cadavre qu'à un homme ; il ne parlait plus, un râle sourd et guttural affirmait seul sa vie et sa douleur. Des hommes et des femmes l'entouraient ; on le regardait avec pitié, mais nul n'osait le consoler. Tout à coup il se releva :

— Quels étaient ces djellabs ? demanda-t-il.

— Il y avait trois barques, lui répondit un des assistants, elles étaient commandées par Ahmed-Abou-Chellal, celui qu'on appelle l'Homme des cataractes.

— Comment Thaouileh a-t-elle été enlevée ?

— Personne ne le sait ; c'est sa mère qui a raconté l'histoire en pleurant, quelques jours après le départ de sa fille.

— Oh ! chienne, tu n'as pas su garder ton enfant, dit

Arbagi en frappant au visage la mère, qui se sauva en poussant des cris. C'est bien, reprit-il après un moment de silence, je connais l'Homme des cataractes, je vais courir après lui, je le rattraperai et je reprendrai Thaouileh que je ramènerai ici.

—Tu es fou! lui disait-on de toutes parts; voilà deux mois au moins que les djellabs sont partis; tu ne pourras jamais les rejoindre; où veux-tu aller?

— A Sennâar.

— Mais ils n'y sont certainement plus.

— J'irai à Dongola.

— Et s'ils l'ont déjà quitté?

— J'irai au grand Kaire, j'irai au bout du monde, mais je veux la ravoir et je l'aurai!

Il ramassa son poignard, le rattacha à son bras gauche par le bracelet de cuir tressé, jeta sur son dos son bouclier et son sabre, saisit sa lance, et d'un bond escalada son dromadaire.

— Et ton père qui ne t'a même pas revu?

— Eh! je me souciebien de mon père... Je ramènerai Thaouileh, je le jure, ou ma lance deviendra rouge jusqu'au milieu du manche!

Il poussa en avant son dromadaire, qui partit au grand trot avec un cri plaintif. La foule, qui s'était réunie autour d'Arbagi, se dispersa peu à peu. La nuit était venue, un grand calme endormait la nature; le bruit du Nil troublait seul le silence; la mère de Thaouileh sortit lentement de sa cabane, et regardant vers la direction qu'Arbagi avait prise:

— Va, dit-elle, crève ton dromadaire, cours à pied, épuise-toi; elle est trop loin maintenant, tu ne la rejoin-

dras jamais, et tu ne sauras pas comment les djellabs l'ont emmenée. Et puis, au reste, c'était ma fille et ce que j'ai fait ne regarde personne!

Le voyage d'Arbagi ne fut pas un voyage, ce fut une course. Le troisième jour après son départ, il arriva à la ville de Sennâar. Encore tout plein de fièvre, de fureur et peut-être de l'espoir insensé de retrouver celle qu'il aimait, il s'arrêta au milieu du bazar, sorte de place où l'on vendait toute espèce de denrées, et là, sans descendre de son dromadaire fatigué, il cria au premier marchand qu'il aperçut :

— Hé! l'homme! depuis combien de temps les djellabs ont-ils passé devant la ville ?

L'homme interpellé se contenta de renverser légèrement la tête en arrière et de faire imperceptiblement claquer sa langue pour prouver qu'il ne savait rien de ce qu'on lui demandait.

Arbagi leva les épaules avec colère, avança quelques pas, et, s'arrêtant de nouveau, il s'écria de sa voix la plus retentissante :

— Ohé! les hommes! ohé! les hommes! êtes-vous des chiens ou des musulmans adorant Dieu l'unique, révélé par notre seigneur Mahomet ? Laisserez-vous un de vos frères au visage noir vous appeler et pleurer en vain ?

A ces clameurs, on se réunit autour d'Arbagi, qui continua :

— Une femme du pays de Farkana, d'où je suis, a été enlevée pendant que j'étais allé chasser les autruches; elle a été emmenée sur les derniers bateaux des djellabs; celui qui les conduit s'appelle Ahmed-Abou-

Chellal; je cours après lui... dites vite, car mes minutes sont comptées : y a-t-il longtemps qu'il a quitté Sennâar?

Tout le monde répondit à la fois, chacun essayant de crier plus fort que son voisin; quelques-uns parlaient avec la bonne intention d'être utiles à Arbagi ; d'autres, se moquant de lui, lui faisaient de grosses plaisanteries sur l'enlèvement de la jeune fille ; le plus grand nombre parlait pour parler ; on ne s'entendait pas. Un vieillard fendit la foule avec autorité, prit le dromadaire par sa corde nasale, et s'adressant au Nubien, il lui dit :

— Ton entreprise est folle, mon fils ; ce que les djellabs ont emporté ne revient jamais; ceux dont tu parles ont passé ici il y a plus de sept semaines, je m'en souviens; c'est à ma boutique que l'Homme des cataractes a acheté des lentilles sèches et du doura pour nourrir ses esclaves. Crois-moi, retourne à Farkana; tu vas aller dans des pays où les Turcs blancs sont nos maîtres, ils te feront soldat et te battront à coups de courbach; ne quitte pas la bonne Nubie. Si cependant tu veux continuer ta route, va, mon fils, et que Dieu soit avec toi. Le djellab m'a dit qu'un de ses bateaux avait un bordage enfoncé et qu'il serait sans doute obligé de s'arrêter à Khartoum pour le faire réparer. Hâte-toi donc, tu les trouveras peut-être encore dans cette grande ville qui est au confluent du Nil blanc et du Nil bleu.

— Je les atteindrai, s'il plaît à Dieu, répliqua Arbagi en se baissant pour toucher le turban du vieillard avec sa main droite qu'il porta ensuite à ses lèvres ; que les bénédictions du ciel descendent sur ta maison ; toi seul m'as indiqué ce que je dois faire, j'irai à Khartoum.

Il reprit sa route, courant jour et nuit le long du Nil, traversant les villages comme un ouragan et s'arrêtant à peine quelques heures pour dormir et donner un peu de repos à son dromadaire déjà épuisé par les chasses et par cette course éperdue. Enivré de mouvement, surexcité par la fatigue et les insomnies, Arbagi allait, emporté par sa fièvre, ne songeant à rien qu'à retrouver Thaouileh, ayant, comme un enfant, cédé à un premier mouvement irrésistible et ne réfléchissant pas qu'il poursuivait une aventure au-dessus de ses forces. Qu'offrirait-il aux djellabs en échange de Thaouileh ? comment réussirait-il à s'emparer d'elle ? comment la ramènerait-il au pays de Farkana ? il n'y pensait même pas. Il était en proie à l'exaltation des hommes primitifs, exaltation sauvage, irréfléchie, imprudente, qui ne voit que le but sans jamais s'inquiéter des moyens de l'atteindre.

Le jour, il s'arrêtait dans les huttes riveraines, et usant de la large hospitalité orientale, il y prenait quelque nourriture ; la nuit, quand il sentait fléchir sous son poids les jambes de son dromadaire, il s'arrêtait, se couchait sur la terre nue, pensait à sa maîtresse et se désespérait. Il était soutenu par la colère immense qu'il avait en une minute amassée dans son cœur en apprenant l'exécrable nouvelle ; cette fureur concentrée, sans cesse ravivée par le souvenir, lui tenait lieu de force et d'intrépidité. S'il eût rencontré les djellabs, il se fût jeté dessus à grands coups de sabre ; mais malheureusement pour lui il ne rencontrait que la solitude et l'indifférence.

La veille du jour où il devait arriver à Khartoum, son dromadaire amaigri avait ralenti son allure. Arbagi s'ar-

rêta sous un bois de mimosas pendant la nuit ; au point du jour, quand il voulut repartir, il s'aperçut que la pauvre bête, surmenée depuis de longs jours, fourbue, âlante, était couchée sur le flanc et donnait à peine signe de vie. Elle ouvrait ses grands yeux doux et mélancoliques, faisait de vains efforts pour se soulever, agitait avec peine ses jambes affaiblies et recourbait, en poussant une plainte à peine articulée, son cou devenu trop lourd à porter.

— Vas-tu mourir aussi ? s'écria Arbagi.

Le vaillant animal qui avait parcouru tant de déserts et suivi la piste de tant d'autruches sans se lasser jamais, fit un suprême effort et réussit à se dresser sur les jambes de devant ; mais une douleur presque humaine passa dans son regard, il se laissa retomber pesamment sur le côté et ne bougea plus.

A la vue de ce compagnon de ses périls et de ses voyages qui lui manquait au moment où il espérait le plus en lui, Arbagi fut pris d'un désespoir insensé ; il se jeta sur le corps de son dromadaire, saisit sa tête dans ses mains, la regarda longtemps sans parler, comme pour y chercher un reste de vie, puis la rejetant inerte et lourde, il se prit à pleurer à sanglots.

— Hélas ! disait-il, me voilà tout à fait seul, et mon dromadaire lui-même m'a quitté. Que vais-je devenir maintenant, et comment pourrai-je courir assez vite et assez longtemps pour rejoindre les djellabs ?

Il enleva les sacoches qui contenaient encore un paquet de plumes d'autruche et le bracelet qu'il avait promis à Thaouileh ; il les plaça sur ses épaules, prit ses armes et, ainsi chargé, se remit en chemin. Il fut trois

journées à faire la route que son dromadaire aurait parcourue en quelques heures.

A Khartoum, il apprit que les djellabs étaient partis depuis cinq semaines.

— Si mon dromadaire n'était pas mort, se dit-il, je les aurais rattrapés avant leur entrée en Égypte.

Il vendit ses plumes d'autruche, le bracelet d'or, son sabre, et, grâce aux quelques talaris qu'il obtint en échange de ces objets, il fit prix avec un reïs (patron de barque) qui partait de Khartoum pour se rendre à Abou-Ahmed avec une cargaison de blé.

On allait lentement sur le fleuve; les vents, parfois contraires, arrêtaient la barque, qui alors atterrissait et demeurait souvent pendant de longues heures immobilisée au mouillage. Quand on repartait, les matelots, que nulle impatience ne sollicitait, ramaient mollement, au bruit cadencé de leurs chansons, et se souciaient peu des sollicitations incessantes d'Arbagi.

— Hâtons-nous, disait-il au reïs, il faut gagner les djellabs de vitesse.

— Il est impossible d'aller plus vite, répondait indolemment le patron; mais s'il plaît à Dieu, tu pourras les retrouver à Assouan.

— C'est bien loin et c'est bien long, pensait Arbagi.

L'inquiétude le dévorait. Il n'avait plus là, pour soutenir son emportement, la surexcitation d'une course violente, le mouvement du voyage, l'ardeur de la poursuite. Il ne pouvait pas à son gré accélérer ou ralentir sa marche; il était esclave et comme prisonnier de ce bateau dont il était forcé de subir les insupportables lenteurs qui le désespéraient, mais contre lesquelles il était

impuissant. Une ou deux fois il s'était jeté aux avirons et les avait maniés avec une vigueur terrible; mais ç'avait été peine perdue, car les autres matelots avaient immédiatement manœuvré d'ensemble pour paralyser ses efforts. Forcé de vivre dans un étroit espace, pêle-mêle avec les hommes du bord et les autres passagers, lui qui était habitué aux larges champs et au désert, il souffrait d'une sorte d'irritation physique plus pénible et plus dure qu'une maladie réelle; il ne pouvait se mouvoir à son aise au milieu de l'encombrement de la barque; il était devenu méchant, se querellait avec ses compagnons et quittait souvent le pont resserré pour monter sur l'habitacle. Là, il s'asseyait parmi les cordages, sous le soleil qui lui mordait la peau, immobile, regardant machinalement l'eau couler et s'entretenant, loin de tout contact, avec ses pensées douloureuses. Ce fut là que la première fois, comme écrasé sous son abattement, il se posa cette question : Que vais-je faire? Il ne put sagement se répondre. Il aperçut toute l'absurdité de son projet et comprit que sa douleur furieuse l'avait poussé sur une voie sans issue. Sa raison, toute douteuse qu'elle était, lui conseillait de renoncer à son entreprise, d'abandonner la recherche de Thaouileh et de retourner au pays de Farkana. Il se repentait d'être parti et de n'avoir point écouté les conseils que chacun lui avait donnés. Il aurait donc voulu n'avoir jamais quitté son village, et, par une contradiction bien simple à comprendre, il n'osait pas y revenir. Son amour-propre, un amour-propre de nègre, lui montrait les impitoyables railleries qui l'attendaient à son retour s'il arrivait seul, triste, misérable, sans ramener Thaouileh ou sans s'être

vengé. Il redoutait les sarcasmes qui viendrait s'attacher à lui comme autant de flèches barbelées, et, coûte que coûte, il se résolut à continuer son voyage. — Je la retrouverai peut-être, se disait-il pour réconforter son cœur défaillant, j'aurai peut-être le bonheur de la reprendre et de recommencer avec elle à vivre heureux. Si les djellabs sont partis si loin que je ne puisse jamais les atteindre, eh bien! je resterai dans un village d'Égypte, je louerai ma liberté pour ne pas mourir de faim, je cultiverai la terre, et plus tard, quand tout sera oublié, je retournerai du côté de mon pays.

Malgré ces belles promesses qu'il se murmurait tout bas, il était tombé dans un découragement sans bornes; il passait des journées entières couché sur l'habitacle, la tête cachée entre ses mains, pensant à son village que peut être il ne reverrait plus et à Thaouileh, qui maintenant lui semblait irrémissiblement perdue. Il ne disait plus au reïs de la barque : Hâtons-nous! Il en était arrivé à n'avoir pas plus d'énergie qu'un des ballots entassés sur le pont.

Cependant le bateau descendait le courant; malgré la mollesse de l'équipage, le chemin diminuait chaque jour, le but se rapprochait. Un matin, on arriva au mouillage d'Abou-Ahmed. En mettant pied à terre, Arbagi reprit un peu de courage et se sentit comme délivré de la servitude qui l'avait immobilisé si longtemps. Il répéta son habituelle question :

— Depuis combien de temps les djellabs ont-ils passé?

— Oh! oh! depuis longtemps, lui répondit-on.

Il raconta son histoire aux gens qui l'écoutaient.

Parmi eux se trouvait un grand jeune homme hardiment robuste, n'ayant pour tout costume qu'un ample caleçon blanc, portant sur sa tête nue de longs cheveux noirs traversés par une plume de porc-épic et tenant en main une lance terminée par un fer très-aigu. C'était un Arabe Ababdeh. Il dit à Arbagi :

— Écoute, l'homme, je vais te donner un conseil que tu feras bien de suivre. Les djellabs ont une grande avance sur toi, mais tu peux arriver avant eux à Assouan, où ils sont forcés de s'arrêter plusieurs jours pour payer le droit d'entrée en Égypte de chaque esclave. Ils sont en barque, ils vont relâcher à Dongola et sont obligés de parcourir tout ce grand coude que le Nil fait depuis Abou-Ahmed jusqu'à Wadi-Halfa. Viens avec nous; nous partons après-demain, au lever de la lune, et nous nous rendons directement à Korosko à travers le désert; nous marcherons en droite ligne, tandis que les djellabs ne peuvent avancer qu'en faisant l'énorme détour du fleuve; nous ne serons guère plus de quatorze à seize jours pour traverser les sables, et nous avons bien des chances d'arriver avant les marchands d'esclaves; si nous arrivons après eux, ils n'auront plus sur toi qu'une avance insignifiante que tu pourras facilement rattraper en courant au bord du Nil; car ils ont trois barques très-lourdes qui descendent lentement.

Arbagi accepta; de ce qui lui restait d'argent, il acheta des outres destinées à contenir l'eau de son voyage, de la farine et une plaque de fer pour faire cuire son pain à la mode bédouine.

A la nuit indiquée, on se mit en marche; la caravane, conduite par des Arabes Ababdehs, se composait de cent

cinquante chameaux chargés de différentes denrées, et de quelques dromadaires que montaient les chefs.

Arbagi marchait à pied presque isolé au milieu de ses compagnons de route, parlant peu et comme étourdi par la tristesse incessante qui sortait de son cœur. Quand il était trop fatigué, quand la chaleur du sable brûlait ses pieds, il grimpait sur un chameau, se faisait une place parmi les outres, fermait les yeux et s'en allait comme une masse inerte, balancé par les mouvements réguliers de sa monture, et n'ayant d'autre sensation que celle d'un engourdissement profond. La nuit, près de la caravane rangée en cercle, il dormait, la tête appuyée sur un oreiller de sable, et, le plus souvent, ne pouvant se donner au sommeil, il regardait les étoiles à travers ses larmes.

Une nuit qu'il était ainsi couché sans dormir, il vit une hyène qui venait en rôdant jusqu'à lui. Il ne désirait pas mourir, mais il lui était indifférent de vivre, et il était si intimement découragé qu'il ne fit pas même un mouvement pour écarter la bête fauve. Elle le flaira, s'éloigna et fut tuée à quelques pas de lui.

Le jeune Arabe Ababdeh qui avait engagé Arbagi à choisir la route du désert, avait cependant pris le pauvre Nubien en amitié; quelquefois il venait près de lui, le réconfortait et lui disait :

— Quand nous serons arrivés à Korosko, nous tiendrons conseil avec les anciens, et nous te dirons ce qu'il faut faire.

— S'il plaît à Dieu, répondait humblement Arbagi.

Un matin il se fit un grand mouvement dans la caravane; les chameaux et les dromadaires inquiets s'agi-

taient, grognaient sourdement, et semblaient prêts à prendre une course rapide.

— Qu'est-ce donc? demanda Arbagi.

— Nous ne sommes pas loin de Korosko, les bêtes sentent le Nil, lui répliqua-t-on. Trois heures après, en effet, la caravane, débouchant entre deux basses montagnes sablonneuses et rocheuses, apparaissait dans une petite plaine couverte de quelques huttes en limon, disséminées à travers des champs; on était arrivé.

Quand les chameaux eurent été déchargés et qu'on eut entassé les ballots en plein air, au pied d'un vieux mimosa à moitié mort, l'Arabe Ababdeh s'approcha d'Arbagi et lui dit :

— Viens, nous allons t'enseigner le moyen de reprendre la jeune fille que les djellabs ont enlevée.

Ils se rendirent au bord du Nil et s'assirent sous les palmiers, en compagnie de quelques vieillards; on alluma les tchibouks, et quand Arbagi eut raconté son histoire, un des vieux Arabes lui dit :

— Il ne faut pas perdre courage; tu touches au terme de tes peines, et, si tu veux m'écouter, bientôt tu retrouveras celle que tu cherches. Les djellabs ont passé ici il y a trois jours, ils allaient lentement; la saison est mauvaise, les vents sont contraires maintenant pour descendre le fleuve. Tu vas partir, tu marcheras le long du Nil; tu es jeune et fort, tu rattraperas facilement les marchands d'esclaves; hâte-toi, car il faut les rejoindre avant qu'ils soient entrés en Égypte, à Assouan, et avant qu'ils aient payé l'impôt. Si tu vois leurs bateaux, ne pousse pas de cris, ne dis rien, ne fais rien qui puisse donner l'éveil; cache-toi derrière les arbres du rivage, et suis

leurs barques en te faisant invisible. Là où elles s'arrêteront pour passer la nuit, arrête-toi; si elles atterrissent sur l'autre bord, jette-toi à la nage et traverse le fleuve. Maintenant, écoute. Chaque matin les djellabs font descendre leurs esclaves à terre par bandes de huit ou dix, un seul homme les surveille. C'est à ce moment que tu devras apparaître; tu reconnaîtras ta Nubienne, tu la prendras, tu la feras fuir vers les villages riverains, tu la suivras de loin; si le djellab se jette sur toi, tu es armé, tu sais ce qu'il te reste à faire. Ici, en Nubie, chaque hutte s'ouvrira pour te recevoir; plus bas, en Égypte, il n'en serait plus ainsi; vas donc et sois courageux; ramène ici ta jeune fille, nous te ferons partir avec elle par notre prochaine caravane pour Abou-Ahmed, et de là tu t'arrangeras pour rejoindre Farkana. Les djellabs sont des chiens, et il est permis de leur reprendre ce qu'ils ont volé.

— Et tu crois que je réussirai, dit Arbagi qui sentait une nouvelle ardeur descendre en lui.

— Tu le peux, si tu le veux, répondit le vieillard; sois intrépide et rusé, et je te jure, par le Prophète ami de Dieu, que nous te remettrons sur la route de ton pays.

Arbagi se pencha vers le vieillard, prit sa main et la porta rapidement à ses lèvres et à son front; puis, se redressant, il s'écria :

— J'irai, et par la sainte maison de la Kaaba, je jure que je reprendrai Thaouileh, et que je la reconduirai sous sa hutte.

— S'il plaît à Dieu! s'il plaît à Dieu! répondirent tous les assistants.

Ranimé par les bonnes paroles du vieil Arabe, qu'il prenait presque pour des promesses, Arbagi se mit en route; il fit ses adieux aux Ababdehs, en leur assurant qu'il reviendrait bientôt.

— Je n'ai plus d'argent, leur dit-il avant de s'éloigner.

— Qu'importe, lui répondit-on, tu n'en as pas besoin; tu mangeras dans les huttes nubiennes.

Il partit donc, chargé de ses armes, le cœur rassuré, presque heureux, touchant enfin à ce but qu'il poursuivait depuis si longtemps, et pensant déjà aux joyeuses difficultés du retour.

Le premier jour il coucha à Séboua, le second à Dakkeh, le troisième auprès de Dandour, dans un hameau qu'on appelle Abouhor, et qui se trouve exactement sous le tropique du Cancer. Là il apprit que les djellabs, retenus par le vent, avaient sans doute passé la nuit sur la rive gauche du Nil, près du grand village de Kalabcheh, où se dresse un temple ruiné. Avant le lever du soleil, Arbagi traversa le fleuve à cheval sur un tronc de palmier, qu'il dirigeait en pagayant avec ses mains, ayant grand soin de remuer ses jambes qui traînaient dans l'eau, afin de faire du bruit pour effrayer les crocodiles. Le soleil était déjà haut dans le ciel lorsque le Nubien arriva près de Kalabcheh. Il aperçut au loin trois barques qui voguaient de conserve et glissaient lentement sur les eaux vertes du Nil. C'étaient les bateaux des djellabs. Il s'arrêta, immobile, derrière le tronc raboteux d'un palmier doum, plus ému, plus oppressé que s'il se fût trouvé en présence de Dieu.

— Enfin, s'écria-t-il, c'est donc pour demain au point

du jour que je reprendrai Thaouileh! Il continua à avancer sans se presser, certain maintenant que sa proie ne pouvait lui échapper, et comme il passait devant les maisons de Kalabcheh, il voulut aller y demander quelque nourriture. Mais il aperçut une foule réunie près d'un homme accroupi sous un immense sycomore; il entendit des cris et s'approcha.

Ce rassemblement et ces clameurs avaient lieu autour d'un nazir[1] turc en tournée de perception, et qui, selon l'usage égyptien, faisait rentrer les impôts à grand renfort de bastonnade.

Le nazir, qui était un homme ventru, marqué de petite vérole, important, violent et assez semblable à un polichinelle en colère, aperçut Arbagi qui portait son poignard au bras, son bouclier sur le dos et sa lance à la main.

— Hé! l'homme au bouclier, lui cria-t-il de loin, approche ici!

Le nazir n'avait pas fini de parler qu'un de ses chaouchs s'était élancé vers le Nubien et le conduisait avec force bourrades vers le terrible fonctionnaire.

— D'où viens-tu? demanda-t-il.

— De Farkana qui est un village près du Fâzoglou.

— Pourquoi portes-tu des armes dans la Nubie inférieure, auprès de la première cataracte qui est la frontière d'Égypte?

— Je porte ces armes parce qu'elles sont à moi; je suis de la haute Nubie, chez nous tout homme libre peut avoir sa lance.

1 Sorte d'officier civil chargé de percevoir les impôts et d'administrer la justice dans les districts qu'il parcourt.

— Ici, il n'en est pas de même; le glorieux Abbas-Pacha, qui est l'ombre du Padischah, qui lui-même est l'ombre de Dieu, a défendu de porter des armes dans ce pays, parce que vous n'êtes tous que des pourceaux rebelles.

— Je ne le savais pas, dit Arbagi qui commençait à trembler.

— Il fallait le savoir; tu vas remettre tes armes à un de mes chaouchs, et de plus tu vas payer tout de suite deux cents piastres pour avoir désobéi à l'édit du vice-roi.

— Je n'ai pas d'argent; je viens à pied de Korosko; auparavant j'ai eu de grandes infortunes, il ne me reste pas un para.

— Bon! bon! je sais ce que cela veut dire; puis, se tournant vers son chaouch, le nazir ajouta avec une extrême douceur : Donnez-lui soixante coups de bâton.

Arbagi se dégagea de l'étreinte de l'exécuteur qui déjà l'avait saisi, et se précipitant aux genoux du nazir, il lui baisa les pieds, frappa sa tête contre terre et s'écria :

— Par ta barbe, que Dieu bénisse, ne me fais pas frapper; je n'ai pas le temps d'être battu; je te jure que j'ignorais la loi.

— Si tu n'as pas le temps d'être bâtonné, paye les deux cents piastres.

— Mais je n'ai pas d'argent.

— Faites! dit le nazir en s'adressant à ses gens.

Arbagi lutta en désespéré, mais il ne tarda pas être renversé, terrassé, lié, étendu la face contre le sol et maintenu par un vigoureux gaillard qui, accroupi sur

les épaules du patient, paralysait tous les efforts de sa résistance.

Un chaouch prit un bâton et se mit à frapper; le nazir comptait les coups; ils tombaient avec régularité et battaient sourdement la chair meurtrie qui laissait couler des filets de sang, que le bâton dispersait en chaudes gouttelettes. Arbagi cria, puis se tut, et l'on ne vit plus sa douleur qu'aux frémissements qui agitaient et soulevaient son corps. Au soixantième coup le nazir dit: « Assez! » Le bourreau s'arrêta, et, à l'aide des longues manches de sa robe, il essuya son visage moite de sueur.

Arbagi se releva, chancela quelques instants comme un homme ivre, et, cherchant un point d'appui contre un palmier voisin, il regarda le nazir qui souriait.

— Au jour du jugement dernier, lui dit-il d'une voix étouffée, quand il faudra passer sur le pont Al-Sirât, la mauvaise action que tu viens de commettre pendra à ton cou, chien fils de chienne, et elle sera si lourde qu'elle te fera tomber dans les flammes où Chîthan le lapidé te recevra pour donner ton cœur en pâture à des scorpions!

Puis il lui cracha au visage, en lui criant la plus effroyable injure qui puisse atteindre un musulman:

— Je maudis ta barbe!

Le nazir pâlit légèrement, et, s'adressant de nouveau à son chaouch, il lui dit:

— Donne-lui un *bahchich*[1] de vingt coups de bâton; il me les rendra au pont Al-Sirât.

1 Pourboire.

Arbagi fut de nouveau jeté à terre; mais, quand l'exécution fut terminée, il était évanoui.

— Qu'on emporte cette charogne! dit le nazir.

Deux hommes prirent le sanglant Arbagi et le déposèrent à l'écart, sous un palmier.

Il fut rappelé à lui par une douleur atroce; des mouches, attirées par le sang, s'étaient abattues sur ses plaies vives et tourmentaient insupportablement sa chair. Il les chassa avec un effort qui lui arracha un gémissement, essaya de se relever et s'affaissa comme une masse sans vie. Il redressa peu à peu sa tête, regarda vers le Nil, y découvrit trois points noirs qui s'éloignaient de plus en plus, et rappelant à son souvenir tout ce qui s'était passé, il laissa retomber son visage contre terre et poussa un cri déchirant. Le nazir était parti, les hommes étaient rentrés dans leurs maisons pour éviter la grande chaleur, Arbagi était seul, dévoré par la fièvre, par la soif, par le soleil et par la souffrance. Il rampa comme il put du côté du village, et s'écria d'une voix lamentable :

— Oh! les musulmans! Personne n'aura-t-il pitié de moi? Allez-vous me laisser crever ici comme un chacal blessé?

A ces clameurs plaintives, une femme déjà âgée sortit d'une cabane voisine; elle vint jusqu'à Arbagi, lui offrit à boire, baigna d'eau ses tempes brûlantes, puis, le saisissant sous les bras, elle l'aida à se traîner jusque dans sa misérable hutte, le coucha sur une natte, et frotta ses plaies avec de la graisse.

— Je veux partir et continuer ma route, dit Arbagi en proie à son idée fixe.

La vieille Nubienne hocha la tête et répondit :

— Peut-être pourras-tu marcher dans deux mois; peut-être seras-tu estropié pour ta vie entière; les Turcs sont nos maîtres, et leurs chaouchs ont les bras lourds.

La fièvre s'était emparée d'Arbagi; il grelottait. C'était à peine s'il avait remercié la vieille compatissante. De ce qu'elle disait il ne comprenait qu'une chose, c'est qu'il allait être immobilisé pendant de longues semaines dans des souffrances incessantes; il pensait à Thaouileh et répétait à chaque minute, comme un refrain qui l'obsédait :

— Perdue ! encore perdue! perdue! perdue!

La vieille crut qu'il avait le délire et qu'il était sur le point de trépasser. Elle alla chercher un cheikh qui connaissait toutes sortes de secrets infaillibles pour fermer les plaies et guérir les maladies. Il vint, s'accroupit auprès du malheureux, lui passa à plusieurs reprises la main sur les yeux, lui colla sur le front des petits morceaux de papier sur lesquels il avait écrit des attributs de Dieu, laissa quelques autres amulettes semblables destinées à être brûlées et dont on devait délayer la cendre dans la boisson préparée pour le malade, puis il s'en alla en déclarant qu'Arbagi était à la dernière extrémité, mais cependant qu'il guérirait, s'il plaisait à Dieu.

Pendant longtemps Arbagi pleura et gémit comme un petit enfant, mais la vie s'était raidie dans son corps éprouvé; graduellement la fièvre cessa, les plaies se cicatrisèrent, et après six semaines de repos absolu, il put quitter sa natte et se traîner jusqu'au seuil de la hutte. Il était décharné comme un cadavre et geignait à chaque

mouvement. On lui improvisa deux béquilles avec des branches arrachées à un acacia, et peu à peu, avec de grands ménagements, il reprit l'usage de ses membres.

— Que veux-tu faire maintenant? lui dit un jour sa vieille hôtesse.

— Je veux partir, je veux quitter ce pays maudit.

— Alors, reprit la vieille, il faut aller jusqu'à Assouan, qui est à quinze heures de marche d'ici; c'est là où s'arrêtent les bateaux qui remontent le Nil; peut-être trouveras-tu un reïs qui consentira à te conduire jusqu'à Korosko, où les Arabes Ababdehs t'accueilleront et te feront repartir pour Abou-Ahmed.

— Cela m'est égal, répondit Arbagi; je ne tiens pas à retourner vers Farkana; je veux ne pas mourir de faim, voilà tout, je travaillerai; quand je serai enfin rétabli, je redeviendrai fort!

— Ici chacun suffit à sa besogne; les champs ne sont pas grands et les besoins sont petits. Va donc à Assouan; là il y a des hommes riches qui ont beaucoup de terres ou qui font le commerce, et qui pourront t'employer.

Une semaine après cette conversation, Arbagi partait, remerciait la vieille qui avait eu pitié de lui, et lui disait:

— Que dans le paradis, auprès des fleuves de lait, Dieu te donne de beaux jeunes hommes pour réjouir ton éternité!

— Que Dieu exauce ton vœu! répondit simplement la vieille.

Après quatre jours d'une marche qui lui parut très-pénible, Arbagi arriva à Assouan; en entrant dans le bazar, qui n'est qu'une longue rue abritée par des pail-

lassons déchiquetés, son premier soin fut de demander à un marchand :

— Depuis combien de temps n'avez-vous pas vu de djellabs ?

— Les derniers venus sont partis il y a environ deux mois, après être restés quinze jours amarrés à l'île d'Éléphantine.

— Oh ! sans le nazir ! pensa Arbagi.

A Assouan, il vécut de charité, mendiant aux portes et dormant sur le sable, près du Nil. Parfois il était en proie à de telles angoisses qu'il bouchait ses yeux avec ses poings fermés, comme pour échapper lui-même au spectacle de ses propres douleurs.

Un jour qu'il était couché le dos au soleil et le front appuyé sur ses bras entre-croisés, il sentit qu'on le remuait à coups de pied ; il leva lentement la tête et vit un homme qui se tenait debout près de lui.

— Que veux-tu ? lui demanda-t-il ; pourquoi viens-tu troubler mon sommeil ?

— Écoute-moi, répondit l'homme, je suis reïs d'une barque ; il faut que je parte pour le Kaire ; un de mes matelots s'est sauvé ; j'ai eu beau faire battre le pays, je ne puis retrouver le déserteur ; veux-tu le remplacer ? Je te nourrirai, et quand nous serons arrivés à Boulak, qui est le port du Kaire, je te donnerai vingt piastres.

— Quelle besogne aurai-je à faire ?

— Tu rameras du matin au soir quand le vent sera nul ou contraire. Si le vent est bon, tu dormiras ou tu joueras du darabouk à ton aise.

— C'est bien, j'accepte, dit Arbagi qui se leva et suivit le reïs.

Une vague espérance, semblable à ces clartés lointaines qu'on aperçoit au bout des longs souterrains, venait de lui apparaître.

— Au Kaire, se disait-il, c'est là que Thaouileh a dû être vendue ; Dieu est le plus grand, et peut-être pourrai-je enfin la retrouver.

Arbagi fut bien vite installé à bord ; on appareilla le soir même ; la barque portait un lourd chargement de granit de Syène. On mit un long aviron entre les mains du Nubien. Debout et demi-nu, il imita le chef de nage qui était placé devant lui ; les matelots entonnèrent une mélopée lente qu'accompagnait sourdement le bruit des rames retombant dans l'eau jaillissante ; on s'éloigna du rivage, et bientôt on perdit de vue les palmiers d'Éléphantine et la mosquée ruinée qui domine les maisons d'Assouan.

Joyeux, turbulents et gouailleurs, les matelots du Nil sont de véritables enfants. Ils chantent tout le long du jour en maniant leurs pesants avirons, ils racontent les histoires les plus merveilleuses qu'on puisse imaginer, se mettent, dès que le vent leur devient propice, à jouer du darabouk et à danser sur le pont ; se réjouissent aux grosses plaisanteries, aux coq-à-l'âne, aux jeux pleins d'une bruyante brutalité, et pendant la nuit dorment d'un sommeil profond, couchés presque tous sur les planches de leurs bateaux.

Avec de semblables compagnons, le lamentable Arbagi n'était point à son aise ; lui qui ne cherchait que la solitude et le repos pour se livrer tout entier à ses pensées douloureuses, il se sentait ahuri et opprimé au milieu du bruit et de l'activité qui l'entouraient. Comme il ne

se mêlait pas aux jeux de ses compagnons, ses compagnons le prirent pour victime de leurs jeux. On le secouait, on le heurtait; il se laissait faire avec une lassitude résignée dont une récente expérience lui avait appris l'utilité. Une fois, en effet, fatigué d'être plus remué qu'il ne lui convenait, il avait durement repoussé un des matelots; une dispute s'en était suivie, dans laquelle le reïs était intervenu pour administrer une demi-douzaine de coups de corde sur les épaules d'Arbagi. Le Nubien souffrit sans mot dire, non pas l'humiliation, car les corrections corporelles n'entraînent, en Orient, aucune idée de déchéance, mais la douleur physique, et il se promit de s'abandonner dorénavant avec docilité aux fantaisies violentes de ses camarades.

On avançait. L'inondation qui commençait à monter emportait rapidement la barque sur le dos du Nil; les villages passaient et disparaissaient avec leurs bois de palmiers, leurs pigeonniers garnis de fagots, leurs basses mosquées et les hautes montagnes qui précèdent le désert. Quand le vent du sud soufflait, on tendait une petite voile à la poulaine; alors les matelots, laissant les avirons, se mettaient vite à frapper les darabouks retentissants et dansaient jusqu'à perdre haleine. Arbagi se couchait dans un coin, à l'ombre du bordage, et renvoyait sa pensée vers les chères tristesses qui navraient son cœur. Un jour qu'il était ainsi seul et absorbé, il écouta machinalement d'abord, puis avec un intérêt croissant, le murmure éclatant des tambourins; ce bruit monotone, et qui porte avec lui une sorte de mélancolie invincible, lui rappela en mémoire le village de Farkana, le départ pour la chasse aux autruches et ces bandes

d'amis joyeux qui l'accompagnaient au départ et qui faisaient pour lui des vœux d'heureux retour. A ce souvenir, une amertume infinie noya son âme, un sanglot monta jusqu'à ses lèvres, et il pleura abondamment. De ce jour, les matelots ne l'appelèrent plus que Abou-Bekâ (le père des larmes).

Quand on fut arrivé à Boulak, le reïs mit vingt piastres (quatre francs) dans la main d'Arbagi et il le renvoya. Le Nubien quitta sans tristesse ses turbulents compagnons, marcha quelque temps sur une large route plantée d'arbres, traversa les ombrages de l'Ezbekyeh et entra au Kaire. Il fut étourdi par les rumeurs qui bruissaient dans la ville. Ces ânes galopant, ces longues files de chameaux chargés, ces chevaux harnachés de housses rouges, ces chrétiens d'Europe, ces musulmans de tous pays, ces femmes voilées, ces marchands qui passent en criant leurs denrées, ces immenses bazars, ces rues entre-croisées, ces mosquées magnifiques, cette énorme citadelle, ces maisons si hautes, comparées aux huttes de Farkana, ces portefaix pliant sous le poids de fardeaux écrasants, cette foule, ce bruit, ce mouvement, cette fièvre d'activité le plongèrent dans une sorte de stupéfaction maladive. Il s'arrêtait aux carrefours, restait immobile, coudoyé, heurté, bousculé, et regardait machinalement autour de lui sans savoir de quel côté se diriger. Il cherchait quelque chose cependant; il fouillait d'un œil inquiet la profondeur des bazars, il entrait jusque sous le porche des maisons habitées par les pachas; il suivait attentivement du regard les négresses qui passaient à ses côtés. Auprès de la mosquée d'El-Azar, il vit sortir d'une boutique un homme qui avait le

visage noir comme lui ; il reconnut un Nubien et l'aborda en lui disant :

— O mon frère des vallées de la Nubie ! veux-tu m'indiquer ma route pour trouver le bazar aux esclaves ? Je suis perdu dans cette grande ville où je mets le pied pour la première fois.

— Je vais te conduire jusqu'au khan des djellabs, lui répondit le Nubien ; les rues sont ici plus embrouillées qu'un écheveau de chanvre qui a servi de jouet à de jeunes chiens ; tu ne pourrais jamais retrouver ton chemin.

Ils partirent ensemble, traversant tant de rues, de ruelles et de bazars, que le pauvre Arbagi se sentait découragé jusque dans la moelle de ses os.

— Comment la découvrir jamais ! se disait-il, au milieu de cette ville si grande, si compliquée et si populeuse ?

A force de marcher, ils arrivèrent auprès de la mosquée du khalife Hakem ; le Nubien s'arrêta devant une vaste maison blanchie à la chaux, ouvrit les battants d'une grande porte en bois blanc, et poussant Arbagi par les épaules, il lui dit :

— C'est ici ; que Dieu te conduise !

Arbagi se trouva dans une large cour carrée, entourée de bâtiments percés de chambres et surmontés d'une galerie circulaire abritée par un auvent. Des négresses à peine enveloppées d'une couverture étaient entassées pêle-mêle à l'ombre des murailles ; quelques-unes d'entre elles broyaient la farine, d'autres pétrissaient le pain ; elles causaient et riaient en montrant leurs dents blanches et ne semblaient pas se trouver malheureuses. Des

djellabs vêtus de robes bleues et coiffés d'un turban blanc étaient accroupis dans une chambre et comptaient des pièces d'argent. Un homme entra, autour duquel les marchands s'empressèrent. A son approche, on fit lever plusieurs négresses qui vinrent vers lui. Il les examina avec soin l'une après l'autre, leur tâtant les jambes, leur frappant sur le dos, palpant leur tête, leur faisant ouvrir la bouche afin d'examiner leurs dents, les faisant marcher, courir, s'arrêter, respirer, porter des fardeaux. Puis il suivit les djellabs à leur comptoir et discuta avec eux le prix de la marchandise.

Cependant Arbagi regardait de loin chaque visage de femme qu'il apercevait ; son cœur battait haut dans sa poitrine. Il demeurait immobile et comme cloué à sa place. Un esclave appartenant au service des djellabs s'approcha de lui et lui demanda ce qu'il faisait là, planté sur ses jambes, comme un héron au bord de l'eau.

— Je voudrais parler à Ahmed-Abou-Chellal, répondit Arbagi.

— Abou-Chellal est parti pour Damas la sainte depuis plus d'un mois, il doit être maintenant déjà arrivé à Lagaba, dit l'esclave ; que lui veux-tu ?

— Il a pris à Farkana une fille qu'on nomme Thaouileh ; l'a-t-il vendue ici, ou la conduit-il vers Damas à travers les sables de Sinaï.

— Farkana ? Thaouileh ? reprit l'esclave en faisant un effort de mémoire, je ne sais pas.

Puis se dirigeant et emmenant avec lui Arbagi vers un groupe de femmes noires, il dit :

— Ohé! les gazelles à peau d'ébène! vous souvenez-vous d'une esclave nommée Thaouileh?

— Oui, répondit une jeune fille, presque une enfant; elle a été achetée sur le Nil bleu; elle avait un bracelet d'or au bras.

— Oui! oui! s'écria Arbagi.

— La semaine qui a suivi notre arrivée au grand Kaire, elle a été emmenée par un Turc qui est revenu trois jours après la payer parce qu'il ne lui avait pas trouvé de vices rédhibitoires.

— Notre marchandise est toujours de bonne qualité, affirma sentencieusement l'esclave.

— Quel était ce Turc? demanda Arbagi.

— Je ne sais, répondit la négresse; sans doute l'intendant de quelque pacha.

— Elle est donc ici! se disait Arbagi en s'éloignant; mais comment la retrouver?

En effet, comment la retrouver? Là était toute la question, et il était impuissant à la résoudre. Seul et comme égaré dans cette vaste ville qu'il ne connaissait pas, ne sachant à qui demander secours, n'ayant à son aide qu'un renseignement vague et inutile, ne sachant aucun métier qui pût lui procurer le pain quotidien, il se sentait sombrer dans les abîmes d'un désespoir sans fond.

— Oh! se répétait-il à chaque instant, pourquoi ai-je quitté le bon pays de Farkana?

Il vivait comme par miracle, ramassant, à travers les rues, sur les tas d'ordures, des concombres à moitié moisis, des fruits gâtés, des restes de nourriture qu'il disputait aux chiens; quand la nuit venait, il traver-

sait la place Roumelieh, sortait du Kaire et s'en allait entre l'aqueduc de Youssouf et les abattoirs chercher un gîte parmi les mamelons sablonneux qui avoisinent la ville; là il se creusait un lit dans la poussière et y dormait, quand toutefois il pouvait dormir. Pendant la journée, il stationnait au khan Khalil, vaste bazar où les marchands vendent aux riches femmes du Kaire les étoffes de Damas, des Indes, de Brousse et d'Europe. Il s'asseyait à terre près d'une boutique et se chargeait, moyennant quelques paras, de porter les paquets et les fardeaux. Il était donc devenu portefaix; mais cette profession nouvelle le laissait souvent inutilisé pendant de longs jours, et alors, dans ces moments de repos forcé, il se redisait sans fin ni cesse les détails de sa pitoyable histoire.

Il voyait souvent un vieux cheikh qui portait le turban vert des chérifs traverser les bazars en distribuant des aumônes et de bonnes paroles aux malheureux qu'il rencontrait. Souvent même Arbagi avait ramassé la petite pièce de monnaie que le vieillard lui avait jetée en passant.

— Cet homme est miséricordieux et bon, se dit Arbagi, je lui raconterai mes aventures; il me plaindra, me consolera, et peut-être me donnera-t-il quelques sages avis dont je pourrai profiter.

Il s'enhardit dans cette pensée, et un jour qu'il aperçut le cheikh qui faisait ses largesses habituelles, il se leva, le suivit, et saisissant pour la baiser la manche de sa robe :

— Père, lui dit-il, je souffre, je suis tout à fait malheureux, et je voudrais te conter mon histoire afin que tu pusses me diriger dans la route du salut.

— Parle, mon fils, répondit le cheikh; le Prophète a dit : « Accueillez ceux qui pleurent ! »

Arbagi, tout en marchant près du vieillard, racontait ce qu'il avait perdu et ce qu'il avait souffert. Le cheikh l'écoutait sans parler et sans donner aucun signe extérieur de ses impressions. Quand le récit fut terminé, il se tourna vers le Nubien et lui dit :

— De quoi te plains-tu? Ne connais-tu pas la loi de Dieu? Ne sais-tu pas que l'ange Gabriel a dicté au Prophète les paroles suivantes : « Ils seront exempts de blâme ceux qui se borneront à la jouissance de leurs femmes ou des esclaves que leur main droite leur aura procurées. » Tu n'a rien à réclamer à ceux qui ont acheté ou vendu cette femme dont tu parles.

Puis s'éloignant et se séparant d'Arbagi, il ajouta :

— Que le salut soit avec toi !

— Avec toi le salut! répondit machinalement le Nubien, qui bientôt s'écria avec fureur :

— Voilà maintenant que j'ai tort d'être malheureux et de me plaindre ! le Koran est-il donc fait contre les hommes à peau noire ?

Depuis plus de trois mois, cette existence d'angoisses durait pour Arbagi, qui se voyait maintenant condamné à toujours vivre au Kaire, où il réussissait à peine à ne pas mourir de faim, et qui avait perdu tout espoir de jamais revoir son pays et de jamais retrouver Thaouileh, lorsque le hasard parut enfin avoir pitié de lui.

Un jour que, selon son habitude, il était accroupi dans le khan Khalil, il vit une femme montée sur un âne, précédée par un eunuque noir et suivie par deux négresses juchées comme elle sur des baudets. La foule

se dérangeait aux cris de l'eunuque et livrait le chemin au cortége en disant :

— C'est une *Kanoun* (grande dame) !

Arbagi leva nonchalamment les yeux sur cette femme et ne vit rien qu'une sorte de paquet informe voilé de blanc, enveloppé d'un manteau de taffetas noir et chaussé de bottines jaunes. La femme passa. Les négresses qui l'escortaient étaient sévèrement voilées comme elle, et ne laissaient voir que leurs yeux sombres qui luisaient entourés de mousseline blanche. Tout à coup, Arbagi se dressa par un mouvement brusque et nerveux, car au bras pendant d'une de ces esclaves il venait d'apercevoir un bracelet d'or semblable à celui qu'il avait donné jadis à Thaouileh. Il eut comme une défaillance et il crut que son cœur allait cesser de battre. Puis il prit sa course à travers la foule qu'il ouvrait à coups d'épaule, et se mit à suivre la négresse qui allait au grand trot de son âne. Au détour d'une rue, il se jeta vers elle :

— Thaouileh ? lui cria-t-il à voix basse.

La négresse laissa échapper un cri de surprise et ne répondit rien, seulement Arbagi put voir une étrange stupeur se peindre dans son regard.

— C'est elle ! se dit Arbagi qui aurait voulu déchirer le voile de celle qu'il cherchait depuis si longtemps.

Il ralentit sa course pour ne point donner l'éveil ; suivit de loin les trois femmes, dont une se retournait souvent, et les vit enfin entrer dans une vaste maison en pierres située au delà de l'ancien quartier des Mameluks, dans les environs de la mosquée de sultan Haçan.

Par la grande porte ouverte que gardaient quelques

hommes accroupis sur des nattes, il put voir une large cour entourée de bâtiments derrière lesquels on apercevait la haute tige des arbres d'un jardin. Arbagi fut prudent, il passa plusieurs fois, avec toute l'indifférence dont il fut capable, devant la maison afin de la reconnaître, puis il s'éloigna, et, s'arrêtant près d'un marchand ambulant qui vendait des gâteaux de sésame, il le questionna sur le propriétaire de ce palais qu'il montrait du doigt.

Il apprit alors que c'était un important fonctionnaire envoyé au Kaire par Sultan-Abdul-Medjid pour affaires relatives à l'Égypte; que cette maison avait été gracieusement mise à sa disposition par un neveu du vice-roi, qu'il était fort riche, aimait beaucoup le plaisir, se nommait Kurchid-Pacha et menait une grande existence.

— Il a un harem plein d'esclaves circassiennes, ajouta le marchand en terminant; elles sont gardées par trois eunuques noirs et servies par beaucoup de négresses.

La nuit approchait, Arbagi s'en alla vers les aqueducs. Il se coucha, comme toujours, sur la terre nue et ne dormit pas. Il songea au moyen d'entrer dans la maison de Kurchid-Pacha, d'y vivre, d'y avoir une fonction, si infime qu'elle fût, et de se glisser dans le harem pour revoir sa chère Thaouileh.

Après avoir ballotté dans sa tête mille impraticables desseins, il finit par s'arrêter à un projet qui lui sembla offrir quelques chances de réussite. Dès le lendemain, il se mit à l'œuvre pour l'accomplir heureusement. Il alla silencieusement s'accroupir à la porte du palais de Kurchid-Pacha et il attendit. Un esclave l'aperçut et lui cria :

— Hé! l'homme! que fais-tu là?

— J'attends que Son Excellence le pacha de Constantinople, sur qui soient les bénédictions de Dieu, sorte, afin de lui adresser une prière, répondit Arbagi; je sais qu'il est aussi bon que riche, aussi généreux que puissant, et je veux lui parler en mettant ma tête sous ses pieds.

— Notre maître est comme Dieu, répondit l'esclave, il écoute ceux qui l'invoquent.

Deux jours après, un matin, Arbagi, toujours fixé au poste qu'il s'était choisi, vit le pacha qui sortait pour se rendre à la citadelle; il était précédé de ses saïs, et suivi de son secrétaire, de son porte-pipe et des principaux officiers de sa maison.

— Effectivement, pensa Arbagi, c'est un grand personnage.

Au moment où le cortége franchissait le seuil du palais, Arbagi se leva, et se précipitant à genoux, mit, comme il l'avait dit, sa tête sous le pied de Kurchid-Pacha et resta immobile.

— Que veux-tu? dit le pacha.

— Me donner à toi parce que je suis robuste, parce que j'ai faim, parce que tu es bienfaisant comme l'inondation du Nil, répondit le Nubien.

— Qui es-tu?

— Je suis un pauvre pèlerin, répliqua Arbagi qui récitait la fable qu'il avait longuement préparée; je revenais de la Mekke, où j'ai bu l'eau du puits Zem-Zem; la fatigue et je ne sais quelle maladie brûlante m'ont arrêté à Kosseir; les hommes de ma caravane sont repartis sans m'attendre; comme je l'ai pu, je suis arrivé à Ké-

néh, puis j'ai marché jusqu'au Kaire pour trouver à utiliser ma jeunesse et mes forces; mais les musulmans d'Égypte n'ont pas eu pitié de moi. On m'a parlé de ta grandeur, je suis accouru, je me suis assis à ta porte, guettant ta venue, afin de te dire : Je me donne à toi.

— Va devant mon cheval, dit le pacha, si tu sais courir, je te prendrai et te nourrirai.

— Que Dieu te fasse sentir le parfum de son paradis! s'écria Arbagi en se redressant et en se mettant en marche.

Le soir, il était installé dans la maison de Kurchid-Pacha en qualité de saïs. Il avait pour fonctions de soigner les chevaux, de courir devant son maître quand il sortait, le jour avec un fouet pour écarter les passants, le soir avec des torches afin d'éclairer la route.

Kurchid-Pacha, qui venait d'accueillir Arbagi, était un haut fonctionnaire turc, dans toute la force du terme. Il avait environ quarante ans et portait le laid costume constantinopolitain qui exagérait encore l'embonpoint blafard dont ses traits agréables étaient défigurés. Il possédait cette bonté vague et cette douteuse charité que la prévoyante loi de l'islamisme inculque à presque tous les musulmans. Sa fréquentation avec les principaux Européens de Constantinople lui avait donné certaines manières d'être dégagées passablement avenantes. Comme il baragouinait quelques mots de français, il passait pour un homme du progrès et se disait invinciblement attaché au parti de la réforme. Mais sous ce léger vernis de civilisation, sous cette écorce trompeuse, on retrouvait vite le Turc, le Turcoman, le conquérant; le cuivre était sous l'or. D'une effroyable démoralisation facilement dissimulée derrière les infranchissables bar-

rières du harem, il ne reculait devant rien pour satisfaire les fantaisies de sa nature brutale; les plaisirs les plus violents et les plus monstrueux suffisaient à peine à son organisation déjà à demi épuisée par les excès. Insatiable d'argent, il était d'une moralité politique plus que douteuse, vendait volontiers au plus offrant ses secrets et ceux de l'État, pressurait jusqu'à l'épuisement les sujets du sultan dans les provinces qu'il avait à gouverner, se montrait plat jusqu'à l'abjection envers ses supérieurs, et traitait ses inférieurs avec un mépris hautain qui allait souvent au delà de la tyrannie. Il savait s'accommoder entre les civilisations orientale et occidentale; à l'une et à l'autre il avait emprunté ce qu'elles ont de plus mauvais; de la première, il avait gardé la polygamie et le reste; à la seconde il avait pris l'ivrognerie, et grâce à ces doubles vices, il pouvait dire : Je suis un Turc civilisé.

Arbagi ne savait rien de tout cela; au reste, il s'en serait peu soucié. Dans ces pays le Turc est le maître, il fait ce qu'il veut, nul n'ose s'insurger contre ses fantaisies, si féroces qu'elles soient. Il n'y a pas vingt ans que Mehemet-Bey-Defterdar faisait ferrer un de ses saïs qui en mourait, et qu'il donnait ordre d'ouvrir le ventre d'un soldat qui, malgré ses dénégations, fut ainsi convaincu d'avoir volé et bu une tasse de lait. Des exemples plus récents ne nous manqueraient pas au besoin; la vie d'Abbas-Pacha ne fut que la folie permanente d'un pouvoir poussé jusqu'à l'hystérie furieuse. Un jour que nous nous sentirons beaucoup de courage, nous oserons peut-être raconter sa mort qui fut digne de son existence entière.

Quoi qu'il en soit, Arbagi avait réussi au delà de ses désirs. Il habitait le même palais que Thaouileh et songeait incessamment aux moyens de la revoir. Tout en causant avec les nombreux domestiques qui composent la maison d'un grand seigneur turc, il avait habilement pris différentes informations. Il savait que le harem était gardé par un *kislar-aga* (chef des eunuques) déjà vieux, assisté par deux jeunes eunuques âgés de quinze à seize ans; que les négresses étaient presque aussi attentivement surveillées que les épouses blanches, et que le pacha achetait souvent de nouvelles esclaves.

Le palais était divisé en trois corps de logis distincts, qui, avec la muraille où s'ouvrait la grande porte d'entrée, formaient un quadrilatère parfait autour d'une cour assez vaste. Le côté gauche était occupé par les appartements du pacha, le côté droit servait de logement aux intendants et aux secrétaires; le bâtiment du milieu, dont une façade donnait sur d'immenses jardins, contenait le harem.

Les gens de service dormaient dans les écuries ou à la belle étoile, à leur choix. Arbagi passait presque toutes ses journées accroupi dans la cour et regardait sans relâche du côté du harem, dans l'espoir qu'il apercevrait Thaouileh; mais les fenêtres étaient masquées par un fin treillage en bois étroitement entremêlé. Ce treillage, que nul regard ne peut pénétrer, permet aux personnes placées à l'intérieur de voir facilement ce qui se passe au dehors. Thaouileh avait souvent appliqué son œil à ces grillages, et parmi les habitants de la maison elle avait reconnu Arbagi.

— A-t-il donc aussi été acheté à Farkana, puis em-

mené sur le Nil et vendu ici? se disait-elle. Or, par curiosité ou par tout autre sentiment, elle se résolut à interroger Arbagi; elle attendit une occasion favorable, et un jour que son amant était seul dans la cour, elle prit ses voiles, descendit, et passant près du Nubien tremblant, elle lui dit :

— Ce soir, trois heures après le dernier chant des muezzins, monte l'escalier du harem, je t'attendrai.

Arbagi ne répondit pas, mais il ferma les yeux comme pour savourer plus intimement ce grand bonheur qui venait le trouver après tant d'infortunes.

La journée lui parut longue, les heures avaient triplé leur durée, et le chant des muezzins lui sembla une musique céleste; dès que la nuit fut venue il traîna sa natte dans un coin de la cour et se jeta dessus comme pour dormir. Les bruits de la maison s'éteignirent peu à peu, les lumières disparurent, on n'entendit plus que l'aboiement éloigné des chiens vaguant à travers la ville, la lune seule éclairait d'une lumière blafarde le haut bâtiment du harem.

Comme autrefois, comme à l'époque de son bon temps dans le village de Farkana, Arbagi se leva lentement, rasa les murailles dans l'étroite bordure de l'ombre, arriva jusqu'à la porte du harem dont il déplaça la lourde portière de cuir qui, selon l'usage, fermait seule l'entrée et pénétra dans l'escalier. Il rampait plutôt qu'il ne marchait, pieds nus, haletant, retenant sa respiration et comprimant de la main les battements tumultueux de son cœur. Des étincelles d'or couraient devant ses yeux, ses oreilles bourdonnaient, il s'arrêtait au moindre craquement des boiseries, et tremblait comme un enfant.

Il arriva ainsi, mouillé de sueur, jusqu'à un long corridor sur lequel la lune dessinait les ombres entre-croisées du treillage des fenêtres. Une femme accroupie dans l'enfoncement d'une porte se dressa devant lui comme un fantôme, mit un doigt sur ses lèvres en signe de silence et s'éloigna. Il la suivit. Ils arrivèrent ainsi, glissant sur les nattes, jusqu'à une petite chambre où brûlait une veilleuse vacillante. La femme s'arrêta :

— Les eunuques dorment, dit-elle en étouffant sa voix, parle bas et que Dieu nous garde, car on nous tuerait si l'on nous découvrait ici.

C'était bien Thaouileh ; Arbagi s'élança vers elle sans dire un mot, et crut qu'il allait mourir de joie en la serrant dans ses bras.

— Enfin, s'écria-t-il d'une voix sourde après quelques instants de silence, je t'ai donc retrouvée ! Et alors il lui raconta sa longue et douloureuse histoire. Quand il l'eut terminée, Thaouileh lui répondit simplement :

— Oui, tu as bien souffert; mais aussi c'est de ta faute, pourquoi as-tu quitté Farkana pour courir après moi ?

Arbagi resta anéanti. Thaouileh continua :

— Ce ne sont pas les djellabs qui m'ont enlevée, c'est ma mère qui m'a vendue.

— Ta mère ! ô la chienne !

— Oui, c'est ma mère; un jour elle me dit de sortir avec elle pour aller traire les buffles : c'était le matin; elle me conduisit jusqu'à un endroit où se trouvaient les djellabs qui, la veille, s'étaient arrêtés au village; elle me livra à eux, ils m'emmenèrent, et en échange

de moi ils lui donnèrent deux talaris et un grand pot plein d'eau-de-vie de dattes.

— Oh ! dit Arbagi, si jamais je retourne là-bas je l'écraserai comme une vipère. Et tu as été bien malheureuse, n'est-ce pas ; les djellabs ont été durs pour toi, ils t'ont peut être battue ?

— Non, répliqua Thaouileh, dont la contenance tranquille exaspérait Arbagi, les djellabs ne sont pas méchants ; ils ont eu des soins pour nous ; les femmes jouaient entre elles, nous nous amusions quelquefois beaucoup ; il y avait des darabouks, on riait, on chantait, on dansait. Nos maîtres nous donnaient du riz et de bonnes lentilles à manger, nous n'étions vraiment pas mal.

— Ah ! vous n'étiez pas mal, répliqua Arbagi avec amertume ; pendant ce temps, moi, j'étais couché sous le bâton des Turcs ; et il montra ses membres luisants de cicatrices.

Thaouileh hocha la tête sans répondre, en faisant un geste qui semblait dire : Que veux-tu que j'y fasse ?

— Et ici, reprit le Nubien, n'es-tu pas lasse d'être esclave, d'être enfermée comme une prisonnière, de vivre loin de ton pays ?

— Ah ! ici, nous sommes très-bien, répondit Thaouileh ; vois, j'ai de beaux pantalons en soie jaune, j'ai un collier de corail, on nous donne à manger des fritures sucrées qui sont exquises. Quelquefois les eunuques nous fouettent quand nous manquons à notre service, mais cela n'arrive pas souvent. Ici je suis tout à fait heureuse, et l'on dit que nous partirons bientôt pour Constantinople, où le pacha a un palais encore plus

beau que celui-ci. Quant à mon pays, pourquoi veux-tu que je le regrette? j'y allais à moitié nue, ma mère me battait, tu restais trop longtemps en chasse, et je ne mangeais que des graines de doura; ici j'ai de riches habits et je suis nourrie comme une princesse. Puisque te voilà retrouvé, je ne désire plus rien.

— Pensais-tu souvent à moi? demanda-t-il.

— Quelquefois, surtout dans les premiers temps.

A son tour Arbagi ne répondit rien.

Deux heures avant le jour il quitta Thaouileh et regagna sa natte sans aventures.

Il se recoucha, et levant avec fureur son poing fermé vers le harem, il poussa un rugissement sourd et s'écria en lui-même :

— Ah! on riait! on chantait! on dansait! et moi je courais le long du Nil, ensanglantant mes pieds et pleurant mon pauvre dromadaire mort de fatigue! je songeais à elle sur l'étroit bateau qui avançait si lentement; je marchais à la suite de la caravane à travers les sables en feu du désert; j'étais battu comme un damné; je restais de longs jours immobile et meurtri sur une natte misérable; je fatiguais mes bras à ramer sur le Nil; j'établissais mon gîte à travers les chacals et les vautours, et pendant que j'amassais sur moi plus de douleurs que l'enfer n'en réserve aux juifs, elle jouait du darabouk, mangeait des fritures au sucre et se réjouissait d'avoir des pantalons jaunes! Hélas! les vieillards du pays avaient raison, pourquoi ne les ai-je point écoutés, pourquoi ne suis-je pas resté au village de Farkana!

Sa colère contre Thaouileh était sans bornes; il roulait dans sa tête les projets les plus extravagants; il vou-

lait remonter au harem, enlever sa maîtresse de vive force, s'enfuir avec elle le long des bords du Nil, et regagner ainsi, à force de marche, les hospitalières vallées de la Nubie. Seul, en proie à sa fureur qu'il exaltait dans le silence de l'obscurité, il murmurait des menaces terribles et rêvait de grandes vengeances. Cet état de surexcitation fébrile ne pouvait durer; une pluie de larmes éteignit l'orage de son cœur, et quand le jour se leva, nul parmi les serviteurs de Kurchid-Pacha n'eût pu deviner le drame désolé qu'Arbagi venait de jouer avec lui-même.

Avant de quitter Thaouileh, il était convenu avec elle d'un signal qui indiquât que tout reposait dans le harem et qu'on pouvait y pénétrer sans danger. Je dois le dire à la louange de Thaouileh, elle faisait souvent ce signal, très-souvent, presque tous les soirs. Faut-il en conclure qu'elle aimait Arbagi autant qu'elle en était aimée? Non pas! elle trouvait avec lui certaines satisfactions qui plaisaient à sa nature grossièrement obtuse; mais elle n'aurait rien quitté pour lui, et elle ne comprenait même que très-imparfaitement pourquoi il avait abandonné son pays et traversé tant de souffrances dans le seul espoir de la rejoindre; elle se disait parfois quand elle pensait à lui: — Mais pourquoi donc est-il venu au grand Kaire? Au reste, elle ne se plaignait pas de sa présence; elle l'accueillait avec assez de plaisir quand, au péril de sa vie, il franchissait les escaliers du harem; elle ne répondait pas à ses reproches dont le sens lui échappait; elle s'étonnait qu'il ne fût pas très-heureux d'être suffisamment nourri, suffisamment habillé, suffisamment aimé, car elle

n'imaginait pas pour elle un plus grand bonheur que d'avoir des pantalons de soie, des confitures et un amant.

Arbagi n'était point ainsi : il aimait Thaouileh en raison directe de tout ce qu'il avait supporté pour elle. Il souffrait de la bienveillance indifférente qu'elle lui témoignait, de la servitude qu'elle subissait presque joyeusement, de son étonnement du luxe qui l'entourait, du désaccord d'affection qu'il sentait entre elle et lui ; en un mot, il lui en voulait de n'être pas malheureuse comme il avait été malheureux. Était-il dans la vérité absolue ? je ne sais ; mais, à coup sûr, il était dans la triste vérité du cœur humain.

Au reste, je dois le dire, Arbagi était une exception parmi ceux de sa race. Ce n'est point chez les hommes noirs de la Nubie qu'il faut aller chercher les beaux sentiments de l'amour, la constance et la force de subir le martyre pour mériter et conserver l'affection de l'objet aimé. Grossiers dans leurs désirs incomplets, facilement oublieux du bonheur passé, enfermés et clôturés dans leurs déserts, superstitieux sans religion, ils vivent d'une vie matérielle insuffisante et menés comme des bestiaux par les Turcs, dont l'intolérable orgueil de race les considère comme des êtres inférieurs dignes à peine de pitié. La civilisation semble les tenir en quarantaine, parqués entre leur fleuve et leurs sables, et les contraint à végéter misérablement, dévorés par la triple peste de l'ignorance, de la paresse et de la pauvreté. Un jour, bientôt j'espère, le monde rougira de honte en reconnaissant de quel secours il s'est si longtemps privé, en ne sachant pas les richesses de ces pays que peuplent des

nations entières encore en état d'enfance et dont le nom est à peine venu jusqu'à nous.

Arbagi, à force de vivre dans les déserts, à force de marcher la nuit à la clarté des étoiles, regardant le ciel immense, sondant de l'œil les incommensurables horizons, cherchant à travers le silence à découvrir le bruit sourd de la marche des autruches, Arbagi, à force d'être baigné par les larges effluves de la solitude et de la contemplation, avait fini par emprunter à la splendide nature qui l'entourait quelque chose de sa tristesse et de sa grandeur. Il avait développé en lui, à son insu, une sensibilité nerveuse, non pas égale à celle qui attaque et agite si cruellement les hommes de nos climats, mais du moins supérieure à la passivité flegmatique et résignée des habitants de son pays. La différence entre lui et ses compatriotes était radicale et facile à comprendre : il pouvait jouir ou souffrir d'un sentiment ; eux ne pouvaient souffrir ou jouir que d'une sensation. Il aimait Thaouileh comme aurait pu l'aimer un homme formé par la civilisation. Sa douleur, quand il eut perdu sa maîtresse, se doubla de la violence innée dans le sang tropical, et il partit comme un fou pour une recherche qui devait lui amener tous les malheurs que j'ai déjà dits et que j'ai encore à dire.

Quant à Thaouileh, c'était une véritable Nubienne, insouciante, ingrate et gourmande. Elle avait beaucoup pleuré le jour de son enlèvement, s'était peu à peu habituée à son nouveau genre de vie, avait promptement cessé de penser à Arbagi, s'était vite consolée, et, comme elle le disait naïvement elle-même, se trouvait une fort heureuse créature. Dans les pays d'Orient, qui

sont encore plus arriérés que les nôtres relativement à l'éducation des femmes, il est rare de les rencontrer vertueuses, fidèles ou seulement attachées aux affections qu'elles inspirent. Réduites aux seules fonctions du plaisir et de la maternité, elles n'ont point cette élévation d'âme, cette intelligence de cœur, cette délicatesse d'esprit que nous trouvons souvent chez les femmes de notre nation, malgré l'état stupide d'infériorité où les tient encore une législation brutalement incomplète et qui, grâce à la puissante impulsion donnée par les apôtres d'une doctrine basée sur des principes éternels, ne tardera pas à disparaître.

Entre Arbagi, aigri par des infortunes réelles, et Thaouileh, engourdie dans les molles nonchalances de son luxueux esclavage, une lutte était donc imminente. Elle n'eut pas lieu, grâce au Nubien, qui aimait sincèrement, et qui par conséquent était faible. Il accepta tout de sa maîtresse, ne s'insurgea point contre ses caprices, n'essaya point à réveiller en elle un sentiment plus vif ou plus élevé, s'abstint de lui faire des reproches et se trouva suffisamment récompensé de ses douleurs par le bonheur qu'il savait encore faire naître auprès d'elle. Son amour seul l'avait-il amené à cette sorte d'abnégation de lui-même en face de Thaouileh? Je ne le crois pas. Peut-être avait-il subi sans s'en douter l'influence des richesses qui l'environnaient ; pour lui, pauvre palefrenier, elle était devenue une créature presque supérieure, elle semblait participer des grandeurs au milieu desquelles elle vivait, elle rayonnait en haut tandis qu'il s'éteignait en bas ; elle était sa maîtresse dans toute l'acception du terme, c'est-à-dire maî-

tresse de lui. Il savait bien que lorsqu'elle ne voudrait plus faire le signal qu'il attendait chaque nuit avec tant d'impatience, il serait tout à fait vaincu et sans puissance de la reconquérir ; il la subissait donc telle qu'elle était ; mais, comme disent les bonnes gens, le diable n'y perdait rien, et quand, après ses rendez-vous nocturnes, il regagnait sa natte dans un coin de la cour, il pleurait et se trouvait malheureux d'être si peu aimé.

Il faisait régulièrement son service et ne se plaignait pas de son sort extérieur; le pacha lui avait bien deux ou trois fois appliqué des coups de cravache en travers du visage, mais ce n'était point pour des accidents de cette nature qu'Arbagi se fût permis de maudire le destin. Et puis, malgré la tendresse insuffisante de Thaouileh, il se consolait de bien des mésaventures en pensant à cette mystérieuse porte du harem qui, presque chaque soir, s'entr'ouvrait pour lui.

Depuis plusieurs mois, Arbagi menait cette singulière existence, que nul accident n'avait troublée, lorsque ses rendez-vous avec Thaouileh furent tout à coup interrompus. Le kislar-aga, vieux et affaibli par l'âge, était tombé malade et s'avançait insensiblement vers les existences nouvelles que la mort ouvre devant nous. Comme il occupait un appartement dans le harem et que chaque nuit des femmes esclaves veillaient pour le soigner, les rencontres des deux amants étaient devenues impossibles ; le service extraordinaire exigé par la maladie du vieil eunuque amenait un va-et-vient continuel qui aurait rendu au moins dangereuses les visites habituelles d'Arbagi. Ce dernier avait pris assez courageusement son parti en pensant que le

kislar-aga n'avait pas longtemps à vivre. En effet, on en désespérait. Quelques cheikhs célèbres appelés par les femmes s'étaient, dès les premiers instants de son mal, rendus auprès de lui ; ils l'avaient entouré d'amulettes, avaient récité de longues prières en sa faveur, mais sans réussir à le soulager. Quand Kurchid-Pacha eut appris que le chef de ses eunuques était sérieusement malade, il lui envoya son médecin ordinaire, ancien chirurgien en chef (*hakim-bachi*) d'un régiment turc, espèce d'aventurier qu'il avait admis peu à peu dans une sorte de familiarité domestique. Ce médecin se nommait Caprioli; il était Corse et semblait mieux fait pour manier le stylet que la lancette. Trop violemment paresseux pour dompter sa sauvage ignorance, il avait reculé devant l'examen des Facultés françaises et s'était contenté de faire quelques études superficielles à l'université de Pise, où il avait enfin obtenu, *per fas et nefas*, je ne sais quel diplôme écrit en latin de sacristie qui lui donnait l'équivalent du titre d'officier de santé. C'en était assez pour tenter la fortune en Orient. Caprioli, ou plutôt le docteur Caprioli, ainsi qu'il s'intitulait lui-même, partit pour l'Égypte, où, après diverses péripéties, il réussit à s'attacher à la personne de Kurchid-Pacha, auquel il avait su plaire à force de basse servilité. Les individus de cette trempe ne sont pas rares dans l'empire ottoman, et ces chevaliers d'industrie de la science auraient peut-être réussi à compromettre auprès des musulmans l'inaltérable renommée de la médecine française, si des hommes de courage et de haut savoir, sortis de nos écoles et dont nous nous enorgueillissons à bon droit, n'avaient laissé à Constantinople, à Beyrouth, au Kaire,

à Alexandrie, à la Canée et dans vingt autres villes, l'impérissable souvenir des grands services qu'ils ont rendus. Caprioli était donc un bandit, en outre passablement ivrogne et très esprit fort en matière de croyance : un jour qu'on lui demandait quelle était sa religion, il répondit : « Il n'y a d'autre Dieu que l'argent, et tout moyen est bon pour parvenir jusqu'à lui. »

Aux mains d'un pareil homme, le kislar-aga ne devait pas tarder à dire adieu à la vie. Le docteur Caprioli le bourrait de médicaments frelatés qu'il fournissait lui-même et qu'il faisait payer cher. L'âge, la maladie et la médecine corse emportèrent un beau soir le pauvre eunuque vers le paradis de Mahomet.

On lui fit des obsèques magnifiques; les cheikhs de la mosquée d'El-Azar furent tous convoqués et accompagnèrent le corps jusqu'au tombeau, sur lequel on immola dix moutons; les pauvres reçurent d'abondantes aumônes ; en un mot, Kurchid-Pacha fit les choses comme un grand seigneur qu'il était.

Pendant qu'on enterrait le défunt kislar-aga, le harem était plein de troubles. A qui allait échoir le difficile héritage du mort? Les deux autres eunuques, à peine âgés de seize ans, étaient trop jeunes pour oser y prétendre; le pacha allait donc être obligé de trouver un nouveau maître de son harem. Où le prendrait-il? où l'achèterait-il? Serait-il bon ou méchant? passerait-il aux femmes quelques-unes de leurs fantaisies ou les battrait-il impitoyablement à la moindre faute? Graves questions sur lesquelles on raisonna et on déraisonna pendant toute la journée.

Le soir même du jour où le kislar-aga avait été conduit au cimetière qui s'élève près des tombeaux des mameluks, Thaouileh fit le signal convenu, et Arbagi monta près d'elle. Ce soir-là aussi le docteur Caprioli était resté près de Kurchid. Le pacha était dans une des chambres retirées du palais; débarrassé du vêtement moderne que les Turcs ne portent qu'à regret et seulement en public, il était enveloppé dans une large robe retenue par une ceinture en laine de cachemire. Il fumait accroupi sur un divan, et riait lourdement aux plaisanteries douteuses que Caprioli faisait pour le divertir. Devant le pacha se dressait un petit guéridon qui supportait un vase plein de noisettes épluchées, deux bouteilles et deux verres à vin de Champagne. Les bouteilles avaient le cou enfoncé dans les épaules et contenaient de l'araki. Un jeune esclave, de ceux qu'on appelle en Orient des mameluks, âgé d'environ dix-sept ans, se tenait debout près de son maître. Son costume et son attitude avaient une certaine nonchalance féminine qu'augmentaient encore la pâleur de son visage et la longueur de ses cheveux. Souvent il remplissait les verres que vidaient le pacha et le docteur, chargeait le tchibouck des convives et reprenait sa pose immobile.

La nuit s'avançait; la pesanteur de l'ivresse et du sommeil alourdissait les paupières de Kurchid. Plus familiarisé que son hôte avec les liqueurs fortes, Caprioli parlait toujours, mais, malgré ses saillies, il ne réussissait que difficilement à arracher une sorte de bégayement indistinct aux lèvres du pacha engourdi. Caprioli comprit qu'il était temps qu'il se retirât; mais au moment où il s'inclinait jusqu'à terre avant de s'éloigner, il

s'arrêta brusquement en prêtant l'oreille à une rumeur violente qui semblait se rapprocher. Kurchid-Pacha entr'ouvrit les yeux et demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a donc? pourquoi ce bruit?

Le jeune mameluk allait se précipiter vers la porte, lorsqu'elle s'ouvrit brusquement devant Arbagi, que les eunuques tenaient par les bras et que suivaient trois ou quatre esclaves noirs armés de bâtons. Le plus âgé des eunuques lâcha le Nubien qui semblait plus mort que vif, et se dirigeant vers le pacha, il lui dit en abaissant le front jusque sur les pans de sa robe :

— Cet homme vient d'être saisi dans le harem par nous, au moment où nous faisions notre ronde.

— Avec qui était-il? cria Kurchid en se levant.

— Avec une Nubienne qu'on nomme Thaouileh.

— Eh bien, tuez-le! reprit le pacha en se rasseyant avec calme.

Les esclaves voulurent entraîner Arbagi, qui leur échappa et vint se jeter aux pieds de Kurchid.

— Grâce! grâce! écoute-moi, lui dit-il avec une voix suppliante, et par le Dieu unique qui voit les actions de tous les hommes, laisse-moi te raconter mon histoire. Tu ne sais pas le nom de cette femme dont les eunuques t'ont parlé, tes regards n'ont jamais daigné s'abaisser sur elle; cette femme est tout mon bonheur. C'est pour la retrouver que je suis venu au Kaire, c'est pour la revoir que je suis entré dans ta maison et que je me suis donné à toi, moi qui suis un homme libre et un musulman. Pourquoi me faire tuer? La mort d'un pauvre Nubien de Farkana importe-t-elle à la gloire d'un seigneur comme toi, qui es un des astres qui brillent autour du grand

sultan? Par ta mère, par tes pieds, par la poussière de tes pieds, aie pitié de moi! Au lieu de me faire mourir sous le bâton de tes chaouchs, donne-moi cette femme, dont la possession est plus que ma vie ; avec elle je retournerai vers les frontières du Fâzoglou, et tu auras fait une bonne action qui te vaudra de dormir à l'ombre de l'arbre Tuba pendant une éternité de délices!

— A boire! dit Kurchid-Pacha à son mameluk.

Arbagi, se traînant encore plus près de son maître, reprit avec une voix que l'émotion dominait de plus en plus. Il raconta toutes ses souffrances, entrecoupant ses paroles d'invocations au Prophète, se battant la poitrine, pleurant, baisant la robe de Kurchid, se tournant alternativement, comme pour invoquer leur assistance, vers le mameluk impassible et vers Caprioli qui ricanait. Le pacha semblait être réveillé tout à fait ; je ne sais quel sourire diabolique passait sur ses lèvres, il remplit lui-même son verre, le vida d'un seul trait et se frotta les mains comme un homme qui vient de trouver enfin la solution d'un problème difficile et longtemps cherché.

— Tu sais tout, disait Arbagi en terminant la longue narration de ses infortunes, veux-tu encore me faire tuer? C'est sur cette esclave indigne de toi que j'ai osé lever les yeux; c'est pour elle que j'ai pénétré dans le harem; ta pitié n'est-elle pas émue de ce que j'ai souffert, et ne veux-tu pas me permettre d'être enfin heureux?

— Tu es entré dans le harem, répondit lentement Kurchid-Pacha, je te pardonne; tu aimes à voir cette fille de Nubie, c'est bien ; tu pourras la voir à ton aise, tu pourras entrer jour et nuit dans le harem, y dormir, y vivre, tu en seras le maître?

Arbagi resta comme pétrifié, ne comprenant rien aux paroles du pacha, qui échangea avec Caprioli un indéfinissable coup d'œil.

Le Nubien surprit ce regard; il eut tout à coup l'intelligence du forfait qu'on préparait contre lui, et se prit à jeter des cris lamentables.

— Empòrtez ce braillard, dit Kurchid, et suivez le docteur.

Les esclaves prirent Arbagi, qui se débattait, et accompagnèrent Caprioli.

Le pacha continua à boire; un grand silence s'était abattu sur la maison.

Au bout d'un quart d'heure, Caprioli rentra.

— Allons, encore un coup, dit Kurchid, et adieu. Demain, tu viendras voir ton malade?

— Je viendrai le voir tous les jours, répondit le docteur.

Et saluant le pacha, qui lui fit un simple geste de la main, il se retira.

Kurchid, resté seul, se sentit peu à peu gagné par le sommeil; il appuya sa tête sur un coussin, murmura quelques paroles épaisses et ne tarda pas à s'endormir. Le mameluk le regarda pendant quelques instants, se versa à lui-même un verre d'araki, puis s'éloigna sur la pointe du pied en se retournant parfois pour voir si son maître ne se réveillait pas. Dès qu'il eut franchi la porte, il prit sa course, monta rapidement les marches qui conduisaient à sa chambre, y prit des voiles et un vêtement de femme, dont il s'affubla, et, ainsi déguisé, descendit dans les jardins. Une fenêtre du harem était ouverte; il l'escalada et se perdit dans l'ombre.

Était-ce aussi Thaouileh que le mameluk allait retrouver? Non, c'était Nefisseh-Kanoun, une fille de haute lignée et la légitime épouse de Kurchid-Pacha.

Qu'on me pardonne ces détails, que j'atténue autant que possible; peignant les mœurs des Turcs oppresseurs des Arabes, je suis contraint de dire la vérité; et puis je ne fais pas un roman, je raconte une histoire.

Quelques jours après ces événements, Kurchid-Pacha aperçut Caprioli.

— Eh bien, docteur, lui cria-t-il, comment se porte notre kislar-aga?

— Aussi bien que possible, répondit le médecin; avant un mois ton Nubien sera sur pied, rétabli et prêt à commencer son service.

En effet, Arbagi devait guérir; sa jeunesse, sa vigueur et la pure atmosphère de l'Égypte réussirent à lui sauver la vie. Extérieurement du moins, il paraissait résigné, ne parlait plus que par monosyllabes et semblait vivre dans des contemplations étranges qui emportaient son âme loin de terre. Mais celui qui eût pu descendre dans son cœur eût été épouvanté en voyant toutes les passions de vengeance et de haine qui s'y mêlaient dans une effroyable promiscuité. Le premier jour qu'il put se lever, dans la chambre même où il était resté, il se dirigea lentement vers un grand coffre rempli de vêtements qui paraissait oublié dans un coin. Il se baissa, l'entoura de son seul bras droit et le souleva comme une plume.

— Ah! ah! dit-il avec un sourire terrible en le laissant retomber, ils ne m'ont pas ôté ma force!

Lorsqu'il fut tout à fait rétabli, il reçut un costume

splendide approprié aux nouvelles fonctions qu'on lui avait infligées, et il se dirigea vers le harem. Quand il monta cet escalier qu'il franchissait si lestement naguère, il fut prêt à défaillir. Il s'appuya contre la muraille, et renversant sa tête en arrière, il ferma les yeux; lorsqu'il les rouvrit, ils étaient animés d'une expression aiguë d'implacable volonté.

— Non, dit-il à demi-voix, je ne suis plus un homme; maintenant à quoi bon conserver mon cœur?

Puis il pénétra froidement dans les appartements des femmes, avec le calme d'un maître qui marche sur son domaine. Une des premières esclaves qu'il rencontra, fut Thaouileh. Dès qu'elle l'aperçut, elle s'élança vers lui :

— Va-t'en! va-t'en! lui cria-t-elle; que viens-tu faire ici? depuis un mois que je ne t'avais pas vu dans la cour, je croyais qu'on t'avait tué et j'en remerciais Dieu; tu es comme un mauvais génie attaché à mes pas; va-t'en, je ne veux plus te voir. A cause de toi j'ai été battue, battue si longtemps que je suis restée comme morte; va-t'en, ou j'appelle les eunuques à mon secours!

— Hélas! répondit Arbagi, tu ne sais donc rien? Quand tu m'aperçois, tu as peur et voilà tout; et cependant, lâche couleuvre, que n'ai-je pas souffert pour toi. Ah! ils t'ont battue? le grand mal! crois-tu donc qu'il ne m'a pas fait battre aussi, le nazir de Kalabcheh? Sais-tu comment ils m'ont martyrisé, moi, cette nuit où ils nous ont surpris? Écoute, ils m'ont traité comme les soldats abyssiniens traitent leurs prisonniers; ils ont fait plus que m'arracher la vie, ils m'ont réduit à

n'être plus qu'un malheureux forcé de vivre sans amour et de vieillir sans enfants ; ils ont fait de moi un être misérable qui toujours se désolera de ses souvenirs et qui jamais ne se réjouira de son espérance ; mon existence est close, ils ont fermé la porte de ma destinée, et je suis maintenant, jusqu'à la fin de mes jours, emprisonné dans la douleur et dans la haine. Appelle les eunuques à ton secours, si tu veux, ils trembleront devant moi, car à cette heure, ajouta-t-il en baissant sa voix que l'émotion étouffait, c'est moi qui suis le kislar-aga.

Le sentiment d'épouvante qui avait saisi Thaouileh lorsqu'elle avait reconnu son ancien amant s'évanouit tout à coup, une vague expression de raillerie passa dans ses yeux et un sourire imperceptible effleura ses lèvres.

— Oh ! ne ris pas, s'écria Arbagi en la saisissant par le cou, ou je t'étrangle comme une louve !

Thaouileh, effrayée, se sauva sans retourner la tête. Arbagi, resté seul, laissa tomber son front dans ses mains et se mit à murmurer tout bas un air qu'il chantait autrefois à Farkana. Une heure après, il fut trouvé évanoui sur les nattes par une esclave qui passait.

Ce fut son dernier jour de faiblesse.

Il était devenu implacable, il était la terreur du harem ; sa vigilance allait jusqu'à la férocité, et Kurchid-Pacha trouvait qu'il avait fait « une bonne acquisition, » car ses femmes n'avaient été jamais plus ni mieux surveillées. Mais il en était une qu'Arbagi traitait avec plus de sévérité que toutes les autres, c'était Thaouileh. L'amour qu'il avait eu pour elle s'était changé en une

sorte de haine jalouse qui ne laissait aucun répit à la pauvre fille. Elle n'obtenait jamais la permission de sortir pour accompagner ses maîtresses blanches, elle était cruellement battue pour les plus légères fautes de service, et traînait dans le harem une existence misérable qui la forçait souvent à regretter ces jours d'une liberté déjà éloignée, où elle marchait à moitié nue sur les rives du Nil bleu.

— Pourquoi me hais-tu et pourquoi me fais-tu battre? dit-elle un jour à Arbagi.

— De quoi te plains-tu, lui répondit-il; n'as-tu pas des confitures et des pantalons de soie?

Taouileh ne fit plus de semblable question; elle comprit que toutes les anciennes souffrances du kislar-aga s'étaient extravasées en un ressentiment que le temps seul pourrait peut-être parvenir à calmer. Arbagi lui causait maintenant une telle frayeur, que sa seule présence la paralysait, et que, semblable à un enfant, elle allait se cacher jusqu'au fond des appartements, afin de n'être pas rencontrée par lui. Mais il savait toujours la rejoindre, et si, par malheur pour elle, il la trouvait oisive ou endormie, il la faisait fouetter sans écouter ses prières ni ses cris.

En face de Kurchid-Pacha, Arbagi était obséquieux et servile; il semblait, pour son maître du moins, avoir chassé tout souvenir de son âme. Sa colère veillait cependant, et rien ne devait l'éteindre.

Une nuit qu'Arbagi faisait sa ronde dans le harem, il entendit des voix qui parlaient bas dans l'appartement de Nefisseh-Kanoun. Il avança sur la pointe du pied, enveloppé dans les ténèbres, et reconnut facilement que

la princesse était en conversation intime avec le mameluk favori de Kurchid-Pacha. Il se retira lentement sans donner l'éveil.

— Bien, se dit-il avec un sourire, ce n'est pas moi qui troublerai vos tendresses ; je veille sur Thaouileh, que d'autres veillent sur la kanoun ; le mameluk me venge du pacha, c'est pour le mieux.

Il y avait dix-huit mois environ que ces événements avaient eu lieu, lorsque Kurchid-Pacha fut rappelé à Constantinople, où l'attendait une très-haute position près du sultan.

On quitta le Kaire, on s'embarqua à Boulak pour gagner Alexandrie par le Nil et le canal Mahmoudieh.

Les femmes furent emfermées dans une cange que surveillaient les eunuques. Quand le bateau se détacha de la rive aux chants des matelots, Arbagi, qui était debout sur l'habitacle de l'arrière, leva vers l'horizon un regard qui contenait toute son âme.

— Oh ! dit-il avec un soupir qui ressemblait à un sanglot, les chères vallées de la Nubie, où j'ai été si heureux, je ne les reverrai donc jamais !

Puis se tournant vers la ville du Kaire, dont on apercevait les sveltes minarets et les jardins touffus, il cracha vers elle et s'écria en levant les bras :

— Sois maudite ! ville tributaire des sultans, où les Arabes sont foulés aux pieds comme de la paille fanée ; un jour, nos frères du Hedjaz, les Wahabis, te réduiront en poudre et chasseront ces Turcs épais qui ensanglantent de leurs cruautés le sol où les khalifes ont vécu !

— Ainsi soit-il ! répondit le reïs de la cange, qui

avait par hasard entendu les imprécations du kislar-aga.

La traversée jusqu'à Constantinople s'effectua, sans incidents, sur un bateau à vapeur de la marine ottomane, qui avait été mis à la disposition de Kurchid-Pacha.

Le *konaq* qu'habitait le pacha était situé près de la ville, à Kourou-Tchesmé, sur la rive européenne du Bosphore. C'était un immense palais construit en bois, comme la plupart des maisons de Stamboul, dont le pied baignait presque dans la mer, composé de plusieurs corps de logis reliés les uns aux autres par des galeries, ouvert de cours spacieuses et appuyé à de grands jardins pleins de rosiers, de myrtes et de verveines. Kurchid-Pacha, en faveur auprès de Sa Hautesse, augmenta encore le luxe de sa vie; des esclaves nouveaux furent achetés, dont plusieurs furent spécialement attachés à Arbagi, qui était devenu un important personnage. Mais les honneurs dont on l'entourait, l'existence grasse et tranquille au milieu de laquelle il usait ses jours, sa puissance illimitée sur le harem, ne pouvaient alléger son cœur toujours gonflé de sourdes colères, ni dérider ses lèvres qui ne savaient plus sourire. Ce n'était plus maintenant ce jeune Nubien qui jadis lançait le djerid, jouait du darabouk et courait joyeusement sous les palmiers de son pays; c'était un homme chargé d'un embonpoint malsain, au teint verdâtre, à la voix grêle comme celle d'une vieille femme, aux joues flasques et molles, aux lèvres lippues, aux paupières fatiguées, au regard éteint, à la démarche lente; rien qu'à le voir, on devinait son étrange profession, et les hommes du peuple, quand ils

l'apercevaient, se rangeaient avec crainte et disaient entre eux :

— C'est le kislar-aga d'un grand pacha !

Il passait souvent des heures entières le front appuyé contre le treillage des moucharabies qui surplombaient le Bosphore, et là, immobile, il regardait les kaïdjis qui ramaient et dont peut-être il enviait le sort. Parfois il semblait pris d'une rage insensée, et alors il frappait jusqu'au sang les esclaves qui se trouvaient près de lui. Quant à Thaouileh, il était pour elle plus sévère que jamais. Il était devenu tout à fait méchant et haïssait indistinctement les hommes et les femmes. Un jour on l'entendit qui répétait en marchant à grands pas :

— Je mourrai enragé ! je mourrai enragé !

Ces moments de fièvre étaient rares; le plus souvent, presque toujours, Arbagi était calme et portait avec une dignité réelle son titre de kislar-aga.

Depuis un an à peu près il habitait Constantinople, lorsqu'un incident, en apparence insignifiant, vint précipiter sa destinée en faisant éclater toutes les violences qui couvaient en lui. La kanoun Nefisseh mit au monde un garçon ; le mameluk se frotta les mains, et Kurchid-Pacha ressentit la joyeuse fierté d'un père auquel il naît un héritier. A cette occasion, de grandes réjouissances eurent lieu dans le harem, et un matin le pacha fit appeler Arbagi.

— Écoute, kislar-aga, lui dit-il : un fils est né dans ma maison, c'est une prospérité que Dieu m'envoie. Pour célébrer la venue de cet enfant que j'appellerai Khalil (le bien-aimé), je veux marier trois des femmes de la

kanoun avec trois de mes esclaves. Je les doterai largement et leur donnerai la liberté ; ils resteront près de moi ou partiront, selon qu'il leur plaira. Aujourd'hui tu iras dans les bazars, tu achèteras quelques bijoux que je ferai donner aux femmes, car je veux que les mariages aient lieu demain.

— C'est bien, répondit Arbagi. Quelles sont les femmes que tu désignes?

— Une Abyssinienne, une négresse et cette Nubienne qu'on appelle Thaouileh et que tu dois connaître, ajouta Kurchid en souriant.

— C'est bien, répliqua Arbagi en s'éloignant, après avoir baisé la robe du pacha.

— Elle! mariée! se dit-il lorsqu'il fut seul, il faut que le pacha soit fou! Personne l'aura jamais, et maintenant l'heure est venue!

Le malheureux aimait-il donc encore Thaouileh ?

Le jour même il se rendit à Constantinople, escorté de deux esclaves, l'un portant sa pipe et l'autre tenant son cheval par la bride.

Au lieu de se diriger vers le bazar des bijoutiers, il s'arrêta au bazar des serruriers devant une boutique, et parlant à un homme accroupi près d'un tas de ferrailles, il lui dit :

— Écoute, l'homme : j'ai deux lévriers du Kurdistan qui font rage dans mon écurie, chaque nuit ils rompent la corde qui les attache et mordent mes chevaux ; cela ne peut durer. As-tu deux chaînettes solides, neuves, que nul chien, si fort qu'il soit, ne puisse briser, et qui réussissent enfin à maintenir ces deux bêtes indomptables?

Le marchand jura par Mahomet que lui seul savait forger des chaînes semblables à celles que le kislar-aga demandait; puis il lui en montra plusieurs, parmi lesquelles Arbagi en choisit deux, dont il éprouva longuement et minutieusement la résistance. Il les roula, les mit dans sa ceinture, et retourna à Kourou-Tchesmé.

Quand il fut revenu au palais, au lieu de monter au harem, il fit le tour de la maison, parcourut les cours, les jardins, les écuries, les chambres, les combles même, et s'arrêta longtemps à considérer un grenier plein de paille qui avoisinait les appartements réservés aux femmes.

Vers minuit, les gardiens en vigie en haut de la tour de Galata et de la tour du seraskier signalèrent un incendie à Kourou-Tchesmé, et se répandirent dans la ville en poussant leur cri sinistre : *Stamboul da Yanguin war!* (Le feu est à Constantinople!) Les deux châteaux du Bosphore tirèrent chacun un coup de canon en signe d'alarme, et les habitants, réveillés, purent apercevoir une grande lueur qui, se reflétant dans les eaux assombries de la mer, éclairait d'une rouge clarté les cyprès des jardins. Le palais de Kurchid-Pacha était en feu.

Les eunuques faisaient entrer dans des caïques couverts les femmes épouvantées et les conduisaient sur la rive asiatique; les esclaves et les domestiques s'empressaient avec des clameurs et sauvaient les effets précieux; les palefreniers tiraient des écuries les chevaux à demi asphyxiés et fous de terreur. C'était un effroyable tumulte, chacun ne pensait qu'à soi et se sauvait en toute hâte. Les hauts fonctionnaires arrivèrent à cheval, suivis

de leurs kaouas; les soldats vinrent en hâte se ranger autour de l'incendie qui flambait comme un enfer et jetait bas des pans de muraille qui craquaient en s'écroulant; les pompiers arméniens accoururent et firent ce qu'on appelle la part du feu. Le palais et une soixantaine de maisons brûlèrent. Les Turcs impassibles regardaient ce désastre et répétaient :

— *Allah Kerim!* (Dieu est généreux!)

Quand le jour fut venu et que toute alarme eut cessé, on se compta. Il manquait trois personnes : Kurchid-Pacha, Thaouileh et le kislar-aga.

On se mit à fouiller les décombres fumants. Sous des débris, on rencontra promptement les cadavres à demi calcinés, mais encore reconnaissables, du pacha et de la Nubienne, et l'on remarqua avec étonnement que l'un et l'autre avaient le cou violemment serré avec une chaînette de fer. Le corps d'Arbagi ne fut point retrouvé.

On crut bientôt, dans toutes les maisons de Kourou-Tchesmé, que le kislar-aga n'était autre que le diable lui-même, et qu'il s'était envolé après avoir étranglé Kurchid-Pacha et Thaouileh. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne revit jamais plus Arbagi.

Qu'est-il devenu? Je n'en sais rien. Cependant j'ai tout lieu de croire qu'il n'est point mort, et voici pourquoi :

Pendant les années 1849 et 1850, j'ai passé environ quatre mois au Kaire. Un de mes plus fréquents plaisirs tait d'aller place de Roumelieh, voir les saltimbanques et les bateleurs qui tenaient séance quotidienne près des murs de la mosquée de Sultan-Haçan. Parmi ces his-

trions, il en était un qui avait le talent de toujours réunir autour de lui une foule compacte : c'était un homme jeune encore, mais difformé par une obésité maladive; il n'avait qu'à ouvrir la bouche pour exciter des éclats de joie parmi les spectateurs, tant sa voix était singulièrement criarde et fêlée. Les Arabes, qui sont de grands enfants, se réjouissaient fort à ses coq-à-l'âne, à ses farces, à ses gestes dont la licence touchait souvent à l'obscénité, à son attitude générale, qui était vraiment comique, et comme il faut toujours qu'ils donnent des surnoms à tous ceux qu'ils voient, ils appelaient ce bateleur intrépide : *Abou-Dhahhak* (le père du rire). Or, un jour que je regardais Abou-Dhahhak faire ses tours et se livrer aux contorsions les plus grotesques, deux hommes, qu'à leur costume je reconnus pour des matelots, vinrent se placer près de moi. Au bout de quelques instants, l'un dit à l'autre :

— Eh! ne le reconnais-tu pas, ce démancheur de mâchoires?

— Non.

— Mais c'est ce Nubien que nous avons pris autrefois à Assouan, qui pleurnichait toujours, et que nous avions nommé *Abou-Bekâ* (le père des larmes).

Ce saltimbanque était-il réellement Arbagi? Le matelot avait-il été abusé par une ressemblance fortuite? C'est ce que je n'ai jamais su.

1851.

FIN DE L'EUNUQUE NOIR.

LA DOUBLE AUMONE

> Faites du bien au juste et vous en recevrez une grande récompeuse.
>
> *Ecclésiastique*, c. XII, v. II.

Mon héros venait d'arriver à Rome; il s'appelait Paulus, et n'avait jamais aimé qu'une belle dame blonde qui avait des épaules charmantes. Il passait généralement pour un original, parce qu'il s'habillait de velours, ce qui faisait dire aux bonnes gens qu'il avait des goûts d'artiste. Il était assez riche pour vivre libre, il était trop pauvre pour vivre bien; il n'avait point de position, comme on dit, et il allait à sa fantaisie. Tout ce qu'on savait de ses occupations, c'est qu'il restait parfois des heures entières à contempler un tableau, et qu'il se couchait volontiers au soleil en fumant. Jamais on ne l'avait vu danser au bal, et on lui supposait des inclinations peu distinguées, parce qu'il préférait la conversation d'un paysan ou d'un matelot à celle d'un député, fût-il même de l'opposition. Certains événements, dont nul ne se préoccupait, l'affligeaient outre mesure : ainsi il prit le deuil le jour où monsieur *** fut élu de l'Académie française. Il faisait souvent l'aumône, mais détestait les philanthropes, et il estimait qu'un baptême est plus triste à voir qu'un enterrement.

Il prenait l'existence comme elle venait, il la supportait comme il pouvait; mais il se promettait bien, *in petto*, que le jour où elle le fatiguerait, il irait voir ce qui se passe de l'autre côté de l'éternité.

Il s'asseyait volontiers le soir sur le boulevard et regardait passer les femmes, mais il n'en suivit jamais aucune. Il aimait mieux les faire trotter dans sa cervelle, bras dessus, bras dessous, avec sa fantaisie, que de se fatiguer à les accompagner en leur disant des mots spirituels. Le mariage l'épouvantait; quant à la foi conjugale, il ne l'avait jamais comprise, et il n'admettait que la foi élective.

L'extérieur de Paulus n'était point déplaisant; il avait de beaux cheveux noirs et des yeux d'un bleu très-foncé, ce qui, comme chacun doit le savoir, est un signe de bonté supérieure. Il était de petite taille, et

Vingt-cinq printemps embellissaient sa vie.

Un jour, il avait écrit à sa maîtresse pour lui demander un rendez-vous : elle refusa. Le procédé parut ridicule à Paulus, qui sortit de fort mauvaise humeur. Il se promena sur les boulevards et aux Tuileries; il trouva les hommes affreux et les femmes laides. Pour la première fois, Paris lui sembla ennuyeux. Comme rien ne le retenait, il fit ses paquets, prit un passe-port, et, sans dire adieu à personne, il partit pour l'Italie. Il descendit le Rhône en chantant des barcarolles, il s'enfuit de Marseille au plus vite, et, au bout de trois jours de traversée, il arriva à Civita-Vecchia. Douze heures après, il était à Rome, la ville aux sept collines, ainsi que disent les gens du beau langage.

Il rencontra à Rome des émotions qu'il ne soupçonnait pas et des rêveries profondes comme l'infini. Pour lui, la ville se repeupla. Quand il errait dans les rues désertes, il se rangeait pour ne point gêner les jeunes patriciens qui passaient à ses côtés, suivis de leurs clients, la barbe poudrée d'or et la pourpre à l'épaule. Quand il était au Forum et qu'il regardait l'arc de Septime Sévère, il n'osait poser ses pieds profanes sur la voie sacrée; il voyait le vainqueur, la face couverte de carmin, triompher, couronne en tête, sur son char d'ivoire, et il entendait résonner les armures prises dans les batailles. Quand il allait aux bains de Caracalla, il se dilatait à la chaleur des étuves, et il souriait en écoutant les petits vers qu'un poëte grec avait composés pour lui. Il voyait fumer au loin les festins de Vitellius et rencontrait Héliogabale que traînaient des tigres enharnachés d'argent. Un soir il coudoya Messaline qui cachait son visage en se glissant le long des murs. Il vivait en pleine antiquité et s'étonnait de ne point porter la toge et l'anneau des chevaliers. Lorsqu'il vit le Colisée, il se prit à pleurer, puis il s'en alla en songeant aux Césars; il regretta le temps où les festins s'éclairaient avec des esclaves enduits de résine, et il pensa que Néron était le plus grand artiste qui eût jamais été donné au monde.

Parfois cependant il se rajeunissait et consentait à voir la Rome moderne. Ces jours-là il allait à la promenade du Poussin, il admirait la haute beauté des femmes romaines, il évoquait Alexandre VI et entendait les arquebusades de monsieur de Bourbon. Il avait peur en regardant le *Moïse* de Michel-Ange, et sous la cou-

pole de Saint-Pierre il rêvait à Calvin. Il alla entendre une grand'messe à la chapelle Sixtine, il trouva que le pape avait bonne mine avec sa tiare et ses vêtements blancs : les cardinaux lui semblèrent n'avoir point déplaisante figure dans leurs manteaux de moire rouge; il fut charmé de la voix des castrati, et il estima que le saint-père n'avait point tort d'en avoir, puisqu'il était pape, et que cela faisait bon effet.

Quoiqu'il ne fût point dévot, quoiqu'il penchât volontiers vers le système des éléatiques physiciens, et qu'il fût disposé à ne reconnaître, comme Leucippe d'Abdère, que trois choses : les atomes, l'espace vide et le mouvement, il assistait à la messe régulièrement tous les dimanches. Il allait à l'église de la Trinité des Monts, qui est la chapelle d'un couvent de religieuses françaises. Les femmes sont cachées derrière des grilles que le regard ne peut franchir, et ce sont elles-mêmes qui disent les hymnes sacrées; c'est là ce qui enchantait Paulus. Ces voix mélodieuses qui planaient sous la voûte sans qu'on pût voir d'où elles sortaient, le ravissaient en extase. Enveloppé de son manteau, appuyé contre un pilier, il fermait les yeux et s'en allait par les espaces. L'imagination arrange tout à son profit; aussi les nonnes lui paraissaient-elles toutes charmantes et persécutées; à chacune des voix il prêtait un visage d'ange.

Comme on était au mois d'octobre, c'est-à-dire à l'époque du petit carnaval de Rome, il usait encore d'une autre distraction qui lui plaisait fort; il allait, le dimanche, à la villa Borghèse, voir danser les gens du peuple; et là, assis sous les grands pins ombreux, il pouvait se convaincre que nos contredanses sont déplo-

rables en comparaison du saltarello ; la pétulance des hommes, la beauté des femmes, le chant de la mandoline, le grondement des tambourins lui donnaient le vertige et lui faisaient prendre sa belle patrie en exécration. Il se sentait certainement très-fier d'être Français, mais maintenant il ne comprenait pas qu'on pût vivre ailleurs qu'en Italie.

Un jour, il revenait de la villa Borghèse, songeant à tout ce qu'il avait vu. Il marchait, coudoyant et coudoyé, insensible à ce qui remuait autour de lui. Il était plongé dans mille idées folles comme il en passe par toutes les cervelles, et qui, après le spectacle d'une chose inconnue, revêtent toujours une teinte de paisible tristesse.

Il allait donc ainsi, la tête baissée, brûlant sa moustache à son cigare, et il se faisait cette judicieuse réflexion, qu'il était bien sot de n'être pas venu plus tôt à Rome, lorsqu'il fut tiré de sa rêverie par une voix nasillarde qui disait derrière lui :

— La charité pour l'amour de Dieu !

Paulus, qui n'aimait point à être distrait de ses idées, donna de bon cœur au diable celui qui le dérangeait. Il haussa les épaules et allongea le pas. La voix sembla marcher aussi vite que lui et le sollicita de nouveau. Pendant le court intervalle qui sépara les deux demandes, il avait renoué le fil rompu de ses pensées, aussi fut-il tenté de se mettre en colère en le voyant brisé une seconde fois. Il accéléra sa marche sans se retourner, peu disposé à faire l'aumône à cet infatigable interrupteur. Il s'en croyait quitte tout à fait, et déjà il se replongeait complaisamment dans ses rêvasseries, lors-

que la voix éclata presque dans son oreille, et lui dit cette fois avec une variante :

— Mon bon monsieur, la charité, s'il vous plaît !

Paulus se compara mentalement à Pierre Gringoire entrant à la cour des Miracles, et il se retourna avec la ferme résolution de malmener ce terrible mendiant; mais il s'arrêta court et ne trouva rien à dire.

Un homme se tenait devant lui, le chapeau à la main et répétant sa phrase banale avec l'accent particulier à tous les pauvres; son visage était sillonné par la petite vérole, et ses paupières s'entr'ouvraient pour laisser apercevoir deux yeux immobiles d'un blanc laiteux. C'était simplement un aveugle et il n'y avait là rien qui pût étonner Paulus. Mais ce malheureux s'appuyait sur le bras d'une jeune fille d'un charme inexprimable. Elle était frêle et paraissait maladive. Elle portait le costume des femmes du peuple de Rome, et la couleur de ses yeux bleus se mariait parfaitement à la nuance cendrée de ses cheveux blonds.

Paulus restait à la contempler; elle pencha sa jolie tête sur son épaule, et tout en avançant la main elle lui fit un doux sourire. Paulus sourit aussi, et comme au fond il n'avait point mauvais cœur, il fouilla dans sa poche et mit un paolo dans la main qu'on lui tendait. La petite mendiante le remercia par une gracieuse révérence, l'aveugle lui dit : — Que Dieu vous bénisse! et ils s'éloignèrent.

Paulus la regarda quelques instants; puis, tout en continuant son chemin, il parvint à ressaisir encore une fois la bobine de ses idées : ce qui prouve qu'un bienfait n'est jamais perdu.

Le lendemain, Paulus fut accosté par l'aveugle et sa fille; comme la veille, elle le regarda en souriant, et comme la veille, Paulus lui fit l'aumône. Chaque jour, dans ses promenades, il les rencontra; il s'accoutuma fort à la mine gracieuse de la jeune fille, et il prit l'habitude de lui donner, tantôt quelques bajocci, souvent même une petite pièce blanche; chaque fois, elle le remerciait par un de ces sourires tristes et reconnaissants comme en ont les malheureux; son père le traitait d'excellence et lui donnait mille bénédictions.

Un jour qu'il avait mis dans sa main son offrande quotidienne, il s'arrêta près d'elle et lui demanda son nom :

— Je m'appelle Thérésa, monsieur, mais tout le monde me nomme Thêta, répondit-elle d'une voix légèrement émue.

Paulus lui dit encore deux ou trois paroles, et la quitta. Lorsqu'il eut fait quelques pas, il se retourna machinalement, et il vit Thérésa immobile à la place où il l'avait quittée et le suivant attentivement du regard. En se voyant surprise en flagrant délit de contemplation, elle baissa les yeux et devint toute rose; puis elle s'éloigna rapidement. Paulus ne rémarqua rien.

Il était sans doute en veine de questions, car le lendemain il lui demanda quel était son pays.

— Je suis née à Rome, dans le Trans-Tevero.

Paulus ne répliqua point, mais il s'en alla fort surpris qu'une Romaine eût des cheveux blonds et des yeux bleus; cela dérangeait ses idées sur la couleur locale.

Habituellement il déjeunait au café Grec, à l'heure où ce café est entouré par tous les mendiants de Rome, qui

viennent demander la charité aux êtres bienheureux qui peuvent manger deux fois par jour. L'aveugle s'y trouvait toujours, et Paulus, tout en dégustant son chocolat, dirigeait de temps en temps ses yeux vers Thêta, qui, accoudée à la porte, semblait convoiter le pain blanc qu'il émiettait dans sa tasse. Quand il tenait quelques instants ses regards attachés sur elle, elle rougissait et se détournait avec embarras. Elle avait je ne sais quelle pâleur maladive qui la rendait charmante; sous ses misérables haillons on sentait une finesse de formes que la pauvreté n'avait point dégradées. Elle avait un geste familier qui lui allait à ravir; elle inclinait la tête sur l'épaule, avançait les lèvres, et souriait en regardant de côté : or, quand ce regard s'arrêtait sur Paulus, il avait une douceur et une intensité singulières.

Lorsque, par hasard, il passait un ou deux jours sans la voir, il éprouvait comme un sentiment d'inquiétude. Il la cherchait de l'œil dans les rues, et lorsque enfin il la rencontrait, à son aumône ordinaire il ajoutait quelque autre petite monnaie, afin que l'équilibre fût rétabli.

La pauvre fille avait-elle donc le cœur épris pour le charitable Paulus? Je l'ignore; mais ce que je sais bien, c'est que, quand ils se trouvaient face à face, ils se regardaient avec plaisir.

Cependant la saison avançait; les chênes verts avaient pris leurs sombres teintes d'hiver, les pins de la villa Pamphili s'agitaient au souffle du vent tramontane; le Tibre jaunissait et les Anglais arrivaient en foule. Paulus se décida à faire une excursion dans les environs de Rome, avant le commencement des pluies. Il partit, et, tout émerveillé de cette poésie large et mélancolique de

la campagne romaine, il courut à Albano, à Rocca di Papa, à Tivoli, à la Vill' Adriana, à Frascati. Partout il criait au prodige et se méprisait fort d'être né en vue des buttes Montmartre. Il demeura quelques jours à Albano, afin de pouvoir se promener seul, à son aise, sous les grandes galeries de feuillage qui dominent le lac, et là, dans ces calmes allées, je ne sais pourquoi, il pensait souvent à Thêta la petite mendiante.

Quinze jours se passèrent ainsi, toujours en admirations nouvelles, puis un soir il revint à Rome. Le lendemain il alla, selon sa coutume, déjeuner au café Grec. L'aveugle et sa fille étaient déjà devant la porte. Il trouva Thêta changée; ses joues avaient pâli et ses yeux étaient voilés par une expression de tristesse qu'il ne leur connaissait pas encore. Sa tête penchait sur sa poitrine; elle restait immobile, comme si elle fût devenue insensible aux aumônes qu'elle pouvait recueillir. Lorsque Paulus fut arrivé auprès d'elle, il la toucha légèrement à l'épaule; elle releva la tête et jeta un grand cri.

— *Sant' Antonio!* mon bon monsieur, dit-elle, je vous croyais parti!

En parlant ainsi, son visage s'était couvert de rougeur et elle enveloppait Paulus d'un regard ardent. Il paraît qu'il en fut touché, car ce jour-là son aumône fut presque magnifique.

Pendant qu'il déjeunait, il observa que Thêta semblait singulièrement troublée; une fois même il crut remarquer qu'elle essuyait ses yeux humides.

Paulus s'en alla plein d'émotion. Il cherchait en vain à s'expliquer sa tristesse, et comme il ne pouvait y réussir, il se dirigea lentement vers la Farnesina. Là, il s'assit

commodément sur une chaise et regarda la Galatée. Tout en contemplant le chef-d'œuvre, il se prit à penser ceci : que ce serait une chose digne et magnifique d'ordonner des galas et des réjouissances pour l'univers entier, les jours anniversaires de la naissance de Raphaël ou de quelques autres hommes aussi triomphants que lui. Cette sage réflexion le soulagea, et il regagna son petit appartement de la via Sistina.

Un matin, dans le Corso, il examinait des gravures attachées aux carreaux d'une boutique; la marchande était sur le seuil de la porte et tricotait, tout en regardant du coin de l'œil la veste de velours que portait notre ami Paulus. A ce moment, la petite mendiante passa avec son père; elle s'arrêta devant notre héros, qui, fidèle à son habitude, mettait déjà la main à sa bourse, lorsque la marchande de gravures s'adressa vivement à lui.

— Ne lui donnez rien, monsieur, s'écria-t-elle, c'est une fainéante qui ne mérite pas vos bontés. Elle fait la coquette au lieu de nourrir son vieux père. Hier, elle est entrée chez le parfumeur qui est en face et elle y a acheté de la pommade au benjoin. C'est à cela qu'elle dépense l'argent qu'elle reçoit en demandant l'aumône.

A ces mots, Thérésa baissa la tête, et ses yeux se remplirent de pleurs; elle était rouge de confusion. Paulus remarqua que ses cheveux étaient en effet nattés avec plus de soin que de coutume, il remit dans sa bourse la petite pièce qu'il en avait tirée, et en prit une beaucoup plus grosse :

— Tenez, mon enfant, dit-il à Thérésa en la lui donnant, voici de quoi avoir aussi de l'eau de Portugal, si cela vous fait plaisir.

La marchande tourna le dos en grondant, et la mendiante jeta à Paulus un regard plein de reconnaissance.

Il s'éloigna, et en se promenant il se souvint qu'il n'avait pas écrit une seule lettre depuis son départ de Paris, et pensa qu'on pouvait s'inquiéter d'une absence aussi prolongée et si peu expliquée. Le soir, il rentra de bonne heure, afin de mettre sa correspondance en ordre. Il s'assit devant sa table, tailla ses plumes, prit une belle feuille de papier blanc et commença à écrire. Lorsqu'il fut à la fin de la première page, il s'arrêta pour la laisser sécher. Pendant ce temps, il se mit à dessiner des bonshommes sur la couverture du livre qui soutenait son bras. Il fit d'abord des tambours-majors, des diables, puis des figures de femmes, sans avoir une conscience bien nette de son action. Au bout de quelques minutes de cet exercice, il cessa pour contempler son ouvrage, et il s'aperçut que tous les hommes avaient des nez démesurés et que toutes les femmes ressemblaient singulièrement à Thérésa la mendiante. Cela le fit rêver longtemps; aussi, lorsqu'en se couchant il pensa à sa lettre, il s'aperçut qu'il en avait déchiré la moitié pour faire une cigarette.

Le lendemain, comme il rentrait chez lui, il rencontra Thêta qui passait devant sa porte. Il voulut lui faire la charité et ne trouva point d'argent dans sa poche.

— Attendez, lui dit-il, je demeure ici et je vais vous jeter quelque chose par la fenêtre.

— Ah! répliqua Thérésa, c'est là que vous habitez? je suis bien aise de le savoir.

Paulus ne fit pas grande attention à ces paroles : il

monta lestement ses trois étages, ouvrit sa croisée et laissa tomber quelques bajocci dans le tablier qu'elle lui tendait.

Pendant qu'elle s'éloignait, il s'accouda à la fenêtre et resta à la contempler. Elle se retourna plusieurs fois en souriant, et ce jour-là encore Paulus oublia d'écrire ses lettres.

Les choses allaient donc ainsi, doucement, pas à pas. Ils se voyaient tous les jours et semblaient se chercher lorsqu'ils ne s'étaient point rencontrés. Paulus se sentait gagné par une sorte de mélancolie nonchalante dont il ignorait la cause, il s'y abandonnait sans pouvoir se l'expliquer; et s'il eût interrogé Thêta, peut-être eût-il été fort étonné de la voir dans les mêmes dispositions d'esprit.

Un soir que Paulus montait le sombre escalier de sa maison en rentrant chez lui, il lui sembla entendre soupirer à ses côtés. Il s'arrêta, étendit les bras dans l'ombre, prit sa grosse voix et demanda :

— Qui va là ?

Nulle voix ne répondit à la sienne ; il crut s'être trompé et pénétra chez lui, laissant comme toujours la clef sur la porte, car il était fort négligent. Il s'assit au coin du feu, ouvrit son Suétone et lut jusqu'à minuit; puis il se mit au lit et souffla la lumière. Jamais Paulus ne fermait à sa fenêtre rideaux ni jalousies; il aimait, lorsqu'il s'éveillait la nuit, à voir le ciel sombre à travers les croisées, et le matin il trouvait charmant d'être distrait de son sommeil par les premiers rayons du jour. Il s'endormit profondément, et il ne savait pas depuis combien de temps Morphée l'avait touché de sa baguette noire,

lorsqu'un léger bruit le tira de son repos. Il entr'ouvrit les yeux, et à travers son demi-sommeil il aperçut une forme de femme qui se dessinait au milieu de la chambre. Il se souleva sur le coude et regarda attentivement. C'était la petite mendiante ; elle était à demi nue, et par un reste de pudeur, même au milieu de l'obscurité, elle croisait ses deux mains sur sa poitrine. La lune la couvrait d'une clarté bleuâtre qui lui donnait je ne sais quel aspect fantastique. Paulus pensa machinalement aux nymphes qui errent la nuit sur le sommet des monts. Elle était immobile, et sa tête penchée en avant semblait vouloir pénétrer la profondeur des ténèbres qui ensevelissaient Paulus. Il se frotta les yeux, croyant à une hallucination. Enfin, d'un accent ému il cria les premières paroles qui vinrent à son esprit troublé.

Le fantôme fit un mouvement comme pour fuir, puis il revint, et posant un doigt sur ses lèvres, il se dirigea lentement vers notre héros que secouaient les battements de son cœur. L'ombre se glissa doucement à ses côtés en détournant la tête. Il voulut faire une question, mais deux lèvres s'appuyèrent sur les siennes et il ferma les yeux en se sentant pâlir...

Le lendemain, Paulus se réveilla fort tard. Pendant qu'il étirait ses membres, le souvenir de ce qui s'était passé lui revint à la mémoire ; il interrompit un bâillement commencé et regarda autour de lui : il était seul ; il parcourut l'appartement, personne. Quelques longs cheveux blonds, qui brillaient comme des fils d'or sur son oreiller, lui prouvaient seuls la réalité de son étrange aventure, car, pendant la nuit, le charmant fantôme avait refusé de parler.

Après mille idées bizarres, il sortit, et à peine avait-il fait quelques pas dans la rue, qu'il rencontra l'aveugle et sa fille. En reconnaissant Paulus, elle se détourna et parut confuse. Il s'arrêta auprès d'elle. D'un signe de tête, elle lui montra son père, comme pour implorer son silence. Paulus eut l'intelligence de comprendre que le moment n'était pas favorable pour une explication, il tira une pièce d'or de sa poche et la mit dans la main de Thêta. Elle ne l'eût pas plutôt aperçue, que son visage prit une expression terrible; sa bouche se crispa, ses narines se gonflèrent, elle rejeta sa tête en arrière et s'avança sur Paulus comme si elle eût voulu le déchirer, puis elle lança la pièce au loin en poussant une sorte de cri de dégoût et s'éloigna en entraînant son père. Paulus resta stupéfait.

Il demeura quelque temps à la même place, ne s'expliquant pas très-nettement ce qui venait d'avoir lieu; puis il haussa les épaules et s'en alla au Campo Vaccino, contempler les trois colonnes corinthiennes de la Græcostasis. De toute la journée il ne rencontra pas la petite mendiante, et il fut de fort mauvaise humeur.

La nuit, à une heure, Paulus ne dormait pas encore; assis auprès de sa cheminée, les genoux dans ses mains, il fatiguait son esprit à chercher vainement une explication aux événements dont il avait été le témoin et le héros. Il était plongé dans ses réflexions, lorsqu'il entendit la clef tourner lentement dans la serrure, sa porte s'entr'ouvrit et Thérésa parut sur le seuil.

Paulus courut à elle et la fit asseoir à ses côtés. Elle semblait triste; des soupirs oppressés soulevaient sa poitrine. Paulus lui prit la main.

— Eh bien, Thérésa, dit-il, consentirez-vous enfin à m'expliquer ce mystère ?

Elle leva sur lui ses yeux bleus, lui fit son sourire d'habitude, et lui prenant la tête à deux mains, elle l'embrassa sur le front en lui disant :

— O Excellence ! je t'apporte les seules aumônes que Dieu m'ait donné de te faire : ma jeunesse et mon amour !

Paulus ne répondit rien, mais il se mit à genoux devant elle, et il lui baisa les mains en pleurant.

1846.

FIN DE LA DOUBLE AUMONE.

LES

TROIS VIEILLARDS DE PIERRE

A MADAME ***.

Madame,

Vous m'avez souvent parlé du grand plaisir que vous éprouviez à lire les *Mille et une Nuits*, et une fois même vous avez daigné me demander d'écrire une nouvelle qui pût vous rappeler les contes merveilleux de la princesse Cheherazade. J'eus l'imprudence de vous le promettre; mais, hélas! je ne savais à quoi je m'étais si légèrement engagé; ma pauvre imagination stérile se débattait en vain à travers les combinaisons les plus impossibles sans pouvoir en tirer rien qui vaille, et j'allais me voir forcé de renoncer au plaisir de satisfaire à vos ordres, lorsque je me souvins heureusement que j'étais possesseur d'un vieux manuscrit qui, pour moi, était lettre close.

Un jour, pendant que je voyageais sur ce Nil regretté dont je vous ai si fréquemment entretenue, ma cange contrariée par le vent s'arrêta au pied de Djebel-el-Theyr[1]. N'ayant rien à faire et ne sachant à quoi utiliser mes loisirs, je gravis la montagne tant bien que mal et j'arrivai à une vaste maison

[1] La montagne de l'oiseau.

qui la surmonte ; c'est Deyr-el-Bakarah, le couvent de la Poulie. J'y entrai : j'y trouvai une douzaine de moines coptes fort ivrognes et très-paresseux, absolument comme les moines de toutes les religions. Je voulus causer avec eux, mais à mes questions ils répondaient invariablement par la prière de leur donner une bouteille d'eau-de-vie. L'un d'eux, pour tenter ma générosité, m'offrit le manuscrit en question ; je le pris, et en échange je fis remettre au moine quelques flacons d'araki. Sur ce manuscrit qui était d'une calligraphie remarquable, je pus lire un long titre arabe ainsi conçu : *Kissat Aïn-Saher ech chaar ou Soulthana Oum-ech-Chaour, aou Kissat et telata chioukh fy Djebel el-Yakout,* c'est-à-dire : *Histoire du poëte Aïn Saher et de la reine Oum-ech-Chaour, ou les Trois Vieillards de pierre de la montagne d'émeraude* ; mais quand je voulus déchiffrer les premières lignes, je m'aperçus, à ma grande honte, qu'elles étaient écrites dans une langue dont je n'avais pas la moindre notion. Je gardai néanmoins le cahier, et, à mon retour en France, je le jetai au fond d'un tiroir, d'où sans doute il ne serait jamais sorti s'il n'en avait été évoqué par le désir de vous plaire.

Néanmoins, grâce à mon ignorance, je n'étais pas riche avec mon manuscrit ; le moindre grain de mil eût mieux fait mon affaire, et je serais toujours resté dans l'impossibilité de vous offrir le conte que vous m'aviez demandé, si je n'avais eu un ami qui connaît une vingtaine de langues et qui a parcouru les cinq parties du monde.

Je mis mon ami face à face avec mon manuscrit, écrit, à ce qu'il paraît, en langue hamiarite, qui n'est autre, comme vous le savez, que la langue parlée autrefois par la reine de Saba, et au bout d'un mois, j'avais la traduction que j'ai l'honneur de vous offrir aujourd'hui. Si je la signe, c'est que mon ami l'a impérieusement exigé. Je l'ai revue, j'y ai effacé quelques longueurs, j'y ai ajouté çà et là des notes explicatives, j'y ai

écrit trois épigraphes qui, tirées du Nouveau Testament, tendent à prouver que, malgré leurs différences de religion, les peuples ont au fond la même morale, et enfin je l'ai mise sous votre patronage, pensant que vous pourriez prendre quelque plaisir à la lire.

Un mot encore. Ne vous étonnez pas si l'auteur anonyme de ce conte a pris un poëte comme type du *travailleur*. Ce choix, qui paraîtrait fort singulier dans nos pays, n'a rien d'extraordinaire en Orient, où le poëte est respecté, honoré et presque toujours enrichi. L'œuvre d'un poëte est regardée chez les Arabes comme un *travail* qui mérite toutes sortes de rémunération ; vous voyez que, sur ce sujet comme sur beaucoup d'autres, les opinions orientales n'ont rien de commun avec les idées de l'Occident.

Daignez m'excuser, je vous prie, si j'ai été forcé d'avoir recours à la science d'autrui pour acquitter ma promesse, et veuillez surtout vous rappeler avec quel dévouement j'aime à me dire,

Madame,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

M. D.

LES TROIS VIEILLARDS DE PIERRE

> Celui qui croit, a la vie éternelle.
> *Évangile selon saint Jean*, c. IV, v. 47.
>
> Celui qui n'aime pas n'a pas connu Dieu.
> *Épître de saint Jean*, c. IV, v. 8.
>
> Si quelqu'un ne veut pas travailler, il ne doit pas non plus manger.
> *Épître de saint Paul aux Thessaloniciens*, c. III, v. 10.

I

Autrefois, à une époque si éloignée que les hommes d'aujourd'hui en ont perdu le souvenir, un vieillard vivait dans la ville de Damas, sur qui soient les bénédictions de Dieu! Il se nommait Bedreddin, avait amassé de grands biens dans le commerce des pierres précieuses, étonnait le monde par sa sagesse et passait généralement pour être en communication avec ces génies extrahumains qui servent d'intermédiaires entre le Créateur et les créatures. Tous les ans, lorsque la grande caravane partait pour la Mekke, il distribuait d'abondantes aumônes aux pèlerins et ne manquait jamais d'envoyer quelque présent magnifique destiné à orner la sainte maison de la Kaaba. Lui-même, deux fois, il avait accompli le pénible voyage qui est agréable aux yeux de Dieu; il s'était agenouillé devant la pierre noire, avait baisé la pierre blanche, avait bu l'eau du puits Zemzem, et avait trempé dans les eaux jaillies à la prière d'Agar éperdue une longue étoffe de mousseline blanche bro-

chée d'or, qui devait plus tard servir de dernier vêtement à son corps prêt à comparaître devant Moukir et Nakir, les deux anges interrogateurs des premières heures du tombeau.

Par une anomalie singulière, il n'avait jamais eu qu'une femme, épouse légitime, qui était morte en lui laissant un enfant que la beauté extraordinaire de son regard avait fait surnommer *Aïn-Saher* [1]. Bedreddin, qui ne s'était jamais remarié, consacra tous ses loisirs à l'éducation de son fils, et comme un jour un de ses amis lui demandait pourquoi, avec des richesses aussi grandes que les siennes, il ne possédait ni épouses, ni esclaves, il répliqua en citant ce verset du Livre :

« Si vous craignez d'être injustes envers les orphelins, n'épousez que peu de femmes, deux, trois ou quatre, parmi celles qui vous auront plu ; si vous craignez d'être encore injustes, n'en épousez qu'une seule [2]. »

On croyait communément que les regrets qu'il ressentait de la mort de sa femme étaient seuls la cause de son long célibat et de sa chasteté solitaire ; mais, une fois, à un de ses proches parents qui le plaignait de son isolement et qui l'engageait à acheter quelques esclaves de Géorgie pour amuser sa vieillesse, il répondit :

— Non ! celle qui est partie ne m'a point laissé seul ; son âme ne m'a point quitté ; celle qui fut la mère de mon enfant est morte, il est vrai, mais sa mort n'est qu'une apparence qui peut troubler les ignorants, tout en permettant aux initiés de rester paisiblement heu-

1 L'Œil qui fascine.
2 *Koran*, ch. IV, v. 3.

reux. La forme palpable de son être m'a abandonné pour rentrer au sein des choses, mais son esprit est toujours en moi aussi tendre, aussi charmant qu'aux premières heures de notre union. Celle que tu crois expirée et disparue à jamais, je la sens exister dans mon cœur et se révéler incessamment en me poussant au bien et à la méditation ; je la sens en moi, qui aime son fils et se réjouit de son intelligente beauté ; je la sens qui console les malheureux, qui adore Dieu, et qui me répète dans mes jours de langueur : « Je suis avec toi ; comme je t'ai aimé pendant ma courte vie actuelle, je t'aimerai pendant l'éternité entière ; nos actions ne sont point passagères, elles se prolongent dans l'infini, et grandissent en force et en vertu dans le sein même de celui qui créa le ciel et la terre. »

— Quelle est cette foi nouvelle, et qui te l'a enseignée ? demanda le parent.

— Cette foi n'est point nouvelle, répondit Bedreddin ; elle émane de Dieu même pour ceux qu'il a jugés dignes d'être ses élus ; celui qui me l'a apprise s'appelle Simorg.

Or, comme on le sait, ce Simorg était le chef des génies qui jadis avaient été soumis à Soliman-ben-Daoud, que les infidèles nomment Salomon.

Le parent s'éloigna assez surpris de ce qu'il venait d'entendre, et pensa que Bedreddin, déjà affaibli par l'âge, était devenu visionnaire à force de réfléchir sur les choses divines et humaines.

Bedreddin n'était point visionnaire ; il avait été touché par le souffle de Dieu et marchait dans la vie l'œil fixé vers des vérités sublimes que les autres n'aperce-

vaient pas. En dehors des pensées qu'il entretenait avec recueillement, son fils faisait toute sa joie. L'enfant croissait en intelligence, en force et en grâces, car son père lui avait appris de bonne heure les principes de charité et l'amour du semblable. Un jour qu'il l'avait mené au delà de Djebel-Salahieh jusqu'au village d'El-Dom'har, et qu'ils étaient assis tous deux près d'un large ruisseau coulant sous les saules chevelus, Aïn-Saher remarqua un laboureur qui ènsemençait un champ. Comme il était naturellement curieux de s'instruire, il demanda à son père pourquoi cet homme jetait ainsi des graines autour de lui.

— Petit enfant, répondit le vieillard, ce que ce paysan répand ainsi sur la terre deviendra bientôt une herbe précieuse qui couvrira ce champ tout entier ; quand le temps sera venu, on coupera cette herbe, on la fera fouler aux pieds des chevaux pour en extraire une graine semblable à celle qu'on disperse à cette heure et qui en sera la multiplication, puis, de cette graine qu'on écrasera entre deux pierres on fera de la farine, et avec cette farine on pétrira du pain ; respecte cet homme, car il sème de quoi rassasier ceux qui auront faim. N'oublie jamais ce que tu viens de voir et traverse la vie en semant tes richesses, afin de faire germer autour de toi le repos et le bonheur.

Aïn-Saher n'oublia point ce précepte, et souvent il sortait dans la ville suivi de deux esclaves noirs qui portaient des sacoches pleines de menue monnaie qu'il distribuait largement à tous les pauvres. Aussi fut-il bientôt connu dans Damas, et dès qu'il paraissait au milieu des bazars, on s'écriait autour de lui :

— C'est Aïn-Saher le charitable! Aïn-Saher le riche! Aïn-Saher le puits de générosité! Aïn-Saher le miséricordieux!

Il n'était bruit que de lui ; tous les pères le proposaient en exemple à leurs enfants, et toutes les mères eussent voulu l'avoir pour fils.

Les meilleurs professeurs, les cheikhs les plus renommés lui donnaient des leçons et commentaient avec lui la loi que Dieu a dictée pour nous à notre seigneur Mahomet. A quinze ans, il savait toutes les langues savantes de l'islamisme, et faisait déjà des vers qui méritaient l'approbation de ses maîtres.

Lorsqu'il eut vingt ans, il fut pris par les besoins de plaisirs et d'activité qui saisissent généralement les jeunes hommes de cet âge. Son père, qui ne refusait rien à ses désirs, lui avait donné des chevaux, des dromadaires, des faucons, des chiens, des arcs de Mingrélie et des esclaves nombreux. Aïn-Saher passait une partie de son temps, en compagnie de ses nombreux amis, à poursuivre les gazelles dans le désert, à faire des cavalcades dans les jardins qui environnent Damas, et à dîner joyeusement dans un pavillon qu'il avait fait construire sur les bords du Barrady [1].

Le vieux Bedreddin ne mettait nul obstacle aux ardeurs de son fils; loin de là, il se réjouissait de ses joies et se rajeunissait à cette fougue saine et vigoureuse.

— Va, mon enfant, lui disait-il souvent, développe tes forces et épanouis-toi dans l'existence ; le sycomore découronné de son feuillage est heureux de voir des pousses pleines de séve verdir sous ses branches dessé-

[1] Le *Parphar* de l'Écriture. (*Rois*, ch. v, v. 12.)

chées. La vie, qui peu à peu se retire de moi, fermente dans ton sein : épanche-la sans crainte ; fais provision de bonheur pendant que tu es jeune, plus tard, ton âme n'en sera que plus robuste pour supporter les chagrins par où Dieu nous mène vers la vérité ; c'est ainsi que le voyageur, sur les routes du Nord couvertes de neige, est protégé longtemps contre le froid par la chaleur qu'il a amassée au foyer du gîte où il a dormi pendant la nuit.

Quand il eut atteint l'âge de vingt-deux ans, Aïn-Saher, qui avait une foi fervente, obtint de son père l'autorisation de faire le pèlerinage ordonné par le Prophète. Il partit, fut absent pendant de longs mois, et à son retour retrouva Bedreddin épuisé, qui s'acheminait paisiblement vers la mort. Le vieillard la voyait approcher sans crainte, comme un juste qu'il était. Elle lui apparaissait douce comme une délivrance et attrayante comme une promesse.

— Les esprits supérieurs à l'humanité, avec lesquels j'ai conversé souvent, disait-il, m'ont appris à ne point redouter cette crise de mon existence présente. La mort est un relais qui donne des forces pour une vie nouvelle ; la mort est une fin, je le sais, mais c'est aussi un recommencement !

Il s'affaiblissait de jour en jour ; il demeurait parfois immobile, le regard fixe et comme en contemplation devant des spectacles que lui seul pouvait apercevoir ; parfois aussi un calme sourire passait sur ses lèvres, éclairait ses yeux et répandait sur tous ses traits une volupté intime et profonde.

— Qu'a donc mon père ? lui demanda un soir Aïn-

Saher qui venait de surprendre sur le visage ridé de Bedreddin un rayonnement extraordinaire.

— Tais-toi, tais-toi, répondit le vieillard avec douceur, les esprits parlent autour de moi.

Aïn-Saher n'osa plus troubler ces extases qu'il respectait sans les comprendre.

Son père ne sortait presque plus ; quelquefois cependant, vers l'heure où le soleil disparaît à l'horizon, quand les muezzins aveugles chantent en haut des minarets, il montait sur la terrasse de sa maison et restait absorbé dans ses pensées et baigné par les chaudes lueurs du couchant. Mais ces instants devenaient de plus en plus rares ; bientôt il fut forcé de vivre dans ses appartements ; puis, sa faiblesse augmentant encore, il ne quitta plus son lit, et un jour enfin, qu'il se trouvait plus débile que d'habitude, il fit appeler Aïn-Saher et lui dit :

— L'heure est venue, mon enfant, où mon âme échappée de son enveloppe terrestre va partir pour les migrations nouvelles qui l'attendent ; ne pleure pas, la meilleure part de moi-même restera en toi pour t'aimer, te guider et te bénir ; nous ne nous quitterons jamais, et par cela même que nous nous sommes aimés pendant cette phase de mon existence, nous nous aimerons toujours, et toujours nous vivrons dans une corrélation que rien ne dénouera si nous savons être vertueux. Si tu veux après ta mort retrouver ceux qui ont vécu dans ton cœur, si tu veux grandir en intelligence, en force et en amour, observe ta vie et sache la maintenir à tout prix dans les étroits sentiers de la probité. N'écoute point ces hommes des religions faciles qui di-

sent qu'il suffit, à sa dernière heure, de regretter sincèrement ses iniquités pour mériter et obtenir le pardon de Dieu ; rappelle-toi au contraire que le Prophète a dit : « Le repentir n'est d'aucune utilité à celui qui commet constamment de mauvaises actions et qui s'écrie, à l'approche de la mort : Je me repens[1] ! » O mon fils ! n'oublie jamais ce précepte de ton vieux père mourant : on n'a jamais trop de vertu, trop de foi, trop d'amour ! Si les génies qui m'ont aimé daignent te secourir aussi de leurs conseils, tu apprendras le véritable but de la vie, et tu mériteras l'indulgence de Dieu. Écoute maintenant, et ne te plains pas de ce que je vais t'apprendre : c'est par l'abnégation que tu dois te montrer digne du bonheur que je souhaite pour toi. Mes trésors sont grands, je t'ai permis d'y puiser à ton aise, afin de te faire comprendre que les richesses ne sont bonnes qu'à être répandues. Je ne t'en laisse qu'une toute petite part, car, quoique tu sois mon fils, tu n'as aucun droit à posséder ce que j'ai acquis par mon travail. Tu es mon fils unique, cela est vrai, mais ma fortune me force à adopter d'autres enfants que toi ; ma paternité doit se révéler à ceux qui sont faibles, à ceux qui souffrent, à ceux qui sont ignorants, à ceux qui ont froid et faim. Je laisse donc des sommes considérables qu'on emploiera à des constructions de charité dont tu trouveras le détail dans mon testament. Quant à toi, mon fils, je te lègue sept coffres cerclés de fer qui contiennent une fortune que bien des hommes t'envieraient ; promets-moi de ne les ouvrir qu'au fur et à mesure de tes besoins, l'un après l'autre, le second

1 *Koran*, ch. IV, v. 22.

après le premier, le troisième après le second, et ainsi de suite jusqu'au dernier. Si tu veux écouter mon conseil, tu ne te réjouiras pas de ces richesses, tu ne les mépriseras pas jusqu'à les laisser inutiles, tu ne les estimeras pas jusqu'à en devenir le serviteur ; tu les répandras généreusement autour de toi : chaque largesse que tu feras sera une part de ton héritage que tu rendras à ton prochain qui est ton frère. Enrichis les autres par tes aumônes et par tes plaisirs, et si tu deviens pauvre à ton tour, sois heureux d'avoir tant appris, car le travail te sera facile et te rendra promptement le pain quotidien auquel nous avons droit; si, contre mes prévisions, tu restes riche, travaille néanmoins, travaille sans te lasser, ne serait-ce que pour faire excuser tes trésors, car celui qui ne travaille pas, ou qui n'a pas travaillé, n'a pas le droit de posséder.

— Mon père a parlé avec la sagesse d'un prophète, et je lui promets d'exécuter fidèlement ses volontés, dit Aïn-Saher en se penchant vers le vieillard dont il baisa dévotement la barbe blanche.

— Bien, mon fils, bien, répondit Bedreddin; si tu veux savoir la vérité, épuise les sept coffres jusqu'au dernier, et Dieu t'éclairera.

Quelques instants après qu'il eut prononcé ces paroles, il fut pris d'une angoisse violente : une sueur abondante couvrait son visage, son corps était remué par l'agonie comme un arbre est remué par le vent.

— Je vais sans crainte vers toi, ô mon Dieu, murmura-t-il, mon âme est paisible, mais ma chair se révolte contre la souffrance.

Bientôt après il pria son fils de lui tourner le visage

vers la Mekke; il devint plus calme, se recueillit dans une pensée suprême, poussa un léger soupir et mourut.

II

Aïn-Saher se conduisit comme un bon fils; il pleura beaucoup son père et lui fit faire des funérailles qui attestèrent l'éclat de sa douleur; des esclaves précédant le convoi jetèrent des pièces d'or et d'argent à la foule qui s'empressait pour voir cette pompe magnifique; chacun des assistants reçut un cadeau spécial destiné à fixer dans sa mémoire le souvenir de celui qui avait été touché par l'ange de la mort; un grand nombre de bœufs et de moutons furent égorgés sur la tombe de Bedreddin, et leur chair fut distribuée aux pauvres; une coupole en marbre blanc, à galeries dentelées, fut élevée au-dessus de la dépouille mortelle du vieillard, et tout auprès on bâtit une fontaine où un homme veillait nuit et jour pour offrir à boire aux passants.

— C'est le moins que je devais faire, se disait Aïn-Saher en s'apercevant que les prodigalités de son chagrin filial avaient épuisé son premier coffre.

Fidèle aux conseils que son père lui avait donnés, il ne prit aucun souci de son avenir, regarda ses richesses comme un bien passager dont il n'était que le dépositaire, et s'efforça de les remettre dans la circulation générale en les distribuant partout où il les croyait plus justement placées qu'entre ses mains. Il n'avait rien changé au grand train de maison du vieux Bedreddin; il tenait table ouverte, était entouré par de nombreux serviteurs, doublait le prix de ses générosités par la

bonne grâce qu'il mettait à les faire, et allait dans la vie, main donnante et cœur ouvert, semblable à ce semeur qu'il avait vu jadis lorsqu'il était enfant, et jetant autour de lui ces graines d'or d'où germent souvent la joie et la paix.

Il travaillait cependant, et malgré ce qu'il savait déjà, il ne se lassait pas d'apprendre. Il faisait des vers harmonieux que ses amis récitaient et qui lui avaient donné un grand renom dans la ville. Chaque jour, des gens venaient le trouver et lui disaient :

— Aïn-Saher, je vais me marier, fais-moi un épithalame. — Aïn-Saher, le vizir doit venir dans ma maison, fais-moi une kacideh. — Aïn-Saher, fais un poëme sur la beauté, afin que je puisse l'envoyer à celle que j'aime.

Huit jours après, Aïn-Saher donnait l'épithalame, le poëme ou la kacideh; et lorsqu'on lui offrait quelque cadeau pour le récompenser de ses peines, il répondait :

— Allez porter vos présents à ceux qui travaillent et qui sont pauvres; le fils de Bédreddin est assez riche pour demeurer votre obligé si vous voulez bien accepter ces vers pour l'amour de Dieu, dont notre seigneur Mahomet est l'apôtre.

Quand il sortait et qu'il parcourait les bazars, on se le montrait du regard, et il entendait des louanges qui montaient autour de lui comme une fumée d'encens. Souvent même il avait surpris derrière le voile des femmes des yeux qui le contemplaient attentivement. Un jour qu'après une longue promenade il était entré dans un jardin pour se reposer sous les arbres, il vit venir une femme suivie d'une négresse. Elle s'arrêta, et, soule-

vant le voile qui cachait son jeune visage, elle dit à Aïn-Saher :

— Fils de Bedreddin, je te suis depuis longtemps pour m'enivrer de ta vue ; je sais tes vers que mon cœur répète sans cesse ; mon mari est parti pour le pèlerinage, l'esclave noire qui m'accompagne m'est dévouée depuis mon enfance, je t'aime, et je viens te dire que je veux être à toi.

Aïn-Saher la regarda et devint rouge d'émotion ; mais en même temps il entendit parler dans son âme une voix qu'il crut reconnaître pour celle de son père. Il se leva et répondit en s'inclinant :

— Ton mari accomplit l'œuvre de Dieu, ô femme ! tu es sacrée pour moi !

Puis il s'éloigna ; quand il fut sur le point de sortir du jardin, il se retourna et vit la femme immobile à la même place et essuyant ses yeux qui ruisselaient de pleurs.

Lorsqu'il fut rentré chez lui, il fit sur ce sujet une kacideh qui eut un grand succès dans la ville.

Cependant, et ainsi qu'il arrive souvent en pareil cas, les sommes affectées par Bedreddin aux bonnes œuvres qu'il avait ordonnées avant de mourir n'étaient point suffisantes. Elles furent promptement épuisées par les constructions qu'Aïn-Saher surveillait lui-même et dont il ne se lassait pas de faire augmenter la magnificence. Bien des enfants, se contentant de pouvoir se parer des apparences d'un devoir strictement accompli, n'auraient point hésité à abandonner les travaux entrepris et auraient laissé inachevés les khans et les hôpitaux, sans plus se soucier des pauvres, des voyageurs, des malades

et des volontés paternelles; mais Aïn-Saher n'était point ainsi: il donna ses propres richesses pour assurer l'exécution des désirs de son père, et ne se plaignit pas de la large brèche qu'il fut contraint de faire à ses trésors. Peut-être connaissait-il ce dicton populaire dans tous les pays du monde : « Qui donne aux pauvres prête à Dieu, » et peut-être aussi était-il guidé par une curiosité impérieuse qui le poussait à connaître le contenu du septième coffre qu'il avait promis de n'ouvrir que le dernier. Était-il plein d'or, comme les autres? Les richesses qu'il renfermait étaient-elles si grandes qu'elles suffiraient à la vie d'un homme accoutumé à une fortune inépuisable? Aïn-Saher l'ignorait; une fois, il avait voulu le soulever, et il l'avait trouvé si résistant, si pesant, qu'il lui avait été même impossible de l'ébranler.

Le jour approchait cependant où, sans violer le serment qu'il avait juré à son père, il allait pouvoir enfin découvrir ce mystère. Ses richesses diminuaient d'heure en heure, emportées par les bonnes actions et les prodigalités. Cinq coffres déjà vides gisaient dans un coin, le sixième était entamé. Les trésors qu'il renfermait ne durèrent pas longtemps entre les mains d'Aïn-Saher. C'était l'époque où la caravane de la Mekke allait partir; il équipa à ses frais mille pèlerins, et, continuant les pieuses sollicitudes de Bedreddin, il remit au chef des hadjis une grille d'or destinée à entourer les deux palmiers qui, à Médine, s'inclinèrent autrefois pour offrir leurs fruits au Prophète. Un minaret de la grande mosquée fut jeté bas par un coup de vent de khamsin, il le fit réédifier de ses deniers; et un soir il s'aperçut

que le sixième coffre était vide, absolument vide, et qu'il ne contenait plus ni un gazie, ni un para. Son premier mouvement fut de courir au septième coffre, de l'ouvrir; mais il réfléchit qu'un homme sage devait toujours être maître de sa volonté, et il remit au lendemain l'expérience qu'il redoutait tout en la désirant.

Il se coucha, s'endormit et eut un rêve. Il vit son père rayonnant de lumière, mais grave et triste. Le vieillard se pencha vers son fils et le baisa au front; puis, sans parler, il prit son *calam* et traça sur la muraille, en lettres flamboyantes, les quatre vers suivants:

La fleur qui pousse dans les prairies est foulée aux pieds des bestiaux;
Celle que cherche l'homme valeureux croît sur la montagne inaccessible:
Des lions y hurlent, des serpents y rampent, des vautours y volent,
Les rochers y sont hauts, les gouffres y sont profonds; auras-tu le courage d'aller la cueillir?

Puis il vit la huppe, l'oiseau chéri de Soliman-Ben-Daoud, qui voltigeait au-dessus de son père et qui disait: « Si tu veux me suivre, je te conduirai! »

Aïn-Saher se réveilla au petit point du jour, se leva et courut à la chambre souterraine qui renfermait le septième coffre. A peine avait-il délié les nœuds compliqués des premières courroies, que le couvercle vola en éclats avec un grand bruit, et qu'une lumière éblouissante remplit le caveau tout entier. Le fils de Bedreddin tomba la face contre terre, et crut que sa dernière heure était arrivée. Lorsqu'au bout de quelques instants il osa relever les yeux, il vit un jeune homme d'une merveilleuse beauté qui souriait et tendait la main vers lui en lui faisant signe de se redresser.

— Écoute-moi, Aïn-Saher, lui dit-il avec une voix plus mélodieuse que le son des flûtes, celui qui peut tout et qui aime les hommes m'avait donné à ton père. Quand Bedreddin vit que son heure allait bientôt sonner, il réussit, par la science infinie qu'il avait acquise en méditant, à m'enfermer dans ce coffre et me fit jurer d'attendre, pour en sortir, que tu vinsses l'ouvrir toi-même. Je t'aime parce que j'ai aimé ton père, et je puis faire pour toi ce que tu désireras.

— O génie! répondit Aïn-Saher dont la voix tremblait, que puis-je te demander? ne suis-je pas un homme borné par des organes incomplets, et les désirs que, dans mon ignorance, je peux formuler aujourd'hui, ne me conduiraient-ils pas peut-être à ma perte au lieu de me conduire à mon salut? Parle, montre-moi mon but et dis-moi par quels efforts je dois l'atteindre.

— Tes paroles sont celles d'un sage, reprit le génie; il y a d'autres félicités à chercher que celles dont les hommes ordinaires se contentent. Tes richesses sont épuisées, je pourrais attacher à ton cou le talisman qui fait découvrir les trésors cachés; mais, hélas! ma sœur Ganga l'avait donné au pêcheur Tagahor, et ce dernier, qui avait un faible cœur, est mort misérable et dégoûté de tout. Tu me demandes quel est ton but; nul ne peut te le dire, et tu ne le connaîtras qu'en y touchant, dans cette existence ou dans une autre; quant aux moyens de l'atteindre, seuls les Vieillards de pierre peuvent te l'indiquer. Va les consulter, ils demeurent dans la caverne d'émeraude qui est au fond de la montagne de Caf. Quitte tout et pars; gagne à tout prix le mont où habitent les génies, écoute les préceptes qu'ils te don-

neront, et si tu veux être heureux, ne mets jamais leurs paroles en oubli. De grands dangers t'attendent peut-être, sache les vaincre : celui qui croit en Dieu ne doit rien redouter.

— Mais qui me guidera vers ces pays inconnus où nul être humain n'a jamais mis le pied? demanda Aïn-Saher.

— Le messager que Soliman-ben-Daoud envoya jadis à la reine de Saba.

—La huppe! s'écria le fils de Bedreddin; cette nuit, je l'ai vue dans un rêve.

— Elle t'avertissait d'avoir à ceindre tes reins pour commencer le pèlerinage qui mène vers l'éternité. Vends les biens qui te restent, distribue-les en aumônes, affranchis tes esclaves, et, libre, seul, pauvre, gravis le mont Salahieh, dis adieu à la ville où celui qui annonça le prophète Aïssa [1] doit descendre au jour du jugement dernier; obéis à la voix qui t'appellera, ne désespère jamais, arme ton cœur de courage, et bénis Dieu qui t'aime assez pour te révéler la vie.

A ces mots, le génie disparut, et il n'y eut plus à sa place qu'un coffre vide d'où s'exhalait un parfum exquis.

Huit jours après, Aïn-Saher avait vendu ses biens qu'il distribua en aumônes, affranchi ses esclaves, et se trouvait un matin, au soleil levant, libre, seul et pauvre, en haut de Djebel-Salahieh. Pour toute fortune maintenant, il avait quelques sultaniehs d'or cachés dans un pli de son turban, son encrier passé à sa cein-

1 Iahia (saint Jean), le précurseur de Jésus (Aïssa), doit, au jugement dernier, descendre dans la grande mosquée de Damas.

ture, un bâton armé d'une lance à la main, sa jeunesse, son intelligence et sa foi en Dieu. Lorsqu'il fut arrivé en haut de la montagne, il se retourna vers Damas, et contemplant cette ville où il était né, où il avait grandi, où il avait aimé et perdu son père, où il laissait un peuple de pauvres habitués à bénir son nom, il sentit son cœur faillir, essuya ses yeux humides et se parlant à lui-même, il dit :

— Où vais-je aller ?

— A Bagdad, répondit une voix qui passa au-dessus de sa tête.

Aïn-Saher leva les yeux avec étonnement et vit une huppe joyeuse qui s'envolait à tire-d'aile.

— Au nom de Dieu clément et miséricordieux! s'écria-t-il en se mettant en marche, l'oiseau de Soliman-ben-Daoud a parlé pour moi ! A Bagdad !

III

La route est longue de Damas à Bagdad. Aïn-Saher la fit à pied, dans la poussière et sous le soleil; souvent il regretta ses bons dromadaires blancs, son pavillon sur les bords du Barrady, sa table abondante et ses esclaves empressés; mais néanmoins son courage ne faiblissait pas, et il accomplit son voyage, traversant les hordes errantes des Bédouins pasteurs, dormant sous les caroubiers verts, mangeant le pain de l'hospitalité, demeurant quelques jours à Bir, à Orfa, pour converser avec les cheikhs des mosquées, franchissant les fleuves sur des radeaux soutenus par des outres et marchant toujours vers cette ville de Bagdad dont la huppe avait crié

le nom au-dessus de sa tête. Il y arriva enfin ; il fut surpris de sa grandeur, de la magnificence de ses mosquées, de la beauté de ses jardins, de la largeur de son fleuve, de la solidité de ses ponts et de l'immense population de toute race qui remplissait ses rues. A cette époque, la ville vivait heureuse sous le khalifat de Mahadi-ben-Aboudjiaffar, le grand prince qui dépensa six millions de pièces d'or dans son voyage à la Mekke et à Médine.

Quand Aïn-Saher entra à Bagdad, des réjouissances y bruissaient de toutes parts, car on venait d'apprendre que les armées du khalife avaient enfin vaincu l'imposteur Hakem-ben-Hachem, l'homme au masque d'or, qui voulait se faire passer pour dieu [1]. Le fils de Bedreddin ne négligea pas cette occasion de prouver les grands talents qu'il avait reçus de Dieu; il fit une kacideh anagrammatique en l'honneur de Mahadi et alla un soir, au coucher du soleil, la réciter à haute voix sur la place la plus fréquentée de Bagdad. Dès le lendemain, il ne fut bruit dans la ville que du nouveau poëte qui chantait si bien les splendeurs du khalifat et les gloires du vrai Dieu. Mahadi lui-même voulut le voir ; il écouta ses vers et les récompensa en lui donnant un cafetan bordé de fourrures et une grosse bourse pleine.

Il n'y avait pas six semaines qu'Aïn-Saher habitait Bagdad, que déjà la pluie d'or qui chaque jour tombait sur lui avait changé sa pauvreté en richesse. Comme à Damas, il distribuait de larges aumônes qui ne tarissaient pas ses coffres, car tous les seigneurs de la cour,

1. Vid. D'HERBELOT, *Bibl. or.*, aux titres *Mahadi*, t. II, p. 511 et seq.; et *Hakem-ben-Hachem*, id., p. 184 et seq. La Haye, 1777.

tenant à honneur d'imiter leur maître, envoyaient souvent chez le poëte des présents considérables. Un soir qu'il rentrait dans sa maison en revenant de la mosquée, une femme passa près de lui, laissa tomber un bouquet et disparut au détour d'un chemin. Aïn-Saher ramassa machinalement les fleurs et vit qu'elles cachaient un papier sur lequel ces mots étaient écrits : « Tes yeux ont troublé mon âme; mes trésors sont immenses; ma jeunesse vient à peine d'éclore; ma beauté est incomparable, et ma vie est à toi si tu daignes la recevoir! »

Quand Aïn-Saher fut enfermé dans sa chambre, il se sentit pris d'une mélancolie profonde. Il ouvrit la moucharabie de sa fenêtre, et, regardant les arbres d'un jardin voisin, il se dit :

— Que dois-je faire? Peut-être le bonheur de ma vie est-il ici; dois-je le repousser? Celle qui m'écrit est-elle la compagne éternelle dont l'âme de mon père a parlé dans mon cœur? Dois-je arrêter ma destinée avant d'avoir consulté les Vieillards de pierre? Dois-je rester encore ici? dois-je partir?

— Partir! répondit une voix aiguë qui semblait descendre du haut des arbres.

— Mais nul ne sait le chemin qui mène à la montagne de Caf; où irai-je? demanda Aïn-Saher qui avait reconnu la huppe.

— A Chyraz, répliqua la voix.

Le lendemain, Aïn-Saher se remit en chemin; seulement, cette fois, il n'allait plus à pied; il avait acheté trois chevaux, un esclave, et voyageait moins péniblement. Comme, avant de partir, il avait hésité s'il donnerait tout son argent aux pauvres ou s'il en garderait une

partie pour payer ses chevaux, entretenir son esclave et pourvoir aux besoins de sa route, la voix intérieure lui avait dit :

— Ceci est le salaire de ton travail, tu peux en jouir sans remords et sans crainte !

Il demeura quelque temps à Chyraz, puis à Ispahan, à Casbin, à Ourmia, la patrie de l'imposteur Zoroastre, à Tauris et à Tiflis. Dans chacune de ces villes, sa réputation grandissait, car il célébrait la vertu, flagellait le crime et détruisait les abus ; la fortune laissait tomber l'or sur ses genoux, et des femmes s'approchaient de lui pour lui dire : Je t'aime ! Mais chaque fois que son cœur hésitant lui avait conseillé de renoncer à ses aventures et d'asseoir enfin sa vie, la huppe fidèle lui était apparue et lui avait donné un signal de départ auquel il avait toujours obéi. Ses trois chevaux et son esclave ne l'avaient point quitté ; il continuait, comme par le passé, à donner son superflu à ceux qui souffraient ; partout il avait généreusement semé autour de lui l'abondance et le bonheur, et partout aussi son nom, couvert de louanges, était répété de bouche en bouche. Les souverains des pays qu'il avait traversés, charmés de sa bonne mine et de son talent merveilleux, avaient voulu le retenir et lui avaient promis, pour se l'attacher, des honneurs et des richesses ; mais Aïn-Saher, que ne touchaient point les biens du monde et que travaillaient des besoins d'aimer encore inassouvis, avait toujours refusé ces offres et avait repris sa route.

— Quand donc finira cet étrange pèlerinage ? disait-il quelquefois.

— Marche ! répondait la huppe.

Et le fils de Bedreddin poursuivait son chemin en se demandant si la montagne de Caf n'était pas au bout du monde.

Le dixième jour après son départ de Tiflis, il arriva au pied d'une montagne si haute, que son sommet, toujours blanc de neige, se perd sous les nuages ; les habitants du pays la nomment le mont Matchikhpar, et ne traversent qu'en tremblant ses défilés obstrués de rochers et ses ravins parsemés de troncs d'arbres déracinés par les torrents. Tout autour le paysage est morne ; l'air pestilentiel des marais plane comme une haleine impure au-dessus de la terre amollie ; des serpents visqueux rampent sous les herbes malfaisantes, et, pendant la nuit, les bêtes fauves hurlent derrière les broussailles.

— Que Dieu soit notre guide, dit Aïn-Saher en s'engageant dans la montagne.

A mesure qu'il la gravissait, il la trouvait plus horrible ; les rocs nus semblaient s'être amoncelés comme pour fermer la route ; des vautours, le cou enfoncé dans les épaules, regardaient du haut des pics décharnés les voyageurs dont ils se promettaient la dépouille ; de sinistres choucas croassaient sous le ciel ; le soleil était disparu derrière les nuages assombris ; tout était froid, repoussant et terrible. Aïn-Saher eut peur ; il eut envie de retourner sur ses pas ; mais cette voix intérieure qu'il prenait pour la voix de son père et qui n'était peut-être que celle de sa propre conscience, lui ordonna impérieusement de marcher en avant et de s'en remettre, pour toutes choses, à la garde de Dieu.

Il descendit de cheval, car le chemin était si difficile que sa monture bronchait à chaque pas, il la confia aux

mains de son esclave et prit les devants dans l'espoir de trouver un sentier moins pénible. Mais ce fut en vain qu'il s'aventura de tous côtés; la montagne devenait de plus en plus menaçante, et quand, après une heure de recherches infructueuses, il voulut retourner sur ses pas pour retrouver son esclave et ses chevaux, il s'aperçut qu'il était égaré. Il s'arrêta, prêtant l'oreille, et n'entendit que le glapissement des oiseaux de proie; il se coucha et appliqua son oreille contre terre dans l'espoir que le bruit du pas des chevaux viendrait jusqu'à lui; il eut beau écouter en retenant sa respiration, il n'entendit que le mugissement des rafales qui passaient en ébranlant la montagne. Il se releva, escalada le plus haut rocher qu'il aperçut, regarda autour de lui et ne vit, sous les nuages, qu'un pays désolé. Le soir venait; il pensa que son esclave, tourmenté de ne plus le voir, chercherait à le retrouver et parviendrait peut-être jusqu'à lui. Il se résolut alors à passer la nuit dans l'endroit même où il était; il s'accommoda, comme il put, à l'abri d'un rocher, et malgré l'inquiétude, le froid et la faim, il dormit. Les premières lueurs du jour le réveillèrent; nul pas de cheval, nul bruit de grelot, nul appel ne troublaient le silence. Aïn-Saher marcha droit devant lui, espérant ainsi rejoindre quelque voyageur qui le remettrait dans la bonne route. Mais il ne vit personne et épuisa toute sa journée en tentatives inutiles. Il arracha quelques lichens qu'il mangea pour apaiser sa faim et but de la neige recueillie dans le creux d'un rocher. Le soir, il dormit encore en plein air. Le lendemain, il s'égara de plus en plus et sentit un découragement profond descendre dans ses membres fatigués.

— O Damas! pensait-il en se traînant sur des routes que nul pied humain n'avait encore foulées, ô Damas! où sont tes jardins? où sont tes fleuves? où sont tes palais? où est ton soleil?

Le quatrième jour, à l'aube, il fut debout, il regarda vers le ciel et aperçut un point noir qui montait et descendait avec une rapidité extraordinaire. C'était la huppe; elle volait vers Aïn-Saher, et, se retournant brusquement, elle semblait l'inviter à la suivre. Il obéit. Tout le jour il marcha et trois jours encore, se nourrissant d'herbes sauvages, buvant de la neige et se guidant toujours sur le vol de la huppe qui allait en avant sans se lasser. Le septième jour il était épuisé; ses pieds ensanglantés rougissaient la terre, ses yeux fatigués ne s'ouvraient plus qu'avec peine :

— Où suis-je? s'écria-t-il.

— A Caf, répondit la huppe en s'engageant sous la voûte d'une immense caverne au fond de laquelle brillait une lueur éclatante.

Malgré sa lassitude, malgré ses souffrances, le fils de Bedreddin n'hésita pas à s'enfoncer aussi dans cette grotte profonde. Il avançait parmi d'épaisses ténèbres, se dirigeant vers la lueur grandissante qu'il apercevait et raffermissant son cœur plein d'une insurmontable émotion. La lueur qu'il avait aperçue était produite par l'éclat d'une porte faite d'une seule escarboucle et devant laquelle il s'arrêta; il chercha de l'œil la huppe et ne l'aperçut pas.

Il se prosterna, fit sa prière en s'orientant de son mieux vers la sainte maison de la Kaaba, et, se redressant plus fort et plus hardi, il frappa à la porte :

— Qui es-tu, toi qui oses frapper à la porte de la caverne d'émeraude? demanda une voix invisible.

— Je suis Aïn-Saher-ben-Bedreddin.

— Qui t'a conduit jusqu'ici?

— Le messager qui alla jadis au-devant de la reine de Saba.

— C'est bien ! Dis les paroles qui doivent faire ouvrir les battants de diamants de la porte toujours fermée.

— Hélas! dit Aïn-Saher, on ne m'a point appris les paroles qu'il faut prononcer; cependant je suis un croyant, et s'il est vrai que je sois aimé par celui qu'annonça notre seigneur Mahomet, ouvrez-moi, ô génies invisibles, ouvrez-moi au nom de Dieu clément et miséricordieux!

Il sembla au fils de Bedreddin que toute fatigue disparaissait pour lui et que cinq mille voix plus harmonieuses que des soupirs répétaient avec des intonations ineffables :

— Au nom de Dieu clément et miséricordieux!

La porte s'ouvrit et il entra.

Il se trouva dans une salle immense taillée au milieu d'une seule émeraude qui laissait pénétrer à travers ses parois transparentes une lumière nuancée de teintes adoucies; des jets d'eau jaillissaient dans de larges bassins en saphir où nageaient des poissons resplendissant comme des pierreries; un sable d'or plus fin que les étoiles de la voie lactée couvrait le sol et amortissait le bruit des pas; de vagues harmonies passaient sous la voûte d'où retombait une fraîcheur fortifiante; des parfums inconnus aux hommes montaient comme des caresses autour d'Aïn-Saher ébloui.

Devant lui s'étendait un énorme rideau, disposé ainsi qu'une portière et fait d'une étoffe étrange tissée avec des plumes d'oiseaux. Ce rideau était divisé en trois tableaux distincts dont chacun offrait un sujet différent. Dans le premier on voyait Adam et Ève, tous deux hauts de cent pieds, se tenant enlacés et marchant d'un pas absolument égal dans les allées du paradis. Le second montrait, d'une part, la terre telle qu'elle sortit du néant, couverte de marais, de fougères, de monstres horribles et d'impénétrables forêts; et de l'autre, cette même terre cultivée par le travail de l'homme, jaune de moissons, baignée par des fleuves, sillonnée de routes et peuplée d'animaux utilisés. Le troisième enfin représentait un homme absorbé dans la méditation et communiquant avec Dieu par une spirale infinie où des génies ailés montaient et descendaient sans cesse. Au bas du premier tableau on lisait en lettres de diamants: Aime! au bas du second : Travaille! au bas du troisième: Crois!

Aïn-Saher regardait toutes ces choses merveilleuses, dont il tâchait de comprendre le sens, lorsqu'il entendit une voix qui semblait sortir de terre et qui l'appelait par son nom. Il abaissa ses yeux et n'aperçut rien; cependant, à force de regarder, il crut voir quelques parcelles de sable d'or qui s'agitaient à ses pieds; il s'agenouilla et finit par découvrir un ciron microscopique, assis sur son imperceptible derrière et qui agitait comme un orateur ses pattes plus déliées que les cils d'un enfant nouveau-né. Dès que l'insecte, qui est la plus petite des créatures, reconnut qu'il était remarqué, il dit de sa voix grêle :

— Je suis le ciron; je suis celui qu'on oublia d'enchanter[1] et qui affirma la grandeur de Dieu. Fils de Bedreddin, les Vieillards de pierre ont entendu le bruit de tes pas; ils t'attendent; soulève ce rideau et pénètre dans la salle où ils échangent entre eux des vérités éternelles.

Puis, comme il voyait Aïn-Saher demeurer immobile, il ajouta :

— Ne m'as-tu pas entendu? pourquoi n'avances-tu pas?

Aïn-Saher répondit humblement :

— O ciron! j'ai peur, quand je serai relevé, de ne plus t'apercevoir et de t'écraser involontairement.

— Marche! marche! s'écria le ciron en se redressant de toute sa hauteur, j'appartiens à Dieu; les montagnes de l'Atlas et de l'Hymalaya peuvent s'écrouler sur moi sans même faire frémir mes antennes, si cela ne plaît pas à celui dont nous sommes tous les serviteurs.

Aïn-Saher écarta les draperies et pénétra dans la salle dont elles cachaient l'entrée. Il vit trois géants de pierre assis sur des trônes d'or. Il se prosterna; les trois hommes impassibles inclinèrent leurs têtes et fixèrent sur lui leurs yeux immobiles.

Le premier semblait taillé tout entier dans une pierre violette, brillante et dure. Une longue barbe déroulait ses anneaux touffus jusque sur sa poitrine; un pli de médi-

1 Salomon, se sentant près de mourir, avait enchanté tous les êtres de la création afin que personne ne s'aperçût de sa mort; l'enchantement devait durer mille ans, et, au bout de ce temps, le fils de David devait recommencer à vivre. Il s'appuya contre un pilier et mourut; mais, grâce à sa puissance surnaturelle, il avait l'air d'un homme endormi. Cependant il avait oublié d'enchanter le ciron; celui-ci rongea le pilier qui soutenait le roi. La veille du jour où le charme devait cesser, le pilier s'écroula et Salomon fut réduit en poussière.

tation creusait son front d'où s'élançaient deux rayons lumineux; d'une main il tenait une large tablette gravée de caractères hébraïques, de l'autre il s'appuyait sur une baguette; un serpent d'airain se tordait sous ses pieds.

Le second était d'une pierre plus blanche que du lait. Son visage, singulièrement doux, était comme attendri par une profonde expression de mélancolie rêveuse. Au-dessus de sa tête, ceinte d'un bandeau royal, la huppe planait par un mouvement si rapide que ses ailes paraissaient immobilisées. Le ciron reposait sur les genoux du géant.

Le troisième, d'une pierre rouge comme du sang fraîchement répandu, inclinait légèrement sur l'épaule gauche son front encasqué. Son regard pensif semblait chercher dans le lointain des horizons inconnus; à la main il tenait un coffret d'or d'où sortaient deux poëmes écrits en langage grec sur des papyrus égyptiens; un de ses pieds s'appuyait sur un globe terrestre traversé par un glaive. Derrière son trône dormait, dans sa rigidité marmoréenne, un cheval harnaché pour la guerre.

— O pères! dit Aïn-Saher en s'inclinant, pouvez-vous apprendre à votre humble esclave quel est le but de la vie?

Les trois hommes de pierre agitèrent négativement la tête.

— Le génie m'avait fait pressentir votre réponse, reprit Aïn-Saher; ce but ne peut être que grand, religieux et saint, puisqu'il a été fixé par Dieu. Mais si je ne puis le connaître maintenant, daignerez-vous du moins, ô pères de sagesse, m'indiquer les moyens de l'atteindre en res-

tant toujours ferme et droit dans le chemin de celui qui désaltéra Ismaël dans le désert?

— Écoute! écoute! écoute! cria la huppe en dressant joyeusement son aigrette.

Le premier vieillard desserra lentement ses lèvres, et, parlant avec une voix plus retentissante que le choc des cymbales, il dit :

— Je suis Mouça-ben-Amran [1], celui que les hommes moralement engendrés par Mohammed ont surnommé Kalim-Allah [2]. J'ai cru en Dieu, et parce que j'ai eu la foi, j'ai vaincu les magiciens du Pharaon, j'ai franchi avec mon peuple la mer de Kalzum, j'ai fait jaillir l'eau du rocher; mais là, hélas! j'ai douté, et en juste punition de ce péché, je n'ai pu entrer que par le regard dans la terre où Yacoub avait vécu et qui nous était promise. J'ai brisé le veau d'or et j'ai donné aux hommes sur des tables d'émeraude les lois que leur ignorance leur permettait alors d'entendre, et que chaque jour maintenant l'humanité commente et agrandit en comprenant mieux le Dieu clément qui vit en elle pour l'aimer et la conduire au bien. Aux Hébreux frivoles et amollis par une longue servitude, j'ai révélé un Dieu terrible, un Dieu jaloux, afin qu'ils eussent peur et qu'ils ne retournassent pas aux idoles. Dieu sait approprier aux différents instincts et aux besoins divers des nationsla révélation qu'il fait de lui-même. Qu'ici on l'appelle Jehovah, là Osiris, ailleurs Wichnou, cela importe peu, car c'est Lui, l'Éternel, Lui, toujours Lui qu'on adore, qu'on sert et qu'on aime. Je n'ai point vu Dieu face à face, car, comme l'a

1 Moïse, fils d'Amram.
2 L'interlocuteur de Dieu.

dit le poëte persan : « Nul œil mortel ne peut voir l'immortelle beauté. » Mais je l'ai compris, et si je ne l'ai point montré tel qu'il est réellement aux hommes avec qui j'ai vécu, c'est qu'ils n'auraient point su le comprendre et qu'ils auraient été s'agenouiller de nouveau devant des statues d'argile. Dieu, le vrai Dieu, le seul Dieu, vit dans toutes les créatures qui toutes vivent en lui sans que pourtant aucune d'elles soit lui. Toi qui nous interroges, tu es une émanation essentielle de lui, et plus dans les existences successives tu croîtras en amour, en grandeur, en intelligence, plus tu deviendras semblable à lui, car il est le suprême amour, la suprême grandeur, la suprême intelligence. Tu as vécu, tu vis et tu vivras te perfectionnant sans cesse, faisant chaque jour, comme l'humanité dont tu es une partie, un pas dans la route infinie du progrès; car, si imparfait que tu sois, tu es perfectible, et il faudra qu'un jour tu montes jusqu'à Dieu, qui est parfait. Il t'aime, t'encourage et t'appelle. Le but, tu le sauras quand l'ange des transmigrations aura touché tes paupières; les moyens, je ne peux t'en indiquer qu'un seul : Crois!

Mouça-ben-Amran se tut, et la huppe cria de nouveau:

— Écoute! écoute! écoute!

Le vieillard taillé dans la pierre blanche leva la tête et dit à son tour :

— Je suis Soliman-ben-Daoud, celui qui commanda aux génies et auquel le vent du ciel servit de monture. J'ai bâti le Temple et j'ai laissé, dans des livres qui ne périront pas, les préceptes de la morale éternelle. Par la grandeur qu'il a donnée à mon nom, par les splendeurs

dont il a entouré ma vie, Dieu a affirmé son indulgente intelligence ; il a prouvé qu'à ses yeux chaque homme n'est responsable que de ses actes, et que les fautes paternelles ne doivent jamais retomber sur les enfants ; en effet, je suis le fils de l'adultère ; mon père fit tuer Ury, et pendant quarante jours il pleura son péché avec des larmes qui faisaient germer les fleurs ; mais Dieu lui pardonna, en connaissant qu'il aimait ma mère, la belle Bethzabée, car rien plus que l'amour n'est agréable aux yeux de Dieu. J'ai commandé aux oiseaux du ciel, aux animaux de la terre, aux génies et aux plantes ; j'ai eu des épouses nombreuses, des concubines de tous les pays, des esclaves plus radieuses que le soleil ; mais à travers toutes ces caresses qui tentaient mes désirs, je n'ai aimé qu'une femme, une seule, que j'aime encore, car maintenant je la sens vivre en moi et partager la glorieuse possession de mon éternité. Quand elle m'apparut pour la première fois, radieuse et charmante, entrant avec inquiétude dans le palais de cristal que j'avais bâti pour la forcer à découvrir ses pieds calomniés[1], ce fut comme une révélation et je compris que j'avais donné mon âme. Une multitude immense se pressait autour d'elle pour voir cette reine des Hamîarites, cette Balkis, fille de Hadhad, qui venait de la ville de Mareb, capitale du royaume de Saba, les oiseaux du ciel réunis sous les

1 *Korân*, ch. xxvii, v. 44. « On lui dit : Entrez dans ce palais, et, quand elle le vit, elle croyait que c'était une pièce d'eau, et elle se retroussa les jambes. — C'est un édifice pavé de cristal, répondit Salomon. »

Les commentateurs ajoutent qu'on avait dit à Salomon que Balkis avait des pieds de chèvre. Tout ce chapitre xxvii, qui contient l'histoire de la huppe, de Salomon et de la reine de Saba, est éminemment curieux.

ordres de la huppe formaient un dais immense au-dessus de nos têtes, et moi je restais immobile, absorbé dans la contemplation de sa jeune beauté. Derrière elle, marchait son peuple portant les statues de ses divinités informes, idoles grimaçantes, lippues et terribles, qu avaient traversé le désert, comme l'image multiple du polythéisme, pour venir s'incliner et se pulvériser devant le monothéisme qui était la forme divine la plus élevée que l'humanité connût alors. Mais cela m'importait peu; je m'absorbai dans son amour, j'y gardai ma vie jusqu'à mon dernier jour, et c'est par cet amour unique et fortifiant que mon âme a pu grandir jusqu'à être adoptée par Dieu. Le but, tu le sauras quand l'ange des transmigrations aura touché tes paupières; les moyens, je ne puis t'en indiquer qu'un seul : Aime!

Soliman-ben-Daoud se tut, et la huppe cria encore :

— Écoute! écoute! écoute!

Le géant qui était d'une pierre rouge comme du sang nouvellement répandu, tourna les yeux vers Aïn-Saber et lui dit :

— Je suis Iskender Doulkarnéin [1]; mes contemporains m'appelaient, pendant ma vie terrestre, Alexandre, fils de Philippe, quoique cependant je sois réellement le fils de Darius, qui répudia ma mère, fille de Philippe, le lendemain même de ses noces, et la renvoya en Macédoine où je naquis [2]. J'ai été le travailleur

1 Alexandre aux *deux cornes*, ainsi nommé à cause des cornes (continents d'Orient et d'Occident) qu'il avait conquises; ou peut-être à cause des cornes de Jupiter Ammon.

2 Vid. D'HERBELOT, *Bibl. or.*, aux titres *Escander*, t. I, p. 640 et seq.; et *Darab*, id., p. 567 et seq. La Haye, 1777.

de Dieu, et j'ai été forcé, hélas ! par l'état d'ignorance où vivait alors l'humanité, de travailler par le glaive ! Ceux qui voudront m'imiter dans la suite seront maudits, car Dieu a horreur du sang versé, et les hommes doivent maintenant être conquis par la parole et non pas par l'épée. Quelques-uns de ceux qui m'entouraient m'avaient surnommé le fils de Jupiter, flatterie grossière que je n'ai point repoussée, car je savais que j'étais fils de Dieu, et que pour ces hommes à cerveau étroit il n'y avait pas alors de dieu plus puissant que ce Jupiter au front encorné. J'ai pris la plus haute civilisation qui fût alors, et j'ai été la répandre à travers le monde, ouvrant l'humanité à coups de lance pour y jeter ma semence fécondante, semblable au chirurgien qui fait des plaies à un malade pour hâter sa guérison. Partout où j'ai passé avec mes armées, j'ai donné des lois supérieures à celles qui existaient, j'ai fondé des villes, j'ai établi des empires, j'ai épargné les cités rebelles en faveur des poëtes et des philosophes qu'elles avaient nourris ; j'ai préparé l'avenir en renversant le passé ; partout enfin j'ai accompli l'œuvre divine pour laquelle j'avais été envoyé. Je suis mort jeune, las de ce travail incessant auquel j'étais condamné, et dont le but était peut-être de ne faire qu'une seule famille de toutes les familles humaines. Ce résultat grandiose, chéri de Dieu, vers lequel le Monde marchera toujours de plus en plus, je le vois dans le lointain des âges, et mes yeux cherchent à percer les horizons obscurs pour apercevoir enfin la réalisation que j'ai tentée, mais que je n'ai pu atteindre. J'ai travaillé sans repos, j'ai travaillé sans relâche, comme un ouvrier surhumain que j'étais ; heureux ceux qui m'imiteront sans traverser

mes œuvres sanglantes! Le but, tu le sauras quand l'ange des transmigrations aura touché tes paupières; les moyens, je ne puis t'en indiquer qu'un seul : Travaille!

Iskender Doulkarnéin se tut, et tout rentra dans le silence.

Aïn-Saher se prosterna, et au moment où son front touchait à la poudre d'or qui couvrait le sol, il fut pris d'un éblouissement étrange et aperçut une vision plus rapide qu'un éclair. Il lui sembla que les trois géants s'étaient dressés sur leurs trônes et que, la main dirigée vers le ciel, ils lui montraient une double étoile qui courait dans l'azur infini avec une rapidité extraordinaire; il ne sut par quelle hallucination inexplicable il crut se reconnaître dans cette étoile qu'emportaient dans leur gravitation les astres supérieurs. Il entendit le ciron qui chantait des louanges ineffables; il vit la huppe qui tourbillonnait en poussant des cris de joie; il sentit passer sur sa face un soupir qui lui rappela l'instant suprême où son père était parti dans la mort; il voulut se relever; mais, pris de vertige et brisé d'émotion, il tomba évanoui.

IV

Quand Aïn-Saher revint à lui, il était couché au pied d'un sycomore, près des murailles d'une ville qu'il ne connaissait pas. Le jour naissait, de larges bandes safranées déroulées dans le ciel s'allongeaient derrière la sombre silhouette des arbres immobiles, les oiseaux

commençaient à s'éveiller, de graves cigognes marchaient à pas comptés parmi les herbes touffues, la rosée emperlait les feuilles, une fontaine jaillie d'un robinet de cuivre murmurait monotonement dans son bassin de marbre ; au loin on apercevait des maisons, des coupoles et des minarets. Aïn-Saher se souleva sur le coude, regardant avec des yeux étonnés la campagne qui verdissait autour de lui, et ne comprenant pas comment il se trouvait à cette place, dans ce pays qu'il n'avait jamais vu. Ses souvenirs, indécis d'abord, s'éclairant peu à peu d'une lueur lointaine, lui rappelèrent ses dures journées de fatigue, la montagne de Caf, son entrée dans la caverne merveilleuse et les paroles que les Vieillards de pierre avaient prononcées devant lui.

— Ai-je rêvé? se dit-il en se dressant debout; ce que j'ai souffert, ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu, la neige, le ciron, la huppe et l'étoile, tout cela n'est-il qu'un songe?

Encore troublé, il alla vers la fontaine, fit les ablutions ordonnées, et se tournant vers le soleil levant, il commença sa prière; au moment où il croisait ses mains sur sa poitrine, il s'arrêta, car il venait de toucher un collier auquel pendaient trois amulettes de forme arrondie. Toutes trois elles affirmaient que les aventures d'Aïn-Saher n'étaient point un songe. En effet, sur la première il put lire le mot : « Crois! » Elle était en améthyste, car le violet est la couleur de la foi; sur la seconde il lut ce mot : « Aime! » Elle était en diamant, car le blanc est la couleur de l'amour; sur la troisième il lut ce mot : « Travaille! » Elle était en rubis, car le rouge est la couleur du travail.

Il acheva sa prière avec joie et remercia Dieu de l'avoir initié aux mystères qui devaient le conduire au but de la vie :

— Je crois, se disait-il, j'ai toujours cru; mon père, Bedreddin le sage, m'a dès mon enfance inspiré une foi profonde pour le Créateur de toutes choses; je travaille, mes chants sont répétés par toutes les bouches, et je n'ai jamais cessé de célébrer celui qui est la justice et la bonté ; mais je n'ai pas encore aimé; qui donc aimerai-je et où donc aimerai-je?

— Ici, répondit la huppe en s'envolant si loin et si haut qu'elle parut comme un point noir sur le soleil qui, à cet instant même, sortait radieusement des nuages.

Aïn-Saher s'avança vers la ville; tout en marchant, il s'aperçut que son encrier était encore passé dans sa ceinture, et que les pièces d'or qu'il avait emportées de Tiflis n'avaient point quitté son turban : c'était de quoi parer largement aux premières nécessités de la vie. Cependant il s'attristait en pensant à son esclave et à ses chevaux.

— Si Dieu ne les a gardés, disait-il, ils auront certainement été dévorés par les loups dans la montagne!

Comme il arrivait à une large porte défendue par deux tourelles reliées d'une courtine, il aperçut un soldat qui se tenait immobile, armé de sa lance et de son arc.

— Je suis étranger, lui dit Aïn-Saher, je viens de loin et j'ignore le nom de cette ville.

— C'est Djarbekir, répondit la sentinelle.

C'était à cette époque la capitale d'un grand empire qui n'existe plus depuis longtemps et qui est oublié aujourd'hui. Par un usage étrange chez les nations qui sui-

vent la loi révélée à notre seigneur Mahomet, les femmes pouvaient régner sur les peuples du Djarbekir ; le trône était occupé alors par une princesse d'une grande beauté, que la longueur extraordinaire de sa chevelure avait fait surnommer Oum-ech-Chaour [1]. Nulle créature vivante sous le soleil n'avait plus de charmes qu'elle ; rien qu'à la voir on se sentait ému. Ses yeux bleus avaient tant de douceur, son âme avait tant de bonté, sa voix était si mélodieuse, qu'on eût voulu passer sa vie dans la contemplation de cette reine adorable. Ses cheveux, plus blonds qu'un rayon de miel, tombaient jusqu'à terre et entouraient son jeune front étincelant d'intelligence ; nulle infortune ne l'avait jamais invoquée en vain ; sa parole, semblable à un baume, guérissait toutes les douleurs ; une paix profonde favorisait ses États, car elle haïssait la guerre ; elle aimait les poëtes, les philosophes, les savants, et méprisait sagement la force brutale pour ne jamais admirer que la puissance intellectuelle. Cependant, malgré toutes les qualités précieuses qui embellissaient son âme, Oum-ech-Chaour n'était pas heureuse ; une vague tristesse se lisait sur son visage et répandait sur toute sa personne une sorte de langueur qui la rendait plus charmante encore. En effet, toute grande reine qu'elle était, Oum-ech-Chaour n'était point mariée, et elle pensait avec peine que son cœur était vide encore.

A l'âge de seize ans, quand elle fut ceinte de la couronne héréditaire, les princes, les fils d'empereur, les rois même vinrent de tous côtés dans l'espoir de plaire à ses yeux et d'être élus par elle. Oum-ech-Chaour, in-

1 La Mère aux cheveux.

différente, écouta les conseils de sa nourrice et de ses femmes, et daigna laisser tomber son choix sur le fils de l'empereur de Trébisonde; mais le soir même du jour où cette décision avait été annoncée au jeune prince, il était devenu aveugle; or, comme il existe au Djarbekir une loi qui déclare que tout homme aveugle, borgne, manchot, bossu ou boiteux ne peut monter sur le trône, le prétendant malheureux fut évincé. Toujours guidée par les avis de ses femmes, Oum-ech-Chaour laissa voir qu'elle n'aurait pas trop de répugnance à épouser le roi de Bassora; à peine celui-ci connaissait-il ce sort enviable, qu'il fut affligé d'une bosse énorme qui jaillit tout à coup entre ses deux épaules. Oum-ech-Chaour, étonnée de la persistance du mauvais destin qui poursuivait ses adorateurs, voulut s'en rapporter au hasard; elle écrivit sur des billets le nom de tous les aspirants à sa main; un enfant tira un des bulletins ballottés dans une urne, et le nom du vainqueur fut proclamé avec des fanfares. Dès que le favorisé de la fortune s'entendit appeler, il voulut courir se jeter aux pieds de la princesse, mais gravissant les escaliers avec trop de rapidité, il tomba et se brisa si cruellement les jambes qu'on fut obligé de les lui couper. Oum-ech-Chaour était trop bonne pour ne pas s'affliger du malheur arrivé à ceux qui cherchaient à lui plaire, mais elle était trop jeune encore pour s'attrister de rester fille.

Ce triple événement avait consterné la ville et tout le royaume. On fit venir les devins et les sorciers, qui ne surent que répondre. Enfin on pensa qu'il serait bon de consulter un vieux solitaire, très-célèbre en tous pays par sa sagesse, qui vivait non loin du lac d'Ourmia, et

qu'on nommait Cheikh-Saïd. On l'envoya chercher, avec des présents magnifiques et de superbes chevaux ; il refusa les cadeaux et arriva monté sur un âne si âgé, qu'il en était tout blanc. Il vit Oum-ech-Chaour, examina avec sollicitude les lignes de sa main et les épis de ses cheveux ; il demanda à voir l'horoscope qu'on avait tiré le jour de sa naissance, étudia les astres pendant de longues nuits, et quitta la princesse en lui remettant un parchemin sur lequel il avait écrit les quatre vers suivants :

Le désastre attend ceux qui pour toi ambitionnent l'union terrestre ;
A l'union éternelle tu es destinée, ô Oum-ech-Chaour !
Où dois-tu voir celui que Dieu réserve à tes félicités ?
Est-ce derrière les barreaux d'une prison ? Est-ce dans une étoile ?

A ce quatrain, Oum-ech-Chaour ne comprit qu'une seule chose, c'est qu'elle attirerait de grands malheurs sur celui qui tenterait de l'épouser ; elle congédia ceux qui ambitionnaient sa main, et dit en souriant avec une douceur pleine d'indifférence :

— Je ne me marierai donc pas, et mon trône reviendra à ma sœur.

Or cette sœur était tout le contraire d'Oum-ech-Chaour ; elle lui ressemblait cependant, mais comme le singe ressemble à l'homme, laidement et méchamment. On l'appelait Djoufina[1], à cause de ses paupières trop épaisses ; sa démarche était brusque et hautaine, ses mouvements masculins n'avaient aucune grâce, sa voix dure vibrait étrangement, et ses dents trop serrées don-

[1] Le manuscrit portait *Oum-el-Djefoun*, la Mère aux paupières ; j'ai craint pour les lecteurs la confusion avec le nom d'*Oum-ech-Chaour*, et j'ai substitué l'épithète au substantif. *Djoufina* signifie proprement la Palpébrée.

naient à sa bouche une forme sensuellement ironique. Malgré la fraîcheur de son teint et la blancheur de sa peau, elle portait au visage des marques rouges qui la déparaient et qui éteignaient l'éclat de ses yeux trop pâles. Autant Oum-ech-Chaour était aimée par ceux qui l'approchaient, autant Djoufina était redoutée et détestée. Elle battait ses femmes, étranglait ses oiseaux, et n'avait d'autre plaisir, quand elle se promenait dans les jardins du seraï, que d'abattre les fleurs à coups de baguette.

Lorsque les prétendants se virent forcés de renoncer au bonheur de partager la vie d'Oum-ech-Chaour, comme ils n'étaient pour la plupart que des ambitieux sans valeur, ils tournèrent leurs vœux du côté de Djoufina, qui avait alors quinze ans, et à laquelle semblait promis le sceptre de Djarbekir. Djoufina hésita longtemps, et sollicitée par les instincts de sa mauvaise nature, elle arrêta son choix sur le second fils du roi d'Érivan, homme jeune, mais si fourbe, si avide, si brun de peau malgré la froide régularité de ses traits, qu'on l'avait nommé Kafer[1]. Il épousa donc Djoufina, et vivant près de la douce Oum-ech-Chaour, il n'avait d'autre rêve que de monter promptement sur le trône pour tyranniser à son aise l'heureux peuple de Djarbekir.

Six ans étaient passés depuis ces divers événements; Oum-ech-Chaour avait maintenant vingt-deux ans; la vue du bonheur d'autrui lui faisait parfois regretter la solitude de son cœur; la méchanceté de Kafer et de Djoufina, qu'elle ne pouvait cependant s'empêcher d'ai-

1 Infidèle.

mer, attristait son âme, et c'est pour cela que son visage paraissait souvent mélancolique et soucieux.

Lorsque Aïn-Saher apprit cette histoire, en causant dans les bazars avec les marchands, il se réjouit d'avoir été conduit par la volonté des Vieillards de pierre vers une ville gouvernée par une reine si aimée de ses sujets, et se promit de la chanter dans ses plus beaux vers. Il loua une petite maison couverte en terrasse, selon l'usage du pays, et s'y installa avec un serviteur qu'il prit à gages. Cette maison s'élevait tout près des murs du seraï, à côté d'une haute tourelle où l'on enfermait autrefois les prisonniers d'État; mais, sous le règne d'Oum-ech-Chaour, la prison demeurait incessamment vide et le métier de geôlier était une sinécure.

Apporté de Tiflis par mille voyageurs, le nom d'Aïn-Saher était depuis longtemps célèbre à Djarbekir; aussi ce fut une grande joie dans la ville lorsqu'on sut qu'un si grand poete y était arrivé. Dès que sa demeure fut connue, il se vit chaque jour assiégé par des gens qui venaient lui demander des vers, et les gazies d'or et les bassorides d'argent recommencèrent à tomber chez lui comme une pluie printanière.

Il travaillait sans relâche et passait souvent des nuits entières à méditer les paroles de ceux qu'il avait vus dans la caverne d'émeraude. Il croyait, il travaillait, mais il n'aimait pas. Sa mémoire lui rappelait sans cesse son réveil aux portes de la ville et le cri de la huppe.

— C'est ici que je dois aimer, se disait-il; l'oiseau qui n'a jamais menti me l'a annoncé!

Alors il s'en allait, marchant à travers les rues, par-

courant les bazars, regardant attentivement les femmes qui passaient près de lui, et rentrait plus anxieux que jamais, car il n'avait rien vu qui pût troubler son âme. Un jour qu'il s'était fatigué dans une de ces courses inutiles à la recherche de celle qu'il pressentait sans pouvoir la rencontrer, il sortit de la ville et s'arrêta sous le sycomore où il avait repris ses sens après son fantastique voyage. Il aimait cet endroit, et il y venait souvent se reposer, réfléchir et rêver à ses destinées futures. Une sorte d'instinct irraisonné l'y poussait malgré lui et l'y retenait parfois pendant de longues heures dans l'espoir d'un événement qu'il attendait sans pouvoir le définir. Ce jour-là, soit lassitude, soit prédisposition naturelle, il s'endormit.

Il dormait depuis longtemps déjà et rêvait qu'il entendait des musiques délicieuses, lorsqu'il fut tiré de son sommeil par un coup léger et rapide qui frappa sa joue. Il se réveilla et vit la huppe qui s'éloignait après l'avoir touché de son aile. Les symphonies qu'il écoutait dans son rêve n'avaient point cessé; il reconnut le son des instruments qui jouaient une marche lente et cadencée, et vit bientôt apparaître un cortége nombreux. En tête marchaient des officiers vêtus de costumes éclatants, des musiciens, des pages, des femmes à cheval et en palanquin. Aïn-Saher devina que la reine allait passer; comme jamais encore il ne l'avait aperçue, il se posta derrière le tronc du sycomore et attendit avec impatience l'occasion de la voir. C'était Oum-ech-Chaour en effet qui allait, suivie de toute sa cour, faire une promenade dans un bois voisin. Elle montait un cheval du Nedj, noir comme la nuit et vif comme l'éclair. En che-

minant au pas elle causait avec une de ses femmes. Tout à coup le cheval, effrayé par un violent retentissement de cymbales, se cabra au grand effroi des assistants qui poussèrent un cri; Oum-ech-Chaour, toujours maîtresse d'elle-même, se plia gracieusement au soubresaut de sa monture, lui rendit la main et la calma avec quelques caresses; mais dans ce brusque mouvement, son turban de mousseline blanche se détacha et ses cheveux se déroulèrent sur ses épaules et jusque sur la croupe du cheval comme les longs anneaux d'un serpent d'or. La cavalcade s'arrêta; sans permettre à ses femmes de venir à son aide, Oum-ech-Chaour saisit sa chevelure, la tordit, et avec un geste d'un charme ineffable répara vite ce désordre. Aïn-Saher la regardait; il vit son visage où brillaient des yeux plus bleus et plus doux que le ciel; il admira sa chevelure, plus abondante que celle dont la mère des humains s'enveloppait jadis près des fleuves du paradis; il comprit l'intelligente bonté de cette jeune femme, et la trouvant fort belle, il sentit qu'il en devenait amoureux.

Le cortége reprit sa marche, s'éloigna et disparut, accompagnant Oum-ech-Chaour qui, sans le savoir, emportait l'âme d'Aïn-Saher.

— Hélas! se disait-il en regagnant lentement sa maison, est-ce donc la reine que je dois aimer? Sa grâce et sa beauté sont entrées si profondément en moi que maintenant je ne m'appartiens plus. Ma vie est en elle, mon cœur bat dans sa poitrine, l'amour d'elle a pour toujours envahi mon cœur. Que vais-je devenir et vers quelle destinée va me pousser ce besoin d'être à celle qui ne peut pas être à moi? Qui suis-je pour lui plaire,

à elle que n'ont pu atteindre les grands de ce monde? un pauvre poëte, le fils d'un marchand de pierreries, un homme sur lequel elle ne daignera jamais abaisser les yeux. Est-ce donc vers un amour impossible que les Vieillards de pierre m'ont envoyé?

Il rentra, et pendant de longs jours il resta absorbé dans la pensée de celle qu'il avait vue; un découragement infini s'était emparé de lui; il se répétait souvent:

—A quoi bon travailler, à quoi bon vivre, puisque celle que j'aime m'est défendue pour jamais?

D'autres fois, cependant, il était plus sage et il se disait:

— Ne suis-je pas chéri de Dieu? n'ai-je pas vu face à face un de ses génies? n'ai-je point été guidé par la huppe? n'ai-je point traversé sans malheur tous les périls de l'inaccessible montagne? n'ai-je point pénétré dans la caverne enchantée? n'ai-je point entendu les paroles surhumaines des pères de la sagesse? Dieu m'a conduit ici; il m'y a porté par un prodige éclatant; ce n'est point dans un vain but qu'il m'a ainsi révélé sa grandeur. Dieu est le plus grand! il peut ce qu'il veut, et si Oum-ech-Chaour doit appartenir à son humble serviteur, les étoiles elles-mêmes célébreront ma tendresse.

Dans ces instants de foi fervente, il reprenait toute sa vigueur; il remerciait Dieu du réconfort qu'il en recevait, et composait, en l'honneur de celle qu'il adorait, des poëmes plus harmonieux que ceux d'Imr'oul-Kaïs. Un jour, il envoya une kacideh à la reine; elle la lut avec un intérêt étrange, remuée par ces beaux vers qui vibraient comme les cordes d'un téhégour et chantaient comme le gosier de Bulbul[1]; elle eut envie de voir leur

[1] Le rossignol.

auteur ; mais je ne sais quelle voix mystérieuse lui conseilla de ne point le faire et d'attendre encore, avant de connaître celui qui savait dire de si belles choses avec un si beau langage. Elle se contenta de lui envoyer des vêtements magnifiques et une bourse pleine de sultaniehs. Aïn-Saher prit les pièces d'or et en fit un collier qu'il mit à son cou.

Quand la chaleur du jour s'affaiblissait pour faire place aux fraîches sérénités de la nuit, Aïn-Saher montait sur la terrasse de sa maison, et là, immobile, roulant son chapelet d'ambre jaune entre ses doigts, il regardait vers les jardins du seraï et pensait à celle qui faisait les délices et les tourments de son cœur. Souvent il voyait sur la plate-forme de la prison une vieille femme qui filait en chanteronnant tout bas une psalmodie lente et monotone : c'était la femme du geôlier. Aïn-Saher enviait son sort ; car elle avait le droit de se promener dans les allées du jardin où peut-être elle pouvait apercevoir la reine. Il jalousait le destin de tous ceux qui vivaient près d'Oum-ech-Chaour ; il eût voulu être son icoglan, son bouffon, le saïs qui lui amenait son cheval, le soldat qui montait la garde aux portes de son palais, l'esclave qui la servait, l'oiseau qui chantait dans ses volières ; il eût voulu, dût-il mourir après, passer une heure à ses pieds pour lui raconter tout ce que renfermait son âme endolorie. Le jour il y pensait, la nuit il en rêvait ; et pendant son sommeil il revoyait toujours cette créature charmante qui devant lui avait relevé ses longs cheveux ; alors il se réveillait en sursaut et pleurait en pensant que jamais elle ne serait à lui.

Un soir qu'il était resté sur la terrasse plus longtemps

que de coutume, et que la nuit avait étendu ses voiles constellés sur la nature endormie, il leva les mains vers le ciel et s'écria avec désespoir :

— Mais que faut-il donc faire pour être heureux quand on aime ?

Une voix qu'il reconnut pour celle de la huppe lui répondit du haut des airs :

— Il faut aimer !

V

Pendant qu'Aïn-Saher souffrait, Oum-ech-Chaour, toujours vivant avec son cœur solitaire, continuait à se répandre en bienfaits autour d'elle, comme une rosée bienfaisante, sans se douter des sinistres projets que des hommes méchants méditaient à l'ombre de sa bonté. En effet, le prince Kafer, tourmenté par son ambition et poussé au mal par l'envieuse Djoufina, ne pouvait vivre en repos. Aidé de sa femme et de quelques amis aussi pervers que lui, il préparait depuis longtemps la perte d'Oum-ech-Chaour et l'usurpation de son pouvoir. Pour pallier son crime aux yeux de ses confidents, il leur disait :

— Le ciel lui-même semble s'opposer à ce que la reine se marie jamais; nous avons tous été témoins des prodiges que Dieu a fait éclater jadis pour l'empêcher d'épouser ceux qu'elle avait librement choisis; c'est un signe manifeste que le trône du Djarbekir doit appartenir à la princesse Djoufina, et par conséquent à moi. A quoi bon attendre encore pour entrer en possession d'un empire qui m'est légitimement dû, et pourquoi ne

pas obéir aux arrêts du ciel en forçant la destinée à s'accomplir?

Ses conseillers ne manquaient pas de lui dire qu'il raisonnait à merveille, et qu'il devait se hâter d'exécuter les glorieux desseins qu'il avait conçus. C'est aussi à quoi il songeait jour et nuit. Il avait acheté par des cadeaux et par des promesses plusieurs officiers du palais; et sous prétexte de se composer une suite imposante pour aller rendre visite au khalife siégeant à Bagdad, il avait réuni près de lui un grand nombre de ces féroces cavaliers du Kurdistan qui n'ont d'autres lois que leurs fantaisies et d'autre bonheur que le pillage. Souterrainement, ténébreusement, Kafer préparait ses voies; il attendit que le pèlerinage sacré eût emmené un partie des hommes vaillants de Djarbekir, pour démasquer enfin ses trames odieuses et pour escalader le trône.

Une nuit, pendant que tout dormait, ses émissaires, enivrés par les boissons fermentées qui sont en horreur à Dieu l'unique, se répandirent dans la ville, s'emparèrent des portes, cernèrent le palais et se préparèrent à dompter les habitants qui tenteraient de leur résister. Au point du jour, des crieurs, précédés de hérauts sonnant des trompettes, parcoururent les rues en proclamant la déchéance d'Oum-ech-Chaour et l'avénement de Kafer et de Djoufina. Le peuple fut consterné; les curieux s'assemblèrent sur les places; les plus hardis proposèrent de recourir aux armes pour défendre les droits imprescriptibles de leur souveraine, leur bonheur et leur liberté. C'est alors qu'on fit avancer les montagnards kurdes; ils se précipitèrent sur les inoffensifs citoyens, les percèrent à coups de flèches, les égorgèrent à coups

de sabre, les éventrèrent à coups de couteau, pendirent par les pieds leurs cadavres aux portes de la ville, chassèrent dans leurs maisons ceux qui vivaient encore et qu'affaiblissait l'épouvante, et chantèrent victoire en criant à tue-tête : « Vivent le prince Kafer et la reine Djoufina ! » Le soir, tout était rentré dans l'ordre, c'est-à-dire que la ville ensanglantée, terrifiée, éperdue, ne remuait pas plus qu'une morte.

Kafer triomphait; car, de son côté, il n'était pas resté oisif. Suivi de quelques confidents intimes, il avait, au milieu de la nuit, forcé l'entrée des appartements de la reine, en massacrant les gardes surpris dans leur premier sommeil. Oum-ech-Chaour, faible, douce, abandonnée, avait compris que nulle résistance ne pouvait la défendre, et comme elle avait une grande âme, elle s'était livrée sans plainte à ses persécuteurs, en se contentant de dire au prince Kafer :

— Je prie Dieu que ce crime ne retombe point sur votre tête.

Kafer, toujours escorté de ses acolytes et emmenant avec lui Oum-ech-Chaour, à laquelle on avait à peine laissé le temps de se vêtir, traversa les jardins du seraï, et heurtant à la porte de la tourelle qui servait autrefois de prison, il réveilla le geôlier. Celui-ci vint ouvrir, et Kafer lui dit en lui remettant la reine :

— Enferme cette femme dans ton cachot le plus secret et reviens me parler.

Le geôlier stupéfait obéit. Quand il fut de retour, Kafer, qui se promenait avec agitation dans une allée, le prit à part et lui dit :

— Écoute, Kara-Sekkin [1], ta fortune peut devenir grande, et je te donnerai beaucoup d'or si tu veux m'obéir. Cette Oum-ech-Chaour trahissait son peuple qui m'a proclamé roi; je me fie à toi qui es un bon serviteur; plus tard, tu auras une maison pour vivre en paix et je placerai tes fils dans mon armée; tu peux sauver le royaume de Djarbekir. Rentre dans la prison et tue Oum-ech-Chaour sans la faire souffrir, car Dieu défend d'être méchant. Ce matin, quand le jour sera levé, viens au palais; apporte-moi la ceinture de la reine teinte de son sang, afin que j'aie la preuve de sa mort, et pour commencer mes générosités envers toi, je te donnerai mille sultaniehs.

— Je le ferai, s'il plaît à Dieu, répondit Kara-Sekkin.

Le prince Kafer ne put réprimer un mouvement de joie, et il s'éloigna en disant à ses amis :

— Nous sommes sauvés, le royaume est à nous!

Le geôlier remonta chez lui, prit son coutelas, et se mit à l'aiguiser durement sur une pierre. A ce bruit, sa femme, qui s'appelait Bédra, et qui n'était autre que cette vieille fileuse dont Aïn-Saher jalousait le sort, se réveilla. Comme elle était d'humeur assez querelleuse, surtout lorsqu'on interrompait mal à propos son sommeil, elle se mit à crier :

— Eh! fils du diable, veux-tu bien laisser là ta pierre et ton couteau, et venir dormir? Tu auras bien le temps, quand le soleil aura paru, de faire ta bruyante besogne!

— Tais-toi, femme, tais-toi; tourne-toi du côté de la

[1] Le noir Coutelas.

muraille, répondit Kara-Sekkin. Si j'aiguise mon couteau pendant la nuit, ne t'en occupe pas; au soleil levé, je t'apporterai mille sultaniehs d'or.

Bédra crut que son mari était devenu fou.

— As-tu mangé tant d'opium que ta cervelle se soit envolée ? dit-elle; mille sultaniehs d'or! Allons, mon pauvre homme, tu rêves; laisse là tes billevesées et viens te coucher.

— Je ne rêve pas, répliqua le mari; et, pour prouver à sa femme qu'il disait la vérité, il lui raconta tout ce qui venait de se passer; qu'Oum-ech-Chaour était renfermée dans la prison, et que s'il la tuait, comme il en avait reçu l'ordre, il aurait une grosse somme d'argent.

En entendant ces mots, Bédra, qui était bonne au fond, malgré son caractère acariâtre, sauta à bas du lit, courut vers Kara-Sekkin, et lui saisissant les mains, elle lui dit d'une voix émue :

— Eh! mon homme, tu ne feras pas cela!

— Si, ma foi! je le ferai; nous aurons beaucoup d'or, une maison pour nous, et pour nos fils des grades dans l'armée.

Bédra se mit à pleurer, et se jetant aux genoux de son mari, elle lui dit à travers les sanglots qui entrecoupaient ses paroles :

— Ah! par le Dieu vivant, ne fais point un si méchant crime; garde-toi pur pour le dernier jour, ou sans cela tu iras brûler éternellement dans les flammes soufflées par Eblis [1]. Oum-ech-Chaour était douce comme un sourire; elle n'a jamais fait de mal à personne; laisse-moi

[1] Le diable.

la sauver, et si jamais elle remonte sur son trône, tu auras de grands honneurs et des richesses inépuisables.

— J'ai promis de la tuer, s'écria Kara-Sekkin en hochant la tête.

— Qu'importe ta promesse! Dieu ne la reconnaît pas; dois-tu obéir aux ordres du prince Kafer qui est une iniquité vivante? Par nos enfants que j'ai portés dans mon sein, que j'ai nourris de mon lait, que j'ai élevés dans la crainte des prévarications, mon homme, ne fais point cela. Si tu me refuses, je vais monter sur la terrasse de la tourelle, et je crierai de toutes mes forces · Oum-ech-Chaour est prisonnière ici; habitants de Djarbekir, venez la délivrer!

— Le diable te torde le cou, trompette de malheur! dit le geôlier en jetant son couteau loin de lui; que veux-tu que je fasse? puis-je perdre mille sultaniehs d'or, une fortune!

— Eh bien, reprit la bonne Bédra, tu diras que tu as tué Oum-ech-Chaour, et le prince Kafer te donnera ce qu'il t'a promis.

— Mais tu oublies que je dois montrer la ceinture trempée dans le sang de la reine.

— N'est-ce que cela qui t'inquiète? répliqua vivement la femme. Ah! que ces hommes sont simples! Tu tueras un de nos moutons; dans son sang tu baigneras la ceinture d'Oum-ech-Chaour, et tu iras la porter au prince, qui croira tout ce que tu lui diras, car Dieu aveugle les méchants.

Kara-Sekkin se laissa vaincre; Bédra descendit auprès d'Oum-ech-Chaour, qui était tristement assise et qui se

disait, en sentant des larmes couler le long de ses joues pâlies :

— Ah! comme il a été mal exaucé, ce poëte aux vers charmants qui me souhaitait tant de prospérités pour ma vie!

— Séchez vos pleurs, ne parlez pas; votre mort est ordonnée, lui dit Bédra en se prosternant jusqu'à ses pieds; laissez-moi prendre votre ceinture, et attendez-moi avec confiance; bientôt je reviendrai, nous vous cacherons, et, s'il plaît à Dieu, vous serez sauvée.

Quand le jour fut levé, Kara-Sekkin se rendit au palais; il s'approcha du prince Kafer, et lui montra l'écharpe teinte de sang.

— Où as-tu enfoui le cadavre? dit le prince.

— Je l'ai enterré dans un trou profond que j'ai creusé au milieu d'un cachot souterrain; nul jamais ne pourra l'y découvrir.

— C'est bien; tu es un bon serviteur, reprit Kafer; et il lui fit donner mille sultaniehs d'or. Djoufina entendit les paroles que son mari échangeait avec le geôlier; elle fut si satisfaite d'apprendre la mort de sa sœur, qu'elle détacha un gros bracelet en perles fines qui entourait son bras et qu'elle le jeta à Kara-Sekkin.

Cependant la vieille Bédra, secouant la lenteur de ses muscles engourdis par l'âge, avait préparé une petite chambre qui se trouvait située près de la sienne; des fenêtres défendues par de fins treillages de bois étroitement entre-croisés empêchaient d'être vu de l'extérieur et permettaient cependant de voir dans la rue et sur les terrasses des maisons voisines; un divan couvert en cotonnade servait à la fois de siége et de lit; quelques vieux

manuscrits à demi rongés par les vers et oubliés sans doute par un ancien prisonnier d'État, gisaient dans un coin; cela était petit, mais gai; on y entendait chanter les oiseaux, on y sentait le parfum des fleurs du jardin. Ce fut là, dans ce pauvre réduit, que Bédra fit cacher Oum-ech-Chaour.

— Hélas! lui dit-elle en lui montrant cette misérable retraite où elle devait vivre loin de tous les yeux, ce n'est point un palais semblable à ceux que vous avez habités, ô reine; mais du moins ici vous serez à l'abri de toute violence; on vous croit morte; Kafer se réjouit en pensant qu'il est délivré de vous; mais, patience! Dieu finit toujours par reconnaître les siens, et peut-être remonterez-vous bientôt sur le trône que le parjure va souiller de sa présence.

Oum-ech-Chaour se jeta dans les bras de la bonne vieille et l'embrassa tendrement.

Bédra apporta à la reine des vêtements communs, cacha ses cheveux blonds sous un turban d'étoffe grossière, lui prêta une quenouille, du lin, et lui dit :

— Ayez toujours soin de bien vous cacher; mais si par hasard quelques-uns des amis de mon mari vous apercevaient en venant nous voir, nous leur dirions que vous êtes ma nièce récemment arrivée du village de Kini, et vous rentreriez vite dans votre appartement, afin de n'être pas reconnue.

Oum-ech-Chaour était bien triste, mais elle pensait moins à son propre malheur qu'à la grande infortune qui venait de frapper ses peuples. Chaque jour, en effet, elle apprenait quelque récente cruauté du prince Kafer, dont la tyrannie ne gardait plus de mesure. Quand, par

hasard, elle demandait à Bédra des nouvelles des officiers qui l'entouraient jadis, de ceux qu'elle aimait pardessus les autres: Ils sont morts, lui répondait-on; Kafer les a fait tuer pour les dépouiller de leurs biens. D'autres, attachés par les coudes les uns aux autres, comme des malfaiteurs, avaient été conduits dans des pays malsains où on les forçait, à coups de fouet, à défricher des marais, à creuser des canaux, à abattre du bois. Le royaume de Djarbekir était en deuil et comme étouffé sous le poids du nouveau règne, qui inspirait une telle terreur que les plus hardis courbaient le front sans oser se plaindre. Quand Oum-ech-Chaour entendait ces exécrables nouvelles, elle laissait tomber sa tête sur sa poitrine et pleurait avec amertume.

Elle était plus charmante que jamais dans sa tristesse et sous ses rudes vêtements; la fatigue des insomnies avait agrandi ses yeux qui semblaient nager sous des paupières toujours humides; son teint pâli était d'une blancheur extraordinaire, et ses lèvres, qui ne souriaient plus, restaient souvent muettes pendant des journées entières. Elle filait, et tout en tordant le lin délié sous ses doigts plus déliés encore, elle suivait le cours de ses pensées pénibles qui lui rappelaient sa misérable aventure, ou, s'en allant sur l'aile bleue des rêves, elle échappait à la réalité par les merveilleuses aventures qu'elle imaginait pour son avenir. Parfois aussi elle lisait, mais bien souvent ses yeux seuls parcouraient les lignes et son esprit s'entretenait avec ses chimères douloureuses. Quand la journée était près de finir, elle s'asseyait sur le divan, devant la moucharabie, et regardait ce qui se passait autour du donjon. Elle écoutait les bruits de la

ville, suivait d'un œil curieux les habitants qui rentraient dans leurs demeures, pensant aux joies domestiques qui les attendaient au retour, à la femme laborieuse, aux enfants souriants, au repas de famille; et, faisant un triste retour sur ses misères, sur son isolement, sur sa déchéance, elle pleurait, et, sans accuser le sort, demandait à Dieu de la délivrer.

Parmi ses anciens sujets dont elle prenait ainsi plaisir à regarder invisiblement les actes, il en était un qui lui inspirait un intérêt qu'elle ne pouvait nettement expliquer: c'était un jeune homme dont la maison s'élevait en face de la tourelle de la prison. Chaque soir, il montait sur la terrasse et y restait de longues heures absorbé dans une rêverie dont rien ne paraissait pouvoir le distraire. Oum-ech-Chaour, qui, toute reine qu'elle avait été, n'en était pas moins femme, avait vite remarqué la beauté de cet inconnu. Son visage, qui peignait une inexprimable douleur, s'illuminait de deux yeux si doux, si doux, qu'Oum-ech-Chaour ne pouvait les voir sans être troublée. Un singulier phénomène, dont elle se fatiguait vainement à chercher l'explication, excitait encore sa curiosité vers lui. Elle s'était aperçue qu'il portait au cou un collier de forme étrange, auquel pendaient trois amulettes resplendissantes : l'une violette, l'autre blanche, la dernière rouge. Or, quand la nuit venue était si profonde qu'elle dérobait aux yeux de la reine tous les objets environnants, l'amulette blanche brillait alors d'un tel éclat, qu'on l'eût volontiers prise pour une étoile; c'est même à la lumière qu'elle répandait qu'Oum-ech-Chaour reconnaissait que le jeune homme, disparu dans l'ombre, rêvait encore sur la terrasse. Sans savoir pour-

quoi, elle établissait entre sa propre existence et celle de l'inconnu un rapprochement singulier; il lui semblait que, comme elle, il devait être malheureux, séparé de tout ce qu'il aimait, en proie à un incurable chagrin, et qu'il aspirait vers des impossibilités irréalisables. Toutes les fois que, dans sa solitude, elle faisait des projets ou plutôt des rêves de fuite et de liberté, elle y associait, comme malgré elle, celui dont le talisman brillait pendant la nuit. Chaque jour, à une heure si régulièrement fidèle qu'on eût pu la croire convenue entre eux, elle regardait à travers la moucharabie, et il venait s'asseoir sur la terrasse. Si, par hasard, il était en retard, elle s'inquiétait, elle comptait le temps avec angoisse, et ne se rassérénait qu'en le voyant paraître. Quant à lui, il levait rarement les yeux vers ce donjon aveugle et muet, et il ne soupçonnait pas qu'une femme jeune, charmante et reine, le contemplait avec un intérêt si assidu.

Un soir qu'Oum-ech-Chaour ne l'apercevait plus qu'à la lueur de sa blanche amulette, elle l'entendit tout à coup pousser un sanglot déchirant et parler à haute voix, dans un mode cadencé, comme s'il récitait des vers. Elle prêta l'oreille, et à travers les mots dont la distance ne lui envoyait que le bourdonnement confus, elle crut distinguer son nom.

Toute la nuit elle pensa à lui, et le lendemain, n'y tenant plus, elle dit à la bonne geôlière dès qu'elle la vit :

— Mère Bédra, dis-moi, sais-tu quel est ce jeune homme qui demeure en face de la prison et qui chaque soir monte sur sa terrasse ?

— Ne le connaissez-vous pas ? c'est le joyau du Djar-

bekir, répondit Bédra ; c'est un poëte que chacun admire et dont chacun récite les vers ; il est de pays lointain et se nomme Aïn-Saher.

En entendant ce nom, Oum-ech-Chaour sentit quelque chose de doux comme un baiser qui passait dans son cœur, et elle se rappela la kacideh qu'elle avait lue avec tant de charme lorsqu'elle était encore sur le trône.

Le soir du même jour, pendant qu'elle le considérait comme d'habitude et que tout en suivant du regard ses moindres mouvements elle se racontait les phases différentes de sa vie royale d'autrefois, elle poussa un cri de surprise ; car un souvenir étrange venait de surgir dans sa mémoire, vivant, impérieux, irrésistible.

— Cheikh-Saïd, se dit-elle en fermant les yeux sous l'émotion qui la dominait, Cheikh-Saïd, pourquoi m'as-tu dit jadis :

> Où dois-tu voir celui que Dieu réserve à tes félicités ?
> Est-ce derrière les barreaux d'une prison ? Est-ce dans une étoile ?

— Celui que je dois aimer est-il donc Aïn-Saher ? Je l'ai vu derrière les grilles de mon cachot ; mais alors que signifie l'étoile ?

VI

Aïn-Saher croyait, comme tout le monde, qu'Oum-ech-Chaour n'existait plus et il se désespérait. Ainsi que d'autres, il s'arma pendant ce jour néfaste que j'ai raconté ; mais repoussé par le nombre, blessé d'un coup de flèche, il rentra chez lui, sentant que la meilleure part de son âme était partie. Il vivait dans la désolation,

et nuit et jour pensait à cette reine qu'il avait aperçue pendant quelques minutes et qu'il aimait maintenant pour toute sa vie. Enveloppé comme dans un crêpe funèbre, il ne voyait plus rien qu'à travers son voile de deuil. Il ne travaillait plus, et si par hasard il faisait encore des vers, c'étaient des lamentations si tristes qu'elles eussent fait pleurer les animaux féroces.

— Pourquoi ne pas mourir, se disait-il souvent, puisque celle que j'aime habite maintenant dans la mort, et que là seulement je pourrai la rencontrer?

Cependant, presque tous les poëtes de Djarbekir avaient vite oublié le règne généreux d'Oum-ech-Chaour et s'étaient mis à célébrer l'usurpateur. Pendant quinze jours, les kacidehs, les poëmes, les chansons, les odes, les distiques, les quatrains étaient tombés drus comme grêle dans le palais, aux pieds du prince Kafer et de Djoufina. On arrangeait des vers qui déjà avaient été récompensés par Oum-ech-Chaour, afin de pouvoir les servir aux nouveaux souverains; on comparait l'un à Djiamchid, on assimilait l'autre à Simrah, et l'un et l'autre, pour payer ces lourdes flatteries, jetaient quelques poignées d'or que les poëtes mercenaires ramassaient en se prosternant. Mais ces rimes adulatrices ne satisfaisaient ni Djoufina ni Kafer; ils eussent voulu être chantés par celui-là seul qui se taisait avec obstination et dont chacun répétaient les louanges, car ils comprenaient bien, tout aveugles qu'ils étaient, que les vrais poëtes donnent seuls l'immortalité, et qu'un vers renfermant une grande pensée dans une forme magnifique, vaut mieux que tous les poëmes inspirés par la cupidité.

— Çà, dit un jour le prince Kafer en parlant à sa

femme, cet Aïn-Saher manque à tous ses devoirs. Pourquoi n'a-t-il pas encore célébré notre avénement? Je le ferai reconduire hors du Djarbekir avec force bourrades s'il ne se dépêche de nous chanter l'un et l'autre.

— Aïn-Saher n'est point sans doute un homme comme les autres, répondit Djoufina; il faut le faire venir et lui demander des vers; il sera ébloui par les magnificences de notre cour, et composera sur nos grandeurs une belle kacideh qui vaincra le temps et portera notre double nom jusqu'à la fin des âges.

Des officiers du palais se rendirent alors chez Aïn-Saher, lui donnèrent brutalement l'ordre d'avoir à se présenter devant le prince, et comme il hésitait, ils l'emmenèrent.

Lorsqu'il pénétra dans le palais qu'avait habité Oum-ech-Chaour, le fils de Bedreddin refoula un sanglot qui montait de son cœur à ses lèvres.

— Oh! disait-il tout bas, c'est donc ici que tu as vécu, créature adorée qui n'est plus parmi nous; que me veulent ceux qui t'ont persécutée; pourquoi ne me laissent-ils pas attendre paisiblement la mort en pensant à toi?

On le fit entrer dans une grande salle où Kafer et Djoufina étaient assis sur un divan. Dès que Djoufina l'aperçut, elle ne put détourner son regard de lui, car jamais elle n'avait vu encore un être si beau, jamais elle n'avait vu sur des traits plus intelligents une mélancolie plus touchante. Un trouble profond s'était emparé d'elle, et elle écoutait sa pensée qui lui répétait : « Comme elle doit être heureuse celle qui est aimée de lui! »

— Holà! Aïn-Saher, dit le prince d'une voix rude,

on prétend que tu es un grand poëte ; comment se fait-il que je ne le sache pas par moi-même? Toi qui sais tout chanter, pourquoi n'as-tu pas célébré notre fortune agrandie?

— La poésie est semblable à la source d'eau vive qu'on rencontre parmi les sables, répondit Aïn-Saher; quand le vent est mauvais et que l'atmosphère est lourde, elle tarit et nul n'y peut plus boire.

— L'atmosphère est légère et le vent est propice, répliqua Kafer avec emportement; vois nos splendeurs, et ose dire que je ne suis pas le plus puissant souverain du monde.

— Dieu est le plus grand! dit Aïn-Saher en baissant les yeux.

— Et notre seigneur Mahomet est son apôtre, reprit Kafer, je le sais depuis longtemps. Écoute-moi, je sais que les poëtes sont des gens facilement irritables, je veux bien te parler avec douceur; fais pour la reine Djoufina et pour moi une belle kacideh en vers retentissants, et j'ouvrirai sur toi le nuage de mes faveurs; tu vivras à notre cour, et chacun enviera ton sort.

— Tu vivras près de nous, et de grands bonheurs te sont réservés si tu veux nous obéir, dit Djoufina qui frémissait à cette seule pensée qu'Aïn-Saher serait toujours présent à ses yeux.

— Et si je n'obéis pas, demanda Aïn-Saher avec un sourire dédaigneux, si je ne veux pas qu'on envie mon sort, si je préfère ma médiocrité studieuse, si je ne puis faire jaillir pour toi, ô prince, la veine épuisée de mon inspiration ?

— Oh! alors, s'écria Kafer rouge de fureur, tu seras

jeté dans un cul de basse-fosse et je te ferai manger par des scorpions. Tu me parais être un insupportable raisonneur. Songe bien à mes paroles : de grandes récompenses ou la mort, choisis !

— Tes menaces n'effrayent point mon âme, car celui qui est au-dessus de nous a dit par la voix de son Prophète : « Quant à ceux qui, sacrifiant la vie d'ici-bas à la vie future, combattent dans la voie de Dieu, qu'ils succombent ou qu'ils soient vainqueurs, nous leur donnerons une récompense généreuse [1]. »

Puis, comme chacun se taisait, effrayé de l'audace d'Aïn-Saher, il pensa à Oum-ech-Chaour; il pensa que sa destinée le poussait peut-être à être réuni à elle dans la mort, et il reprit :

— Soit! prince; tu veux que je te chante, je te chanterai ; je célébrerai tes hauts faits, tes vertus et ta gloire; dans huit jours je reviendrai, et tu comparaîtras devant mes vers.

A ces mots il s'éloigna, pendant que Djoufina eût voulu courir après lui et lui dire en s'enivrant de son regard : Je t'aime et je t'aimerai; ce n'est point de l'or que je t'offre, c'est de l'amour; obéis donc, car mon cœur est éperdu, et moi qui suis la reine, je te supplie d'avoir pitié de moi.

Djoufina restait blessée d'un mal incurable; sa pensée, uniquement occupée d'Aïn-Saher, lui rappelait sans cesse le jeune poëte; une insurmontable lassitude s'était emparée d'elle; elle restait souvent des heures entières à demi couchée et rêvant, les yeux ouverts, à celui qu'elle désirait; si elle eût cédé au besoin impérieux

1 *Koran*, chap. IV, v. 76.

qu'elle éprouvait de le voir, elle l'eût envoyé chercher tout de suite, pour se jeter à ses pieds et lui demander l'aumône de sa tendresse.

Elle lutta contre la volonté de son cœur, mais elle ne fut pas la plus forte, et, vaincue, énervée, brûlant de feux étranges, elle appela près d'elle une vieille esclave qui depuis longtemps était la confidente de ses caprices ; car en fait de semblables aventures, on peut croire que Djoufina n'en était point à son coup d'essai.

— Va, lui dit-elle, va vite chez Aïn-Saher le poëte ; dis-lui qu'une femme, ne me nomme pas, l'attendra cette nuit dans les jardins du seraï ; va, tu le conduiras toi-même, tu le feras entrer par la porte cachée ; puis tu viendras me prévenir, et je sais alors ce qu'il me restera à faire.

— Mais si le prince se réveille, objecta la vieille, et que, te cherchant à ses côtés, il ne te trouve pas, ô reine, que pensera-t-il ?

— Il ne se réveillera pas, reprit Djoufina ; moi-même, ce soir, je préparerai son opium, et je te jure qu'il dormira jusqu'à demain, emporté dans le pays des songes.

La vieille s'éloigna et revint au bout d'une heure avec la mine piteuse d'un messager qui apporte une mauvaise nouvelle.

— Eh bien ? s'écria Djoufina en s'élançant vers elle.

— Il ne viendra pas, dit la vieille ; à mes prières, à mes supplications, il n'a répondu que par des refus invincibles. « O mère, m'a-t-il dit, apprends à celle qui t'envoie que mon cœur est parti ; que celle dont tu ne prononces pas le nom oublie qu'elle m'a vu ; tu arracherais plus facilement une larme d'un caillou qu'un cri d'a-

mour de mon âme éteinte. » Et comme j'insistais, il m'a donné une poignée d'or et m'a poliment mise à la porte.

— Ah ! vieille louve! s'écria Djoufina en battant son esclave, tu l'as effrayé avec ton laid visage, et tu n'as pas su lui parler.

La confidente s'enfuit, et Djoufina se mit à pleurer de colère et de honte.

Cependant l'époque fixée par Aïn-Saher était arrivée ; le matin même du huitième jour, Kafer avait envoyé chez le poëte et lui avait fait dire :

— Es-tu prêt?

— Je suis prêt ! avait répondu Aïn-Saher.

Le prince réunit toute sa cour autour de lui, et, accompagné de sa femme, il attendit le fils de Bedreddin. Chacun pensait qu'on allait entendre une large poésie, pleine de métaphores et de comparaisons plaisantes pour les deux souverains. Aïn-Saher entra; il marchait ferme et droit devant lui, fixant ses yeux sur Kafer vêtu d'or et de diamants. Il ne voyait pas Djoufina, brisée d'émotion, enfiévrée, haletante, car c'était moins l'amour qui s'était abattu sur elle que des désirs impurs, semblables à une volée de corbeaux.

Un grand silence se fit, et Aïn Saher commença :

Quand le jour du jugement dernier sera venu; quand le Prophète
Plaidera vainement la cause des hommes souillés de crimes ;
Quand Eblis rira en pensant aux tortures qu'il réserve aux méchants;
O prince Kafer ! quand tu apparaîtras en tremblant devant la justice éternelle,
Tu entendras se fermer pour toujours les portes d'émeraude du paradis,
Et Dieu, d'une voix plus terrible que l'ouragan furieux, plus affligée
Que les lamentations d'une mère qui a perdu ses enfants, te dira :
O infidèle, pourquoi as-tu les mains rouges? Alors la blanche Oum-ech-Chaour,
Toute resplendissante de ses vertus, apparaîtra derrière tes crimes à face de monstre...

Un murmure d'indignation s'éleva comme une tempête au milieu des assistants, et Aïn-Saher s'interrompit en entendant un cri de désolation. C'était Djoufina qui venait de s'évanouir. On s'empressa autour d'elle, pendant que des soldats s'emparaient d'Aïn-Saher impassible.

Entourée de ses femmes, la reine ne tarda pas à revenir à elle, et son premier soin fut de regarder vers le poëte et de se réjouir en reconnaissant que Kafer ne l'avait pas fait massacrer dans le premier moment de sa fureur.

Le prince se pencha vers elle et lui dit:

— La vie de cet homme vous appartient, car il mérite la mort, non pas pour ses insultes, qui ne peuvent monter jusqu'à nous, mais parce qu'il vous a causé une grande horreur, ô Djoufina, et que tout ce qui vous déplaît doit mourir. Daignez donc ordonner le genre de supplice auquel il doit être livré.

— Prince, répondit Djoufina d'une voix mourante, cet homme a sans doute été poussé par nos ennemis; il se repentira peut-être. Ne versons pas le sang des poëtes, car Dieu sait le féconder contre ceux qui l'ont répandu. Donnons à celui-ci le temps de réparer son crime. Qu'il soit enfermé dans la prison de la tourelle, seul, privé de lumière, pendant huit jours encore, et si au bout de ce temps, il persiste dans sa haine, alors que sa mort soit résolue!

Djoufina parlait ainsi, car elle espérait réussir facilement à fléchir Aïn-Saher, qu'une semaine de captivité et la perspective du supplice pouvaient affaiblir et effrayer.

Aïn-Saher fut conduit à la prison; on l'enferma dans

un cachot humide; des salamandres rampaient sur les dalles, des animaux gluants grimpaient le long des murs; il n'avait pour dormir qu'une botte de paille à moitié moisie; une obscurité profonde l'entourait de toutes parts. Quand il fut seul, il porta la main à son talisman et il se dit :

— Qu'importe la mort! ô Vieillards de pierre, n'ai-je point fait mon devoir?

Il lui sembla alors que les amulettes vibraient entre ses doigts.

Il y avait deux jours qu'il était là, tranquille avec sa conscience et pensant à Oum-ech-Chaour, lorsqu'il vit entrer dans sa prison cette vieille esclave qui avait été le chercher chez lui.

— Aïn-Saher, lui dit-elle, tu n'as plus que six jour pour te repentir; une mort effroyable t'attend. Celle qui m'a dépêchée vers toi et qui ne cesse de t'aimer me charge de te dire : « Je peux te sauver si tu veux être à moi. »

Il lui répondit :

— Il ne tombera pas un cheveu de ma tête sans la permission de celui qui fut l'ami d'Abraham; dis à celle qui t'envoie : « Le cœur d'Aïn-Saher ne lui appartient plus : une morte l'a emporté dans son linceul. »

VII

Depuis deux jours, Oum-ech-Chaour ne dormait pas, car depuis deux jours elle ne voyait plus Aïn-Saher. Son cœur, écrasé de prévisions sinistres, battait mal dans sa poitrine; elle ne filait plus, ne lisait plus et s'apercevait

enfin, aux angoisses qui la dévoraient, qu'un amour pénétrant s'était emparé d'elle. Sa pensée douloureuse tournait en elle sans pouvoir sortir des préoccupations qui l'accablaient; elle oubliait les malheurs de son passé, les misères de son présent, les craintes de son avenir, et se disait :

— Sa vue était la seule joie de ma vie; si cela aussi m'est arraché, que vais-je devenir?

Comme elle pleurait silencieusement, assise à la moucharabie, tâchant de pénétrer l'obscurité pour chercher au milieu de l'ombre l'amulette éblouissante qu'elle n'y voyait pas, la bonne geôlière entra.

— O reine! lui dit-elle en la saluant, pourquoi ces larmes? remercie Dieu, qui a permis à la dernière de tes esclaves de pouvoir sauver ta vie; le règne du méchant ne peut durer, et bientôt tu ressaisiras le sceptre du Djarbekir.

— Ah! ce n'est pas mon trône que je pleure, répondit Oum-ech-Chaour en laissant éclater son âme; que me font ma couronne et mes peuples? Je pleure et j'ai envie de mourir, parce que depuis deux soirées je n'ai point aperçu celui que mes yeux ne peuvent se lasser de contempler. Toi qui as été si secourablement bonne pour moi, mère Bédra, toi qui as la liberté, va voir, au nom de Dieu, s'il n'est pas arrivé quelque malheur au poëte Aïn-Saher!

— Hélas! repartit Bédra étonnée, je puis te le dire sans quitter ta chambre. J'ignore comment Aïn-Saher a offensé Kafer et Djoufina, mais je sais qu'il est enfermé ici et que dans six jours il doit être mis à mort.

En entendant ces mots, Oum-ech-Chaour se renversa

en arrière, ferma les yeux, et de ses deux mains serra son cœur défaillant.

— Eh bien! s'écria-t-elle, puisqu'il doit mourir, puisque c'est lui que j'ai aperçu à travers les barreaux d'une prison, puisque la vie me deviendra tout à fait insupportable le jour où il perdra la sienne, je veux le voir, je veux qu'il sache au moins qu'il a été aimé par cette pauvre reine dont naguère il chantait les gloires.

— Y penses-tu? dit Bédra.

— Je pense qu'il n'a plus que quelques jours à vivre, interrompit vivement Oum-ech-Chaour, je pense que toute ma joie est en lui et que je donnerais mon existence entière pour pouvoir lui dire ce qui se passe en moi. O mère Bédra, la nuit est profonde, nul ne peut nous voir, tu connais les détours de cette prison, mène-moi vers le cachot d'Aïn-Saher; par ton âme éternelle! je te jure que tout ceci est la volonté de Dieu.

— Quoique tu sois morte pour tes sujets, ô Oum-ech-Chaour, répondit Bédra, tu es toujours la reine et je dois t'obéir; Kara-Sekkin dort comme un ivrogne qu'il est, les deux soldats qui veillent hors de la tourelle ne nous entendront pas; viens donc, et que Dieu nous protége?

Oum-ech-Chaour suivit silencieusement Bédra, qui portait une lanterne; elle descendit ainsi de nombreux escaliers, traversa de longs couloirs et arriva enfin devant une porte basse garnie de solides serrures; Bédra fit adroitement glisser les verrous, et poussant le battant de chêne, elle entra dans la froide cellule d'Aïn-Saher.

Couché sur la paille, il dormait. Son visage rayonnait de beauté, et sa respiration paisible soulevait sa poitrine

où brillaient les trois amulettes; Oum-ech-Chaour se pencha vers lui, et prenant entre ses mains le talisman qui l'avait si souvent étonnée, elle y lut le mot: Aime!

— C'est un ordre, se dit-elle, et j'y obéirai!

Cependant, à l'éclat de la lumière qui frappait ses paupières, Aïn-Saher ouvrit les yeux; il vit à ses côtés, inclinée vers lui, une femme charmante, vêtue d'un costume grossier, et qui pleurait en le regardant. Dès qu'il l'eût considérée, il se leva, et lui saisissant la main, il s'écria :

— Qui es-tu, toi qui, pour me visiter, as pris la forme adorable de celle que des misérables ont tuée et que mon cœur a tant aimée? Es-tu une apparition envoyée par Dieu? es-tu la messagère des Vieillards de la montagne de Caf? viens-tu m'annoncer que mon heure dernière va enfin sonner? Tant mieux, j'ai désiré mourir, car je veux être réuni dans la mort à celle que j'aime, puisque ma vie n'a pu se mêler à la sienne! Si tu n'es qu'un fantôme, envole-toi, car ton aspect avive mes douleurs et me rend intolérables les heures qui me restent à vivre.

— Je ne suis point un fantôme, ô Aïn-Saher, répondit-elle ; je suis une pauvre femme que Dieu a miraculeusement sauvée; je suis Oum-ech-Chaour.

Aïn-Saher se jeta à ses pieds et, restant prosterné, il lui dit :

— O reine, ne me foudroie pas de ta colère, et dans cette prison, en présence de ma mort prochaine, laisse-moi te dire que je t'aime depuis ce jour où, sortant de la ville avec ton cortége, tu as relevé ta longue chevelure.

— Redresse-toi, Aïn-Saher, lui dit Oum-ech-Chaour en lui tendant la main, il n'y a pas de reine ici, il n'y a qu'une misérable prisonnière qui prenait plaisir à te regarder pendant que tu rêvais sur ta terrasse, et qui veut que tu saches avant ta mort que toi aussi tu étais aimé.

Aïn-Saher crut que le ciel s'ouvrait devant lui. Il pleurait de joie et racontait à Oum-ech-Chaour l'histoire de sa tendresse; il lui disait ses enivrements, ses désirs, ses rêves insensés, ses découragements, sa douleur éperdue en apprenant la nouvelle de sa mort, sa résolution de mourir et sa lutte contre le prince Kafer.

Pendant qu'il parlait, Oum-ech-Chaour ne le quittait pas des yeux; sa voix lui semblait plus douce qu'une musique céleste; elle savourait chacune de ses paroles et se sentait pénétrée par d'inconcevables délices.

La vieille Bédra les écoutait en silence et pleurait aussi en entendant les mots qu'ils se disaient.

— Ah! s'écria Oum-ech-Chaour avec un sourire plein d'extase, qui m'eût jamais dit que l'heure la plus solennellement heureuse de ma vie sonnerait dans un cachot, à deux pas de la violence et du meurtre! Puis, saisie tout à coup par une pensée terrible, elle dit, en éclatant en sanglots : — Hélas! et tu vas mourir!

— Qui est-ce qui parle de mourir? reprit Aïn-Saher; Dieu est généreux, et il ne nous a pas réunis pour nous séparer; celui qui a ouvert la mer de Kalzum devant les pas de Mouça-ben-Amran saura bien ouvrir devant nous la voie secrète où se trouve notre salut.

Ils passèrent ainsi la nuit à causer, et se quittèrent en se promettant de se revoir la nuit suivante.

Eux qui avaient été si désolés, ils ne concevaient pas maintenant de plus belle demeure que cette prison où ils avaient tant souffert. Séparés pendant le jour, ils passaient leur temps à se redire, chacun de son côté, l'histoire étrange dont ils étaient les héros.

— Il me semble, pensait la reine, que ce jour est le premier de ma vie.

— Jusqu'à présent je n'avais jamais vécu, se disait Aïn-Saher.

En effet, ils commençaient à vivre, car l'amour seul est le principe fécondant qui donne à nos facultés leur développement naturel. Leur esprit ne touchait plus terre, et tous deux ils se sentaient emportés vers l'infini par des espérances surhumaines.

Les journées leur paraissaient interminables et les nuits leur semblaient trop courtes. Bédra, qui ne savait rien refuser à Oum-ech-Chaour, la conduisait au cachot d'Aïn-Saher; puis, les enfermant tous deux après leur avoir recommandé de parler bas, elle s'asseyait, la bonne vieille, sur les marches de l'escalier, et elle faisait le guet, afin de prévenir tout danger. Pendant ce temps, Oum-ech-Chaour et Aïn-Saher étaient heureux, heureux d'un bonheur qu'ils n'auraient jamais osé soupçonner.

— O sainte trinité des vertus qui conduisent à Dieu, disait le fils de Bedreddin, foi, amour et travail, je vous possède, et je sens la vie qui se développe en moi jusqu'à monter mon âme vers le ciel!

Chaque soir cependant, au coucher du soleil, l'esclave de Djoufina, qui n'avait jamais prononcé le nom de sa maîtresse, ouvrait le cachot du poëte et disait :

— Aïn-Saher, tu n'as plus que cinq jours... tu n'as plus que quatre jours! Celle qui m'envoie et qui seule peut te sauver encore te demande si tu veux, par son amour, devenir aussi grand que tu es maintenant misérable.

— Non, répondait Aïn-Saher, qui se réjouissait de voir apparaître la vieille, car sa venue lui annonçait l'approche de la nuit et l'arrivée d'Oum-ech-Chaour qui ne se lassait pas de dire :

— Je n'aurais jamais cru qu'on pût être si heureux!

Cependant le septième jour était près de finir. A l'heure accoutumée, l'esclave entra, mais cette fois elle n'était pas seule; une femme enveloppée de voiles l'accompagnait. La vieille posa une lampe sur un banc de pierre et sortit. La femme ôta ses voiles : c'était Djoufina.

— Que viens-tu faire ici? s'écria Aïn-Saher en la reconnaissant. Viens-tu encore tremper tes deux bras dans le sang?

— Ah! dit-elle en lui prenant les mains, je viens te dire que je t'aime! Ma vie est attachée à la tienne; si ce n'est par envie de vivre, que ce soit par pitié pour moi; cède au prince Kafer qui veut ta mort; tu deviendras l'homme le plus puissant de notre empire, et tu seras pour moi comme Dieu lui-même.

— Que m'importent ta puissance et ta tendresse? je méprise l'une, l'autre me fait horreur; c'est le ciel qui te châtie en t'envoyant un amour impossible, répondit Aïn-Saher.

Djoufina se laissa tomber assise sur le banc de pierre,

la tête dans ses mains ; elle était bien changée ; ses traits amaigris, ses pommettes en feu, ses lèvres sèches, son regard alangui donnaient à son visage je ne sais quelle singulière expression à la fois attractive et repoussante.

Elle se leva, traîna vers Aïn-Saher son corps haletant de désirs, lui prit encore la main et, appuyant sa tête alourdie sur son épaule, elle lui dit :

— Par ta mère, aie compassion de ma souffrance ! Tu es prisonnier, à ma merci, et je viens, moi qui suis reine, te dire que j'ai besoin de toi pour n'être pas malheureuse. N'as-tu donc aucune commisération dans l'âme, et ne vois-tu pas qu'il faut que je sois bien misérable pour venir ainsi m'humilier à tes pieds ?

Aïn-Saher ne répondait pas.

— Depuis que je t'ai vu, reprit Djoufina dont l'haleine brûlante passait sur le visage d'Aïn-Saher comme une âcre caresse, depuis que je t'ai vu, mes nuits sont sans sommeil et ma vie s'épuise à rêver ta tendresse. Tu es le paradis de mes désirs, et je voudrais être la dernière esclave de mon palais, pourvu qu'il me fût donné de te plaire.

En cet instant, l'amulette blanche se détacha, jaillit sur les dalles, et, rebondissant comme une bille, elle vint retomber dans la main d'Aïn-Saher.

Le courage, la vertu, la force de mourir, la haine des prévarications et l'horreur des joies qu'on lui offrait, se dressèrent dans le cœur du poëte, et se tournant vers Djoufina :

— Va-t'en, chouette ardente ! lui cria-t-il ; mon cœur

est à celle que tu as tuée; j'aime Oum-ech-Chaour, et je n'ai que de la haine pour toi.,

— Ah! tu es cruel, dit Djoufina en s'appuyant contre la muraille; Oum-ech-Chaour est morte! Aie pitié de nous, et tends-moi ta main pleine de pardon.

— Va-t'en! va-t'en! reprit Aïn-Saher furieux, ou j'appelle les geôliers et je dis ta honte à ceux qui vont entrer.

Djoufina sembla faire un effort désespéré sur elle-même; elle s'enveloppa de ses voiles et dit d'une voix étranglée :

— Celui qui a vu les misères de la reine ne peut plus vivre; celui qui a méprisé mon amour doit mourir. Adieu, Aïn-Saher; tu as vu ton dernier soleil!

— Adieu, Djoufina; je te donne rendez-vous en face du tribunal éternel, au jour du jugement dernier.

Djoufina disparut, et le fils de Bedreddin, resté seul, baisa son talisman en s'écriant :

— La vérité est avec moi!

A peine achevait-il de parler que la porte s'ouvrit de nouveau et qu'Oum-ech-Chaour entra; elle était pâle, et, marchant droit à Aïn-Saher, elle lui dit en tremblant :

— Écoute, j'ai tout entendu; je venais, le bruit de vos voix m'a arrêtée; je me suis cachée, je sais tout. Djoufina t'aime; si tu ne lui cèdes, tu es perdu. O chères délices de ma vie, écoute sa voix; abandonne ta pauvre servante Oum-ech-Chaour, sauve ton existence, mais rappelle-toi toujours que je t'aime pour l'éternité!

— Tu es à moi jusqu'au delà de la mort, répondit Aïn-Saher; maudite soit Djoufina!

— Hélas! qu'allons-nous devenir? disait la pauvre Bédra, qui, de terreur, s'était laissée tomber sur le lit de paille.

— Je connais Djoufina, reprit Oum-ech-Chaour, jamais elle ne te pardonnera ton mépris; demain tu seras torturé; on brisera tes membres, on arrachera ta chair, on ira chercher ton sang jusqu'au fond de ton cœur.

— Qu'importe, puisque je t'aime! dit Aïn-Saher.

— Eh bien, fuis alors, sauve-toi, laisse-moi ici penser à toi et regretter éternellement les heures bénies que j'ai passées à tes côtés.

— Fuir! je le veux bien, Oum-ech-Chaour; mais alors tu viendras avec moi, car, sans toi, ma vie est maintenant impossible.

— Ah! s'écria-t-elle en s'élançant à son cou, c'est mon unique rêve que tu veux réaliser; fuir avec toi, enfermer nos jours quelque part, ou sans fin ni cesse nous puissions nous aimer!

— O reine, dit Bédra en se levant, peux-tu penser à fuir? ne connais-tu pas le destin des empires? Demain ne peut-il pas s'émouvoir une révolution ici et ne peux-tu pas remonter sur le trône?

— Eh! qu'est-ce que le trône, et l'empire, et la puissance, ô mère Bédra, si tu les compares à l'amour ineffable qui remplit mon être?

— Fuyez donc, reprit la geôlière en pleurant, et que Dieu ait pitié de moi, car la vengeance de Djoufina me sera cruelle.

Ils gravirent les escaliers de la prison; ils attachèrent

et bâillonnèrent Kara-Sekkin, qui ronflait dans son lit, et lièrent aussi la vieille Bédra à un poteau, afin de faire croire à sa non-complicité. Oum-ech-Chaour l'embrassa.

— O reine! dit la pauvre vieille, n'oublie pas celle qui t'a sauvée et qui demain peut-être sera écartelée vive!

Aïn-Saher se jeta la face contre terre et pria, il dit:

— Seigneur, toi qui t'es révélé aux Vieillards qui m'ont parlé; toi qui as ranimé les oiseaux que coupa Abraham[1]; toi qui vis en nous, fais un miracle pour nous arracher à la mort et pour nous permettre de vivre en suivant les préceptes d'amour que tu m'as donnés. O père de miséricorde, ne repousse pas ma prière!

Puis, se relevant, il prit le coutelas de Kara-Sekkin, très-décidé à éventrer, s'il en était besoin, les deux gardes qui veillaient hors du donjon.

— Adieu, mère Bédra, dit-il encore; ton âme est en nous et ne nous quittera jamais!

Il descendit; Oum-ech-Chaour marchait derrière lui. Arrivé à la porte d'entrée, il l'ouvrit et prépara son couteau. Mais il recula d'étonnement au spectacle qui l'attendait. A la clarté de la lune, il vit les deux gardes couchés sur le dos, les yeux crevés, évanouis et comme morts. A quelques pas de là, il aperçut la huppe, dont le bec rougi laissait échapper des gouttelettes de sang. Elle

1 *Koran*, ch. II, v. 262. « Dieu lui (à Abraham) dit alors : Prends quatre oiseaux et coupe-les en morceaux; disperse leurs membres sur la cime des montagnes, appelle-les ensuite, ils viendront à toi; et sache que Dieu est puissant et sage. »
Selon la tradition, ce miracle eut lieu sur Djebel-Salahieh, près de Damas.

déploya ses ailes et elle voleta en avant d'Aïn-Saher et d'Oum-ech-Chaour.

Ils traversèrent sans encombre le jardin du seraï; ils sortirent par une petite porte qu'Oum-ech-Chaour connaissait, et marchèrent dans les rues sans être rencontrés, car, à cette heure, tous les habitants dormaient. En arrivant à la porte de la ville, la sentinelle les arrêta en leur demandant le mot d'ordre. Aïn-Saher, embarrassé, allait peut-être se trahir, lorsque la huppe murmura le mot à l'oreille du soldat.

— Passez, et que Dieu vous garde ! s'écria-t-il.

Ils sortirent et se trouvèrent dans la campagne; ils hâtèrent le pas, ouvrant l'oreille à tous les bruits et se demandant peut-être, pour la première fois, vers quelle retraite ils allaient se diriger. De loin ils aperçurent le sycomore sous lequel Aïn-Saher s'était réveillé ; il le montra à Oum-ech-Chaour.

— C'est là, lui dit-il, que tu m'es apparue pour la première fois,

— Béni soit-il, l'arbre qui a vu naître mon bonheur! répondit-elle.

Cependant, en approchant, ils entendirent un bruit de grelots et ne tardèrent pas à voir trois chevaux entravés sous le sycomore, près d'un homme endormi.

— Hé ! l'homme, dit Aïn-Saher, pensant à quelques pièces d'or qu'il avait dans sa ceinture, veux-tu nous louer tes chevaux pour cette nuit, nous te payerons ce que tu demanderas ?

Dès que l'homme eut entendu ces paroles, il se leva, et s'inclinant sur les mains d'Aïn-Saher pour les baiser, il lui dit :

— O mon maître, ne me reconnais-tu pas? Ces chevaux sont à toi et je suis ton esclave. Jamais je n'ai pu traverser la grande montagne, je suis revenu à Tiflis; là, j'ai attendu vainement ton retour. Enfin, des voyageurs venus de Djarbekir ont raconté que tu vivais ici, plus honoré, plus renommé que jamais. Alors je suis parti afin de te rejoindre; je suis arrivé ce soir à cette place, mais trop tard pour pouvoir pénétrer dans la ville; j'ai entravé mes chevaux, je me suis couché, et je dormais en attendant le lever du soleil.

— Dieu est pour nous! s'écria Aïn-Saher; en route, bon esclave! en route, c'est le ciel qui t'a conduit ici pour sauver nos jours!

Ils sautèrent en selle tous les trois, et, sous les étoiles, ils partirent au galop.

VIII

Ils allèrent ainsi pendant longtemps, joyeux et résolus: le jour, causant, de leurs aventures, de leur amour, de leurs rêves d'avenir; la nuit, s'arrêtant près des arbres sous lesquels ils se reposaient. Oum-ech-Chaour aimait cette vie enivrante, et elle ne trouvait pas maintenant qu'il y eût de meilleures couches pour dormir heureuse qu'un champ d'herbes épaisses avec le ciel au-dessus de sa tête.

La huppe leur apparaissait tous les jours, volant devant eux comme pour leur indiquer la route. Après qu'ils eurent couru dans l'ouest pendant bien des journées, ils arrivèrent près d'un lac si grand qu'il ressemblait à une mer; la huppe alla se percher sur un minaret qui s'éle-

vait au milieu d'une petite ville, puis, faisant trois cris, elle reprit son vol et se perdit sous les nuages.

— Arrêtons-nous ici, dit Aïn-Saher ; l'oiseau de Soliman-ben-Daoud nous le commande.

La ville se nommait Ouzarlou et mirait ses blanches maisons entourées d'arbres dans les eaux du lac Ourmia.

Aïn-Saher avait retrouvé sur les chevaux si miraculeusement ramenés par son esclave des sacoches pleines d'or qu'il avait jadis emportées de Tifflis ; il était donc riche. Il acheta une petite maison enclavée dans un vaste jardin, se procura deux négresses pour le service d'Oum-ech-Chaour, et, vivant enfin tranquille dans la libre expansion de son amour, il se mit à chanter son bonheur.

Que dirai-je de leur existence? rien ; ils étaient heureux ; ils s'aimaient sans relâche, ne se fatiguaient pas de se le dire, ne se lassaient pas de se le prouver. Absorbés dans leur tendresse, ils avaient oublié l'univers entier, ne regrettaient rien, ne désiraient rien et ne savaient par quelles actions de grâces remercier Dieu des félicités qu'il leur avait envoyées. Leurs journées passaient rapides comme des songes, leurs nuits plus rapides encore. Ils ne se sentaient troublés que lorsqu'ils parlaient de la pauvre Bédra. Leur vie absolument calme eût peut-être semblé monotone aux autres hommes, mais pour ceux qui s'aiment il y a dans la tranquillité même des jours semblables un charme infini ; l'accident le plus léger, le détail le plus insignifiant prend des proportions inconnues et donne lieu souvent à des joies inexprimables.

Aïn-Saher n'avait rien caché de ses aventures à Oum-ech-Chaour; il lui avait raconté son voyage à la montagne de Caf et son entretien avec les Vieillards de pierre. Il lui avait répété les paroles ineffaçablement gravées dans son souvenir qu'avaient prononcées les trois sages; il lui expliquait l'essence de Dieu et fécondait son âme en lui révélant les mystères qu'elle avait ignorés jusqu'ici. Oum-ech-Chaour l'écoutait, le croyait et se sentait la femme la plus heureuse du monde.

Un jour qu'ils étaient assis tous deux à l'ombre d'un mimosa, dans le jardin dont la porte était demeurée ouverte, ils virent venir vers eux un vieillard si vieux que sa longue barbe blanche traînait jusqu'à terre; il s'approcha, et les saluant, il dit :

— Oum-ech-Chaour, ancienne reine du Djarbekir, ne me reconnais-tu pas ? je suis celui qui fus consulté par toi et qui t'ai annoncé la vérité; bienheureux est-il celui que tu as vu à travers les barreaux d'une prison; je suis Cheikh-Saïd !

— O Cheikh! sois le bienvenu et prends place près de nous, répondit Oum-ech-Chaour ; tu m'as effrayée en m'appelant par mon nom ; qui donc a pu t'instruire que je vis ici, cachée avec celui que Dieu a créé pour moi?

— Je l'ai su par les astres, qui ne peuvent rien me celer, répliqua Cheikh-Saïd; j'ai quitté ma retraite qui est au centre de la grande forêt située à quinze heures de marche d'ici, et je suis venu pour voir ton bonheur. Je vais retourner au milieu de mes bois. O Oum-ech-Chaour, agrandis ton cœur, élève ton âme et aime Dieu, car tu es aimée de lui.

— Ne reviendras-tu jamais nous voir, ô Cheikh? dit

Aïn-Saher; notre maison est à toi, et nous serons heureux de te servir comme si nous étions tes enfants.

— Je dois partir, reprit Saïd, mes heures sont comptées; je vous reverrai, mais non point ici, et alors vous jouirez d'un bonheur si grand que l'humanité entière enviera votre sort!

— O vieillard, s'écria Oum-ech-Chaour, il n'y a pas sur terre de félicité plus exquise que la nôtre.

— Dieu, répliqua le vieillard, n'est pas seulement le Seigneur de la terre, il est aussi le maître des soleils et des étoiles.

Puis le vieillard s'éloigna, laissant Oum-ech-Chaour et Aïn-Saher très-surpris de sa réponse qu'ils ne comprirent pas.

Depuis six mois environ ils vivaient ainsi d'une vie qui ressemblait à une extase, lorsqu'un jour, vers le soir, Aïn-Saher, étant sorti dans la ville, vit les marchands du bazar en proie à une inquiétude excessive.

— Qu'est-ce donc? demanda-t-il à l'un d'eux.

— Un malheur nous menace, répondit le marchand; un homme vient de traverser la ville à cheval en criant: « Fuyez, fuyez! il y a une armée nombreuse qui s'avance de ce côté. Puis il a continué sa route, et nous ne savons rien de plus. »

Aïn-Saher rentra près d'Oum-ech-Chaour, triste et préoccupé de cette nouvelle. La nuit il dormit mal et ne cessa de penser au prince Kafer et à ses méchantes actions.

Le matin, au point du jour, il sortit. Le peuple, assemblé sur la place de la mosquée, entourait un homme à cheval; l'homme fit faire silence et cria :

— Ohé! les hommes, écoutez-moi! Un poëte nommé Aïn-Saher et une prostituée qui fut reine et qu'on appelle Oum-ech-Chaour se sont sauvés des prisons de Djarbekir. Nous les cherchons et nous sommes sur leurs traces. Ouvrez vos maisons afin qu'elles soient visitées et que nous puissions saisir les coupables. Si vous vous y refusez, votre ville sera brûlée, ses habitants seront emmenés en esclavage, les femmes seront éventrées, les petits enfants seront foulés aux pieds des chevaux. Au nom de Dieu puissant et miséricordieux, j'ai dit! Te est l'ordre du prince Kafer et de la reine Djoufina!

— Que faire? cria le peuple.

— Ouvrir vos demeures et prier Dieu, répondit Aïn-Saher.

Puis il courut d'une haleine jusqu'à sa maison où la souriante Oum-ech-Chaour l'attendait.

— Fuyons! fuyons! lui cria-t-il du plus loin qu'il l'aperçut; l'adultère et l'iniquité viennent contre nous pour nous saisir.

En deux mots il lui expliqua ce qu'il avait appris.

— La ville sera épargnée, lui dit-il, mais ils ne nous trouveront pas; partons et allons demander un asile à Cheikh-Saïd.

Les chevaux étaient au pâturage, Aïn-Saher et Oum-ech-Chaour ne voulurent pas attendre qu'on allât les chercher; ils partirent à pied en toute hâte.

Ils marchaient, retournant souvent la tête pour voir s'ils n'étaient pas suivis, longeant les bords du lac et tremblant l'un pour l'autre. Ils allaient sans parler, s'entretenant seuls avec leurs tristes pensées et frémissant à

cette idée qu'ils pouvaient tomber entre les mains des bandes terribles de Kafer.

Vers la fin du jour, comme ils commençaient à apercevoir dans le lointain la forêt habitée par Cheikh-Saïd, Oum-ech-Chaour, qui depuis quelque temps déjà ralentissait son pas alourdi, s'arrêta et se coucha par terre épuisée par la fatigue. Aïn-Saher s'assit près d'elle.

— Du courage, lui dit-il, du courage, voici la nuit qui s'approche ; marche encore et gagnons au moins la forêt, où nous serons en sûreté.

— Abandonne-moi, lui répondit-elle ; laisse-moi ici périr misérablement, mais sauve tes jours ; puisque tu as encore des forces, marche en avant et ne te retourne pas.

— O mon Dieu, s'écria Aïn-Saher, donnez-moi la vigueur de Djian-ben-Djian !

Puis, se penchant vers Oum-ech-Chaour, il la saisit dans ses bras et reprit sa route.

Il alla ainsi longtemps, jusqu'à ce qu'il eut atteint la forêt. Ses forces le quittaient, sa respiration haletante ne suffisait plus à sa poitrine. Il s'arrêta à son tour, et, déposant son cher fardeau sous un arbre, il se mit à pleurer comme un enfant.

— Je marcherai, dit Oum-ech-Chaour en se relevant, l'habitation de Cheikh-Saïd ne doit pas être loin.

Ils se remirent en chemin ; mais ils ne marchaient plus, ils se traînaient. Les pieds d'Oum-ech-Chaour, gonflés de lassitude, déchirés par les ronces, laissaient échapper leur sang et refusaient de la soutenir.

Aïn-Saher, brisé par l'effort qu'il avait fait en la portant dans ses bras, pouvait à peine la suivre.

— Ah! se dit-il en reprenant espoir, j'ai traversé la montagne de Caf!

Et il rappelait toute sa vaillance, mais elle ne lui obéissait plus, et il se sentait énervé jusque dans la moelle de ses os.

Enfin ils arrivèrent tous deux près d'une source jaillie au pied d'un platane immense. Ils s'y arrêtèrent. Aïn-Saher prit de l'eau dans ses mains, baigna les tempes d'Oum-ech-Chaour, lava ses pieds sanglants et lui offrit quelque peu de cresson poussé auprès de la fontaine, car ils avaient grand'faim, n'ayant pas mangé depuis la veille.

— Passons la nuit ici, dirent-ils; demain, s'il plaît à Dieu, nous pourrons trouver la demeure de Cheikh-Saïd.

Aïn-Saher s'assit sous le platane, et prenant Oum-ech-Chaour comme un enfant, il la plaça sur ses genoux; elle passa ses bras autour du cou de son amant, sur sa poitrine elle appuya sa tête et lui dit :

— Que Dieu écarte de nous les animaux féroces.

Malgré leur fatigue, ils ne dormaient pas. Une profonde tristesse pleine d'un charme ineffable s'était répandue sur eux ; ils se racontaient à voix basse, pour la millième fois peut-être, le vide passé de leur âme lorsqu'ils ne s'aimaient pas encore ; ils se sentaient plus unis, plus près l'un de l'autre qu'ils ne l'avaient jamais été ; ils comprenaient que rien ne pourrait les séparer ni dans la vie ni dans la mort, et malgré l'horreur de leur situation, ils trouvaient que jamais ils n'avaient été plus heureux.

La nuit était tout à fait venue; quelques lucioles bril-

lantes voltigeaient autour d'eux; Oum-ech-Chaour, affaiblie, serra Aïn-Saher contre son cœur avec une sorte d'émotion religieuse qui la remuait tout entière, et réunissant sa lèvre à la sienne, elle lui dit :

— O ma chère âme, comme je t'aime!

Puis, succombant enfin à la fatigue, elle inclina son front et fut emportée par le sommeil.

Aïn-Saher déroula son turban pour mieux couvrir celle qu'il aimait, et appuyant à son tour sa tête contre le tronc de l'arbre, il resta, les yeux ouverts, livré à ses pensées.

Il voulait veiller afin d'être prêt à repousser tout danger; il écoutait au loin des appels de jaguar; chaque bruit l'alarmait; au moindre tressaillement des feuilles son cœur battait à rompre; tout à coup il entendit un palpitement d'ailes bien connu, et au-dessus de sa tête ce cri de la huppe qui l'avait guidé si souvent.

— Ah! dit-il en respirant joyeusement, Dieu ne nous a pas quittés!

Et vaincu à son tour, il baissa la tête et s'endormit.

IX

Je n'ai plus que peu de mots à dire.

Le lendemain du jour où Aïn-Saher et Oum-ech-Chaour s'étaient enfuis de la prison de Djarbekir, des hommes envoyés par Djoufina vinrent pour saisir le fils de Bedreddin et le mettre à mort. Grand fut leur étonnement en trouvant la tourelle ouverte, les gardes aveuglés, Kara-Sekkin bâillonné dans son lit et Bédra attachée à un poteau.

Le geôlier et sa femme, amenés en présence de Kafer, furent mis à la torture, et, affaiblis par les tourments, avouèrent tout, la fuite d'Aïn-Saher et la fuite d'Oum-ech-Chaour. En apprenant que la reine n'était point morte, Kafer entra dans une colère effroyable, et jura par Chithan le Lapidé qu'il irait la chercher et qu'il la tuerait lui-même. Il croyait qu'Oum-ech-Chaour ne s'était enfuie que pour aller demander des secours à un prince voisin, et que bientôt elle reviendrait à la tête de troupes nombreuses pour reconquérir son empire. Il résolut de la prévenir; il leva une armée, envoya des espions de tous côtés, et quand il eut appris la route probable qu'avaient prise les fugitifs, il se mit en marche, accompagné de Djoufina.

Dès qu'il se fut éloigné de Djarbekir, les peuples, qui le haïssaient, ne sentant plus peser sur eux son insupportable tyrannie, se soulevèrent en masse et chassèrent ses partisans, qui, aussi lâches que cruels, prirent la fuite à la première alerte. Le bruit se répandit vite qu'Oum-ech-Chaour n'était point morte, et que Kafer marchait contre elle. Le peuple, qui adorait son ancienne reine, s'arma en toute hâte, se réunit et partit pour rejoindre l'usurpateur, le défaire, retrouver Oum-ech-Chaour et la proclamer de nouveau.

Les partisans de la reine firent force de marche et rejoignirent l'armée de Kafer au moment où elle allait pénétrer dans la petite ville d'Ouzarlou, et quelques heures seulement après qu'Aïn-Saher et Oum-ech-Chaour l'avaient quittée en toute hâte. Le combat ne fut pas long; Kafer et Djoufina, abandonnés de leurs troupes, furent vite culbutés et tombèrent vivants entre

les mains des vainqueurs, qui les épargnèrent afin de réserver à Oum-ech-Chaour le droit de décider de leur sort.

Aussitôt la bataille gagnée on se mit en devoir de retrouver la reine; mais ce fut en vain, car Aïn-Saher et Oum-ech-Chaour s'étaient établis à Ouzarlou sous un faux nom, afin d'être respectés dans leur secret bonheur. Les gens du pays se rappelaient bien avoir vu un jeune homme et une jeune femme semblables à ceux qu'on leur désignait, mais nul ne pouvait dire ce qu'ils étaient devenus. Les recherches inutiles duraient depuis plus de six semaines, lorsqu'un pêcheur du lac Ourmia, étant venu vendre du poisson dans la ville, entendit parler de cette disparition singulière et demanda à être conduit près du général qui commandait l'armée des habitants de Djarbekir. Quand il fut en sa présence, il lui dit :

— Il y a un mois et demi, lorsque des soldats apparurent près de la ville, j'étais sur les bords du lac et je tirais mon filet. Un homme et une femme, jeunes, très-beaux et qui semblaient harassés de fatigue, s'arrêtèrent près de moi et me demandèrent la route de la demeure de Cheikh-Saïd. Je la leur indiquai, et je remarquai que le jeune homme portait au cou trois amulettes brillantes, rouge, violette, blanche. Ils me remercièrent et partirent.

— Ce sont eux, s'écria-t-on aussitôt.

Les grands dignitaires montèrent à cheval, portant le sceptre et la couronne, afin de l'offrir à Oum-ech-Chaour et à son époux, et guidés par le pêcheur ils se dirigèrent vers la maison de Cheikh-Saïd, en emmenant avec eux Kafer et Djoufina chargés de lourdes chaînes.

Un peu avant le coucher du soleil, on parvint à la retraite du Cheikh; il sortit de sa cabane pour recevoir l'imposant cortége qui venait vers lui, et au premier mot qu'on lui adressa, il répondit :

— Ceux que vous cherchez ne sont pas près de moi; je vais vous conduire où vous pourrez les voir encore.

On mit pied à terre et on suivit Saïd qui marchait vers un des endroits des plus fourrés de la forêt. Il arriva près de la fontaine au platane. Au pied de l'arbre, Aïn-Saher endormi portait sur ses genoux Oum-ech-Chaour qui le tenait enlacé dans ses bras.

— O vieillard, réveille-les! dit le chef de l'armée.

— Réveille-les toi-même, si tu l'oses; ils dorment depuis six semaines, et la huppe veille au sommet du platane pour les protéger contre les bêtes féroces.

— Mais ils sont morts, ô Cheikh!

— Oui, mon fils, ils sont morts, car Dieu a eu pitié d'eux.

Et comme chacun pleurait, Cheikh-Saïd reprit :

— Ne pleurez pas, mais enviez leur destinée; ceux qui sont à plaindre sont au milieu de vous : c'est toi, Kafer, c'est toi, Djoufina! vous vivrez captifs et misérables, vous mourrez et vous renaîtrez rongés de désirs insatiablement inassouvis, jusqu'au jour où, redevenus vertueux à force de luttes et de courage, vous mériterez la miséricorde de Dieu.

La nuit venait; les dernières lueurs du couchant empourpraient l'horizon; le croissant de la lune brillait sur le pâle azur du ciel; les constellations apparaissaient une à une, et parmi elles on voyait deux petites étoiles liées

entre elles par un trait de feu qui couraient dans l'espace infini avec une rapidité éblouissante.

— Les voilà, dit Cheikh-Saïd en levant la main vers cette étoile jumelle ; Dieu les a réunis à jamais dans des noces éternelles, et il en a fait un des astres qui roulent sous ses pieds parmi l'immensité glorieuse qu'il habite.

On entendit alors un cri joyeux, et on vit la huppe qui prenait son vol vers le ciel.

Cheikh-Saïd s'approcha d'Aïn-Saher et d'Oum-ech-Chaour; il les toucha de son doigt, les deux corps tombèrent en poussière. Le talisman du fils de Bedreddin roula jusque dans la fontaine où l'on vit germer, grandir, fleurir aussitôt trois lotus enlacés, dont chacun portait un calice de couleur différente : l'un était blanc comme le diamant, l'autre violet comme l'améthyste, le troisième rouge comme le rubis.

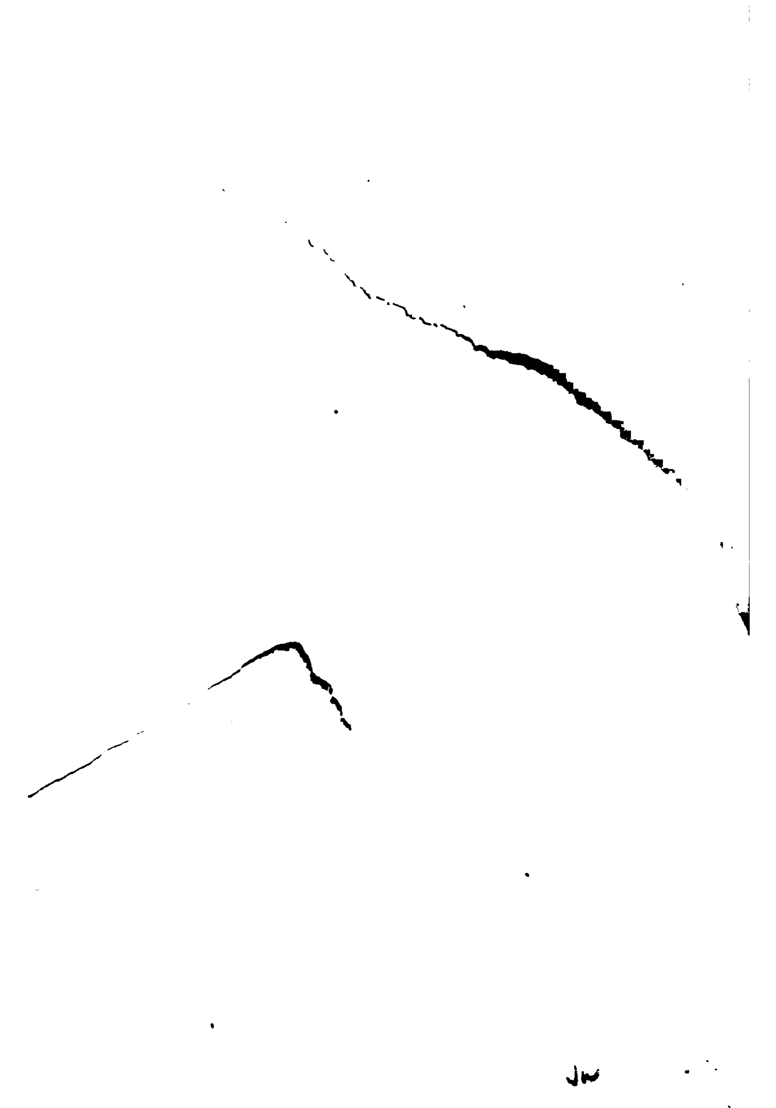
Cheikh-Saïd tendit les bras vers le ciel, et se prosternant, il s'écria :

— Le seul but de la vie est de se rapprocher de ta grandeur, ô mon Dieu ! et les vertus sacrées qui conduisent jusqu'à toi sont la foi, le travail et l'amour !

1856.

FIN.

TABLE




DEC 2 2 1941